

Université de Montréal

Voces femeninas de la América decimonónica:
Juana Manuela Gorriti, Soledad Acosta de Samper y Joséphine Marchand-Dandurand
en sus diarios íntimos y publicaciones periódicas

Par Danaé Michaud-Mastoras

Département de littératures et de langues du monde

Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté d'études supérieures et postdoctorales
en vue de l'obtention du grade de doctorat en littérature, option Études hispaniques

© Danaé Michaud-Mastoras, 2017

Résumé

Le XIX^e siècle représente une période prépondérante de l'histoire des femmes en Occident, celle de la naissance d'une conscience féminine de nature publique, des premiers balbutiements du féminisme. Dans ce contexte, il est important d'étudier où se situent certaines personnalités féminines dans leur société. À cette époque, deux pratiques d'écriture connaissent leur apogée, la presse et le journal intime, qui permettent aux femmes de prendre la parole et d'intervenir dans la sphère publique. Ces formes d'écriture peuvent être considérées comme des espaces discursifs nés de conflits et de tensions sociales; elles sont le produit d'une même personne qui commente l'actualité de façon quotidienne, hebdomadaire ou mensuelle. La femme de lettres reconstitue les événements et faits du passé, transmet ses observations et opinions personnelles sur divers sujets; elle remet aussi en question le discours normatif institutionnel à partir de ses propres expériences et connaissances. Les écritures intime et journalistique témoignent de la vision plurielle du monde des intellectuelles et de leur participation au devenir historique, d'où l'intérêt de les étudier en parallèle dans ce travail.

À travers l'étude d'écrits intimes et journalistiques, l'objectif principal de cette thèse est de faire entendre trois voix féminines de l'Amérique face à la culture patriarcale: celles de l'Argentine Juana Manuela Gorriti, de la Colombienne Soledad Acosta de Samper et de la Québécoise Joséphine Marchand-Dandurand. Nous nous demandons dans quelle mesure leur écriture s'inscrit dans un projet collectif lié à l'avancement des femmes et de la nation. L'hypothèse qui guide notre travail est que les auteures développent et partagent une écriture de dénonciation et de revendication liée à la situation des femmes et de la nation.

Nous partons du contexte universel d'invisibilité des femmes, de leur manque de reconnaissance comme sujets de la société du XIX^e siècle ; nous suivons la ligne foucaultienne de la généalogie, en y ajoutant la variable de genre, dans le but de récupérer les traces d'une contre-mémoire manifeste dans les textes choisis et de mettre l'accent sur la contribution des auteures. L'analyse explore le dialogue entre le discours des écrivaines et l'hégémonie masculine. Elle reconstitue le contenu social de nature idéologique, indique les fonctions des textes analysés, examine attentivement leur contexte de création ainsi que l'expérience biographique des auteures et leur apport intellectuel. Alors que Gorriti, Acosta de Samper et Marchand-Dandurand proviennent de cultures et d'époques différentes, l'objectif est de préciser les éléments homologues sur les plans thématique et stratégique, tant dans leur écriture personnelle que dans leurs publications périodiques. Cet exercice permet de vérifier si, tant au niveau privé qu'au niveau public, les intellectuelles expriment les mêmes idées avec les mêmes stratégies énonciatives ; s'il existe une continuité ou, au contraire, une rupture entre les écrits autobiographiques et les essais publics qui rendent légitime leur vision du monde. Par la même occasion, nous examinons si le « je » des écrits intimes correspond à celui des publications périodiques de chacune des auteures à l'étude.

Mots-clés: Juana Manuela Gorriti, Soledad Acosta de Samper, Joséphine Marchand-Dandurand, journaux intimes, revues, femmes actives, *habitus*, vision du monde, sphère publique, stratégies discursives.

Abstract

The nineteenth century is a key period in the history of Western women. This is when a public female consciousness emerges for the first time and an incipient feminism can be observed. In this context, it is important to study how certain female public figures positioned themselves in their respective societies. During this period two genres of writing, journalism and the personal diary, were at their height, and allowed women to take the floor and enter the public sphere. These forms of writing can be regarded as discursive spaces arising from social conflicts and tensions, but they are also the product of an individual who comments daily, weekly or monthly on current events. The woman writer reconstructs events and facts from the past, and reveals her personal observations and opinions on various subjects. She also uses her own experiences and knowledge to cast doubt on normative institutional discourses. Journalistic and personal writing bear witness to the pluralistic worldview of these female intellectuals and to their participation in contemporary historical developments; hence the interest in studying them comparatively in this investigation.

The main objective of this dissertation is to analyse, through the study of their journalism and diaries, the work of three female writers from the Americas—the Argentinian Juana Manuela Gorriti, the Colombian Soledad Acosta de Samper, and the Quebecer Joséphine Marchand-Dandurand—whose voices have been silenced by patriarchal culture. Fundamentally, this thesis asks to what extent their writing is inscribed in a collective project related to the advancement of women and the nation. This investigation's hypothesis is that the authors develop and share a critique of both the situation of women and the nation, as well as calling for women's recognition.

Starting from the basis that women's invisibility is universal, and that women were not recognised as subjects in nineteenth-century society, the study deploys the Foucault's theory of genealogy, adding the gender variable, in order to rescue the traces of a counter-memory in the texts selected and to value the contributions of the authors. The analysis explores the dialogue between the discourse of women writers and male hegemony, restoring the social content of an ideological nature, pointing out the functions provided by the texts analyzed and carefully examining the contexts of their production, as well as the biographical experiences of the writers and their intellectual contributions. Even though Gorriti, Acosta de Samper and Marchand-Dandurand come from different cultures and epochs, the objective is to define the similarities in their personal and journalistic writing on both a thematic and strategic levels. This exercise allows us to verify if these female intellectuals expressed the same ideas in both public and private spheres with the same enunciative strategies; if there is continuity or rupture between autobiographical writings and public essays, which legitimize their worldview. At the same time, the study examines if there is any correspondence between the authorial self of the intimate writings and that of the periodical publications.

Keywords: Juana Manuela Gorriti, Soledad Acosta de Samper, Joséphine Marchand-Dandurand, diary, press, active women, *habitus*, worldview, public sphere, discursive strategies.

Resumen

El siglo XIX es un período clave en la historia de las mujeres occidentales ya que es el momento en el que surge una conciencia femenina de naturaleza pública y en el que se observan los primeros balbuceos del feminismo. En este contexto, resulta importante estudiar el posicionamiento de ciertas individualidades femeninas frente a la sociedad de su tiempo. Tanto la prensa como el diario personal son dos prácticas escriturales que conocen su auge en esta época y que permiten a las mujeres tomar la palabra y el espacio público. Estas formas de escritura pueden ser consideradas como espacios discursivos surgidos de conflictos y tensiones de carácter social, siendo producto de una misma personalidad que comenta diaria, periódica o mensualmente la actualidad. La mujer escritora reconstituye acontecimientos y hechos del pasado, da a conocer sus observaciones y opiniones personales sobre varios temas; cuestiona también el discurso normalizado e institucionalizado a partir de su propia experiencia y en función de sus conocimientos. Las escrituras íntima y periodística constituyen testimonios de la visión plural del mundo de las intelectuales y de su participación en el devenir histórico. De ahí el interés de estudiarlas en paralelo en este trabajo.

El objetivo principal de esta tesis es el de hacer oír, a través del estudio de escritos íntimos y periodísticos, tres voces femeninas americanas frente a la cultura patriarcal: las de la argentina Juana Manuela Gorriti, de la colombiana Soledad Acosta de Samper y de la quebequense Joséphine Marchand-Dandurand. Nos preguntamos en qué medida su escritura se inscribe en un proyecto colectivo relacionado con el avance de la mujer y de la nación. La hipótesis que guía nuestra investigación es la de que las autoras desarrollan y comparten una escritura de denuncia y de reivindicación relacionada con la situación de la mujer y de la nación.

Partiendo del contexto universal de invisibilidad de la mujer, de su falta de homologación como sujeto en la colectividad decimonónica, seguimos la línea foucaultiana de la genealogía, agregándole la variable de género, con el fin de rescatar las huellas de una contramemoria manifiesta en los textos seleccionados y de valorar las aportaciones de las autoras. El análisis considera la interlocución entre el discurso de las escritoras con la hegemonía masculina, restituyendo el contenido social de naturaleza ideológica, señalando las funciones y apuestas que proporcionan los textos analizados y examinando cuidadosamente el contexto de su creación, así como la experiencia biográfica de las escritoras y su aporte intelectual. Si bien Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand proceden de culturas y épocas distintas, el objetivo es deslindar los elementos que pueden ser considerados homólogos a nivel temático y estratégico, tanto a través de su escritura personal como de sus publicaciones periódicas. Este ejercicio nos permite comprobar si, tanto en el plano privado como en el público, las intelectuales expresan las mismas ideas con las mismas estrategias enunciativas, si existe continuidad o si, por el contrario, se evidencia una ruptura entre los escritos autobiográficos y los ensayos públicos, que legitiman su visión del mundo. Al mismo tiempo, examinamos si hay una concordancia entre el yo autoral de los escritos íntimos y el de las publicaciones periódicas.

Palabras claves: Juana Manuela Gorriti, Soledad Acosta de Samper, Joséphine Marchand-Dandurand, diarios íntimos, revistas, mujeres activas, *habitus*, visión del mundo, esfera pública, estrategias discursivas.

Índice

Résumé.....	i
Abstract.....	ii
Resumen.....	iii
Índice.....	iv
Remerciements.....	vii
Introducción.....	1
Capítulo I: Contexto social y <i>habitus</i> de las autoras a través de sus retratos y autorretratos.....	23
1. Juana Manuela Gorriti.....	26
1.1. Una vida entre patrias.....	26
1.2. Autorretrato de Gorriti en <i>Lo íntimo</i> (1874-1892).....	33
2. Soledad Acosta de Samper.....	43
2.1. Una vida abierta a dos mundos: América y Europa.....	43
2.2. Autorretrato de Acosta de Samper en el <i>Diario</i> (1853-1855) y las <i>Memorias íntimas</i> (1875).....	49
3. Joséphine Marchand-Dandurand.....	58
3.1 Un origen privilegiado.....	58
3.2. Autorretrato de Marchand-Dandurand en <i>Journal intime 1879-1900</i>	63
4. Tres escritoras frente a su tiempo.....	73
Capítulo II: El discurso de las escritoras de literatura íntima.....	78
1. El significado de nacer mujer a través de las anécdotas.....	84
1.1. La anécdota en Soledad Acosta.....	87
1.2. La anécdota en Juana Manuela Gorriti.....	89
1.3. La anécdota en Joséphine Marchand-Dandurand.....	91
2. La política a través de una escritura híbrida y performativa.....	98
2.1. Hibridez y performatividad en Soledad Acosta.....	100
2.2. Hibridez y performatividad en Juana Manuela Gorriti.....	107
2.3. Hibridez y performatividad en Joséphine Marchand-Dandurand.....	110
3. La intertextualidad y sus múltiples expresiones.....	116
3.1. La intertextualidad en Juana Manuela Gorriti.....	119
3.2. La intertextualidad en Soledad Acosta.....	128
3.3. La intertextualidad en Joséphine Marchand-Dandurand.....	133
4. Visión del mundo de las autoras estudiadas.....	137

Capítulo III: El programa de emancipación de la mujer y de civilización de la patria en *La Alborada del Plata*, *La Mujer* y *Le Coin du feu*.....141

1. Las revistas.....	144
1.1. <i>La Alborada del Plata. Literatura, Artes, Ciencias, Teatros y Modas.</i> (1877-1878/1880).....	144
1.2. <i>La Mujer. Lecturas para las familias. Revista quincenal redactada exclusivamente por señoras y señoritas bajo la dirección de Soledad Acosta de Samper</i> (1878-1881).....	149
1.3. <i>Le Coin du feu</i> (1893-1896).....	153
1.4. Visión de conjunto de las tres publicaciones analizadas.....	158
2. Valoración del rol de la mujer en la sociedad a través de la Historia universal.....	160
2.1. Series y ensayos históricos.....	161
2.2. Retratos de mujeres ejemplares.....	170
2.3. Carácter didáctico de las publicaciones.....	174
3. La intertextualidad al servicio de la defensa de la educación y del trabajo femeninos...175	
3.1. El imperativo de la independencia femenina.....	176
3.2. El progreso social.....	187
4. La mujer como modelo.....	196
Conclusión.....	200
Bibliografía.....	209

À ma chère maman, Marie Michaud,
et à toutes les femmes inspirantes de ce Monde,
du présent, du passé et du futur.

*L'heure des profondes modifications sociales est arrivée.
C'est par l'éducation que nous arriverons à la rénovation de notre race.*

Lutter, c'est Vivre!!!

Éva Circé-Côté

Remerciements

C'est sous le signe de la lutte étudiante pour une société plus juste et équitable que s'est amorcé ce doctorat. Eh oui! ce combat pour une éducation accessible à toutes et tous et libre de la pensée mercantile, un combat qui est loin d'être terminé... Ce contexte social aura-t-il influencé mon désir d'explorer les principaux champs de bataille des auteurs de mon corpus, dont celui de l'éducation? je ne penserais pas puisque j'ai toujours cherché dans le passé à partir à la rencontre d'écrivainEs engagéEs socialement, de leur époque, de leur vision du monde. Cependant, ce projet de recherche ne pouvait être mieux inauguré que par ces mois inoubliables de solidarité étudiante et collective à la merveilleuse école de la rue. Les années d'études qui allaient suivre allaient être des plus riches sur le plan culturel...

Je tiens à remercier, en premier lieu, ma mère, ma meilleure amie et conseillère qui m'a accompagnée tout au long de l'aventure ainsi que mes frères, Fabrice et Loïc. Merci d'avoir toujours été là pour moi! et merci également à mes tantes, Lise et Danielle et à toute la famille Parent-Michaud.

Merci à ma directrice Ana Belén Martín Sevillano et à ma codirectrice Amaryll Chanady pour les précieux conseils et toutes les heures accordées à la lecture et à la correction de mon travail de recherche.

Merci à Laura Pérez Arreaza pour la lecture attentive de la thèse et les mots d'encouragement qui étaient toujours les bienvenus à la fin de ce long processus.

Merci à l'humaniste, artiste peintre, poète et musicienne montréalaise Cheryl Braganza que j'ai eu la chance de revoir juste avant qu'elle ne quitte ce monde de manière définitive le 16 décembre 2016. Alors paralysée, elle a su m'insuffler toute sa force de combattante et de créatrice. Merci! tu seras toujours une grande source d'inspiration pour moi, Cheryl.

Merci à ma grande amie Sofia Noguera sans laquelle tout aurait été si différent. Je pense, entre autres, à mes séjours de recherche et d'écriture en Colombie et aux nombreuses communications que j'ai eu l'occasion de donner à Montréal comme à l'étranger. Merci de ta collaboration hors pair et de ton soutien moral tout au long de ces années, Sofia. Je pouvais toujours compter sur toi.

Merci à mes collègues et amiEs complices: Paola Agudelo, Nicolas Beauclair, Paola Chavarro, Philipp Dankel, Édgar Duarte, Víctor Fernández-Mallat, Pedro Favaron, Daniel Giraldo, Luis Henríquez, Josie-Anne Huard, Lauren Hudgins, Javier Lloro, Juan Mildenerger, Juan Ignacio Muñoz, Gabrielle Pannetier Leboeuf, Denis Pech, Adriana Sánchez, Santiago Sánchez, Douglas Smith, Sara Smith, Julie Vivier et Jorge Zegarra. Je garde d'excellents souvenirs d'échanges nourrissants avec vous.

Merci au CRSH, à la FESP et au DLLM sans lesquels ce projet n'aurait pu voir le jour.

Merci aux professeurEs du département de littératures et de langues du monde d'avoir toujours été disponibles pour m'orienter et me conseiller dans mes différentes démarches intellectuelles: Enrique Pato, Javier Rubiera, Juan Carlos Godenzzi, Catherine Poupene Hart et James Cisneros.

Merci à toutes les personnes extraordinaires que j'ai eu l'immense bonheur de croiser sur ma route au cours de ces années de recherche et de rédaction, des États-Unis jusqu'en Argentine en passant par le Mexique, Cuba, et ma chère Colombie, ma deuxième patrie: Gloria Giraldo Alzate, Wilson Valencia Ariza, Cherie Elston, Victoria Tipiani, Ricardo Parra, Johanna Villamil, Céline Massé, Ricardo Plazas, Jorge Alberto Torres, Jesús Arcangel Alonso Guzmán, Marco Tulio Bautista Chacón, Jesús David Torres, Andrea Arias, Teresa Marqués, Marcos Wasem et j'en passe... la liste serait trop longue, mais vous vous reconnaissez et savez que vous occupez une place toute particulière dans mon cœur. Merci!

Un merci tout spécial à Carolina Alzate qui m'a si gentiment reçue à quelques reprises dans son bureau de l'Université de los Andes, à Bogota, pour discuter autour de l'œuvre de Soledad Acosta de Samper et de l'écriture féminine au XIX^e siècle. Pendant ces années, Carolina m'a tenue au courant des découvertes et nouveaux travaux sur l'écrivaine prolifique et elle m'a également offert généreusement les plus récents ouvrages à son sujet. Merci, Carolina!

Ce furent des années marquantes, de dur labeur, et riches en rencontres tant au niveau intellectuel que sur le plan humain... Ce fut un plaisir de pouvoir partager la même passion autour de la littérature féminine et de la pensée féministe avec des gens engagés et sensibles comme Carolina Alzate, María Mercedes Jaramillo, Diana Rodríguez Quevedo, Constanza López, Carla Ulloa Inostroza, Luisa Campuzano et Aleida Romero de la Casa de las Américas, Nora Strejilevich, Mary Berg, Catharina Vallejo, Sophie Lavoie, Andrée Lévesque, Sophie Doucet et Micheline Dumont pour ne nommer que celles-là. Ensemble, nous devons continuer notre mission de faire entendre la voix des femmes, et ce, dans toutes les sphères de la société. Un jour, les femmes seront autant enseignées que les hommes dans nos écoles. J'espère que ce jour n'est pas loin, mais il reste encore énormément de travail à faire de ce côté-là pour sensibiliser le corps enseignant à la cause féminine... C'est par l'éducation que nous y arriverons!

Finalement, merci à mes camarades de combat: Anaïs Gagnon, Amelia Orellana, Alexandra Croze, Camilo Niño, Marcelo Guzmán, Olivier Côté et compagnie! un carré rouge tatoué sur le cœur, je vous dis: nous y arriverons!

Merci la Vie! la lutte se poursuit!

Introducción

La literatura, que hasta entonces se ocupaba poco del quehacer social y político, se convierte a partir de la segunda década del siglo XIX, en un vehículo de transmisión y discusión de ideas. Si la inclusión de las cuestiones de la actualidad americana en la literatura constituye una novedad, otro cambio poco reconocido, pero de gran significación, es el ingreso de la mujer en la producción escritural. (Arambel-Guiñazú y Martín 2001: 15)¹

El siglo XIX, heredero de la Ilustración, constituye un período clave en la historia de las mujeres occidentales por ser el de la aparición de una nueva conciencia femenina de naturaleza pública y de los primeros balbuceos del feminismo. Esta palabra emblemática se refiere tanto a los cambios estructurales –ligados al derecho a la instrucción, a un trabajo remunerado y a la autonomía cívica– como a la aparición colectiva de las mujeres en la arena política. De este modo, podemos describir este siglo como el momento histórico en el que la vida moderna abre a las mujeres nuevos horizontes. Este siglo prepara el terreno para las futuras ciudadanas. A pesar de que las mujeres sigan llevando una existencia muy codificada, el campo de sus posibilidades crece, señal de un porvenir mejor (Fraisie y Perrot 1991: 13-14).

En este contexto, resulta interesante estudiar el posicionamiento de individualidades femeninas frente a la sociedad. En este período, ciertas mujeres deciden negociar la tensión entre la vida de sujeción tradicionalmente asignada a su género y la vida de libertad de acción que subyace en su deseo. Esta negociación entre tradición y modernismo, entre conservadurismo y liberalismo estará presente en el discurso de ciertas literatas e intelectuales. Este discurso incorpora la defensa de reformas colectivas, aboga por la redefinición de la patria en función de las mujeres cuyo deseo sea el de poder intervenir en la esfera pública. Esta intervención entra en conflicto con el desempeño tradicional de la mujer en la esfera privada, asociada a la domesticidad y la familia. La esfera pública abarcaría, por una parte, el espacio de la ciudad, el conjunto jurídico o acostumbrado de los derechos y deberes que trazan la ciudadanía y, por otra, las redes y relaciones que tejen y forman la opinión pública (Perrot 1997: 7). El acceso a esta arena pública está hasta el siglo XIX reservado de modo general a los hombres, a pesar de que desde la intimidad de su hogar y desde su cuarto propio, las mujeres hayan logrado un cierto grado de intervención gracias al desarrollo de los medios de comunicación y a su escritura.

¹ Para todas las citas encontradas en esta tesis, respetamos la ortografía de los autores y las itálicas son de ellos mismos.

Tanto la prensa como el diario personal son dos prácticas escriturales que conocen su auge en este período de grandes transformaciones sociales y que permiten a las intelectuales tomar la palabra e ir a la conquista del espacio público. Son ambas formas de expresión híbridas – compuestas de relatos, poemas, cuentos, citas... en fin, de voces múltiples–, y no gozan de unidad estructural (Girard 1986: xvii). Estas formas de escritura, normalmente practicadas por la burguesía, suelen partir de una subjetividad letrada cuya enunciación personal está atravesada por los diferentes discursos sociales de su época. Este cruce de ideas e interpretaciones de la realidad dialogan o se cuestionan en los textos literarios y periodísticos. La escritura íntima y la escritura periodística se convierten en testimonios de la visión plural del mundo de las intelectuales y de su participación en el devenir histórico. Pueden ser consideradas como espacios discursivos nacidos de conflictos y tensiones de carácter social, siendo producto de una misma personalidad sensible que, a su manera, comenta diaria, periódica o mensualmente la actualidad. La mujer escritora reconstituye acontecimientos y hechos del pasado, da a conocer sus observaciones y opiniones personales sobre temas universales y nacionales; cuestiona también el discurso normalizado e institucionalizado a partir de su propia experiencia y en función de sus conocimientos. Para resumir, se puede decir que tanto el diario íntimo como la revista periódica son buenas herramientas heurísticas para tomar el pulso a aquella época –conocer los valores, los comportamientos sociales, las creencias– y destacar la visión del mundo de las intelectuales. Cabe preguntarse, por tanto, si existe una concordancia entre el yo proyectado en una escritura que se presupone íntima y el yo autoral de los textos periodísticos, o cómo se manifiestan el yo intimista y el yo periodista. De ahí el interés de estudiarlos en paralelo en este trabajo.

Así, desde una perspectiva sociocrítica, el objeto de estudio de esta tesis es la representación que de su experiencia realizan tres escritoras del continente americano, quienes, desde su posición subalterna en tanto que mujeres, desafían la norma social mediante una escritura íntima y pública, esta última fundamentalmente periodística. Se trata de un periodismo definido de manera formal por su periodicidad, es decir, por la difusión de un contenido específico dentro un período determinado, regular o no; de un medio de comunicación social relacionado con esta actividad de transmisión de informaciones dentro de esta modalidad. Dentro de la denominación genérica “periódico” se distinguen los diarios – publicaciones cotidianas– de los periódicos o las revistas editados semanal, bimensual,

mensualmente (Atorresi 1996: 13)... Las publicaciones estudiadas entran en esta última categoría y aparecen bajo la influencia del liberalismo ilustrado, en una época en la que se cuestiona la misión social de la mujer en la patria. Se habla de un periodismo que pone la educación en el centro de sus preocupaciones: un periodismo didáctico de contenido variado – relatos, tradiciones, novelas por entrega, artículos costumbristas, relatos de viaje, ensayos científicos y políticos, relaciones históricas, noticias biográficas, estudios históricos y lingüísticos, artículos necrológicos, textos sobre higiene, urbanidad, moda, arte culinario, teatro...– que vulgariza y divulga los saberes con el fin de formar la opinión pública deleitando, de favorecer la emergencia de una cultura propia, de influir en el desarrollo de la colectividad y en la organización social.

“Escribir es una estrategia de las mujeres para validar lo que son. La apropiación del lenguaje y de la escritura es, también, la apropiación del ser”, afirma Aileen Schmidt (1997: 141), y los testimonios literarios seleccionados, leídos como expresiones de resistencia al patriarcado, muestran cómo las autoras entran en el mundo letrado durante el siglo XIX, exponiendo su experiencia de inserción en la sociedad como sujetos femeninos activos. La defensa que hacen de la integración de la mujer en el proyecto nacional encuentra numerosos obstáculos, como la censura, y les supone también amenazas de excomunión y destierro. En tal situación, nos parece de interés dilucidar cómo las escritoras elegidas elaboran un discurso literario como medio para reconstruir su subjetividad y su identidad en el espacio social de una nación que las excluye como ciudadanas.

A pesar de la diversidad de las autoras seleccionadas, que viven a lo largo del siglo XIX en diferentes países de América del Norte y del Sur, entendemos que todas comparten una misma motivación e intención en su creación literaria debido a que viven en sociedades articuladas bajo una estructura patriarcal heredada del régimen colonial². Además, todas comparten una cierta base cultural común, pues pertenecen a sociedades de raíz latina y católica. Asimismo, las tres escritoras viven y trabajan en un período de creación de emblemas y de héroes nacionales, en un momento de la historia en el que se está buscando una literatura

² En el caso de Acosta de Samper y de Marchand-Dandurand, conocen las primeras décadas del siglo XX. Pero el período más importante de su carrera pública queda el siglo XIX. Nuestro estudio aborda tanto su vida personal (desde su infancia) como su vida en el ámbito público,

propia, distinta de la de la antigua metrópoli. Tanto en las naciones latinoamericanas como en Québec, el siglo XIX asiste a la construcción de la memoria colectiva nacional con modelos morales de ciudadanos y patriotas que poseen “todas las virtudes requeridas por el orden de la organización familiar y por el orden cívico, para consolidar la ejemplaridad que el pueblo necesita a los efectos de construcción de la nación” (Royo 1999: 114).

Hasta donde sabemos, dentro del campo de los estudios literarios no existen muchos casos de escritoras decimonónicas que hayan publicado obra periodística y que, al mismo tiempo, tengan escritura íntima conocida o publicada. Así, el corpus literario elegido nos permite realizar un análisis comparativo de la visión del mundo de autoras americanas, franco e hispanohablantes, que cultivaron tanto la escritura personal como el periodismo.

Tras un estudio detallado de la producción literaria de mujeres americanas decimonónicas, seleccionamos a tres autoras que responden a los criterios antes aducidos: la argentina Juana Manuela Gorriti (1816-1892), la colombiana Soledad Acosta de Samper (1833-1913) y la quebequense Joséphine Marchand-Dandurand (1861-1925). A pesar de que pertenecen a diferentes generaciones y a culturas que evolucionaron en diferentes contextos, consideramos que sus textos son objeto de interés para un estudio de naturaleza comparativa, puesto que, como indica Claire Joubert:

La force critique du comparatisme littéraire est justement de poser la question de la culture, ce nœud de l'art, du langage et du politique comme incontournable : de tenir l'irréductibilité de la diversité, de la spécificité chaque fois des littératures et des cultures –« to preserve the very difference of language and historical moment that a wholesale 'denationalization' of literatures into Literature would erode », dit Saussy. (Joubert 2006: 41)

En otras palabras, estimamos que en los textos elegidos existe una gran riqueza hermenéutica por explorar. En su diversidad, podemos destacar elementos comunes y compartidos. Por ejemplo, las tres autoras seleccionadas pertenecieron a la élite social y se vieron rodeadas de personas influyentes. Crecieron en un medio que les proporcionó una formación intelectual privilegiada, con acceso a la Ilustración europea y al aprendizaje de lenguas, entre otras cosas; además, pudieron viajar para ampliar y enriquecer su educación. Estos elementos hicieron que Juana Manuela Gorriti, Soledad Acosta de Samper y Joséphine Marchand-Dandurand estuvieran en condiciones de entrar en el debate público y, así, emprender una cierta reivindicación social relacionada con la discriminación de género a través de la escritura. Finalmente, las tres escritoras eran autodidactas y ávidas lectoras que

escribieron tanto bajo seudónimos como con su propio nombre, osando defender un discurso emancipador, opuesto al sistema dominante, lo que muestra su determinación de cambiar el mundo para el bien común. A título de ejemplo, las tres autoras defendieron la implantación de un sistema democrático más justo, abogando por la reestructuración de la nación en función de su heterogeneidad. Existe en sus escritos una clara preocupación por el porvenir de su género así como por el de su patria, dominada por estructuras patriarcales.

La cuestión de fondo de esta tesis consiste en saber en qué medida la escritura de las autoras, tanto personal como periodística, se inscribe en un proyecto colectivo relacionado con el avance de la mujer y de su sociedad. En este sentido, tenemos en cuenta la situación de formación de los estados-nación americanos en que viven las autoras. Estos estados consolidaron su independencia durante el siglo XIX y fomentaron la ciudadanía americana. Entonces, es preciso examinar cómo las tres escritoras toman su lugar en este contexto, y analizar cómo cuestionan el *statu quo*, respetando al mismo tiempo el patriarcado. Esto nos lleva a revisar las estrategias que las intelectuales utilizan para transmitir de modo encubierto su mensaje social, tanto en sus diarios íntimos como en los escritos publicados en sus revistas respectivas. Jean Franco apunta que “[s]in el poder de cambiar la historia ni de participar en el diálogo, [las mujeres] han recurrido a los subterfugios, a la digresión, al disfraz o a la muerte” (1994: 24). Así, es posible identificar las diferentes tácticas retóricas utilizadas para esquivar el sistema.

Una de las metas de nuestro estudio es la de elucidar hasta qué punto las tres autoras comparten una experiencia personal y profesional paralela en tanto que mujeres americanas insertas en sociedades patriarcales durante el siglo XIX. ¿Implementan estrategias similares en su manera de pensar y escribir el mundo? Nuestro análisis pretende ir más allá de sus diferencias culturales, examinando cuidadosamente lo que las une como mujeres intelectuales de su época mediante el estudio de sus escritos íntimos y periodísticos. Para ello, se considera con especial atención la historia individual narrada en la prosa íntima de cada autora, analizando el punto de vista que adoptan en sus publicaciones periódicas con el fin de averiguar si las ideas que defienden en sus escritos personales se corresponden con las que difunden en sus revistas. El análisis busca observar si existe continuidad entre las ideas y estrategias identificadas en los escritos autobiográficos y las de los ensayos públicos.

La hipótesis que guía nuestra investigación es la de que las autoras desarrollan y comparten una escritura de denuncia y de reivindicación relacionada con la situación de la mujer y de la nación. Esto nos lleva a preguntarnos cómo se conjuga en el discurso literario el proceso de consolidación de la nación y de la formación de la identidad nacional con la defensa de la igualdad de derechos entre los géneros y la construcción de nuevas subjetividades para la mujer.

Este trabajo registra las semejanzas que existen entre ambos géneros literarios y entre las escritoras. De este modo, a través del análisis comparativo del corpus destacamos las relaciones que hay entre los textos de una misma autora y entre los de las diferentes autoras entre sí. Con el fin de reconstruir estas relaciones, consideramos los temas, funciones e influencias comunes, y examinamos cómo esos textos dialogan entre sí como espacios de expresión y de constitución de la identidad. Por otra parte, en este estudio examinamos la manera en que las autoras contribuyeron a la mejora de la situación de la mujer y a la construcción de la nación al posicionarse públicamente como intelectuales que vieron en la escritura una plataforma ideal para emitir sus ideas progresistas en una sociedad que les rehusaba toda participación activa en la vida pública. Analizamos con detenimiento su aporte intelectual, un proceso que la genealogía feminista juzga esencial. En efecto, los estudios de la mujer consideran esta recuperación necesaria como forma de compensar la invisibilidad de las mujeres en la historia y los saberes (Rodríguez Magda 1999: 69). Hasta ahora, los estudios sobre el pensamiento americano descuidaron las aportaciones femeninas, tal y como subraya Salomone.

Difícilmente [...] se encuentre compilada o citada alguna pensadora mujer. Las mujeres casi no están presentes en este tipo de antologías y estudios, los que en general han confirmado la impresión de que la producción intelectual femenina, y en particular en el terreno del ensayo ideológico, o es inexistente o bien no merece ser tenida en cuenta. (1996: 143)

Para explorar el fenómeno de emergencia escritural femenina en el siglo XIX, utilizamos diversos estudios que nos permiten considerar el contexto histórico en el que evolucionan las intelectuales. El siglo XIX es un momento en el que el discurso positivista se empeña en probar la inferioridad de la mujer y legitimar su subordinación al hombre. Las mujeres unen, entonces, sus esfuerzos para demostrar a sus compatriotas la igualdad existente entre los sexos y la importancia de la participación femenina en la gran marcha del progreso social. En las

culturas falocéntricas, las mujeres sufren por su marginalización social, reducidas a “un útero productor, un corazón grande, y un cerebro pequeño”, en expresión de Lucía Guerra (en Pratt 1994: 266). Una de las vías por las que logran esquivar la norma establecida será por la escritura. Como afirma Cixous:

Il faut que la femme s'écrit : que la femme écrive de la femme et fasse venir les femmes à l'écriture, dont elles ont été éloignées aussi violemment qu'elles l'ont été de leurs corps ; pour les mêmes raisons, par la même loi, dans le même but mortel. Il faut que la femme se mette au texte –comme au monde, et à l'histoire–, de son propre mouvement. (2010: 37)

De este modo, las escritoras se reapropian su cuerpo, lo liberan y pueden articular ideas propias, ideas nacidas de un lenguaje que les pertenece, que inventan para poder contribuir, a su manera, a la construcción de la identidad nacional.

El recurso a un espacio escritural que borra los límites definitorios les permite a las autoras sentar sus textos en un territorio que elude las clasificaciones nítidas. El yo se formula así según parámetros complejos en los que *sexo*, *herencia*, *nacionalidad* e *ideologías* se entrecruzan cuestionando el discurso hegemónico y patriarcal. (Arambel-Guiñazú y Martín 2001: 129)

Arambel-Guiñazú y Martín subrayan la paradoja que marca la vida y obra de las escritoras decimonónicas, quienes afirman sus capacidades intelectuales, luchan por poder participar en la vida pública, pero conservan un discurso esencialista que defiende valores tradicionales respecto al género femenino como, por ejemplo, su superioridad sentimental (11-12)³. Este fenómeno se observa en Acosta de Samper, Gorriti y Marchand-Dandurand. El esencialismo, afirma Bourdieu, “[t]rata de adscribir diferencias sociales producidas históricamente a una naturaleza biológica que funciona como una esencia de la cual puede deducirse implacablemente todo acto real de la vida” (en Moi 2001: 9). Así, la escritura de las intelectuales decimonónicas analizadas está impregnada de este axioma esencialista del que no se pueden desprender totalmente, pues han nacido y se han formado en una cultura y sociedad patriarcal. En este contexto determinista, las autoras solo pueden defender una posición feminista relacional que marca una distinción clara entre los papeles masculinos y femeninos

³ Respecto a este tema, Lucía Guerra afirma que “dentro de las ideologías feministas existía una fiel creencia en los rasgos identitarios atribuidos por el patriarcado de la época a la mujer” (2006: 132).

en la construcción de la patria⁴. Joan Wallach-Scott define de la manera siguiente el sistema de diferencias existente entre los géneros:

[le genre est un] élément constitutif de rapports sociaux fondés sur des différences perçues entre les sexes, et le genre est une façon première de signifier les rapports de pouvoir. [...] Comme élément constitutif, le genre implique : des symboles culturellement disponibles qui évoquent des représentations symboliques; des concepts normatifs exprimés dans des doctrines religieuses, éducatives, scientifiques, politiques ou juridiques et prennent la forme typique d'une opposition binaire, qui affirme d'une manière catégorique et sans équivoque le sens du masculin et du féminin; une notion du politique impliquant une référence aux institutions et à l'organisation sociale; les processus sur l'identité subjective. (Wallach-Scott citada en Dumont 2013: 20)

De este modo, en la formación de las jóvenes naciones americanas, se excluye a la mujer de todo derecho democrático, incompatible con la maternidad, las debilidades naturales y el carácter inconstante del género femenino.

Desde Aristóteles a Sarmiento, pasando por Hobbes, Locke, Rousseau y Comte, la inconstancia [...] fue uno de los factores que se invocan para excluir a las mujeres de la ciudadanía. A través de los siglos, el monopolio político masculino se legitimaba atribuyendo a las mujeres un conjunto de defectos naturales que las incapacitaban para la ciudadanía: la falta de razón, la incapacidad para el pensamiento abstracto, el emocionalismo, el particularismo, etc. (Pratt 1994: 263)

Frente al hombre, la mujer no puede ocupar posiciones importantes en la escena pública y se la confina a su papel de ama de casa, considerado muy importante en la regeneración de la patria. En efecto, como menciona Micheline Dumont en *Pas d'histoire, les femmes! Réflexions d'une historienne indignée*, el mito de la regeneración fundamentado en la naturaleza femenina circula en esta época y explica también que la mujer haya sido a la vez “excluid[a] de la política y elevad[a] al rango de dios[a] de la Libertad, Igualdad, Virtud y Razón” (mi traducción de Dumont 2013: 30) por ser madre de la nación. Esta concepción republicana de la maternidad participa en la valoración del rol cívico y político de la mujer a través de la idealización de sus deberes domésticos y maternos. Como veremos, esto se manifiesta en los textos de las autoras de este estudio, así como también se deja ver su concepción esencialista de la identidad.

De la argentina Juana Manuela Gorriti, analizamos una selección de textos tomados de *La Alborada del Plata* (1877-1878/1880) así como *Lo íntimo* (1874-1892), obra autobiográfica

⁴ Por “posición feminista relacional” se entiende esta concepción de los derechos de la mujer en tanto que mujer en sus relaciones con los hombres, es decir, por ejemplo, respecto a su rol esencial de madre en la transmisión de los valores de la sociedad (Offen 1988: 9).

que escribió con el fin de ser publicada. Según el poeta salteño Santiago Sylvester, quien realizó una edición crítica del cuaderno personal, *Lo íntimo* habría sido publicado por primera vez muchos años después de la muerte de Gorriti. En 1936, la versión original se compró a la biblioteca de un doctor llamado Juan Ángel Farini (27) y en 1999 se deposita en la Biblioteca Pública de la Universidad de La Plata. Para nuestro análisis utilizamos varias ediciones de esta obra: el facsímil⁵ de la primera edición, publicado en 1991 gracias a la poeta salteña Alicia Martorell; la tercera edición, que recoge junto a *Lo íntimo* la obra *La tierra natal*, y que fue editada en 1999 por Santiago Sylvester; y la última edición, de 2012, dirigida por Mariana Docampo con un prólogo de Esther Andradi.

En cuanto a la colombiana Soledad Acosta de Samper, estudiamos su diario (1853-1855) y sus memorias⁶, editados en 2004 por Carolina Alzate, así como una selección de textos extraídos de *La Mujer. Lecturas para las familias. Revista quincenal redactada exclusivamente por señoras y señoritas bajo la dirección de Soledad Acosta de Samper*⁷ (1878-1881). *Diario íntimo y otros escritos de Soledad de Acosta de Samper* está constituido por varios textos íntimos: *Reflexiones*, un texto compuesto en inglés en 1853, anterior a su diario, que relata su primer encuentro en Guaduas con el que llegará a ser su marido, y que también contiene una reflexión sobre la vida así como un cuento de carácter romántico; *Memorias íntimas. I. Infancia*, obra sobre sus recuerdos de infancia que se supone inacabada, escrita en 1875; una carta titulada “Soledad Acosta de Samper a las valientes bogotanas”; y unos anexos en los que se encuentran *El libro de los ensueños de amor: historia poética del bello ideal de la ventura* (1855) de Soledad Acosta y José M. Samper y poemas de José María

⁵ Según Andradi, existe “un único ejemplar en la Biblioteca de la facultad de Filosofía y Letras de la ciudad de Buenos Aires” (en Gorriti 2012: 11).

⁶ Proceden de la colección de la Biblioteca Rivas Sacconi del Instituto Caro y Cuervo, en Yerbabuena (Alzate en Acosta de Samper 2004: XVII). Hasta el descubrimiento del diario de Soledad Acosta se pensaban inexistentes en Colombia los textos autobiográficos femeninos, puesto que en América Latina, en general, eran escasísimos (Alzate 2006: 33). Soledad Acosta habría escrito otro diario durante su época de estudiante en Francia, diario al que hace referencia en su narrativa íntima. También se conocen de ella dos manuscritos sobre educación religiosa firmados como Solita Acosta (Alzate en Acosta de Samper 2004: XIX).

⁷ En 2015, Carolina Alzate publicó una nueva edición del diario íntimo de Soledad Acosta, pero esta vez, junto con el cuaderno personal de José María Samper (1855): *Diario íntimo, Soledad Acosta & Diario, José María Samper*. Su “Prólogo. Soledad Acosta y José María Samper. Dos diarios, una pareja de letrados” proporciona información pertinente acerca de la vida de la autobiógrafa, de su contexto social, del Romanticismo, de las prácticas de la escritura y de la lectura en las colombianas o de la literatura existente en torno al cuaderno personal de la autora.

Samper. De toda la muestra aquí descrita, nos hemos concentrado sobre todo en el diario íntimo.

Por lo que concierne a la quebequense Joséphine Marchand-Dandurand, estudiamos aquí una selección de crónicas publicadas entre 1893 y 1896, en su propia revista, *Le Coin du feu*, así como la única edición de 2000 de su *Journal intime 1879-1900*⁸, preparada y anotada por el padre Edmond Robillard de la Académie des lettres du Québec.

El título de la tesis anuncia en sí la meta principal del proyecto: hacer oír tres voces femeninas de la América decimonónica silenciadas por su condición subalterna en tanto que mujeres. A través del estudio de los escritos íntimos y periodísticos de las autoras seleccionadas, este análisis considera la heteronomía de su discurso, que nace de la cultura patriarcal dominante. Nos interesa examinar la relación de las escritoras con la hegemonía para entender su posición –en sus obras y acciones– y valorarla. En este sentido, este estudio entraña un proceso feminista de carácter arqueológico, es decir, una genealogía, en los términos en que plantea Foucault. Para ello nos detenemos en las huellas de la contramemoria manifiesta en los textos de las autoras, puesto que, como subraya Foucault, toda relación de poder implica una resistencia y por lo tanto una estrategia de lucha (Foucault 1982: 242). Así, tratamos de recuperar “una memoria de género, rastreando los mecanismos de formación de nuestra subjetividad, la identidad de grupo y los mecanismos de inclusión/exclusión y operatividad reivindicativa” (1999: 65), tal y como sugiere la teórica de la genealogía feminista Rodríguez Magda, seguidora de Foucault. La genealogía de este último busca precisamente elementos diferenciales en lo aparentemente homogéneo y su función estriba en la crítica de la naturaleza ilusoria de toda ideología, en la denuncia de los valores morales perennes y de la verdad (Bert 2011: 23). Para establecer su método genealógico Foucault se inspira en Nietzsche:

Il y a chez Nietzsche une critique de la profondeur idéale, de la profondeur de conscience, qu’il dénonce comme une invention des philosophes; cette profondeur serait recherche pure et intérieure de la vérité. Nietzsche montre comment elle implique la résignation, l’hypocrisie, le masque; si bien que l’interprète doit, lorsqu’il en parcourt les signes pour les dénoncer,

⁸ El diario íntimo de Joséphine Marchand-Dandurand forma parte de la colección Dandurand-Marchand de Bibliothèque et Archives Canada, en Ottawa. Además del diario íntimo, la colección contiene documentos personales de la familia: unas fotos de Félix-Gabriel Marchand y de Raoul Dandurand así como un manuscrito, algunas cartas (1885-1904) y unos artículos de periódicos (1886-1925) de Joséphine Marchand-Dandurand (Bellerive-Bellavance 2011: 8).

descendre le long de la ligne verticale et montrer que cette profondeur de l'intériorité est en réalité autre chose que ce qu'elle dit. Il faut par conséquent que l'interprète descende, qu'il soit, comme il dit, le "bon fouilleur des bas-fonds". (Foucault 1967: 568)

En este trabajo, tratamos de "reconocer bajo el trayecto del sentido inscrito, el trayecto de lo no dicho hacia la expresión"⁹ (Duchet 1971: 7), de llegar a la restitución "del contenido social del texto [y] mostrar que este es también práctica social y, por consiguiente, producción ideológica"¹⁰ (Robin 1992: 97).

Para descubrir la naturaleza del corpus estudiado, realizamos una lectura sociocrítica, cuya clave consiste, según Régine Robin, en prestar atención al

[...] cadre idéologique de départ : au sein de l'affrontement polémique [...], il s'agit de cerner l'hégémonie, le système de valeurs qui domine, que l'auteur partage ou avec laquelle il va entrer en conflit, ou encore par rapport à laquelle il va être obligé de se situer, en hostilité participante, en rupture, en distance, etc. (1992: 118)

De este modo, resulta fundamental profundizar en la época de su escritura, así como en el discurso social, término polisémico que Marc Angenot define como la suma "de enunciados penetrados de visiones del mundo, tendencias y teorías"¹¹ (1988: 83). Tras la búsqueda, en el gran rumor colectivo, de lo legítimo, dominante y recurrente, es decir, de lo homogéneo, el estudio de los textos permite entender la producción social de la individualidad gracias a una hermenéutica de la intertextualidad (Angenot 2002b: 49). Esta puede ser considerada como una forma de deconstrucción de las normas preestablecidas (Peral 2013: 67), de desvío lingüístico, cultural y aun político (Voldeng 1982: 524); en otras palabras, como estrategia. Así pues, es necesario detenerse en el discurso social y el juego intertextual de las autoras para poder entender sus obras en su contexto ideológico.

En esta tesis, pretendemos estudiar los cotextos, ligados tanto a los textos del corpus como al espacio referencial de las autoras, espacio relacionado con su cultura y su medio social. Para abordar tanto los elementos externos como internos de los textos analizados, nos interesamos, entre otros aspectos, por el círculo de personas que suelen frecuentar las intelectuales así como por los escritores y pensadores que citan en sus escritos intertextuales e interdiscursivos. Este proceso nos permite entender su interpretación de la vida social, su ideología, nacida de

⁹ Mi traducción de: "reconnaître, sous le trajet du sens inscrit, le trajet du non-dit à l'expression".

¹⁰ Mi traducción de: "de la teneur sociale du texte [et] montrer que [celui-ci] est aussi pratique sociale, et partant, production idéologique".

¹¹ Traducción de: le discours social est la somme "des énoncés pénétrés de visions du monde, tendances, théories".

influencias diversas. El objetivo de la sociocrítica consiste en partir del corpus para destacar su socialidad y enfatizar su carácter ideológico. Nuestra investigación parte de esa base para explicar el porqué de los temas más relevantes tratados por las escritoras de la América decimonónica –pasado femenino y nacional, educación y trabajo de la mujer, el lugar de la mujer en la sociedad, el porvenir de la patria, los problemas de la colectividad, cuestiones de orden moral, la religión, el desarrollo de una literatura femenina y nacional...—. Estos temas apuntan claramente a los desafíos y luchas sociales que se emprenden y libran a través de la escritura.

Para restituir el contenido social de naturaleza ideológica y destacar las funciones y apuestas sociales de los textos analizados es primordial realizar un examen detenido de su contexto de creación así como del *habitus* de las escritoras estudiadas, es decir, el “producto de [su] experiencia biográfica¹²” (Bourdieu 1986: 75).

El *habitus* como sentido práctico [...] es el fruto de la incorporación de las estructuras del mundo social –y, en particular, de sus tendencias inmanentes y de sus ritmos temporales– engendra unos presupuestos (*assumptions*) y unas anticipaciones que al estar corrientemente confirmadas por el curso de las cosas, fundamentan una relación de familiaridad inmediata o de complicidad ontológica, totalmente irreductible a la relación entre un sujeto y un objeto, con el mundo familiar.

Resumiendo, el *habitus* es el principio de la estructuración social de la existencia temporal, de todas las anticipaciones y los presupuestos a través de los cuales elaboramos prácticamente el sentido del mundo, es decir, su significado, pero también, inseparablemente, su orientación hacia el *porvenir*. (Bourdieu 2002: 478-479)

El *habitus* da lugar a un discurso y a determinadas prácticas sociales y, por lo tanto, resulta clave para la comprensión de las ideas sociales y los desafíos de las autoras. Producto de la historia, el *habitus* muestra la permanencia del pasado que “sobrevive en lo actual y [...] tiende a perpetuarse en el porvenir, actualizándose en prácticas estructuradas, según sus principios, su ley interior”¹³ (Bourdieu 2004: 5). Principio generador, el *habitus* garantiza lo permanente en el cambio, permite a los agentes históricos habitar las instituciones, manteniéndolas vivas, pero con revisiones propias (6-7). Así, el estudio de esta noción fundamental en el pensamiento de Bourdieu permite establecer hasta qué punto ciertos factores de la vida de las tres escritoras pueden haber contribuido a su posicionamiento público como mujeres intelectuales comprometidas socialmente. Igualmente, es a partir del análisis de su *habitus* que

¹² Traducción de: “produit de l’expérience biographique”.

¹³ Mi traducción de: “[...] qui survit dans l’actuel et qui tend à se perpétuer dans l’avenir en s’actualisant dans des pratiques structurées selon ses principes, loi intérieure [...]”.

podemos discernir si las diferentes autoras comparten predisposiciones para defender un sistema de valores preciso y aspirar a querer modificar el orden de las cosas gracias a su pluma. Nuestra pregunta de base es si las escritoras estudiadas, que son el producto de diversas influencias, tienen un *habitus* semejante en la construcción de su ser. Para responder a esta pregunta prestamos especial atención a la educación que recibieron, a su medio social y a sus experiencias fuera de su país de origen. Además, el *habitus*, como principio de acción y de estructuras mentales, es muy importante a la hora de entender las contradicciones de las tres autoras, a la hora de explicar por qué, paradójicamente, consagran su vida al enaltecimiento social e intelectual de su género, pero siguen reproduciendo en su propio discurso ideas patriarcales que las mantienen en una posición inferior y que las convierten en cómplices de su propia opresión. Es por la interiorización de esquemas mentales socialmente aceptados y transmitidos a través de diversas instancias –escuela, iglesia, Estado–, que la “magia social” opera en ellas. Ese fenómeno es analizado por Bourdieu, quien lo entiende como producto de la violencia simbólica. Toril Moi apunta que el aporte teórico de Bourdieu es muy útil para mostrar, entre otras cosas, que “la relación tradicional entre los sexos está estructurada por un *habitus* que hace que el poder de lo masculino parezca legítimo incluso a las mujeres” (2001: 9). De este modo, su destino social, es decir, ser madres y esposas, parece algo natural, inseparable de su existencia femenina: las divisiones sexuales son parte de ellas, son el resultado de construcciones arbitrarias que, sin embargo, no se ponen en tela de juicio. De ahí que, Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand tengan dificultad para deshacerse totalmente del discurso falocéntrico. A pesar de abogar por reformar la estructura patriarcal en su crítica social, las autoras continúan difundiendo principios esencialistas respecto a las diferencias entre géneros, lo que implica cierta inconsciente y activa complicidad con la violencia simbólica que padecen, atrapadas como están en los mecanismos hegemónicos. No obstante, las autoras estudiadas logran desafiar el patriarcado produciendo un discurso que rompe con ciertas normas establecidas puesto que, como afirma Marc Angenot, “toda ruptura es ante todo un deslizamiento de sentido difícil de percibir, una erosión mal balizada, un balbuceo torpe”¹⁴ (2002c: 264), basado muchas veces en construcciones admitidas por todos. Aun siendo mujeres –lo que puede ser considerado como una desventaja, como “un capital

¹⁴ Mi traducción de: “toute rupture est d’abord un glissement de sens mal perceptible, une érosion mal balisée, un balbutiement maladroit”.

simbólico negativo”, tal como sugiere Toril Moi (2001:13)–, las tres intelectuales consiguen tomar la palabra, emitir públicamente sus reflexiones en una colectividad conservadora, poco abierta al cambio social y frente a la cual tienen una posición heterodoxa. Este hecho se explica por el lugar que ocupan en el espacio social, según el campo al que pertenecen y que permite legitimar su discurso. En nuestro estudio abordamos estas cuestiones, ligadas estrechamente al *habitus* –“trascendente histórico” (Bourdieu 2002: 402)–, cuestionando si las tres autoras comparten un campo semejante, es decir, “un espacio estructurado por la competencia y el intercambio” (12), un sistema de relaciones sociales parecido. Para ello, definimos el campo de cada una de ellas, definición esencial para entender su trayectoria, fruto de una serie de posiciones que ocupan sucesivamente en un espacio en perpetua transformación (Bourdieu 1994: 71).

[O]n ne peut comprendre une trajectoire (c’est-à-dire le *vieillessement social* qui, bien qu’il l’accompagne inévitablement, est indépendant du vieillissement biologique) qu’à condition d’avoir préalablement construit les états successifs du champ dans lequel elle s’est déroulée, donc l’ensemble des relations objectives qui ont uni l’agent considéré –au moins, dans un certain nombre d’états pertinent du champ– à l’ensemble des autres agents engagés dans le même champ et affrontés au même espace des possibles. (Bourdieu 1994: 71)

De este modo, examinando con detenimiento tanto el campo en el que se sitúan las escritoras como su capital social –que se adquiere a través del casamiento o de una red de agentes influyentes–, podemos explicar mejor su visión del mundo.

En el estudio de los escritos se considera su función mediadora entre las autoras y la colectividad, es decir, se analiza su carácter dialógico, orientado a transformar la sociedad en nombre del progreso de la mujer y de la nación. Específicamente, el análisis considera el carácter performativo de las palabras como expresión de una intención de cambio social por parte de las intelectuales, cuyo poder de acción queda reducido en tanto que sujetos subordinados. Esta situación de limitación femenina determinada por la sociedad las empuja, sin embargo, a desafiarla. Por este deseo de libertad de acción, cuestionan la norma social, que “solo crea unidad a través de una estrategia de exclusión”¹⁵ (Butler 2003: 3). La performatividad constituye una forma, entre otras, para lograrlo. Para Butler la performatividad no es

¹⁵ Mi traducción de: “[...] norm creates unity only through a strategy of exclusion”.

[...] a singular “act”, for it is always a reiteration of a norm or set of norms, and to extent that it acquires an act-like status in the present, it conceals or dissimulates the conventions of which it is a repetition. (1998: 108)

Para negociar su autonomía, la performance de la diferencia sexual se ve esencial para las autoras y se manifiesta a través de un conjunto de prácticas que ponen en escena su identidad subjetiva de manera a legitimarla, hacerla legible, culturalmente inteligible y socialmente viable, utilizando el lenguaje sistemático, pero aportando variaciones en la repetición de los códigos normativos (Herd 2009: 20). Estas variaciones se expresan en un mecanismo de identificación y desidentificación de las normas preestablecidas, un ejercicio que Hélène Cixous describe de la manera siguiente:

Si la femme a toujours fonctionné “dans” le discours de l’homme, signifant toujours renvoyé à l’adverse signifant qui en annihile l’énergie spécifique, en rabat ou étouffe les sons si différents, il est temps qu’elle disloque ce “dans”, qu’elle l’explose, le retourne et s’en saisisse, qu’elle le fasse sien, le comprenant, le prenant dans sa bouche à elle, que de ses dents à elle elle lui morde la langue, qu’elle s’invente une langue pour lui rentrer dedans. (2010: 57 ; 132)

Este ejercicio les permite construir su ser y su discurso.

El concepto de performatividad también se puede explicar por la noción del mimetismo de Luce Irigaray:

Il n’est, dans un premier temps, peut-être qu’un seul ‘chemin’, celui historiquement assigné au féminin : *le mimétisme*. Il s’agit d’assumer, délibérément, ce rôle. Ce qui est déjà retourner en affirmation une subordination, et, de ce fait, commencer à la déjouer. [...]

Jouer de la mimesis, c’est donc, pour une femme, tenter de retrouver le lieu de son exploitation par le discours, sans s’y laisser complètement réduire. C’est se resoumettre –en tant que du côté du ‘sensible’, de la ‘matière’... –à des ‘idées’, notamment d’elle, élaborée dans/par une logique masculine, mais pour faire ‘apparaître’, par un effet de répétition ludique, ce qui devrait rester occulté : le recouvrement d’une possible opération du féminin dans le langage. (Irigaray 1977: 73-74)

Así, a través de la reiteración de la norma masculina que se des/identifica para ser redefinida, el poder del discurso de los sujetos performativos radica en los efectos que produce. Michel de Certeau habla de “táctica del débil”:

[...] l’action calculée que détermine l’absence d’un propre. Alors aucune délimitation de l’extériorité ne lui fournit la condition d’une autonomie. La tactique n’a pour lieu que celui de l’autre. Aussi doit-elle jouer avec le terrain qui lui est imposé tel que l’organise la loi d’une force étrangère. Elle n’a pas le moyen de se tenir en elle-même, à distance, dans une position de retrait, de prévision et de rassemblement de soi : elle est mouvement “à l’intérieur du champ de vision de l’ennemi”, comme le disait von Bülow, et dans l’espace contrôlé par lui. Elle n’a

donc pas la possibilité de se donner un projet global ni de totaliser l'adversaire dans un espace distinct, visible et objectivable. [...] En somme, c'est un art du faible. (Certeau 1980: 86-87)

De este modo, se puede afirmar que con la escritura de textos autobiográficos y periódicos las escritoras resisten el poder simbólico al mismo tiempo que aceptan el discurso social dominante. Así, de manera sutil, consiguen desafiar el sistema, articular su propia visión del mundo y su saber propio. Josefina Ludmer habla de la “treta” de una voz disfrazada que “reorganiza el campo del saber” y lo transforma (1985: 48). Esta estrategia literaria “combina, como todas las tácticas de resistencia, sumisión y aceptación del lugar asignado por el otro, con antagonismo y enfrentamiento, retiro de colaboración” (51). La “treta del débil” da así lugar a un discurso que se puede definir como un “canto al revés” (Ortega 1996: 141), es decir, un contracanto, “el canto resultante de los cambios sociales, políticos y culturales en que esas mujeres afirman su yo histórico” (143).

De esta manera, las tres autoras estudiadas encarnarían el “gender trouble” teorizado por Butler, proporcionando al poder una respuesta subversiva a través de sus escritos. Al afirmar su punto de vista femenino sobre distintas realidades, tratan de proponer a sus lectores otro mundo y, por lo tanto, los concientizan sobre la importancia de una reestructuración de valores. Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand se resisten al sistema de creencias aceptadas, dando cuenta, por ejemplo, de las realizaciones pasadas de mujeres ilustres que participaron activamente en su comunidad, e invitando a sus lectores a reflexionar sobre las condiciones femeninas, a poner en tela de juicio el papel limitado de la mujer en la sociedad y a repensar su misión. Dirigiéndose principalmente a mujeres, aspiran a que estas sigan esos modelos virtuosos que contradicen el discurso oficial, según el cual la mujer no puede ocupar posiciones importantes en la escena pública ni ser considerada ciudadana de pleno derecho debido a sus debilidades naturales: “la falta de razón, la incapacidad para el pensamiento abstracto, el emocionalismo, [...] el infantilismo” (Pratt 1994: 263). Marchand-Dandurand, Acosta de Samper y Gorriti defienden así un discurso fuera de la norma, pero ligado a esta. Tal y como menciona Butler, “ser fuera de la norma aún implica, en cierto sentido, ser definido en relación a esta”¹⁶ (2003: 15). Su pensamiento, su identidad se construyen en función de la norma, definida por Foucault como forma de reparto entre lo normal y lo anormal, como saber que participa en la transformación de un individuo, imponiéndole unas

¹⁶ Mi traducción de: “[...] to be outside the norm is in some sense to still be defined in relation to it”.

reglas de comportamiento consideradas como incontestables. Pero su discurso también depende de los conocimientos adquiridos a lo largo de su vida –de su “background”– así como de su relación con el poder –que puede ser el resultado de un consentimiento inconsciente, es decir, de un consentimiento que las precede y que no es el fruto de un consenso. En este mismo orden de ideas, la reflexión de Foucault sobre los estrechos nexos entre poder y saber resulta útil, puesto que ilustra tanto el peso del poder en el saber –saber que llega a ser una verdad irrefutable–, como la importancia del saber en el mantenimiento del poder y de su ideología. A través del cuestionamiento del sistema controlado por el biopoder, cuyo objetivo consiste en uniformizar a la población, el análisis de Foucault permite considerar las condiciones de emergencia de los discursos marginados de las autoras de este estudio y determinar cómo estas se constituyen como sujetos sociales en una colectividad disciplinaria y normalizadora: una construcción muy ligada a su *habitus* así como a las relaciones de dominación en general.

Como ya mencionamos, prestamos una atención particular a los lazos que mantienen las intelectuales con el sistema hegemónico, puesto que se encuentran próximas a este por las actividades políticas de sus familiares más cercanos. Para desarrollar este tema, nos basamos en la noción del poder articulada por Michel Foucault y Pierre Bourdieu, considerando los aspectos comunes entre estos teóricos, señalados ya por Michel de Certeau (Sung-Min 1999: 133). Ambos muestran cómo la experiencia biográfica del sujeto desempeña un papel importante en el proceso de interiorización del discurso hegemónico y describen la sociedad como producto de un sistema prescriptivo. Para ellos, la dominación se ejerce gracias al desconocimiento y la ignorancia que mantienen al pueblo en una posición de sometimiento. Aunque abordan el tema de manera distinta, resultan complementarios, pues para Bourdieu la dominación se manifiesta de modo sutil a través de esquemas cognitivos relacionados con comportamientos y mentalidades que caracterizan una determinada época. La “violencia simbólica” es el resultado del desconocimiento de los agentes sociales, que se hacen responsables de su propia opresión al aceptar el mundo como tal sin ponerlo en tela de juicio. Por otro lado, Foucault conceptualiza la noción de “biopoder”, la forma de controlar a los sujetos sociales mediante el saber legitimado, que hace de ellos seres sometidos a los demás y a sí mismos, prisioneros de una cultura incorporada, interiorizada, que les impone una línea de conducta a seguir. No obstante, Foucault indica también que a través de las técnicas del “yo

mismo”, el sujeto tiene la capacidad, en su proceso de subjetivación, de crearse una cultura propia, articulada sobre la preocupación de uno mismo como centro de la estética de la existencia (Foucault 1984: 277-278). Así, los sujetos elaboran un saber propio, según su experiencia cotidiana y sus relaciones interpersonales, resistiendo al poder, aspecto que exploramos en las tres autoras seleccionadas. Este saber de la diferencia, que se opone a la hegemonía, nace dentro de lo que Homi Bhabha llama el “tercer espacio” (1994). Es este un ámbito que posibilita el cambio social, dando lugar a la emergencia de nuevos discursos de emancipación en los sujetos postcoloniales marginados. Bhabha se interesa por las cuestiones de dominación cultural, articulando este espacio que encierra las condiciones necesarias para favorecer la articulación de nuevos combates ideológicos de naturaleza híbrida, es decir, fundamentados en la otredad:

It is that Third Space, though unrepresentable in itself, which constitutes the discursive conditions of enunciation that ensure that the meaning and symbols of culture have no primordial unity or fixity; that even the same signs can be appropriated, translated, rehistoricized and read anew. (1994: 37)

En este espacio se mueven Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand que, en tanto que minorías en una posición de negociación con la norma social, se construyen en función del otro: elaboran su saber, inspirándose en otros individuos y otras culturas, cuyas ideas corresponden a su manera de concebir el mundo. Su hibridez cultural se manifiesta en sus textos a través de sus referencias intertextuales e interdiscursivas, así como de sus traducciones, que Bhabha considera como “la naturaleza performativa de la comunicación cultural”¹⁷ (228). De este modo, logran difundir un discurso de la emancipación que solo es posible gracias a la intervención de voces plurales que desestabilizan el orden de las cosas. Como intelectuales que deben demostrar una “erudición sin cesar”¹⁸ (Said 1996: 17-18), cumplen con su meta principal de “hacer avanzar la libertad y el saber humanos”¹⁹ (33). Sienten como suya la responsabilidad de despertar conciencias, haciéndolas reflexionar sobre distintas cuestiones sociales en nombre del progreso. Partiendo de Edward Said en *Des intellectuels et du pouvoir*, nos preguntamos, parafraseándolo, en qué medida las tres autoras, que tienen una pertenencia nacional, una lengua, unas tradiciones y una situación dada, están

¹⁷ Mi traducción de: “Translation is the performative nature of cultural communication”.

¹⁸ Según la expresión de Foucault, consiste en la confrontación de informaciones antagónicas, así como en un trabajo arqueológico sobre documentos e historias olvidados.

¹⁹ Mi traducción de: “Le but de l’activité intellectuelle est de faire avancer la liberté et le savoir humains”.

al servicio de tal pertenencia o la combaten en sus escritos periodísticos (15)²⁰. En su concepción idealizada del intelectual como ser marginado, Said afirma que su deber principal consiste en liberarse de tales presiones. Sin embargo, como ya se ha visto con Foucault y Bourdieu, la presión por parte del sistema hegemónico es muy grande y ni siquiera los intelectuales pueden liberarse totalmente de esos elementos que los constituyen, que forman parte de su identidad. No obstante, logran ocupar un espacio en el que consiguen elaborar un discurso propio gracias a las condiciones en las que evolucionan, a su *habitus* social y a sus estrategias.

Siempre es posible tomar un espacio desde donde se puede practicar lo vedado en otros; siempre es posible anexar otros campos e instaurar otras territorialidades. Y esa práctica de traslado y transformación reorganiza la estructura dada, social y cultural: la combinación de acatamiento y enfrentamiento podían establecer otra razón, otra cientificidad y otro sujeto del saber. (Ludmer 1985: 53)

En el presente estudio se examina cómo las intelectuales articulan estratégicamente su propio pensamiento femenino en sus escritos. Estudiamos la performatividad, así como la intertextualidad, esta inserción, en su producción escrita, de un mosaico de textos (Kristeva 1969: 85). Las autoras encuentran en estos recursos una fuerza: la de poder difundir de manera indirecta ideas susceptibles de despertar las conciencias y de llevarlas a la acción social. La vía del cambio colectivo pasa por voces múltiples, por la heterogeneidad, como recuerda Luce Irigaray en *Ce sexe qui n'en est pas un*. Esta aconseja a la escritora: “Que ton langage ne soit pas d'un fil, d'une chaîne, d'une seule trame, c'est notre chance” (1977: 211). Para lograr sus objetivos de emancipación de la mujer y de la patria, Gorriti, Acosta y Marchand ya anticipan este modo de escribir al tomar la pluma. Su escritura está caracterizada por construcciones híbridas, enunciados dobles que integran dos maneras de hablar, dos estilos, dos lenguas, dos perspectivas semánticas y sociológicas, según el lingüista ruso Mijaíl Bajtín. Estas estructuras se obtienen gracias a tres modelos diferentes de transmisión: el discurso directo, el discurso indirecto y el discurso del prójimo. La hibridez llega a ser una herramienta útil para borrar las fronteras y confundir con la variedad de acentos (Bajtín 1978: 125-126). Asimismo destacamos, entre las principales estrategias que utilizan las escritoras estudiadas, el uso de la anécdota y de la historia. En efecto, la anécdota y la historia encierran enseñanzas y

²⁰ He aquí la cita exacta: “En tant qu'êtres sociaux, nous avons tous une appartenance nationale, une langue, des traditions, une situation historique donnée. Dans quelle mesure l'intellectuel est-il au service de cette appartenance et dans quelle mesure la combat-il?”

reescribirlas les sirve para ilustrar sus ideas, respondiendo de modo encubierto al poder simbólico. Adoptan esta práctica escritural con un fin definido (Certeau 2002: 136), pues estos recursos revisten un valor prospectivo. De este modo, a partir de estas tácticas, Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand logran resignificar el discurso dominante a su manera y dejar huella en la historia como sujetos activos.

Para resumir, el objetivo principal de esta tesis es el de hacer oír, a través del estudio de escritos íntimos y periodísticos, tres voces femeninas americanas frente a la cultura patriarcal. Se quiere destacar su discurso y examinar su relación con la hegemonía masculina para conocer su posición y valorarla: un proceso genealógico que pone de relieve las huellas de una contramemoria, de una resistencia manifiesta. Para ello, se trata de restituir el contenido social de naturaleza ideológica, de señalar las funciones y apuestas que proporcionan los textos analizados y de examinar cuidadosamente el contexto de su creación, así como la experiencia biográfica de las escritoras, evidenciando su aporte intelectual. Si bien Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand proceden de culturas y épocas distintas, el objetivo es deslindar los elementos que pueden ser considerados homólogos a nivel temático y estratégico, tanto a través de su escritura personal como de sus publicaciones periódicas. Este ejercicio nos permite comprobar si, tanto en el plano privado como en el público, las intelectuales expresan las mismas ideas con las mismas estrategias enunciativas; si existe continuidad o si, por el contrario, se evidencia una ruptura entre los escritos autobiográficos y los ensayos públicos, que legitiman su visión del mundo. Al mismo tiempo, examinamos si hay una concordancia entre el yo autoral de los escritos íntimos y el de las publicaciones periódicas.

En el primer capítulo titulado “Contexto social y *habitus* de las autoras a través de sus retratos y autorretratos”, realizamos una breve biografía de las tres escritoras para comprender mejor las condiciones de emergencia de sus textos. Damos cuenta de su vida, situándolas en el tiempo y en el espacio, y considerando tanto su contexto social como su situación personal. Para tratar de entender cómo consiguieron expresarse en el campo de las letras, la investigación indaga en la influencia y el papel que tuvieron sus redes sociales o individuos específicos. De modo general, el estudio considera si hay personas, encuentros, situaciones o acontecimientos específicos que ayudaron a su posicionamiento público como mujeres

intelectuales comprometidas socialmente. Se analizan sus obras de carácter íntimo para ver cómo se autorretratan y cómo su *habitus* las empujó a actuar a favor del progreso social a través de sus actividades intelectuales. Terminamos esta primera parte, comparando la vida personal de las tres escritoras, así como su manera de definirse a lo largo de la escritura de su cuaderno personal.

En el segundo capítulo, “El discurso de las escritoras de literatura íntima”, se analiza la prosa íntima como un espacio discursivo que va de lo privado a lo público y donde se consideran de manera crítica las circunstancias sociales que modelan la identidad de la mujer. Para abordar su interpretación femenina de la vida, subrayamos las principales estrategias utilizadas en su escritura personal, así como los temas predilectos de las autoras. Intentamos determinar sus influencias en el plano de las ideas sociales, considerando en particular los nombres y títulos citados a lo largo de su diario. Al final de este capítulo, establecemos si las autoras estudiadas, que tienen puntos en común, comparten un mismo pensamiento en cuanto a la situación de la mujer y al porvenir de su pueblo, y si su modo de expresarlo se percibe de modo semejante.

En el tercer capítulo, titulado “El programa de emancipación de la mujer y de civilización de la patria en *La Alborada del Plata*, *La Mujer* y *Le Coin du feu*”, presentamos cada una de las revistas, hacemos un examen cuidadoso de una selección de textos de las fundadoras, así como de sus colaboradores, con el fin de mostrar hasta qué punto, a través del periodismo, Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand proyectan su deseo de transformar el orden de las cosas y el *statu quo* de la mujer en el ámbito social. Partimos inicialmente de la idea de que estas crónicas abren un diálogo público sobre distintas realidades de la colectividad que se deben modificar para el progreso de la mujer y de la nación; estudiamos las ideas difundidas, así como las principales estrategias para comunicarlas. Terminamos dando un retrato global del modelo femenino exaltado en estas publicaciones.

Finalmente, en las conclusiones, volvemos sobre los principales temas abordados a lo largo de la tesis y realizamos un paralelo entre las ideas sociales manifiestas en la obra íntima de las autoras estudiadas y las que aparecen en los artículos seleccionados. Nuestro objetivo es considerar hasta qué punto existe una concordancia entre el yo proyectado en una escritura que se presupone íntima y el yo autoral de los textos públicos de sus revistas. Si bien las tres

autoras proceden de culturas y épocas distintas, el objetivo es deslindar los elementos que pueden ser considerados homólogos.

El estudio comparativo de los textos de Juana Manuela Gorriti, Soledad Acosta de Samper y Joséphine Marchand-Dandurand supone una perspectiva de análisis novedosa y, hasta donde sabemos, no existe ningún estudio similar. Si bien existen artículos críticos sobre la prosa íntima o la obra periodística de estas autoras, hasta el momento no hay estudios que contemplen la relación entre escritura íntima y escritos periodísticos y que traten, como hacemos, de las estrategias de las intelectuales para transmitir sutilmente su modo de pensar. Por otra parte, tampoco existen estudios comparativos que relacionen las obras de las tres escritoras elegidas²¹. Con todo, existen varios análisis de fondo que han informado de manera importante nuestra propia reflexión sobre el corpus elegido, así como sobre la escritura íntima y pública de las mujeres. Esperamos, con esta tesis, despertar el interés sobre las relaciones que unen a las escritoras de la América decimonónica del sur hacia el norte e inspirar otro tipo de investigaciones acerca de la literatura íntima y del periodismo de aquella época que resultan ser una mina de información inagotable y apasionante.

²¹ Solo hemos encontrado dos textos que comparan a Juana Manuela Gorriti y Soledad Acosta de Samper: 1) la memoria de maestría de Luz Mercedes Hincapié Betancourt (2002), que compara la obra de la Condesa de Merlín, Soledad Acosta de Samper y Juana Manuela Gorriti, tres escritoras viajeras que construyen su identidad desde sus numerosos desplazamientos geográficos; 2) un artículo de Leona S. Martin (2004), “Nation Building, International Travel, and the Construction of the Nineteenth-Century Pan Hispanic Women’s Network”, que compara a Juana Manuela Gorriti, la Baronesa de Wilson y Soledad Acosta de Samper en cuanto a su papel fundamental de *networkers*.

Capítulo 1. Contexto social y *habitus* de las autoras a través de sus retratos y autorretratos

La escritura íntima femenina es una práctica literaria que inscribe vidas habitualmente silenciadas por la literatura tradicional; es una escritura que aborda la especificidad de la experiencia de las mujeres en la sociedad patriarcal y que valida su aporte a la comunidad, haciendo énfasis en sus realizaciones y en su manera de concebir el mundo. Según Aileen Schmidt,

[t]odo lo privado opera dentro de relaciones de poder históricamente variables, y por lo tanto, sujetas a entenderse políticamente. El sujeto se inscribe en el lenguaje y precisamente por ello es una entidad cultural, histórica y social, es decir, política. La afirmación del espacio privado y la proclamación de la realidad personal es ciertamente un acto de apoderamiento. (2003: 31-32)

De este modo, la escritura personal muestra el despertar de mujeres que, con sed de acción social, no aceptan las limitaciones impuestas a su género sexual. La desigualdad origina su deseo de escribir y su escritura se convierte entonces en un “gesto de Amor”, “El Gesto”, en palabras de la escritora y académica francesa Hélène Cixous (1977: 47). En *La llegada a la escritura*, Cixous explica que no se puede escribir sin amor: se escribe para, desde y a partir del amor. Escribir y amar son inseparables, puesto que cada uno se nutre del otro, crece por el otro (47). En las mujeres, amarse es esencial para llegar a liberar el cuerpo encorsetado, reapropiándolo por la palabra y así tomando el control de la vida propia. Apoderarse del lenguaje prohibido constituye “El Gesto” de la mujer para traerse a sí misma al mundo de verdad, darse una nueva existencia y una nueva oportunidad para vivir como sujeto total. Por esta razón es primordial, para Cixous, que cada mujer escriba, tal y como deja ver en su ensayo, en el que se dirige directamente a su interlocutora tuteándola:

[...] tu écris pour donner au corps ses Livres d’Avenir parce que l’Amour te dicte tes nouvelles genèses. Pour combler l’abîme, mais pour t’aimer jusqu’au fond de tes abîmes. Pour connaître, pas pour éviter. Pas pour surmonter; pour explorer, plonger, visiter. Là où tu écris, ça grandit, ton corps se déplie, ta peau raconte ses légendes jusqu’ici muettes. (48)

Así, escribirse constituye un gesto de afirmación de la propia identidad, una manera, para la mujer, de dejar su huella como sujeto de la historia de la humanidad.

En vérité, elle matérialise charnellement ce qu’elle pense, elle le signifie avec son corps. Elle inscrit ce qu’elle dit, parce qu’elle ne refuse pas à la pulsion sa part indisciplinable et passionnée à la parole. [...] elle entraîne dans l’histoire son histoire. (Cixous 2010: 127)

Como observaremos en las autobiógrafas seleccionadas, escribirse representa una forma de goce en el que se siente la importancia de su gesto emancipador de la conquista de la palabra, representa un gesto anunciador de su “estrepitosa entrada en la Historia” (Cixous 2010: 46).

Este primer capítulo considerará tanto la vida como la autorrepresentación literaria de las autoras seleccionadas. Nuestro objetivo es plasmar una imagen representativa de cada escritora a partir de documentos biográficos y autobiográficos con el fin de sentar las bases para el posterior análisis de sus discursos en sus escritos íntimos (capítulo 2) y periodísticos (capítulo 3). Somos conscientes de que solo podremos lograr reconstruir una imagen artístico-histórica de cada intelectual, es decir, una imagen parcial que trata de acercarse a la verdad (Bajtín 1978: 397). Sin embargo, este ejercicio es necesario para entender de manera más profunda y exacta la visión del mundo de cada una de ellas. Tal y como sugiere Michel Foucault, el autor debe ser estudiado como “principio de agrupación del discurso, como unidad y origen de sus significados, como foco de su coherencia” (1971b: 28). Según este pensador, el autor da al lenguaje su inserción en la realidad (30). De este modo, nuestro estudio establece la base de su análisis en el examen del espacio social y del recorrido vital de las autoras. Para ello, exploramos su *habitus*, concepto pilar del sociólogo francés Pierre Bourdieu, cuya materia principal es precisamente la singularidad individual socializada, inseparable de las instituciones constitutivas de la nación (Bourdieu 1980: 96). Desde la infancia, el individuo interioriza la organización social en la que se inscribe su experiencia. Esta operación configura su organización cognitiva y sus representaciones subjetivas, que pueden tener influencia en la colectividad. La educación recibida de la familia y de la escuela desempeña un papel considerable en este proceso, pues imprime en la persona una serie de disposiciones que luego funcionarán como principios inconscientes de reflexión y acción (175). Por lo expuesto anteriormente, nos parece de vital importancia reconstruir el *habitus* en las agentes sociales que representan Gorriti, Acosta y Marchand a través de la reconstitución de sus pasados, de sus contextos sociales, así como de sus autorrepresentaciones en sus diarios íntimos. Producto de la historia personal y colectiva, el *habitus* da lugar a un discurso y a determinadas prácticas sociales y, por lo tanto, resulta clave para la comprensión de las ideas y diferentes empresas de las autoras. De manera más específica, se puede definir el *habitus* como conjunto de disposiciones para actuar, pensar, percibir y sentir de una manera

determinada (117). El término en cuestión procede del verbo latín “habere” que significa “haber”. Se refiere el mencionado concepto a este conjunto de haberes adquiridos, productos de la apropiación de unos saberes, de unas experiencias. El *habitus* forma parte del individuo mismo, es una construcción transformada en lo dado, una forma de patrimonio generador de acciones y estructuras mentales. Esta construcción asegura lo permanente en el cambio, permite habitar las instituciones, manteniéndolas vivas, pero con revisiones propias (Bourdieu 2004: 6-7). De este modo, abordaremos la vida personal y pública de las escritoras desde una perspectiva constructivista estructuralista que Bourdieu explica de la manera siguiente:

Par structuralisme ou structuraliste, je veux dire qu'il existe, dans le monde social lui-même [...] des structures objectives indépendantes de la conscience et de la volonté des agents, qui sont capables d'orienter ou de contraindre leurs pratiques ou leurs représentations. Par constructivisme, je veux dire qu'il y a une genèse sociale d'une part des schèmes de perception, de pensée et d'action qui sont constitutifs de ce que j'appelle habitus, et d'autre part des structures sociales, et en particulier de ce que j'appelle des champs et des groupes, notamment de ce qu'on appelle d'ordinaire des classes. (1987: 147)

El constructivismo estructuralista de Bourdieu permite relacionar la influencia de las estructuras sociales sobre el individuo con el papel de este en la construcción de nuevos saberes; esta corriente busca conciliar lo objetivo, es decir, la sociedad, y lo subjetivo, el sujeto. Significa, de esta manera, el doble movimiento de interiorización de lo exterior y de exteriorización de lo interior, un fenómeno que nos interesará especialmente. El pasaje anterior tomado de *Choses dites* resalta el importante valor de la historia para explicar manifestaciones sociales, así como las nociones centrales de la teoría de Bourdieu, a saber: el *habitus*, el campo y el capital (Capdevielle 2011: 33-34). En la presente investigación, examinaremos también estos dos últimos conceptos, el de campo y capital, al acercarnos a la vida de las intelectuales. De manera general, intentaremos subrayar el conjunto de relaciones objetivas que unen a cada una de las autoras estudiadas al conjunto de otros agentes sociales que proceden del mismo campo y que comparten intereses comunes (Bourdieu 1994: 71). De forma específica, determinaremos en qué campo evolucionan, toman posición y actúan, abrazando las mismas luchas del grupo de pertenencia, y subrayaremos el lugar que ocupan en este campo, según su capital simbólico, es decir, el grado de reconocimiento obtenido de sus iguales. Particular atención se le prestará al capital, relacionado con su medio cercano y su red social, que resulta determinante, pues las sitúa en condiciones favorables para comprometerse en la colectividad.

A continuación nos concentraremos primero en realizar una breve biografía de las tres escritoras para comprender mejor las condiciones de emergencia de sus textos, así como para discernir si tenían predisposiciones para defender un sistema de valores preciso y aspirar a querer modificar el orden de las cosas mediante la escritura. Daremos cuenta de sus vidas, situándolas en el tiempo y en el espacio, y considerando tanto sus contextos sociales como sus situaciones personales. Además, para comprender cómo consiguieron expresarse en el campo de las letras, la investigación indagará en la influencia y el papel que tuvieron ciertas redes sociales o determinados individuos. Consideraremos si hay personas, encuentros, situaciones o acontecimientos específicos que ayudaron a su posicionamiento público como mujeres intelectuales comprometidas socialmente. Después de tener una visión coherente del conjunto de su vida, analizaremos cómo se autorretratan para averiguar si, a pesar de pertenecer a culturas distintas, comparten experiencias que las empujan a actuar a favor del progreso social a través de sus actividades intelectuales. Trataremos de leer entre líneas quiénes son, puesto que, tal y como subraya Patricia Smart, si los diarios íntimos permiten una incursión privilegiada en el universo femenino, hay que tener en cuenta que las convenciones de la época regían, de cierto modo, el grado de descubrimiento de sí (2014: 166)²². Finalmente, terminaremos este primer capítulo con una comparación de la vida personal de las tres escritoras, así como de su manera de definirse a lo largo de la escritura de su cuaderno íntimo.

1. Juana Manuela Gorriti

1.1. Una vida entre patrias

Los especialistas en esta escritora argentina están de acuerdo en describir su vida como “novelesca”, llena de giros inesperados y sorprendentes desenlaces. Juana Manuela Gorriti nació en plena revolución, en el departamento salteño de Anta, en Horcones, el 15 de junio de 1816. Era la séptima de una familia de ocho hijos. Hija de Feliciano Zuviría y del General José Ignacio Gorriti, creció en una familia ilustrada de la oligarquía terrateniente comprometida con las luchas de Independencia e involucrada en la vida política y cultural de Argentina²³. A

²² La enfermedad, la pubertad, la sexualidad, el embarazo y el parto son temas que, de modo general, se abordan de manera muy limitada debido al pudor que marcaba la expresión de la mujer en el siglo XIX (Smart 2014: 166; Zanetti 2012: 110).

²³ Según Efrón, “[l]os Gorriti eran una de las familias más posicionadas de Salta, la provincia más rica de la nueva confederación del Sur. El fundador de la dinastía, Ignacio, fue un vasco llegado a América hacia 1750. Casado con una rica heredera criolla, pasó a formar parte de la poderosa aristocracia del norte y vivió las décadas

título de ejemplo, su padre, abogado de profesión, había obtenido un doctorado en teología y jurisprudencia en Chuquisaca²⁴ y, ferviente defensor de las ideas de las Luces, consideraba la instrucción primordial en la formación de los nuevos ciudadanos. Como gobernador progresista de Salta²⁵, implantó un sistema de educación lancasteriano y fundó una escuela de monjas (Guidotti 2011: 50). No resulta extraño que José Ignacio Gorriti heredara de su padre la biblioteca más importante y completa de la región (Durrieu 1999: 77). En esta biblioteca, la joven Juana Manuela Gorriti, ávida de lecturas, pudo nutrirse de ricas obras literarias, filosóficas, teológicas y jurídicas, recibiendo una educación formal en casa, pues rechazó la rígida enseñanza de un convento para señoritas dirigido por religiosas salteñas. Juana Manuela Gorriti pudo beneficiarse de una formación poco común para su época, pasando su infancia y adolescencia entre soldados, pastores y rebaños en la hacienda familiar, convertida en un verdadero campamento militar en un período de grandes convulsiones sociales. Por lo tanto, la joven evolucionó “entre relatos de hazañas épicas y leyendas indígenas” (Bucuré 2012: 14).

Después de varios años de luchas intestinas y de guerra civil, el General José Ignacio Gorriti, que había combatido al lado de líderes revolucionarios tales como el General Martín Miguel de Güemes y el General Manuel Belgrano, y que había firmado en 1816 la Declaración de Independencia de las Provincias Unidas de Argentina²³, fue derrotado por el temido caudillo federal Facundo Quiroga, llamado el “Tigre de los Llanos”. Por defender, en este largo conflicto bélico²⁴, posiciones políticas unitarias y por apoyar al General Paz y a los antirrosistas²⁵, tuvo que exiliarse en 1831 para proteger a su familia de las fuerzas federales.

de prosperidad que caracterizaron a la región al final del siglo XVIII, en las que se amplió el dominio de la población blanca sobre las tierras ‘de frontera’, en poder de las belicosas tribus chaqueñas” (1998: 9).

²⁴ Efrón indica que “[d]esde que se fundó allí la Universidad de San Francisco Javier, [Chuquisaca] fue el lugar donde cursaron sus estudios todos los jóvenes de buena familia del Virreinato y se convirtió en el faro intelectual de la América hispana y casi al mismo tiempo en el semillero donde se formaron los dirigentes criollos de la revolución americana” (1998: 71).

²⁵ Después de haber sido nombrado diputado al Congreso de Tucumán en 1816, José Ignacio Gorriti (Jujuy, 1770 – Chuquisaca, 1835) ocupó la función de senador y luego de gobernador en dos ocasiones: “había iniciado su gobierno a fines de 1821 con el firme propósito de ‘unir lo separado’ [...] Su hermano, el canónigo Juan Ignacio, fue el apoyo más importante con el que contó José Ignacio para su harto difícil tarea de unir lo separado” (Efrón 1998: 28-29). Según De Arriba, cuando José Ignacio Gorriti llegó a la cabeza de la gobernación, perdió a sus hijos mayores, de 18 y 20 años, un drama que habría creado distancias entre Juana Manuela Gorriti y su madre puesto que esta última se habría retraído “hacia una religiosidad oscura y obsesiva” (1999: 83).

²³ Esta declaración dio lugar a la aprobación del Acta de la Independencia el 9 de julio del mismo año.

²⁴ Este conflicto duró casi treinta años y oponía a los partidarios de una organización política centralista, los unitarios, y a los defensores de un modelo federalista.

²⁵ Juan Manuel de Rosas había llegado al poder en 1829 para instaurar una dictadura.

Los Gorriti huyeron a Bolivia con otras dos mil personas, entre ellos los generales Puch y Arenales²⁶. Se instalaron primero en Tarija, ubicada cerca de la frontera entre Argentina y Bolivia, para después establecerse en Chuquisaca. Allí ya se encontraba Juan Ignacio Gorriti, hermano del padre de Juana y actor del movimiento independentista argentino. Este había sido enviado al exilio por formar parte del grupo de “unitarios proscriptos” (Royo 1999: 155)²⁷.

Así pues, Juana Manuela Gorriti vivió muchos años en Bolivia, frecuentando varios salones literarios, como el del hermano de su madre, Facundo Zuvería²⁸, quien, radicado en La Paz, era también editor de tres periódicos: *La Gaceta*, *El Restaurador* y *La Columna* (Guidotti 2011: 48). Es muy probable que la autora aprendiera los rudimentos de la práctica periodística con su tío, cuyo salón era el lugar de encuentro de “lo más granado de la intelectualidad” (De Arriba 1999: 86), formada sobre todo de emigrados argentinos²⁹. Además, podría haber aprendido cómo ser ella misma una buena anfitriona, observando cómo se atendía a los invitados al salón y cómo se desarrollaban los eventos³⁰. En efecto, según Guidotti, Juana Manuela Gorriti habría organizado veladas literarias en cada uno de los lugares donde se estableció (2011: 48)³¹. Así, su experiencia social, en medio de la élite intelectual, le habría permitido crear sus propias tertulias y revistas, así como obtener éxito por ello.

²⁶ Desde su independencia, la constitución de Bolivia proclamaba la nueva nación patria abierta a los extranjeros con la idea de poblarla. Así, Bolivia recibió a muchos emigrados argentinos (Efrón 1998: 75-76).

²⁷ Según Efrón, “[e]l cura Gorriti estaba claramente alineado con la Patria Nueva, pero era un moderado. También era hombre de clara inteligencia –fue uno de los intelectuales de la Revolución de Mayo junto con Mariano Moreno– [...]. Fue el sacerdote que dio la bendición en nombre de la Iglesia Católica al símbolo de la nueva patria, confiriendo un carácter sagrado a la guerra de emancipación y reforzando enormemente con su presencia y con su acto la adhesión de los soldados y oficiales a la causa revolucionaria. Más tarde estuvo presente en cuanto congreso se reunió para dar legislación y estructura al nuevo país y estaba nuevamente en Salta como miembro del Poder Legislativo cuando el enfrentamiento entre la Patria Vieja y la Patria Nueva llegó a las manos en 1821” (1998: 29-30).

²⁸ Facundo Zuvería participó en la redacción de las actas de gobierno de los unitarios y, en Bolivia, ejerció como abogado y funcionario. Fue “una gran influencia intelectual y social durante los dieciocho años que duró su destierro”, según Analía Efrón (1998: 21).

²⁹ A lo largo de su vida, Gorriti colaboró en diarios y revistas tales como *El Comercio de Lima*, *El Liberal de Lima*, *El Álbum*, *El Iris*, *La Revista del Paraná*, *La Revista de Buenos Aires*, *La Revista del Río de la Plata*, *El Álbum del hogar* (Guidotti 2011: 45).

³⁰ No obstante, cuenta Efrón que “Juana Manuela no siempre estaba cómoda en las tertulias vespertinas de la casa de su tío Facundo Zuvería. Ya escribía y, por lo tanto, estaba bajo sospecha. Se aceptaba más la participación de las esposas de los figurones del poder en intrigas políticas que a la mujer de ideas propias. Por otra parte, Belzú estaba en relaciones tirantes con Ballivián a poco de empezar éste su gobierno y la posición de Juana Manuela era entonces difícil. Ella no estaba incluida en ese círculo de intelectuales brillantes por ser la esposa del prestigioso coronel sino por derecho propio. Lo habían iniciado sus tíos Juan Ignacio y Facundo Zuvería cuando llegaron a Bolivia en 1832” (1998: 97).

³¹ Entre estos, Guidotti menciona los de Oruro, La Paz, Lima y Buenos Aires.

En el salón de los Trigo, la joven Gorriti conoció a su futuro marido, el profeta boliviano Manuel Isidro Belzú, capitán mestizo y defensor de las “razas” oprimidas, con quien compartía ideales de justicia y libertad³². Cuando Manuela contaba 14 años, se casaron; Belzú llegaría a ser presidente de Bolivia (1848-1855) y sería asesinado en palacio por su sucesor, Mariano Melgarejo (1865). Juana Manuela Gorriti estuvo casada con Belzú durante quince años, no sin dificultades, y de su unión nacieron Edelmira y Mercedes. Según su propio relato autoficcional “Gubi Amaya”, Juana Manuela Gorriti de Belzú habría regresado a su tierra natal en 1842, aprovechando la influencia política de su concuñado Dionisio Puch al frente del gobierno. Lo hizo disfrazada de hombre y con el fin de romper definitivamente con Belzú y de volver a vivir en el país que la había visto nacer. Sin embargo, regresó a Bolivia, donde se volvió a unir a Belzú hasta que este intentara sublevarse contra sus superiores, a mediados de 1847. Por este acto, lo condenaron a muerte, razón por la cual el insurgente se refugió con toda la familia en Perú, en la ciudad de Arequipa. El rebelde regresaría a Bolivia un año después para tomar el poder (Molina 1999b: 4). En cuanto a Gorriti de Belzú, poco interesada en acompañar a su marido en sus nuevas funciones políticas, rompería definitivamente con él y retomaría únicamente el nombre de su padre, el cual le abriría puertas y le facilitaría su inserción en diversas sociedades. La sola mención del apellido Belzú se asociaba a división y conflictos, mientras que llevar solamente el apellido de su padre era más honorable y, además, era conocido del mundo diplomático de Hispanoamérica. Esta elección le sería favorable: “[...] gana[ría] libertad con su nombre de familia que la identificaba con la Independencia argentina y la lucha contra Rosas, en la que se met[ería] de lleno a través de sus [...] publicaciones” (Efrón 1998: 109). En Perú, Gorriti continuaría su vida, donde tendría tres hijos extramatrimoniales: dos con el comerciante limeño Julián Sandoval, emparentado con la familia del expresidente de Perú, el general Orbegoso³³; y el último con otro hombre, cuya identidad queda desconocida³⁴.

³² Al respecto, Sosa cuenta que “Belzú al decir de un escritor sud-americano, tuvo como ninguno talento de fanatizar á las masas hasta el punto de merecer el nombre que con justicia se le ha aplicado más de una vez, de Mahoma boliviano. El pueblo, y la indiada que en ese país es muy numerosa, le adoraban de una manera extraña; si ha habido un nombre popular en el sentido genuino de la palabra, en algún país, ese nombre es el de Belzú en Bolivia. No hay quien no lo sepa, y aún en el día de los indios de las altas mesetas de la Cordillera vierten lágrimas á sus recuerdos” (1890: 56).

³³ Efrón indica que “[s]i Juana Manuela guardó orgulloso silencio acerca del fin de su matrimonio con Belzú, mucho mayor es la ausencia de menciones a su unión sentimental con Sandoval, [...] con quien convivió durante la década del cincuenta. Julio y Clorinda fueron los hijos de ese amor y vivieron con la escritora mientras tuvo su

El año de 1848 abriría una nueva etapa en la vida de Gorriti al establecerse en Lima; allí empezaría oficialmente su carrera de literata con la publicación de su primera novela, *La Quena*³⁵, y allí mantendría su reputación “como la indiscutida sacerdotisa de la República de las Letras” (De Arriba 1999: 87), siendo su propia agente literaria en el difícil mundo editorial y consiguiendo financiación para publicar sus producciones escritas (Martínez Hoyos 2012: 269). No obstante, los primeros años le fueron difíciles económicamente, lo que la obligó a mandar a sus hijas Edelmira y Mercedes a Bolivia con su padre³⁶, una decisión que le causó mucho pesar. Su precaria situación también la llevó a abrir una escuela en la misma calle en la que vivía, centro mixto que dirigió y donde enseñó, actividad que realizó como vía de subsistencia. Gracias a algunas conocidas de Sandoval, su pareja, la escuela llegó a tener cierto prestigio (Efrón 1998: 133): un capital inestimable para Gorriti, quien lograría posicionarse en la sociedad gracias a los valiosos apoyos de su círculo de amigos y conocidos, todos ellos vinculados con el poder y el medio cultural. En efecto, gracias a algunas personas influyentes que la protegían (Martínez Hoyos 2012: 268), así como a sus cualidades diplomáticas (Efrón 1998: 199), Gorriti pudo mantener un buen estatus social a pesar de llevar una vida poco convencional en términos de las normas de la época. Analía Efrón, quien realizó una biografía íntima de la escritora, explica esto afirmando que

[s]i la aristocracia limeña se privaba de censurar la desafiante manera de vivir de la directora de la escuela para niñas de la calle Urrutia y continuaba enviando a sus hijas a educarse allí, era porque sus propias acciones tampoco guardaban ya las formas en ninguno de los planos de la vida. El Perú había salido del marasmo económico que se inició con la caída del Imperio Español gracias al descubrimiento de una nueva riqueza ubicada en estas costas: el guano, que fue muy apreciado en Europa como fertilizante. La exportación del guano trajo nuevamente la prosperidad al país, que gracias a él pudo pagar su deuda externa, pero también dividió a los opulentos aristócratas peruanos. De modo que Juana Manuela y la copetuda clase alta de Lima se perdonaban la vida mutuamente y mientras la gente bien fingía no ver que los nuevos

hogar en Lima, pero Sandoval es el gran ausente de su obra literaria y tampoco aparece en los recuerdos de sus amigos de esos tiempos. [...] Sus años con Sandoval están borrados por una conspiración de silencio que nadie rompió, y esos años fueron también de escasa figuración social de Juana Manuela, que si bien escribía y publicaba, permanecía alejada de la participación pública” (1998: 129).

³⁴ Juana Manuela Gorriti habría tenido a su último hijo después de 1860, pero no habría vivido muchos años (Durrieu 1999: 79; Efrón 1998: 136). A la hora de morir, Julio, el único de sus hijos vivo para entonces, la acompañó y se encargó de la edición de sus obras.

³⁵ *La Quena* fue escrita entre 1842 y 1845. A propósito de esta obra, Ricardo Palma comentó que “después de *María*, de Jorge Isaacs, *La Quena* es la más bella novela que se ha escrito en América Latina” (cit. en Efrón 1998: 101). Con alto contenido erótico, su publicación originó mucho alboroto en Lima, lo que sorprende en una ciudad considerada muy abierta por su cosmopolitismo y su liberalismo.

³⁶ Estas iban a exiliarse en Europa para escapar a las fuerzas enemigas de su padre. Durante este período de su destierro, tres golpes militares tuvieron lugar en Bolivia en los años 1857, 1860 y 1864.

embarazos de la directora y los nuevos niños que agrandaban su hogar no habían sido generados por su legítimo esposo, presidente en Bolivia, Juana Manuela callaba su opinión sobre los súbitos y espurios enriquecimientos que veía florecer a su alrededor, y sobre los viajes en comisión a Europa, donde los nuevos ricos, muchos de ellos de buena cuna, celebraban tratados públicos que engrosaban su fortuna mucho más que la del país. (1998: 130-131)

No obstante, los silencios de Gorriti serían explicados a través de sus escritos.

En Lima, considerada la París sudamericana por su importante bohemia, Gorriti emprendió una prolífica vida como intelectual, llegando a ser cronista, testigo de los grandes cambios de la ciudad, que se estaba modernizando desde los años 1850 con la introducción del ferrocarril, del alumbrado a gas y de la navegación a vapor, entre otros (De Arriba 1999: 87). En estos años limeños, Juana Manuela Gorriti también publicó diarios destinados a mujeres – como *El Álbum* y *La Alborada* (1874)–, escribió varios libros de cuentos, así como obras de historia consagradas a personajes ilustres hispanoamericanos y diversos artículos publicados tanto en la prensa de América Latina como de España y Francia, lo que le valió varias distinciones: entre estas, un tributo de parte del Club Literario³⁷ (1875) por haber “influido poderosamente en que se desarroll[ara] el gusto por las letras en la inteligente juventud que pertenec[ía] a su sexo” (Batticuore 1996: 165). En 1876 recibió otro tipo de condecoración: le concedieron “La Estrella 2 de mayo” por su valentía durante el enfrentamiento entre España y Perú entre los años 1864 y 1866, período en el que se ofreció como enfermera de los soldados peruanos. Podríamos explicar esta intervención de Gorriti en el conflicto por su *habitus*: desde su nacimiento había sufrido varias guerras. Había crecido rodeada de próceres de la Independencia, así como de soldados, y se había unido más tarde, por lazos matrimoniales, a un soldado. Estas experiencias forjaron seguramente su carácter resiliente y combativo, y le enseñaron a mantener su sangre fría en situaciones bélicas para aportar auxilio a las víctimas de manera eficaz. Esta época, muy tensa en los planos social y político en Perú, no desalentaría a Juana Manuela Gorriti, quien continuaría la empresa sociocultural que ya había empezado.

³⁷ El escritor Manuel González Prada funda el Club Literario de Lima en 1873 y Batticuore afirma que los “integrantes figuran entre los representantes oficiales de la cultura limeña. Ligados al gobierno peruano por su participación en la política, varios de los miembros del Club desempeñan cargos diplomáticos [...] o bien, colaboran en proyectos de significativo alcance institucional en el ámbito de la cultura [...]. La Institución recibe desde sus orígenes el apoyo de la República [...]” (1996: 164-165). Institución cultural de prestigio, el Club Literario de Lima no admitía a mujeres como socias. Solo seis elegidas –entre ellas Juana Manuela Gorriti– pudieron participar puntualmente en eventos del Club como conferencistas invitadas.

Los años 70, por ejemplo, se corresponden con un momento de crisis en la historia del Perú republicano debido a las insatisfacciones económicas y políticas que condujeron a la Guerra del Pacífico³⁸. Sin embargo, Gorriti inauguró el evento cultural más prestigioso de Lima (Berg 1997: 138) al abrir sus tertulias literarias semanales³⁹ el 19 de julio de 1876, en su propia casa: estas “magníficas fiestas de la inteligencia” (Gorriti 1892: 476), “noches de verdadera ilustración” (167), fueron manifestaciones interdisciplinarias en las que participaron, entre otras personalidades, su propia hija Mercedes, Ricardo Palma, Mercedes Cabello de Carbonera, Abelardo Gamarra, Mercedes Elésperu y Lazo, y Carolina Freire de Jaimes (Batticuore 1999: 27). También asistieron sus alumnos, así como estudiantes de otros colegios limeños, sirviendo estas tertulias como espacio para instruir a los jóvenes en cuestiones literarias (Batticuore 1998: 115). En esas tertulias, los participantes sugerían alternativas al sistema nacional en crisis a través de una literatura funcional y abordaban, entre otros temas, el del lugar de la mujer en la sociedad⁴⁰. Durante esta época de incertidumbre, pero de gran efervescencia cultural, el salón literario de Juana Manuela Gorriti fue un laboratorio de creación artística necesario para pensar la nación peruana y la identidad americana.

En Argentina, el gobierno progresista de Nicolás Avellaneda había promulgado una ley que otorgaba una pensión a los descendientes de actores de la gesta emancipadora, por lo cual Juana Manuela Gorriti regresó a Argentina⁴¹ en un período de paz social y de florecimiento cultural. Para recibir esta pensión Gorriti debía permanecer en Argentina, siempre con la

³⁸ También llamada Guerra del Guano y Salitre, la Guerra del Pacífico opuso Chile a Bolivia y Perú entre 1879 y 1883.

³⁹ De estas famosas tertulias literarias (1876-1877) queda el libro *Veladas literarias de Lima* (editado en Buenos Aires en 1892), testimonio de una época dorada de la vida artística e intelectual de la antigua Ciudad de los Reyes: una publicación que Juana Manuela Gorriti concibe en 1892 como “un bellissimo libro, lleno de flores encantadoras, cuyo perfume le dará larga vida” (Gorriti 2012: 123). Con la edición de lujo del libro *Veladas literarias de Lima*, Juana Manuela Gorriti transmitió un legado patriota panamericano e inmortalizó importantes momentos de la historia cultural limeña, que dieron un impulso a las letras y artes femeninas y nacionales y que tuvieron seguramente un impacto en el desarrollo de la nación y de la patria grande, Hispanoamérica. Además dieron lugar a otro salón literario en Lima en 1887: el de Clorinda Matto de Turner, que tenía como maestros y protectores a Ricardo Palma y Juana Manuela Gorriti y que conoció mucho éxito en una de las veladas de la anfitriona argentina (Tamayo Vargas 1993: 566).

⁴⁰ De hecho, la creación de las veladas “[f]ue aquélla la primera ocasión que tuvieron las escritoras para participar de un diálogo directo e igualitario con sus interlocutores masculinos”, según Batticuore (1998: 116).

⁴¹ Según Molina, “el primer acto de Gorriti en suelo argentino es el de visitar a la agonizante Juana Manso, a quien admiraba desde lejos” (1999: 333).

posibilidad de viajar ocasionalmente a Perú o Bolivia⁴². Así, en marzo de 1875, acompañada de amigos como Santiago Estrada, aprendió a redescubrir la capital de Buenos Aires, que se estaba urbanizando rápidamente. Siguió publicando y escribiendo⁴³ sin descanso y emprendió nuevos proyectos de escritura, como *Perfiles Divinos*, la revista *La Alborada del Plata* y una novela en colaboración con sus amigas Mercedes Cabello y Clorinda Matto. A su muerte, en 1892, Gorriti era una reconocida escritora en su país natal.

Su funeral [que sufragaba el gobierno argentino] fue una ocasión pública donde el poeta Carlos Guido y Spano y otras personalidades pronunciaron oraciones. Varios diarios de Buenos Aires, Lima y La Paz dedicaron números y artículos sobre Juana Manuela Gorriti y su obra. (Berg 1997: 141)

También su amiga Clorinda Matto de Turner le consagró una breve biografía publicada el 19 de noviembre de 1892 en *Los Andes* de Lima.

1.2. Autorretrato de Gorriti en *Lo íntimo* (1874-1892)

“Algunos días más y la luz se apagará para siempre...” (2012: 132), anuncia Juana Manuela Gorriti al cerrar el último libro de su vida, el 25 de octubre de 1892, para morir algunos días después. *Lo íntimo* se corresponde con los dieciocho últimos años de vida activa de la escritora y representa la urgencia de escribir para contar el combate cotidiano contra el olvido, la lucha constante por el reconocimiento de una mujer nómada que, poco a poco, se está preparando para morir. El diario, de carácter didáctico, da muestra de la determinación de Juana Manuela Gorriti por llegar a ser actriz de la historia y no figurante sin más, así como de su huida de una existencia normativizada. Este texto constituye una ventana abierta a la experiencia de una mujer que, a través de sus actividades intelectuales, ha logrado conquistar un espacio público normalmente reservado a los hombres. Pero, ¿cómo se retrata la autobiografía en este último testimonio de su historia personal? ¿Cómo quiere ser recordada por sus lectores? Responderemos a estas preguntas a partir del análisis de este relato íntimo, poco convencional en su estructura, ya que no sigue la linealidad propia a la escritura autobiográfica. Nos detendremos sobre lo que define principalmente a la autora, es decir, sus orígenes, su maternidad y sus actividades intelectuales en el marco de la bohemia latinoamericana.

⁴² Murió de pulmonía después de haber sufrido durante muchos años de neuralgias (Berg 1997: 141).

⁴³ Fue un período particularmente productivo con la escritura de *La tierra natal* (volvió a Horcones en 1886), *El mundo de los recuerdos*, *Oasis en la vida*, *Cocina ecléctica* y *Lo íntimo*, entre otros.

Escrito con el fin de ser publicado, *Lo íntimo* es el producto de una larga experiencia y de un rico bagaje adquirido fundamentalmente en el exilio. Forma parte de un sistema de explicación sobre la existencia de la autobiógrafa, quien tiene la voluntad de librar el retrato más fiel de sí misma, “[huyendo] del intolerable YO”, del “enfadoso pronombre” (Gorriti 2012: 15), como bien afirma la escritora unos meses antes de fallecer, en el prólogo de la mencionada obra⁴⁴. Gorriti describe su obra íntima como puras “observaciones y apreciaciones de la autora a través del tiempo, con el criterio de una larga y variada existencia, hoy próxima a concluirse” (15). Sin embargo, no logrará mantener la tercera persona del singular a la hora de realizar la narración de su pasado, ligado estrechamente a la historia nacional, lo cual señala cierto paso de lo objetivo a lo subjetivo. Bajo un tono confidencial, que predispone favorablemente al lector, explica inicialmente el origen de su fuerza de carácter, de su perseverancia y tenacidad, así como de su conducta poco ajustada a la norma. Para ella, el origen de su carácter está en una “prolongada lactancia”: “Asombra verme salir de zambullones terribles, que diariamente matan a tanta gente joven, con una fortaleza que parecería milagrosa, si no tuviera causa muy natural la prolongada lactancia” (15). Así la leche materna la habría protegido, inmunizado contra las grandes desgracias encontradas en su largo camino. El “primer alimento de la infancia”, recibido de manera prolongada durante siete años, la habría salvado milagrosamente, según ella. Sin embargo, si siguiéramos la creencia popular según la cual tener varias nodrizas origina vicios como la desobediencia y la indisciplina, su carácter rebelde podría haber nacido de ahí⁴⁵. De hecho, desde muy joven Juana Manuela Gorriti se habría mostrado salvaje, rebelde, resistente, indómita frente al sistema disciplinario: los relatos de las afrentas a su tía abuela, a su madre, a las sirvientas y al padre Guzmán, por ejemplo, así lo atestiguan.

En el relato de la afrenta a mamá Dolores, la autobiógrafa ya se caracteriza como una persona difícil de sujetar, calificándose “[d]el más indómito de los indómitos hijos de los

⁴⁴ Explica en el prólogo: “Huyendo del intolerable YO, eliminé de mis libros y hasta *El Mundo de los Recuerdos* muchos sucesos inseparablemente ligados al enfadoso pronombre, resuelta a pasarlos en silencio, por más que anhelara confiar a un oído amigo, gratas o dolorosas memorias” (Gorriti 2012: 15).

⁴⁵ En sus *Anales históricos de la medicina en general*, Chinchilla aborda la cuestión de los vicios transmitidos por varias madres de leche y, particularmente, por las criadas. Recomienda que la madre sea la única que amamante (1846: 143-148). En los siglos anteriores, esta práctica de lactancia múltiple era condenada por los curas y médicos, recuerda D’Oliveira. Para ellos, estas madres de leche podían transmitir sus vicios a los bebés a través de su pecho (2001: 14).

bosques” (20). En esta oración superlativa comparativa, que repite dos veces el adjetivo, la autora señala con esta reiteración que cree no tener iguales: es la más indómita de todos. A la hora de dejar el hogar paterno, la niña enamorada de la naturaleza no puede concebir su vida encarcelada en un colegio:

El día que cumplí seis años fue para mí de duelo. Anunciárome (sic) que era necesario abandonar mi vida agreste, libre como los vientos, y cambiar los inmensos horizontes en que la pasaba ¡por el estrecho recinto de un colegio dirigido por monjas! ¿Qué iba a ser de mí, pobre gacela acostumbrada a vagar, saltando de las selvas a los prados? ¿Qué iba a ser de mí entre aquellas figuras severas e impasibles cuyo principal conato sería ahogar mi querida turbulencia e imponerme su propia inmovilidad? (18-19)

Estas preguntas retóricas, que repiten “[q]ué iba a ser de mí”, expresan aquí, bajo un tono trágico que atrae la simpatía del lector, todo su desprecio por la autoridad religiosa, así como su desaliento frente a la pérdida de libertad. Gorriti no quiere quedarse pasiva, en la “inmovilidad” de las religiosas salesas. Por el contrario, desea seguir la vida campestre que siempre ha conocido al aire libre, en movimiento. Durante el viaje hacia el colegio, le hace saber su desesperación a la severa hermana de su abuelo, mamá Dolores, encargada de llevarla. Insensible a sus llantos, esta trata de razonar con ella, lo que Gorriti siente como incompreensión:

[...] lejos de consolarme, mamá Dolores exasperó mi dolor hasta convertirlo en un profundo aborrecimiento. Dedíqueme desde entonces a hacerla rabiar y esto me sirvió de distracción. No perdía ocasión de contrariarla. (21)

Juana Manuela Gorriti lamentará después el comportamiento de mal gusto de la niña de espíritu vindicativo que era ella: “¡Pobre mamá Dolores! ¡Cuántas veces después me he reprochado amargamente de haber retrocedido ante la corteza de hierro que encerraba tu alma noble y generosa!” (22). Este recuerdo de infancia muestra de entrada el espíritu contestatario y provocador de Juana Manuela Gorriti, así como hasta dónde podía ir frente a la autoridad. Además, sabemos que logró salir de este colegio-cárcel, que le imponía una disciplina estricta y que la habría “enferma[do] de tristeza” (Efrón 1998: 33).

Otro relato que confirma también su naturaleza indómita es el del pecado de la naranja prohibida, un recuerdo que aparece entre otros “recuerdos de la infancia [que] son un poderoso lenitivo para el dolor” (2012: 124). Después de haber escuchado el discurso autoritario de la criada Valentina, que le impidió comer la naranja antes de ir a misa, Juana Manuela Gorriti disimuló la fruta en su mantilla para comerla durante la celebración religiosa:

[u]na misa interminable porque al padre Guzmán, devoto perseguido por escrupulosas aprensiones, cuando creía haberse distraído en oración, epístola o evangelio, comenzábalo de nuevo y aquello era nunca acabar. (125)

Cuando se comió la fruta, símbolo del pecado original, el padre Guzmán la descubrió y encontró un momento en la liturgia para informar a su madre. La niña, para vengarse, respondió al sacerdote con “una mueca horrible” (126), una conducta irrespetuosa y grosera que le mereció una visita del padre Guzmán a su casa. Cuando su madre iba a castigarla con el apoyo de sus criadas, su cuñado, Manuel Puch, intervino a tiempo para defenderla y dar una lección al cura, invitándole a seguir el ejemplo de Cristo: “¡Ah! Padre, ¡cuántos de los niños que Cristo llamó a sí, cuando sus discípulos lo rechazaban, cuántos se acercaban a él comiendo una naranja!” (129), una viva crítica del discurso contradictorio del representante de Dios, que no estaba aplicando principios cristianos, queriendo castigar a la niña por un acto humano e inofensivo. Juana Manuela Gorriti comprendió esta lección “[a]ños después, cuando le[yó] el Evangelio y pud[o] entender sus sublimes enseñanzas” (129). Es este un recuerdo que lleva a la reflexión, poniendo en tela de juicio el discurso y la intervención de la Iglesia en la vida privada de la gente. Por la evocación de este recuerdo, se supone que Juana Manuela Gorriti sentía la necesidad de compartir la lección moral que da el esposo de su hermana⁴⁶. Dice ella: “[a] *Lo íntimo* le ha caído un aluvión de recuerdos que es necesario consignar y que retardarán algo su publicación” (129). Sin embargo, agrega:

Limítome a humildes relatos, sin pretender explicarme ni explicar las causas de los hechos que recuerdo. ¿Qué podré decir yo en la noche de la vida que no hayan dicho tantos y tantas que han desecado el corazón, el cerebro y el alma? (129)

Estas últimas palabras se prestan a confusión: por un lado nos indican que son recuerdos imprescindibles y, por otro, subrayan que son humildes y sin intención particular, lo que anula, de cierto modo, esta necesidad vital de dar testimonio. La autora se permite así caer en cierta ambigüedad, impidiéndonos conocer sus verdaderos motivos.

Este relato de la naranja prohibida cierra el círculo de los recuerdos de su juventud que hacen énfasis en su personalidad rebelde, en su capacidad para desafiar la autoridad: desde muy joven, Juana Manuela Gorriti muestra así que no tiene límites para cumplir sus deseos. Pero,

⁴⁶ Dejar sus recuerdos para la posteridad es importante para Juana Manuela Gorriti: “Grato es a los trabajadores del espíritu que hemos hecho nuestra jornada y estamos al borde del sepulcro, dejar tales recuerdos en los genios jóvenes que han de sucedernos” (Gorriti 2012: 83). Y unos meses antes de morir afirma que “preciso es cejar y dejar a los jóvenes el campo de acción” (121).

¿insistir sobre este rasgo de carácter, que describe con cariño hablando de su “querida turbulencia” (19), sería intencionado de su parte? ¿Sería una forma de incitación a seguir su ejemplo? Podríamos interpretarlo como una manera de reivindicar una identidad que no se deja desnaturalizar por la sociedad; como una manera de hacer saber a sus lectores la importancia de no perder el ser a fuerza de normas sofocantes. Su deseo es persistir en la lucha por la libertad sin temer manifestar su oposición a toda autoridad injusta. Gorriti combate su alienación, desafía toda forma de sujeción, perturba el orden de las cosas y, en última instancia, escapa así de las reglas impuestas por el aparato disciplinario. De este modo, sus recuerdos juveniles tendrían una función didáctica, la de justificar y amparar la rebeldía como vía hacia la libertad y la autenticidad. En fin, Gorriti es aquí una viva representante del pensamiento romántico.

Vivir entre los recuerdos del pasado y consignarlos es un remedio excelente para aliviar su existencia y encontrar una cierta paz interior, tal y como sugiere este pasaje retomado de *Sueños y Realidades*⁴⁷ que sirve de incipit a *Lo íntimo*:

¡Ah!, yo también, sombra viviente entre estas varias sombras, yo también voy ahí con el recuerdo a reconstruir mi vida desplazada por tantos dolores y extraer del delicioso oasis de la infancia, algunos rayos de luz, de algunas flores, para alumbrar y perfumar mi camino. (17)

Estas primeras palabras nostálgicas de un pasado personal idealizado, palabras de inspiración rousseauiana, revelan la orientación que tomará *Lo íntimo*, obra fundamentada básicamente en la reconstrucción del pasado, en la rememoración de recuerdos que “cumple una función especular en la cual el yo descubre lo que fue y los ideales con los que convivió” (Royo 1999: 294). Así, con el fin de reconciliarse con una vida marcada por eventos dramáticos y, por lo tanto, entender mejor quién llegó a ser ella, se remontará a los orígenes de su familia paterna, rescatando su valiosa historia para que quede en la memoria. Terrón de Bellomo señala que el desplazamiento de lo autobiográfico a lo biográfico no es fortuito (1999: 286). De este modo la autora se presentará como heredera de dos generaciones de Gorriti: la de su padre (2012: 23-24) y la suya (27-31)⁴⁸. Pero la figura que dominará en su relato íntimo será sin duda la de

⁴⁷ Según Esther Andradi, editora de la edición de 2012 de *Lo íntimo*.

⁴⁸ La figura de la madre aparece muy pocas veces en *Lo íntimo*. Según Analía Efrón, Juana Manuela Gorriti estaba en conflicto con su madre que, después de la pérdida de Ramón y Pedro, sus hijos mayores, “no encontraba consuelo más que en interminables devociones, misas y peregrinaciones” (1998: 33), lo que la niña Gorriti no podía aguantar. Además, “entre los 7 y los 12 años, Juana Manuela se descri[bía] en todos sus escritos

su padre, José Ignacio Gorriti, modelo por excelencia de patriotismo, hombre de la Ilustración que “se consagró al servicio de su patria y perseveró en él hasta el último día de su vida” (23), como subraya la autobiógrafa varias veces para insistir en el signo trágico de su destino.

Cuando Juana Manuela Gorriti nació, su padre era coronel del ejército patriota. Ella creció entonces

[...] entre los rebaños, sin otra sociedad que los pastores y los soldados de [su] padre. Era éste un guerrero piadoso y severo observador de la justicia y del deber, y, por consecuencia, sus compañeros de fatigas y glorias, eran como él, justos, piadosos, valientes y leales. (18)

Gorriti describe a su padre como un modelo único que sabía rodearse de personas a su imagen, con los mismos valores. Durante la guerra de Independencia fue un “guerrero y caudillo [...], consejero, administrador y defensor perpetuo de la provincia de Salta” (23) hasta la derrota de los unitarios. Gorriti relata que en esta época el verdadero heroísmo de su padre fue el de animar a sus tropas a huir, a exiliarse con él y su familia: un sacrificio inmenso que lo llevó pocos años después al sepulcro. Su hermano canónigo, Juan Ignacio, que “ejerció durante su vida entera grande influencia en las decisiones de los congresos desde Salta hasta Buenos Aires y en la administración de los gobiernos que manejó a pesar de su estado eclesiástico” (23), también iba a reencontrarlo más tarde en el cementerio de Sucre, así como su fiel compañera y hermana, Isabel. Fuera de la patria por la que consagraron su vida, los hermanos proscritos murieron olvidados del terruño y toda la familia Gorriti sufrió el desgarramiento del destierro. Así lo manifiesta una carta escrita por Rafael, uno de los hermanos de la autora:

[...] nosotros, los que quedamos, restos infelices del tremendo naufragio, no tenemos otro partido que tomar sino el de la resignación; inclinar la cabeza y sufrir los golpes, ése es nuestro patrimonio: suframos, pues, resignados, ya que la resignación es meritoria. (28)

José Ignacio Gorriti pensaba terminar sus días en el Castillo de Miraflores⁴⁹, antigua reducción que había comprado al Estado; sin embargo, este le fue confiscado (94-96).

El castillo yace allí en ruinas, las tierras en poder de un extraño y mi padre, el viejo veterano, ¡no tuvo un solo día de reposo hasta aquel en que descendió a descansar, eternamente, en la tumba bajo un cielo extranjero! (96)

así: ahijada de la generación de su hermana Juana María, creciendo lejos de los sentimientos y del regazo de su madre” (39).

⁴⁹ El Castillo de Miraflores “[h]abía sido construido por los indios de la reducción bajo la dirección de la poderosa orden de los jesuitas que lo plantearon en ese paraje selvático como fortaleza que contenía las invasiones de los indios del Chaco y como importante centro de producción agraria donde se cultivaban el trigo y la uva y se criaba el ganado” (Efrón 1998: 13-14).

Las ruinas del castillo constituyen huellas vivas de un pasado doloroso, una alegoría de la destrucción del ámbito familiar, legado del gobierno argentino (Grzegorcyk 2002: 60). Así, de manera sutil, a través de un relato de tradición oral, Juana Manuela Gorriti aborda la situación que sufrió su padre, así como su familia entera y, por extensión, los compatriotas argentinos, debido a las políticas rosistas. Como indica Terrón de Bellomo, con este cuento fantástico Gorriti critica “la violencia política como fuerza que irrumpe y destruye el ámbito familiar” (1999: 294) e insiste “en la idea del sufrimiento de la patria por las guerras intestinas” (289).

Después de la confiscación de sus bienes, los Gorriti vivieron años de privaciones y pudieron sobrevivir gracias a la herencia de sus antepasados⁵⁰, en particular, gracias a una vajilla:

Bien recuerdo que en cada pieza de nuestra antigua vajilla había un escudo de armas. Pero mi padre, campeón de la Independencia, ferviente republicano, miraba con supremo desdén esos signos de nobleza; llamábales oropeles de la reyecía. Así la desgraciada vajilla yacía oculta en el fondo de un armario.

Más tarde, cuando saqueados y proscriptos huimos de la patria, la vajilla vendida, pieza a pieza, sirvió para sustentar nuestra vida en el destierro. (2012: 123)

A pesar de sus orígenes nobles, la autobiógrafa ilustra aquí que su familia, compuesta de intelectuales, políticos y negociantes, se siente pertenecer ante todo al pueblo: actriz de la gesta emancipadora, siempre ha participado de manera activa en la sociedad. Por lo tanto, la vida de los Gorriti se resume en una vida de sacrificios y de privaciones en nombre de los suyos. Contar su historia es una manera de salvarla del olvido, de criticar al gobierno de Rosas, responsable de su desdicha, y de pedir la reparación de una familia de próceres de la Independencia que merece ocupar un lugar importante en la memoria colectiva. La verosimilitud del relato lleva a que se realice un pacto de lectura que dé por válida la versión del pasado que presenta Gorriti, especialmente en lo tocante a la injusticia que padecieron los Gorriti a manos de la dictadura rosista. Presenta el texto, además, una discreta reivindicación de naturaleza ideológica que va más allá del sencillo retrato de los miembros de la familia⁵¹.

Como sostiene Terrón de Bellomo:

⁵⁰ Respecto al tema, Terrón de Bellomo afirma que “[e]l Gobernador de Salta, Pablo Alemán, federal, en un acto de venganza política, dispuso la confiscación de los bienes de la familia Gorriti [...]. No existe documentación que Salta hizo reparación de los bienes a la familia” (1999: 286).

⁵¹ Respecto al tema, Juana Manuela Gorriti no oculta haber escrito contra Rosas. Lo admite al hablar de su imposible amistad con Eduarda Mansilla (2012: 67).

[p]ertecener a una familia ilustre por su patriotismo y tener la certeza de cumplir un papel importante en las letras de Argentina, Bolivia y Perú, permiten [a Juana Manuela Gorriti] reflexionar sobre el devenir histórico de la patria y desde allí instalarse para conformar un discurso que tiene como objeto la historia del país en relación con su propia historia familiar. (1999: 286)

Al mismo tiempo, de modo indirecto, Juana Manuela Gorriti se autorretrata como heredera orgullosa de esta renombrada estirpe, un modelo político garante de la acción social. La autora manifiesta su propia identidad, caracterizada, entre otras virtudes, por su compromiso social, su perseverancia y su patriotismo.

La escritura de *Lo íntimo* coincide con los últimos años de vida de Juana Manuela Gorriti y, en su mayor parte, con su regreso a Argentina debido a la obligación de permanecer en el país para acceder a la pensión militar como hija de prócer de la Independencia⁵², situación que Gorriti considera humillante por todo lo que invirtió su padre en la lucha emancipadora. El 16 de agosto de 1877, escribe indignada:

He aquí yo, que en la vejez, edad de reposo, para escapar al rudo trabajo de la enseñanza, voy peregrinando en busca de un pedazo de pan que en mi país me echa como una limosna cacareado y dado en cara en pago de la inmensa fortuna que mi padre prodigó para darle independencia. ¡Qué delirio tan pecaminoso el de aquellos héroes que iban a quemar muy contentos, en las aras de una soñada patria, el porvenir de sus hijos! Así andan éstos, mendigando favor de los zánganos que ellos alimentaron con sus riquezas y su sangre. (Gorriti 2012: 46)

Esta pensión representa una forma de reconocimiento del legado de su familia a la historia nacional, pero no es suficiente, según ella, y además, perjudica su libertad, obligándola a establecerse en Argentina. A pesar de tener la autorización de pasar estadias fuera del país, esta situación la irrita y la hunde en una profunda melancolía. Aparece, entonces, una Juana Manuela Gorriti nostálgica de los tiempos pasados, que ella refleja en *Lo íntimo*; es esta nueva figura una mujer debilitada a causa de una existencia marcada por las penalidades y en tránsito, pues escribe desde Perú, Bolivia y Argentina, así como desde los recuerdos y lo imaginario. *Lo íntimo* narra, entre otras cosas, “lo triste [del] destino” de una madre orgullosa de sus hijos, que sufre de soledad, lejos de estos “cuando, débiles el cuerpo y el alma, necesitan brazos y corazones donde apoyarse” (34). Así, varias veces, recordará un episodio

⁵² En expresión de su amigo Carranza, Juana Manuela Gorriti es “[...] la hija ilustre del vencedor en la Tablada el día Grande de Jujuy” (cit. en Gorriti 2012: 71).

difícil de su vida que fue el de la “eterna separación” de sus hijas Mercedes y Edelmira⁵³. Por amor a ellas, pensando en su porvenir, las dejará en manos de su padre⁵⁴ para reencontrarlas doce años después, poco antes de que mueran (45). En abril de 1879 lamenta la muerte de su hija Mercedes⁵⁵ y, al leer los poemas de esta, aprecia la “melancolía que no han (sic) sido parte a desterrar de su carácter, ni los halagos de la fortuna, ni la ternura acendrada, casi paternal, del mejor de los esposos” (54). También se acordará del aniversario de la muerte de su hija Clorinda, fruto de una unión temporal, “que todavía [le] parece[rá] no una realidad, sino una horrorosa pesadilla” (37).

Madre en duelo, Juana Manuela Gorriti muestra desaliento frente a la ausencia de su verdadero amigo⁵⁶, “confidente” y “consultor” (53): su hijo Julio, el único de sus hijos vivo⁵⁷. No obstante, a pesar de su profunda soledad y de su debilidad, Juana Manuela Gorriti se mantiene activa intelectualmente, “toman[do] acción en la vida” (122), trabajando sin descanso de manera rigurosa con mucha disciplina⁵⁸. Así se siente vivir y “[l]o único que a [ella le] queda es esta pluma y los tres dedos que la sostienen en la obra de hacer libros” (121):

⁵³ Juana Manuela Gorriti solo menciona a Edelmira dos veces, hablando del día de su nacimiento (34) y, más tarde, diciendo que le dio unos datos a propósito de un cierto Pache (97).

⁵⁴ Del padre de sus hijas solo recordará su muerte (43-44). En cuanto al tema del matrimonio, solo podemos mencionar que, para ella, es fuente de “felicidad relativa que derrama en un consorcio la superioridad del uno y la debilidad del otro” (30).

⁵⁵ Quizás por compartir una misma pasión, la autobiógrafa consagra varias páginas a Mercedes (31-33, 38, 53-54), quien demostró talento en la escritura, escribiendo en la edad de 8 años dos novelas: “[...] a la edad de ocho años, Mercedes escribió dos novelas: *Vellón de Cordero y Diente de Lobo* y *Un Verano en Chorrillos* que ella apellidaba novelas y eran sólo, el primero, el recuerdo de la perversidad de una compañera de colegio y el segundo, plácidas escenas de la vida de los indios que habitaban los ranchos de un pueblo, convertido después en una ciudad de espléndidos palacios” (31-32).

⁵⁶ De sus amigos de la bohemia limeña, todos han fallecido o cambiado, afirma ella (79). Sin embargo, cita varias veces, en *Lo íntimo*, a Ricardo Palma, Clorinda Matto y Mercedes Cabello que parecen ser amigos que estima mucho y, el 2 de julio de 1882, dice que “[n]inguna de sus antiguas amistades de Buenos Aires [l]e queda: todos [sus] amigos de ahora son nuevos” (71) como Ángel Justiniano Carranza y Santiago Estrada. También escribe que le habría gustado ser amiga de Eduarda Mansilla: “Pero no quiere mi amistad: a unos dice que no puede acercarse a mí porque he escrito contra Rosas; a otros les dice que la amistad de una vieja sólo conviene a una joven, porque a una mujer de años la envejece” (67).

⁵⁷ Juana Manuela Gorriti consigna en *Lo íntimo* los consejos de una madre a su hijo (50-54).

⁵⁸ Trabaja sin parar según sus palabras: “Una vez que se ha entrado en el camino de las letras, es necesario marchar, marchar siempre. Nada de reposo. Todo descanso parece una deserción. Además, nada consuela en las penas de la vida, como este paréntesis que la pluma nos impone en medio del trabajo. Cuando, acabadas las clases, con la mente abrumada de fatiga me refugio en el rinconcito donde está mi carpeta, pareceme un oasis delicioso que brinda sombra, frescura y melodía” (39). Así va a contar en la última obra de su vida sus veladas limeñas (38-43, 75), sus lecturas (47-48, 64-66, 72-73, 79-80, 82, 85-86, 88, 90, 91, 96-98, 106, 108), y sus trabajos literarios (*Perfiles Contemporáneos* y *Salta*, 78, 98, 108, 122; *La tierra natal*, 89, 122; *Cocina Ecléctica*, 92, 98, 108; *El mundo de los recuerdos*, 122; *Oasis en la vida*, 122; *Lo íntimo*, 108, 122, 129-130; *Veladas literarias*, 123; su proyecto de escritura con Cabello y Matto, *Los dos Senderos*, 131).

“[e]l poderoso galvanismo de la literatura” (37). El motor de su vida radica indudablemente en la escritura que, con todas sus actividades socioculturales, le permite sobrevivir a tristes acontecimientos como la pérdida de seres queridos, así como a graves enfermedades como el cólera, el tifus y la fiebre amarilla (110). En 1889, confiesa que le gustaría consagrarse a la novela, que ella considera como el “género más agradable de manejar en literatura, para la mujer” (99), aunque se siente mayor y cansada para ello.

Se ríen cuando me oyen hablar así los que me escuchan charlar alegre en un círculo porque, habituados a las cobardes *quejumbres* de la gente, no pueden persuadirse de que pueda ocultar en escenario social los dolores físicos y morales para representar la comedia de la vida. (99)

Juana Manuela Gorriti muestra de este modo ser vulnerable en privado, pero representa en la sociedad una “mujer en todos los actos de su vida” (81), es decir, una mujer de apariencias⁵⁹. Esta conducta le permite ocupar estratégicamente una posición femenina dentro del espacio público. *Lo íntimo* presenta así a un yo pecador, transgresor y perseverante en su lucha constante por el reconocimiento de la palabra femenina, validando la posibilidad de que la mujer desempeñe un rol, más allá del de madre y esposa, en la nación emergente. El proceso de subjetivación de la autobiógrafa lo prueba así, pues ofrece la imagen de una persona que ha sabido imponerse en el mundo intelectual y político a pesar de su pertenencia al sexo débil.

Detrás de la máscara de mujer abatida, marcada por la fatalidad y el infortunio que muchas veces propone como imagen de su propia persona, descubrimos a una mujer independiente, hábil, valiente y exitosa en un siglo dominado fundamentalmente por los hombres. (Bucurú 2012: 24)

Tal y como había anunciado en el prólogo de su relato íntimo, Juana Manuela Gorriti “huy[e] del intolerable YO” como en todos sus libros de carácter autobiográfico, silenciando “muchos sucesos inseparablemente ligados al enfadoso pronombre [...]” (Gorriti 2012: 15). La autora se revela a través de anécdotas de su infancia, de la historia de su familia, de cuentos, de otras voces, así como a través de sus realizaciones artísticas, culturales y pedagógicas. Sabemos que Gorriti sufrió mucho durante su existencia e interpretamos su elección de callar “dolorosas memorias” (15) como una manera de demostrar a sus lectores que, aun en medio de la adversidad, siente que todo es posible “tom[ando] acción en la vida” (122). Esta parece ser la clave de su éxito. También pensamos que con esta publicación, Juana Manuela Gorriti desea que la gente la recuerde como una mujer inconformista y dueña de su destino, determinada y

⁵⁹ El primero de diciembre de 1885, Juana Manuela Gorriti afirma: “Me siento profundamente enferma, aunque en apariencia ágil y fuerte” (73).

con confianza en sí misma. La trayectoria de la escritora revela que parte de su éxito social se debe a su determinación y deseo de autonomía. La lectura de *Lo íntimo* y la información biográfica que tenemos sobre Juana Manuela Gorriti indican que su familia y sus compañeros de vida también tienen un impacto notable en su existencia, pues le permitieron entrar más fácilmente en diferentes medios y círculos de intelectuales, abriéndole las puertas al enriquecedor mundo de la educación, de la cultura y de la política.

2. Soledad Acosta de Samper

2.1. Una vida abierta a dos mundos: América y Europa

Según Otero de Muñoz, Soledad Acosta de Samper es la figura femenina más interesante del período de transición que empieza con la Independencia y concluye con el establecimiento del nuevo orden democrático. En este momento de estética romántica, Acosta de Samper será precursora del modernismo intelectual colombiano.

[...] tuvo salón, habló varios idiomas, conoció el mundo [...] fue amiga de presidentes, de ministros, de políticos, respiró la atmósfera de la Nueva Granada, de los Estados Unidos de Colombia y de la República central y unitaria; trató a plenipotenciarios extranjeros y a intelectuales nativos e hispanos; sostuvo correspondencia con escritores europeos de la talla de Juan Valera [...]. La tradición la señala unánimemente como una mujer de voluntad, de cultura y de espíritu, [...] que celebró los grandes hombres y las obras maestras de su patria. (Otero de Muñoz 2005: 127)

La iniciadora de “una nueva era en la literatura colombiana”, en palabras de la poeta española Emilia Serrano (2005: 117), nació el 5 de mayo de 1833 en Bogotá. Fue hija única de un matrimonio mixto que procedía de dos universos geográficos y culturales distintos, lo que hizo de ella una mujer despierta, sensible a diversas realidades sociales. De su madre, la ilustrada Carolina Kemble Rou, no se ha podido determinar el lugar de su nacimiento, pues los autores se contradicen al respecto. Unos mencionan Estados Unidos, otros Jamaica o Nueva Escocia. Asimismo, José María Samper, su yerno, la describía como una “dama inglesa” (Alzate 2015a: 17). No obstante, sabemos que su madre era de origen griego y que la familia de su padre “era propietaria de una afamada fábrica de fundición de cañones, en Terry Town, población cercana a la ciudad de Nueva York” (Samper Trainer 1995: 135). En Francia, Carolina Kemble Rou había adquirido conocimientos de música y de canto que le permitieron dar clases en Bogotá (Agudelo Ochoa 2012: 215). Kemble Rou transmitió a su hija su gusto por las artes, su religiosidad, una cierta moral victoriana y el conocimiento del inglés, todo lo cual le abrió el terreno de la literatura inglesa. De hecho, Soledad Acosta fue traductora, al igual

que lo fuera su padre, Joaquín Acosta y Pérez de Guzmán (Aguirre Gaviria 2004: 238). Este recibió formación en ciencia e historia, tanto en América como en Europa (Hinds 2005: 165) y fue prócer de la Independencia, diplomático, catedrático de la Universidad en Bogotá, historiador, geólogo, polígrafo, estadista, científico, director del Observatorio Astronómico y del Museo Nacional: “uno de los hombres más notables y más sabios de la Nueva Granada [...]” (Serrano 2005: 117). Entre su círculo de amigos figuraban, entre otros, Jean-Baptiste Boussingault, Edme François Jomard, el obispo Henri Grégoire, Jules Michelet, Alexander von Humboldt y el general Lafayette.

Las diversas experiencias de sus padres fueron seguramente provechosas a nivel cultural para Soledad Acosta, quien tuvo la oportunidad de recibir una educación poco común para su época. Su casa de Guaduas era un “centro de actividad intelectual y discusión debido a la destacada posición de [Joaquín] Acosta en los círculos políticos, científicos y culturales, y al hecho de que Guaduas era el sitio de descanso preferido sobre la ruta entre Bogotá y el Río Magdalena” (Hinds 2005: 165). También pasó temporadas fuera de su país, en Quito (1837-1838) –por el nombramiento de su padre como encargado de la Nueva Granada–, en Halifax (1845) –donde vivía su abuela materna, Tomasa Rou, protestante de origen griego–, en Inglaterra (1846) o en París (1846-1850) –donde fue testigo, como subraya Rodríguez-Arenas, de los debates:

[...] sobre la presencia de la mujer escritora en público y sobre la educación o falta de ésta que debían obtener las mujeres socialmente; de esas discusiones y reflexiones entendió muy temprano la influencia que las mujeres debían ejercer en la estructuración de la sociedad, especialmente al influir en la vida de otras mujeres. (2006: xxi)

En 1855 se casó con el poeta, novelista y político José María Samper Agudelo (1828-1888), con el que tuvo en seis años cuatro hijas, nacidas respectivamente en Bogotá, Guaduas, Londres y París (Ordóñez 2006: 166). De sus hijas, una, Bertilda, sería una reconocida poeta. Gracias a la licencia marital, Acosta de Samper comenzó su carrera de literata en 1855, traduciendo obras de Alexandre Dumas y George Sand para el *Neo-Granadino*, periódico liberal bogotano del que era dueño su marido (Hinds 2005: 161). Para el historiador Daniel Samper Ortega, su legitimación le habría llegado

[...] por el camino de El Mosaico, tertulia a la que [...] se vincul[ab]an directamente, además de Acosta, [otras escritoras colombianas como] Mercedes Párraga de Quijano y Eufemia Cabrera de Borda. Las primeras publicaciones de Acosta en la prensa colombiana aparec[ieron] en medios derivados del quehacer cultural de El Mosaico, caso concreto de la *Biblioteca de*

Señoritas y El Mosaico; además, su marido, José María Samper, [fue] uno de los integrantes de la tertulia; incluso la pareja de esposos [fue] anfitriona de algunas de las veladas literarias que re[unía] al grupo de escritores y amantes de las letras. (Agudelo Ochoa 2012: 64)

Durante los catorce primeros años de su matrimonio escribió de incógnita, sin reconocimiento público, utilizando varios seudónimos que serían revelados en 1869 con la edición de *Novelas y cuadros de costumbres de la vida suramericana* (Ordoñez 2004: 21). En esta recopilación de textos publicados en distintos periódicos, la identidad de la autora es cuidadosamente desvelada a través del prólogo de su esposo. En “Dos palabras al lector”, José María Samper juzgaba importante justificar por qué Soledad Acosta de Samper no se contentaba con su rol de madre y esposa de manera exclusiva, según era la norma social del momento. Señalaba que “ya que su sexo no le permitía prestar otro género de servicios a esa patria, [Soledad Acosta de Samper] buscó en la literatura, [...] un medio de cooperación y actividad” (2004: 41). Evocaba así Samper una tradición familiar de compromiso social, pues la escritura era una “actividad pública de primer orden en la Colombia de la época, dado que la producción literaria se concebía como imprescindible para la fundación de la nación” (Alzate 2006b: 314). Así, José María Samper presentaba con orgullo a la madre de sus hijas en una época en la que las escritoras debían hacer frente al rechazo social por no consagrarse totalmente a su misión de ángel del hogar.

A partir de 1858, Acosta de Samper fue corresponsal en París⁶⁰, donde vivió cinco años. Más tarde se instaló durante algunos meses en Lima, donde publicará en *El Comercio* y la *Revista Americana*, fundada por su marido en 1862, para después regresar a Colombia⁶¹. En aquella época, y a modo de broma, la autora recibió el apodo de ‘Soledad a-costa de Samper’, lo que sugería su dependencia del marido (Ordoñez 2006: 169). Sin duda, este tipo de actitud provocaría en la autora cierta “ansiedad autorial” (Russotto 2006) aunque Acosta de Samper no recibió ataques comparables a los que vivieron en el mismo período George Sand y Clorinda Matto de Turner, por ejemplo (Ordoñez 2006: 170). No obstante, esta denominación

⁶⁰ En aquella época, colabora como corresponsal en *Biblioteca de Señoritas y El Mosaico* de Bogotá (bajo el seudónimo de Andina) y en *El Comercio* de Lima (bajo el seudónimo de Bertilda). A lo largo de su vida colaborará en publicaciones extranjeras (francesas, inglesas, españolas e hispanoamericanas) y colombianas (*La Prensa, La Ley, La Unión Colombiana, El Hogar, El Deber, El Mosaico, Biblioteca de Señoritas, La Nación y El Eco Literario*, entre otros), según Rodríguez-Arenas (cit. en Acosta de Samper 2006: xiii).

⁶¹ Debido al nombramiento de José María Samper como editor del periódico *El Comercio*, la familia Samper Acosta se trasladó a Lima, donde se fundó la *Revista Americana*, redactada únicamente por la pareja. Sin embargo, tras ciertas críticas de José María Samper al gobierno peruano, la familia debió regresar a Colombia en 1863.

sugiere que el éxito que conoció la escritora no lo habría podido tener sin el apoyo de su esposo, pues, aun siendo de la élite intelectual y política de Colombia, fue a título de mujer de José María Samper que pudo ingresar a la esfera pública.

De regreso a Bogotá, Acosta empezó a publicar relatos y novelas por entregas en diarios literarios, compuso obras de teatro y fundó y dirigió distintos periódicos –todos redactados en su casi totalidad por ella misma (164)–, como *La Mujer*, la primera revista de América Latina que, según ella, contaba únicamente con la colaboración de mujeres⁶². En el momento de fundar este periódico⁶³, Soledad Acosta de Samper ya tenía una sólida reputación. Además, había sufrido duras experiencias, como la muerte de dos de sus hijas a causa de una epidemia de tifus en 1872⁶⁴ y el encarcelamiento político de su marido por el gobierno de Pérez en 1875. En efecto, después de haber defendido la bandera liberal como agnóstico, José María Samper se convirtió al catolicismo en los años sesenta y dio más tarde su apoyo a la candidatura de Rafael Núñez en los periódicos de *La Unión Colombiana* y *El Polvorín*, razón por la cual los liberales radicales lo encarcelaron. Esta situación empujó a Soledad Acosta de Samper a escribir una carta al presidente para reclamar la liberación de su esposo, así como el respeto a la libertad de prensa promulgada en la Constitución. Reproducimos aquí un fragmento de esta carta, extraída del Archivo ‘Soledad Acosta de Samper’ del Gimnasio Moderno de Bogotá, que revela la determinación de Soledad Acosta de Samper, su fuerza de carácter y su talento para manejar los negocios públicos ante la instancia política máxima de la República.

¿Cuál, Ciudadano Presidente, de los pretextos alegados puede ser el verdadero motivo para la prisión de mi esposo? Si se le ha encarcelado por ser periodista, la prisión no tiene objeto [...]. Lo que os pido, Ciudadano Presidente, es equidad, es integridad. Os pido que obréis conforme a los principios que tan valientemente sostuvisteis en el *Mensajero*, en 1866 y 67, cuando erais periodista de oposición. (en Samper Trainer 1995: 140)

Ferviente católica, Soledad Acosta de Samper también apoyaba la candidatura de Núñez, a quien dedicó más tarde, en 1886, la novela *Los piratas en Cartagena* y con quien ella y su

⁶² Entre las revistas de Acosta de Samper se encuentran *La familia, lecturas para el hogar* (1884-1885), *El domingo de la familia cristiana* (1889-1890), *El Domingo* (1898-1899) y *Lecturas para el hogar* (1905-1906) (Gerassi-Navarro 2005b: 349). También dirigió algunos números de la *Revista de San Lázaro* (Ordóñez 2006: 181).

⁶³ El mismo año, José María Samper también había fundado un periódico, *El Deber*, en el que hacía publicidad a la revista *La Mujer* y en el que se publicó la novela por entregas *Historia de una flamenca* de Soledad Acosta de Samper (1879-1880). Este periódico también inauguró un nuevo partido político, el Regeneracionista, con la publicación de su manifiesto.

⁶⁴ María Josefa (doce años) y Carolina (quince años) murieron, mientras que Bertilda (dieciséis años) y Blanca Leonor (siete años) sobrevivieron a esta epidemia (Rodríguez-Arenas 2005: 422).

marido mantuvieron una amistad política. En 1876, debido a la participación de José María Samper en la insurrección contra los liberales radicales, se les confiscaron sus bienes e imprenta y, en 1877, Samper fue de nuevo encarcelado, pero esta vez, por su participación en la guerra civil (Skinner 2005: 478-479). Esta precaria situación obligó a Soledad Acosta de Samper a “dedicarse a actividades de comercio para poder sostener a sus dos hijas sobrevivientes” (Rodríguez-Arenas 2005: 422). Además, siguió realizando otros trabajos intelectuales como, por ejemplo, la serie titulada “Galería de mujeres virtuosas y notables”, repartida en los cuatro tomos de la revista *La Mujer*, publicada en París en 1895, en su libro *La mujer en la sociedad moderna*. Según Mary Berg,

[c]uando reunió (y en muchos casos reescribió o reeditó) los textos que aparecían en *La mujer en la sociedad moderna*, Soledad Acosta ya había publicado miles de páginas sobre la presencia de la mujer en la historia [...]. (2005: 333)

Además, Acosta de Samper escribió en 1883 una obra histórica consagrada a su padre, a quien perdió a la edad de dieciocho años. A él también le había dedicado *Novelas y cuadros de la vida suramericana* (1869). El padre de Acosta se percibe como una influencia determinante en su vida, tal y como revela un manuscrito sin fecha descubierto por Montserrat Ordóñez:

Empecé por escribir artículos, viajes, novelas y cuadros de costumbres para los periódicos, pero no estaba satisfecha, porque mi deseo era hacer algo que hubiera aprobado mi padre, y deseaba emprender obras más serias e importantes. La historia fue siempre mi estudio favorito pero no me atrevía a abordarla de lleno porque no me creía con fuerzas para ello. Sin embargo al cabo de años, sintiéndome con más valor, emprendí una obra histórica [...]. Aquello me acercaba más a mi padre a cuya memoria dirigía siempre mis trabajos. (2006: 199)

Bajo esta influencia, la historiadora escribió la *Biografía del General Joaquín Acosta. Prócer de la Independencia, historiador, geógrafo, hombre científico y filántropo* que solo fue editada en 1901, a pesar de que había ganado el concurso histórico-literario con ocasión del primer centenario del nacimiento de Simón Bolívar (1883). Para muchos historiadores esta biografía representa la obra más importante de Soledad Acosta de Samper.

Después de la muerte de su marido en 1888, en Anapoima, Acosta de Samper viajó a París, donde publicó en francés la novela *L'esclave de Juan Fernández* en la revista *L'Echo Littéraire de France, organe des intérêts des femmes de lettres et des femmes artistes* (1891). Al año siguiente, la autora fue nombrada delegada oficial de la República de Colombia para asistir en España a congresos conmemorativos del Cuarto Centenario del Descubrimiento de América. Las ponencias presentadas en el IX Congreso Internacional de Americanistas, en el

Congreso Pedagógico y en el Congreso Literario Hispano-Americano de Madrid serían publicadas posteriormente. Cuenta Emilia Serrano que en esta ocasión Soledad Acosta de Samper fue acogida “con singular aplauso y festejada por todos nuestros más celebrados autores escritores” (Serrano 2005: 118). En España cultivó amistades con personalidades tales como Juan Valera, Gaspar Núñez de Arce, Juan Zorrilla de San Martín, Rubén Darío, Pancho Sosa, Pallares Arteta y J. E. Hartzenbusch. Su colaboración fue requerida por parte de periódicos y casas editoriales. Al dejar España, vivió un cierto tiempo en Francia e Italia y, en 1896, debido a la muerte de su madre, regresó a Bogotá, donde siguió publicando⁶⁵, “dedic[ándose] a esparcir en libros y en periódicos los pensamientos que le fueron inspirados por los países que ha recorrido” (Serrano 2005: 118). Además, coordinó la celebración del III Centenario del Quijote (1905) y participó en las celebraciones de la independencia de Colombia (1910).

Por todo ello, a la hora de su fallecimiento, la prensa suramericana la consideró como la escritora “más notable de Colombia y una de las más gloriosas figuras de la intelectualidad femenina de América”, según Otero de Muñoz (2005: 131). Soledad Acosta de Samper utilizó varios seudónimos como los de Adriana, Aldebarán, Andina, Bertilda (anagrama de libertad), S.A.S., Olga, Orión, Renato o Sabogal⁶⁶. A su muerte, el 17 de marzo de 1913, era miembro de la Sociedad de Historia Nacional, de la Academia de Historia de Caracas, de la Asociación de Escritores y Artistas de Madrid y de la Sociedad Jurídico Literaria de Quito. Acosta de Samper había mantenido una importante correspondencia con personajes tales como Emilia Pardo Bazán, Menéndez Pelayo, Miguel de Unamuno, Rafael Pombo, Rafael Núñez y Ricardo Palma (Strauss de Samper 2013: 24). Algunos días antes de fallecer, el 22 de febrero, había firmado su último artículo, “La soberanía de la mujer en su casa”, publicado en el periódico *El Faisán*. En este resumía su pensamiento sobre el tema que ocupó gran parte de su obra. Así, Soledad a-costa de Samper, quien se escondía detrás de seudónimos, había logrado ser esta autora prolífica, una mujer independiente que lucharía hasta el final por sus convicciones sociales.

⁶⁵ Por ejemplo, publicó su colección “Biblioteca Histórica” (1909-1910), que trata de los héroes de la Independencia.

⁶⁶ A los cincuenta y un años deja de esconderse bajo varios seudónimos.

2.2. Autorretrato de Acosta de Samper en el *Diario* (1853-1855) y las *Memorias íntimas* (1875)

Acosta inició en su adolescencia, durante la época de sus estudios en París, la redacción de un diario íntimo⁶⁷. Desde la escritura íntima, Soledad Acosta abordó la conquista de un espacio que excluía a la mujer. En tanto que persona subalterna en posición de negociación con el discurso dominante, tuvo que aprender a articular un pensamiento propio, lo que llevó a cabo inicialmente en su cuaderno personal, que supone un primer acto de empoderamiento, un primer paso para afirmar su yo interior. De este modo, el 14 de septiembre de 1853, Soledad Acosta emprende la escritura de un nuevo diario íntimo para “clasificar los pensamientos y [...] recoger las ideas que una puede haber tenido en el día” (2004: 13). A su modo de ver, tener un diario es esencial para alcanzar “reformular y cumplir mejor aquella misión misteriosa que cada alma vino a cumplir sobre la tierra y que llamamos destino” (460). Además, es un espacio de expresión ideal para “levantar el velo que cubre [sus] verdaderos sentimientos” (13), ya que la norma social le hace imposible mostrar lo que piensa verdaderamente: la reserva es la regla y su madre, figura de autoridad, así se lo recuerda (469). Soledad Acosta sufre la imposición social, (448), y llega a calificarla como el “martirio de su vida” (105, 470, 476), pues esta le impide desarrollar el lenguaje del corazón (519) y la obliga a ser quien no es.

En sociedad, Acosta adopta una identidad alternativa que se adhiere a las convenciones sociales. Sin embargo, ella da una explicación a esta actitud de control sobre sí misma, de autocensura y reserva. Según la autora, durante su infancia, su carácter era alegre y abierto, y su universo estaba poblado de ilusiones⁶⁸. Cuando comprende que sus observaciones solo provocaban risa y burla es cuando decide encerrarse en una profunda melancolía, desconfiando de todos. Es a partir de ese momento cuando la autora confiesa haber perdido la confianza en sí misma: “Mi madre no simpatizaba *conmigo* en nada, mi padre me daba consejos sobre mi ligereza y mi poco juicio. Vi mi error, y creí que jamás habría en el mundo simpatía para mí” (448). La escritura se convierte en el único modo de afirmarse que Acosta encuentra. Su escritura trata por ello de negociar con el sistema, la situación de asfixia y alienación que sufre la mujer. En efecto, en las páginas de su diario íntimo es posible

⁶⁷ En *Diario*, Soledad Acosta evoca el recuerdo de este perdido cuaderno personal escrito cuando era adolescente.

⁶⁸ Lo repetirá varias veces, extrañando este período feliz de su infancia y envidiando a las personas de carácter alegre: “Así era yo de chica, loca, viva, alegre casi siempre por ratos pensativa. ¡Feliz edad!” (2004: 309).

encontrar a la verdadera Soledad Acosta, desconocida de todos, según dice ella misma (109). La autora revela que tampoco la “conoce verdaderamente” su futuro esposo, persona a quien ella dirige las palabras de su diario⁶⁹:

¡Oh, mi ***! ¿verás tú algún día este diario, fiel retrato de mi carácter, de mis más íntimos sentimientos? ¡Oh!, ***, ya lo veo, tú crees que mi carácter es frío y reservado, pero esta reserva es por el mismo, anhelo que siempre he sentido, he deseado, de tener en el mundo un ser que me comprenda y que sabiendo lo que soy me ame y me consuele. (447)

Su diario, que es esencialmente un diario de amor⁷⁰, empieza en 1853, año en el que se inicia su relación con José María Samper, y termina en 1855, es decir, un día antes de su cumpleaños y de su matrimonio. A lo largo de las casi setecientas páginas del diario, la romántica Soledad Acosta, de carácter “desigual” (14), melancólico, desilusionado, nos presenta su historia de amor, describe sus estados de ánimo, con los que se entremezclan reflexiones sobre la vida cotidiana bogotana, la gente que frecuenta, la amistad, la escritura y sus lecturas, todo bajo el fondo político de la guerra civil y del golpe de estado⁷¹.

Sintiéndose incomprendida por todos, Soledad Acosta explora su interioridad a través de la práctica escritural, confiándose a su Diario –durante “mucho tiempo único amigo y

⁶⁹ En este pasaje del 27 de marzo de 1854, Soledad Acosta confía que José María Samper inspira la escritura de su diario. En él, la autora declara que “no solamente se aprende a escribir con claridad y precisión sino que pensando mucho se encuentran en el fondo de nuestra mente ideas que aunque estaban allí no se sabía que existían porque no había necesidad de que se mostraran antes. Yo no recuerdo adónde he leído que mientras más se escribe más ideas se encuentran y que el espíritu humano es un fondo inagotable. Sacando mucho de la mente se aumentan las ideas y mejora el modo de expresarlas. Esto he encontrado yo. Ahora puedo hablar o escribir sobre cualquier materia con mucha más precisión, más claridad, y mis pensamientos los puedo vestir de palabras más escogidas” (2004: 167-168).

⁷⁰ En efecto, como subraya Zanetti, “el diario se abre al diálogo con Samper, un destinatario imaginario y deseado que se irá convirtiendo en real, a partir de las cartas que de él recibe, comentadas o transcritas en parte, así como la escritura misma del diario se contamina en cuanto toman los rasgos y la textura de cartas al novio” (2012: 110). Además, varias veces Soledad Acosta admite que su diario es esencialmente un diario de amor. Por ejemplo, dirigiéndose a su amado, escribe el 2 de abril de 1854: “¡No sabes tú cuando hablas de mi diario que él consiste enteramente en pensamientos dedicados a ti! ¡Que mi diario es el grito secreto del alma que se eleva e interroga tu espíritu! ¡No sabes que mis más íntimas ideas no tienen otro objeto que el de amarte!” (2004: 182). Este fragmento es relevante cuando, preocupada por la dictadura militar y la movilización de su amado, pregunta: “¿Y esto se puede llamar diario? Diario sí, pero de mis pensamientos interiores, de mis esperanzas, de mis penas secretas, diario de las ideas que pasan por mi mente, del llanto que me baña las mejillas, de la agitación en que se halla continuamente mi corazón..... Sólo una imagen, ¡sólo un ser ocupa todas sus páginas porque únicamente mi alma se ocupa de él! ¡Es diario no de lo que hago ni de lo que sucede, sino de lo que pienso!.... No encuentro valor para escribir lo que sucede, ¡no! ¡Lo único que sé es que quién sabe hasta cuando te volveré ver!” (241).

⁷¹ La guerra civil –que tuvo lugar del 17 de abril al 4 de diciembre de 1854– fue desencadenada tanto por los liberales como los conservadores como respuesta al golpe de Estado del general José María Melo (contra el gobierno de José María Obando) y la consiguiente dictadura militar. Durante este período, José María Samper, miembro del Congreso, tuvo que ausentarse para ir a combate, luchando al lado del gobierno constitucionalista provisional, por el restablecimiento del orden constitucional derrocado (Alzate 2006: 34).

consuelo mudo de dolores” (547). El diario, personificado, es su interlocutor retórico, así como también lo son las figuras de su padre⁷², fallecido dos años antes del inicio de la escritura de su cuaderno personal, y la de su amado. Estas figuras serían las únicas que la comprendían verdaderamente y que valoraban sus cualidades intelectuales. Carolina Alzate subraya que

[l]a admiración de la autora por su amado incluye el saberlo patriota, buen poeta, pensador político y de sensibilidad exquisita. Genio como su padre. [...] A través del amado la autora construye y legitima sus propias capacidades intelectuales. (en Acosta de Samper 2004: XXXI)

La escritura del diario le permite tener más confianza en sí misma, puesto que, como muestra el siguiente fragmento, Soledad Acosta sufre viviendo en una sociedad que le imposibilita participar de modo activo debido a su condición de mujer.

Son las ocho de la noche. [...] ¿Qué he adelantado? Nada. ¿Cuáles son los pensamientos dignos de inscribirse en las hojas del libro del tiempo? ¿Cuáles los hechos? ¡Ningunos! Así pasan los días sobre mi cabeza sin saber qué se han hecho. ¿Para qué me hizo Dios inteligente? ¡Para qué todos mis sentimientos si no han de servir para el bien de mi alma y de la humanidad! ¿pero qué puede hacer una mujer? Mi conciencia me contesta: si no puedes hacer obras nobles, hechos dignos de memoria por tu sexo y tu corta inteligencia, puedes hacer la felicidad de las personas que te rodean. (69)

Tenemos aquí el ejemplo perfecto de una escritura híbrida, es decir, que aclara un lenguaje a partir de otro dando a conocer las contradicciones que la autora vive (Bajtín 1978: 178). En primer lugar, vemos a una persona insatisfecha con ella misma por no haber hecho nada, según su criterio, durante el día. La autora subraya esta idea de pereza intelectual mediante ciertas preguntas retóricas. Algunas de estas preguntas revelan un ser perfectamente consciente de su valor e inteligencia, pero frustrado frente al sistema que lo mantiene en la inacción social. Sin embargo, paradójicamente, a pesar de afirmar sus capacidades intelectuales, la autora minimiza este hecho, continuando su reflexión con un discurso esencialista. El carácter irónico de sus palabras, que presupone una toma de conciencia y un esfuerzo de interpretación de su situación, exagera las cosas (Salwa 2004: 57). La autora parece atrapada en los mecanismos hegemónicos, descalificándose a sí misma mediante la

⁷² La pérdida de su padre constituye su “pesar más grande” (Acosta de Samper 2004: 82), como se puede leer a continuación: “Perder, ver desaparecer de la tierra a la única persona que me comprendía, a la única persona que sabía lo que era yo porque me parecía en sus sentimientos, en el genio. Desde el día, desde la noche en que pude persuadirme de la realidad de tanta desgracia, desde ese momento me sentí cambiada, ¡y cuán cambiada! El pesar había hecho que de una muchacha sin pensamiento, sin ideas, apoyada en mi padre, de repente sintiera que el apoyo se me había ido y que estaba sola. Mi madre estaba ahí, pero ella no me comprende no toma interés en mi instrucción, en mi espíritu. Su amor hacia mí es grande, pero no me *conoce*.....” (82-83).

ironía. Su “conciencia”, es decir, su “alma” en expresión de Foucault, le recuerda la “corta inteligencia” de su sexo. De ahí la hibridez de este fragmento que reúne dos lenguajes sociales opuestos: el de una mujer que busca emanciparse y el del patriarcado que dicta su conciencia y, por lo tanto, le recuerda su inepticia, una idea recibida de la que no se puede disociar. Ser mujer representa una desventaja, “un capital simbólico negativo” (Moi 2001:13). Al igual que otras escritoras de su época que abogan por el avance de la mujer, Soledad Acosta sigue reproduciendo en su propio discurso ideas patriarcales que la mantienen en una posición inferior y que la convierten en cómplice de su propia opresión. Por la interiorización inconsciente, pero no completa, de esquemas mentales socialmente aceptados, la “magia social” opera y hace de ella una víctima de la violencia simbólica. La “magia social” sería definida como el resultado del desconocimiento de los agentes sociales, responsables de su propia opresión, aceptando el mundo como tal sin ponerlo en tela de juicio (Sung-Ming 1999: 134). Según Pierre Bourdieu, quien articuló este concepto clave en su teoría sociológica,

[l]a violence symbolique est cette coercition qui ne s’institue que par l’intermédiaire de l’adhésion que le dominé ne peut manquer d’accorder au dominant (donc à la domination) lorsqu’il ne dispose, pour le penser et pour se penser ou, mieux, pour penser sa relation avec lui, que d’instruments qu’il a en commun avec lui. (1997 : 245)

Siguiendo esta lógica, el pensamiento y la identidad de Acosta se construyen en función de la norma, que participa en su transformación, imponiéndole unas reglas de comportamiento consideradas como incontestables. Así las cosas, leemos a un sujeto ambivalente frente a su condición, que condena y acepta a un tiempo: “¡[...] dicen con mucha verdad que *el alimento de las mujeres es el pesar!*” (2004: 155). “¡Dios la[s] crió para la desgracia y las lágrimas son su patrimonio sobre la tierra!” (232). Cabe subrayar que esta realidad, admitida socialmente, genera en Soledad Acosta un fuerte deseo de emancipación que solo puede realizarse a través de la instrucción, la cual le posibilita ocupar un cierto lugar en la sociedad a pesar de las condiciones poco favorables para su reconocimiento. En ocasiones, la autora se desespera frente a todos los conocimientos que quiere adquirir para así superar su posición subalterna. No obstante, sabe que con esfuerzo puede cambiar su situación para inscribirse en la historia al igual que lo hicieron quienes figuran en *La Historia de los Héroes es la historia de la juventud*, una lectura que tendría un fuerte impacto en la autora: “[A]limenta tu espíritu con ideas grandes y profundas y serás héroe. ‘Crear en lo heroico hace los héroes’” (52). Para elaborar ideas opuestas a la norma social, Soledad Acosta recurre en ocasiones a voces

masculinas que ratifican sus palabras, de Cicerón a D'Israeli (un extracto de su novela *Coningsby, or The New Generation*, basada en la vida del político George Smythe):

Para aquél que no ha encontrado en su interior el elemento de la felicidad todas las edades son penibles; pero aquél que se acostumbra a tener sus mayores goces en sí mismo, en la vejez de la cual todos se quejan encuentra sus gustos también. (51)

Los hombres grandes no necesitan experiencia, todo lo que se ha hecho de Grandioso se ha hecho en la juventud del hombre. (52)

Uniendo su voz a las de Cicerón y D'Israeli, Soledad Acosta declara que quien cree en sí mismo puede transformarse en héroe y cambiar el orden de las cosas en nombre de la felicidad. En este proceso, la juventud es un aspecto clave. Así, de manera sutil, mediante voces ligadas al mundo de la historia, de la política, de la literatura y de la filosofía, la autora defiende la importancia de instruirse para hacer grandes cosas como mujer: “¿[...] para qué vivir si no [tiene] misión aquí?” (287). Para ella, “en el mundo tenemos que llenar una misión” (291); es un imperativo. Angustiada por el futuro y desilusionada por la vida (512), trata de encontrar su propia misión y extrae de los autores que lee las claves para conocerse a sí misma: “La vida se compone de pequeños incidentes que nos llevan a grandes acontecimientos. Uno mismo no se conoce sino cuando algún autor toca la cuerda sensible y, así, encuentra que tiene los mismos sentimientos” (15). Sin embargo, Soledad Acosta no puede compartir estos sentimientos con las personas de su círculo por temor a la burla. Entonces no tiene otra opción que la de buscar la soledad, fuente de felicidad y de libertad del autodidacta (110):

¡Mi nombre es *soledad*! [...] ¡solamente en la soledad hallo consuelo porque sólo allí no estoy sola! ¿Se puede llamar eso soledad cuando mi mente se puebla de dulces recuerdos y mi corazón late apresurado al encontrarme transportada a otros tiempos? (279)

Para Soledad Acosta, el mundo de los sueños resulta más interesante que la realidad (446); en ocasiones se muestra nostálgica de los sueños y ensoñaciones de su infancia y juventud: “¿Cuántos, cuántos recuerdos asaltan mi memoria. [...] Allí, [...] formaba mil proyectos, mil historias en que yo me hacía heroína” (453). En *Memorias íntimas* reconoce que “[su] infancia explica [su] vida, fue un presentimiento de lo que sería después”, representa “la cuna de [sus] mejores pensamientos” (596).

Muy temprano demostró Acosta un interés por la pintura y una viva pasión por los libros aun sin saber leer: “[se] embecía hojeando los libros, y pasaba las horas sin sentirlos mirándolos y manoseándolos” (592). Sus “gustos raros” (15), incomprendidos por todos, los

desarrolló sola “siempre con [sus] fantásticas ideas, idealismos de un corazón soñador alimentado con poesías y con libros que leían antes [sus] padres...” (512). Su infancia anuncia ya su amor por la lectura, el estudio de filosofía, historia y literatura, aspectos que luego detallará en su diario íntimo. En efecto, a lo largo de su escritura íntima, Soledad Acosta se pone en escena leyendo, comentando y traduciendo obras literarias, estudiando seriamente, de manera muy disciplinada. En la entrada del 6 de enero de 1854, refiere que se está ocupando de estudiar Historia Antigua, en concreto menciona a Alejandro de Plutarco y a Virgilio, cuya *Eneida* está leyendo (121). Sus actividades intelectuales son una manera de tener cierto control sobre su vida, enfrentándose a un sistema disciplinario que no permite fácilmente el desarrollo intelectual de la mujer. Sin embargo, a veces le falta aliento: “¡No tengo a quién pedir aliento, no tengo una amiga que me pueda comprender íntimamente y que me quiera verdaderamente!” (122)⁷³. Su novio se convertirá en la persona que llenará esta carencia manifiesta, siendo además una motivación para alcanzar un nivel intelectual parejo. En efecto, en la entrada del 27 de marzo de 1854, afirma que ha mejorado mucho leyendo y escribiendo de modo metódico:

¿Y cuál es la causa de todo eso? El haber conocido un ser que se interesase sobre mis estudios y el tratar, si no de igualarle, porque esto sería imposible, a lo menos de parecerme en su modo de pensar y no encontrarme más ignorante que él..... (167-168)

Soledad Acosta se muestra “extremadamente severa [con ella] misma en todo, y no hay ser a quien más *critique* que a [ella] misma” (512). Se autorretrata varias veces como ser inferior, poniéndose en su lugar de mujer, según la mentalidad patriarcal. Justifica esta inferioridad en la falta de elocuencia⁷⁴, virtud que juzga como “hija del talento” (77) y de la que, en su opinión, sí goza José María Samper: “Nuestros gustos son los mismos, tus ideas son las mías,

⁷³ Soledad Acosta afirma repetidamente no haber tenido verdaderas amigas. En ocasiones se muestra decepcionada porque no encuentra a nadie de su mismo sexo que comprenda sus pensamientos e ideas más profundos (2004: 172). “No hay sentimiento más difícil de adivinar que el de la verdadera amistad. Se necesita tener una alma noble, desinteresada y no ser egoísta para comprender la amistad con toda su generosidad y consagración y para experimentar este dulce sentimiento. Yo creo que sólo Sofía y Soledad han sido mis verdaderas amigas. Es decir lo que entiende el mundo por amiga. Como *yo lo entiendo*, no he encontrado nunca” (470).

⁷⁴ Soledad Acosta escribirá, por ejemplo: “Pero cuán inferior soy yo a él, su talento es tan extraordinario, su espíritu tan cultivado, que en su presencia a penas me atrevo a hablar” (2004: 444-445). A propósito de la elocuencia, declarará: “¡Dios me ha concedido bastante entendimiento para conocer la necesidad del talento, para saberlo apreciar! ¡Para admirarlo! ¡Pero aquella inspiración sublime [...]!, ¡la elocuencia! Qué cosa tan hermosa. Con ella se hace lo que se quiere con los hombres, ¡con ella se han hecho todas las maravillas de la tierra! [...] ¡Y la elocuencia es hija del talento! ¡Y el talento me lo ha negado el Ser Supremo [...]! Quién sabe cuál será mi misión sobre la tierra” (77-78).

sino que tú las sabes expresar con aquel lenguaje poético y hermoso que te caracteriza y lo que tú dices yo lo siento” (457).

El 22 de agosto de 1853, unas semanas antes de emprender la escritura de su nuevo diario íntimo, Soledad Acosta escribe un relato que cuenta la historia de una mujer que rehúsa casarse con un cierto Eduardo por no estar enamorada de él (6-9). La protagonista del cuento anuncia así uno de los deseos más profundos de la autobiógrafa: “un grande afecto, un verdadero amor [que] siempre está unido con la melancolía” (137) y en el que “la completa confianza es lo que más se debe cultivar” (513). En su diario íntimo, Soledad Acosta se presenta enamorada de quien será su marido: “[e]l pensar en él es [su] único placer” (334), confiesa ella, y manifiesta su determinación por llegar a ser su compañera⁷⁵, a pesar de que su familia no simpatice con sus ideas y sentimientos. De hecho, la madrina de Soledad Acosta afirmará que, según los rumores, José María Samper no fue buen esposo con su primera mujer, algo que Soledad Acosta no admite. Sin embargo, este comentario le dejará “en el espíritu una melancolía, una tristeza amarga” (154). En cuanto a su madre, esta siempre le recrimina su carácter imaginativo, sus “dulces ideas” (400); en una ocasión la madre se burla de un retrato que Soledad Acosta había hecho de José María Samper. Molesta, la artista lo destruye, lo cual indica el impacto que las palabras de su madre tuvieron en ella:

¡No quería yo que ser humano supiera que tenía retrato de él!, que creyeran que cuando me voy a mi cuarto me estoy mirándolo. No. ¡Esta tarde supo lo que yo tenía y un instante después lo quemé delante de ella! Fue sacrificio, pero mi orgullo, mi amor propio me lo mandaba. (286)

A pesar de todo, Soledad Acosta persiste en su interés por Samper –a quien su madre acabará aceptando–, aunque no sin ser alcanzada por la duda que “debilita el alma” (163). En efecto, dudará de su amor por tres razones: por el patriotismo y la fe de Samper, así como por la sombra de Elvira, su esposa fallecida.

Como “*sucesora* de E.” (137), Soledad Acosta teme que solo Elvira siga ocupando los pensamientos más profundos del amado; esta idea la persigue (359) y preocupa porque ella no piensa tener el encanto de la primera mujer de Samper: “[...] tengo que educar mi espíritu, quiero que si no me parezco a la linda E., a lo menos mi entendimiento esté más cultivado de lo que estaba el de ella” (134). Pero, la sombra de Elvira la persigue aun en el sueño: en plena

⁷⁵ Como prueba de su amor le regala un botoncito que perteneció a su padre, cuya “memoria [...] es tan sagrada” (526).

guerra civil, teme por la vida de ‘Pepe’ y en una pesadilla lo ve reunido con Elvira en la eternidad (367-368). De este modo, Soledad Acosta se representa celosa, en competencia con Elvira, un sentimiento que remite a la hora de casarse:

[...] ¡es tal vez una idea absurda pero yo quiero ser algo más de lo que fue *ella!* Yo no quiero que la olvides nunca, tienes que pagarle un tributo a su memoria y no creas que yo vuelva a dudar un instante de ti. Yo te ayudaré a recordarla, ya no temo su memoria como antes la temía. (542-543)

Otro aspecto de José María Samper que hará dudar a la autobiógrafa es su patriotismo. Profundamente comprometida con su país, Soledad Acosta admira los escritos del poeta, impregnados de amor por su pueblo. “Todo lo que escribe él es para el bien de la Patria” (516), sostiene ella. En la época del conflicto bélico, Acosta afirma: “todo mi patriotismo se ha personificado en la figura del bien que yo amo, y mi país ya no lo amo como mío sino por ser la Patria de *él*, ¡tal es el poder del amor!” (303). Pero más tarde, y tras ciertos rumores, luego desmentidos, sobre la ausencia de Samper en el frente, Soledad Acosta confiesa que no puede imaginarse amar a una persona que no defiende su patria (319-320).

Por otra parte, la autora duda también de la fe de su amado. Profundamente religiosa, no lo percibe lo suficientemente respetuoso hacia la religión católica (503). Su impresión se modifica cuando él accede a casarse en una ceremonia religiosa⁷⁶, jurando así su amor por ella sobre la Biblia: “¡Nuestro amor es un reflejo del amor divino y ambos lo juramos sobre el ‘Libro de los Libros’!” (503)⁷⁷.

En las últimas páginas del diario, Acosta parece haber encontrado la misión que precisaba. Paradójicamente, esta misión resulta la de ser madre y esposa, el rol tradicional de la mujer virtuosa conforme a la ideología dominante en la Colombia republicana. Acosta se casa con Samper el 5 de mayo de 1855; un día antes, la autora se despide alegremente de su diario, quien ha sido su primer confidente. En esa entrada final pide a Dios que su madre sea feliz y solicita la protección de su difunto padre, así como “algunas de [sus] virtudes” (548).

⁷⁶ El primer matrimonio de Samper se celebró solo civilmente; ahora Acosta le exige que la unión se celebre por el rito católico (2004: 542).

⁷⁷ *El libro de los ensueños de amor: historia poética del bello ideal de la ventura* es testimonio de la historia de los enamorados (1855): “En un libro [José María] escribe sus poesías improvisadas en mi presencia y yo al día siguiente dibujo arriba de ellas un paisajito o lo que él quiera expresar en ellas. Esta noche escribí *él* cuatro. Una titulada ‘Tus flores’. Otra, ‘*Ella y Él*’, en que hace la descripción de nuestra conversación de anoche. Otra, ‘Tu imagen’, ¡ayer le regalé mi retrato! Y en la última se despide” (2004: 466), escribe Soledad Acosta el 11 de enero de 1855.

Acosta califica a su diario de “compañero de cualquier alma pensadora” (166), y posteriormente este le servirá como inspiración para la escritura de su novela *Una holandesa en América* (1876)⁷⁸. La hibridez de la escritura íntima deja ver la naturaleza subversiva de los pensamientos de Acosta y, al mismo tiempo, presenta a una mujer convencional. A través de ciertos relatos, reflexiones y comentarios sobre sus lecturas, Acosta va retratándose, a pesar de utilizar repetidamente un lenguaje performativo. Este lenguaje va creando una cierta ambigüedad, reiterando lo socialmente admitido con elementos contradictorios: una estrategia para obligar a repensar la norma, reformularla de otro modo y así modificar su alcance. En este sentido, por ejemplo, leeremos a una mujer que afirma haber heredado el genio de su padre, pero que al mismo tiempo se define como un ser inferior, ignorante, sin ideas ni talento, características normalmente atribuidas a su sexo. Al igual que hiciera Juana Manuela Gorriti, Soledad Acosta se revela a medias, de modo indirecto, de tal manera que no podemos tener una idea clara de su identidad, que solo se asoma discretamente a través de otras voces. Sin embargo, podemos subrayar que es una joven diferente que ansía soledad y libertad para zambullirse en los estudios, cultivar su mente. Es una joven con la ambición de ser elocuente y talentosa para poder tener un cierto impacto en su sociedad. Si para la mayoría de las mujeres el matrimonio significa el confinamiento en la casa, Soledad Acosta de Samper lo resignifica. Esta contará con un marido comprensivo con el que podrá hablar con confianza sobre varios temas y con el que comparte un mismo sistema de valores, gustos e ideas. Ambos creen en su misión social. El matrimonio permitirá a Acosta de Samper ocupar una posición privilegiada en la sociedad que ella utiliza para sus fines privados. Como Juana Manuela Gorriti, Soledad Acosta de Samper recibió una educación poco convencional que la predispuso para la vida activa y para la literatura. Ambas escribieron hasta el final de sus días y con ello contribuyeron a cambiar el rol pasivo que la sociedad atribuía tradicionalmente a las mujeres.

⁷⁸ En efecto, la cuarta parte de la novela, que se desarrolla en Bogotá, estará muy relacionada con el cuaderno de la revolución de Soledad Acosta, de 1854, en el que apunta los acontecimientos, comenta la situación política y aborda distintos temas tales como el amor, el patriotismo, el matrimonio, las condiciones femeninas. El personaje de Mercedes, cuyo diario íntimo aparece reproducido en la novela, será el *alter ego* de la autora, tal y como subraya Catharina Vallejo en su estudio sobre esta novela de Acosta de Samper (2007a: 26). Mercedes, amiga de la protagonista holandesa, es una mujer soltera, interesada por trabajar en la civilización de la sociedad.

3. Joséphine Marchand-Dandurand

3.1. Un origen privilegiado

En 1922, en un artículo sobre las figuras más notables de Quebec, el periodista Luc Aubry, de *La Revue moderne*, dice de Joséphine Marchand-Dandurand que es una mujer distinguida y brillante que ha desempeñado un papel importante en el campo literario y social, siendo una precursora de las letras e iniciativas sociales femeninas en Quebec. Mujer de vanguardia, Marchand-Dandurand predica con la pluma y el ejemplo, abriendo el camino de la lucha por la igualdad de género. Aubry agrega en su artículo que el país entero aprecia su talento y la reconoce como la primera periodista femenina de la provincia de Quebec; como una mujer generosa e inteligente que siempre ha sabido luchar por causas nobles y amar profundamente a los suyos (1922: 12-13).

Joséphine Marchand nació el 5 de diciembre de 1861 en Saint-Jean-sur-Richelieu, en la Rive-Sud, en una familia de once hermanos que cultivaba un amor incondicional por la lectura. Su madre, Marie-Hersélie Turgeon, educada en el convento de Saint-Roch en Quebec, era una lectora ávida que participaba con frecuencia en obras de beneficencia. En cuanto a su padre, Félix-Gabriel Marchand, notario y literato de formación, fue también dramaturgo y periodista y llegó a ser primer ministro de Quebec (1897-1900)⁷⁹. Apodada “Frufrú” por su carácter activo en la infancia, Joséphine Marchand creció en una familia de la élite de Saint-Jean, influyente en el paisaje sociopolítico, económico, cultural y literario, y cuya casa solía convertirse en un verdadero centro de actividades mundanas, recibiendo a personalidades notables como, por ejemplo, al escritor Louis Fréchette. En el círculo de conocidos de los Marchand había hombres políticos importantes, entre otros, el fundador del Parti National Honoré Mercier, Wilfrid Laurier –el primer francocanadiense en ser primer ministro de Canadá (1896-1911)– y William McKingley –presidente de Estados Unidos desde 1897 hasta su asesinato en 1901– (Bellavance-Bellerive 2011: 13). En este medio estimulante a nivel intelectual, Joséphine Marchand evolucionó y desarrolló una visión liberal del mundo y un amor incondicional por la patria, asistiendo a conversaciones de su padre con sus amigos

⁷⁹ Después de haber completado sus estudios en derecho, Félix-Gabriel Marchand (1832-1900) se fue a estudiar literatura francesa en París para luego dedicarse de manera activa a la política en el partido liberal francocanadiense: desde 1867 hasta su muerte fue diputado de la circunscripción electoral de Saint-Jean y antes de ser primer ministro de Quebec cumplió importantes tareas políticas y, entre otras, ocupó la función de jefe de la oposición desde 1892 hasta 1897 (Bellerive-Bellavance 2011: 13). Sus ideas eran bastante progresistas, manteniendo, sin embargo, valores religiosos católicos heredados de su familia burguesa (20).

políticos, poetas y periodistas (Doucet 2006: 1-2). Además, pudo descubrir muy temprano, en la biblioteca paterna, a autores nacionales y franceses, tales como Sulte, Marmette, Buies, Fréchette, Faucher de Saint-Maurice, Legendre, Chateaubriand, Hugo, Lamartine y Maupassant (Marchand 2000: 15-16). Así, la joven desarrolló una estrecha relación con la lectura –considerada por ella como verdadero medio para aprehender la vida–, lo que explica por qué, más tarde, quisiera participar en la educación de su pueblo, guiando las lecturas de las lectoras de su revista *Le Coin du feu* (1893-1896) y emprendiendo su campaña de reparto de libros gratuitos entre las maestras que no tenían recursos⁸⁰. Esta última empresa fue un proyecto filantrópico llamado “Œuvre des livres gratuits” (1897) que le valió el título de “Officier d’Académie” (1898), otorgado por el ministro francés de la Instrucción Pública, en razón de su defensa de la cultura francesa en América (Gosselin 2005).

De este modo Joséphine Marchand creció en un medio privilegiado, aficionándose muy temprano a la literatura⁸¹. Estudió en el colegio de las Damas de la Congregación de Nuestra Señora de su ciudad natal, donde se apasionó por la escritura y se distinguió en el estudio de lengua y literatura inglesas⁸². La autora permaneció ligada a esta institución, pues una carta publicada en 1894, en *Canada Français. Journal libéral du district d’Iberville*, lo atestigua. En esta carta Marchand se dirige a la reverenda madre para proponerle recompensar con una medalla a las alumnas que destaquen en su expresión oral y escrita en francés, propuesta que acepta la religiosa con un ligero cambio: el de ofrecer el volumen anual de su revista *Le Coin du feu* en lugar de una medalla. La religiosa considera que la revista les será más útil que la condecoración, sugerencia que aprueba con mucho gusto la fundadora del periódico (Anónimo 1894: [1]).

⁸⁰ Entre 1899 y 1901, ocho mil libros y revistas habrían circulado a través de Canadá y Estados Unidos gracias a donativos canadienses y europeos (Doucet 2006). Muchos de quienes apoyaron este proyecto de Joséphine Marchand-Dandurand fueron escritores y artistas franceses a quienes conoció en la Exposición universal de París en 1900: Thérèse Bentzon, Juliette Adam, Julia Daudet (mujer del escritor Alphonse Daudet), Louis Herbertte, entre otros (Savoie 2004: 21).

⁸¹ Enamorada de la lengua francesa, leyó sobre todo literatura francesa, pero también española, inglesa y francocanadiense. Entre sus autores francocanadienses preferidos figuran Arthur Buies, Louis Fréchette y Benjamin Sulte (Gosselin 2005).

⁸² Cabe mencionar que su abuela paterna era escocesa, una McNider (Dandurand 2000: 75), de ahí quizás su interés por la cultura inglesa, que le mereció una medalla académica en literatura anglosajona.

Muy joven, a los 17 años, Marchand empezó a publicar sus primeros cuentos y relatos en el periódico de su padre, el *Franco-Canadien*⁸³, así como en *La Patrie*, *La Tribune*⁸⁴, *L'Opinion publique*⁸⁵ y el *Canada français*, que dirigía su hermano Gabriel. Bajo los seudónimos de Josette, Josephite, Météore y Marie Vieuxtemps firmó varias crónicas, así como obras de teatro y sainetes⁸⁶ y obtuvo reconocimiento por su talento literario, lo que la animó a seguir practicando el oficio de escritora. Su padre, un modelo para ella, fue en parte responsable de su éxito ya que fue su primer lector y crítico literario, y fue quien le facilitó la entrada en el universo letrado, presentándola a personas claves e influyentes en el campo.

En 1886, Joséphine Marchand se casó con el abogado y militante liberal Raoul Dandurand (1862-1942)⁸⁷, quien puso su talento al servicio de diversas causas, tales como la situación del francés en Ontario, la inmigración y la instrucción obligatoria⁸⁸. Llegó a ser senador gracias a la influencia de su mujer⁸⁹ y, cuando Félix-Gabriel Marchand se convirtió en primer ministro de Quebec (1897-1900), fue consejero en lo tocante a las relaciones con el gobierno federal de Wilfrid Laurier. Durante el gobierno de Lomer Gouin (1905-1920), Dandurand actuó como relacionista, hablando en nombre del primer ministro en el mundo de las finanzas y de la prensa. Después de la Primera Guerra mundial, el liberal fue nombrado delegado de Canadá y contribuyó al establecimiento de la Sociedad de Naciones (SDN) en Ginebra⁹⁰. Por su visión internacionalista pacifista –que también compartirá Joséphine Marchand-Dandurand– y sus

⁸³ En 1860, Félix-Gabriel Marchand, Charles Laberge e Isaac Bourguignon fundaron, en Saint-Jean-sur-Richelieu, el quincenal *Franco-Canadien*, que defendía un liberalismo moderado en el mantenimiento de relaciones amistosas entre clérigos y laicos.

⁸⁴ Periódico fundado por el político e historiador Laurent-Olivier David.

⁸⁵ Honoré Mercier, amigo de la familia Turgeon-Marchand, habría insistido para recomendarla a la dirección del periódico (Gosselin 2005).

⁸⁶ *Les Contes de Noël*, *Rancune*, *La Carte postale*, *Le Langage des fleurs*, *Nos travers* y *Les Victimes de l'idéal* (Robillard en Marchand 2000: 11).

⁸⁷ El esposo de Joséphine Marchand-Dandurand defendió ideas liberales a veces radicales, pero de modo general fue reconocido por su carácter moderado y diplomático.

⁸⁸ Raoul Dandurand se involucró en el proyecto del establecimiento de un ministerio de Educación y fundó, en 1938, el colegio Stanislas con Pierre Dupuy (Grenon 2000: VIII).

⁸⁹ En sus memorias, Raoul Dandurand afirma que fue gracias a su influyente mujer que obtuvo, en 1898, el puesto de senador: “Je ne dissimule pas que c'est grâce à elle, à son prestige, à la sympathie qu'elle inspirait à tous ceux qui la connaissaient, que j'obtins, si jeune, un tel poste” (cit. en Doucet 2006). A los 37 años lo nombraron senador y fue presidente del senado (1905-1909), donde representó a la Division Sénatoriale-DeLorimier desde 1898 hasta su muerte, acaecida en 1942 (Grenon 2000: VIII).

⁹⁰ En Ginebra se hizo defensor de los derechos de las minorías étnicas europeas que surgieron de las nuevas fronteras nacidas del tratado de Versalles. Además, el presidente estadounidense Woodrow Wilson hablará de él como del “portavoz de la conciencia universal” pues pidió que la Corte Internacional de La Haya arbitrara de manera pacífica las diferencias entre los diversos estados (Grenon 2000: VIII-IX).

buenas relaciones con hombres de Estado europeos, entre 1925 y 1926 fue presidente de la Asamblea de la SDN, siendo así uno de los primeros artífices de la política extranjera canadiense⁹¹. Joséphine Marchand-Dandurand, su principal cómplice a lo largo de su carrera⁹², tuvo con él una sola hija, Gabrielle, nacida en 1887⁹³. El hecho de no tener más hijos posiblemente le permitió a la escritora mantener sus actividades intelectuales y literarias.

Además de publicar literatura y de colaborar con varios periódicos montrealenses –como *Le Monde Illustré*, *Le Journal de Françoise* y *La Revue moderne*–, Joséphine Marchand-Dandurand dio conferencias sobre la socialización y los derechos de las mujeres en la Alianza francesa, en el Ladies Literary Circle y en la Caledonian Society. Se implicó también de modo activo en el Consejo nacional de las mujeres, fundado por Lady Aberdeen en octubre de 1893; fue vicepresidenta de la sección montrealense (1895-1896, 1900-1901, 1906-1907), miembro de la Oficina presidencial (1903-1907) y vicepresidenta honoraria (1918-1921). También fue miembro del consejo ejecutivo nacional (1898) y delegada oficial en el primer encuentro nacional en Ottawa (1894)⁹⁴ y en la convención anual de Toronto (de 1895 y de 1897), donde pronunció conferencias sobre los clubes sociales y su influencia en la vida de los canadienses (1894), sobre economía y, finalmente, sobre el desarrollo de la literatura nacional (1895).

⁹¹ Trabajó para el desarrollo del estatuto internacional de Canadá y logró afirmar su soberanía internacional, poniendo fin a la hegemonía de la diplomacia británica sobre los dominios de ultramar (Grenon 2000: VIII). También se le debe la apertura, en 1928, de la Légation diplomatique du Canada en París, antecedente de la embajada de Canadá en Francia, así como la fundación de la asociación France-Amérique, de la que fue presidente y que es testimonio de su profundo afecto por la madre patria. Dandurand fue uno de los francocanadienses más conocidos en Francia. Fundó el comité France-Amérique de Paris en 1909 con Gabriel Hanotaux y Louis Barthou y en 1912, el comité France-Amérique de Montreal, siempre con la idea de desarrollar lazos de amistad entre ambos países. Respecto a su amor por Francia, el cronista Luc Aubry escribió: “Nul n’est plus attaché à sa patrie et à sa race que M. Dandurand, et son dévouement aux choses de la France traduit assez bien le souci qu’il a de voir croître en terre canadienne, les grandes traditions mieux servies par un contact plus constant avec la mère-patrie. Dans toute sa carrière, cette préoccupation ressort de façon éclatante. Il comprend, il aime, il admire la France, et tous ses gestes tendent à resserrer les liens sentimentaux et intellectuels qui doivent nous attacher impérissablement à cette patrie d’où sont venus nos aïeux” (1922: 12). Además, en colaboración con Charles Lanctôt y C.R., Raoul Dandurand publicó un tratado sobre el derecho criminal y un manual para los jurados de la Paz (13).

⁹² Raoul Dandurand fue igualmente presidente de la Banque d’Épargne de la Cité et du District de l’Assurance du Canada, de l’Assurance du Canada contre l’incendie, así como director de la Sun Life Assurance Co., de la Montreal Cotton Co. y de la Montreal Trust Co., entre otros.

⁹³ Joséphine Marchand-Dandurand habla en su diario de la fragilidad de su salud, así como del aborto natural que sufrió. Gabrielle (1887-1933) fue entonces su hija única y esta le dio tres nietos, nacidos de su matrimonio con Jacques de Gaspé Beaubien: Jacques, Claire y André (Aubry 1922: 13).

⁹⁴ A partir de este congreso, donde se pronunció sobre los clubes literarios afirmando su deseo de una mejor colaboración y armonía entre anglófonos y francófonos de Canadá, Joséphine Marchand-Dandurand fue reconocida por sus talentos oratorios y por su elocuencia, lo que le valió el apodo “the female Laurier” (Gosselin 2005: 3).

Además, en la convención de Montreal de 1896, invitó a sus colegas a expresarse en francés y propuso la creación de un premio del Consejo de Instrucción Pública para incitar a las escuelas a aplicarse a corregir el francés de sus alumnos (Thibeault 1980: 24-25).

Al estar cerca de los medios políticos provinciales y federales, Joséphine Marchand-Dandurand viajó con regularidad a Estados Unidos y a Europa⁹⁵. En el marco de la Exposición universal de París de 1900, fue delegada del gobierno canadiense y representó, con su colega Robertine Barry (conocida bajo el seudónimo de ‘Françoise’), a las francocanadienses, presidiendo el Congreso internacional de las mujeres. Constituyó esta participación una buena oportunidad para establecer una red literaria en Francia y dar visibilidad a las letras femeninas francocanadienses⁹⁶. De hecho, más tarde fue admitida como socia en el Lyceum⁹⁷, un selecto club de París frecuentado por aristócratas, y en la Alianza francesa, donde llamó a la solidaridad de las francesas a favor de la expansión de su cultura en América. También fue elegida secretaria de la sección femenina de la Association Saint-Jean-Baptiste de Montreal que cofundó en 1902 con las *dames patronnesses*⁹⁸ y en el seno de la cual pronunció un discurso sobre la necesidad del compromiso patriótico de la mujer (26)⁹⁹. Formó parte igualmente del comité fundador del hospital Sainte-Justine en 1907. A partir de esta fecha, sus actividades públicas, tales como su trabajo activo en los clubes femeninos, disminuyeron por

⁹⁵ Según Thibeault, viajó a Boston en 1894 y a Washington, Nueva York, Baltimore y Filadelfia en 1898; a Europa en 1891, 1897 y 1900 (1980: 26).

⁹⁶ Según Chantal Savoie, la Exposición universal de París de 1900 tuvo un carácter fundador en el establecimiento de redes letradas femeninas Francia-Quebec (2004a: 17).

⁹⁷ El Lyceum es una asociación femenina de aliento a las artes, ciencias y obras humanitarias; fue fundada en Londres en 1903, y su revista mensual, el *Lyceum Magazine*, informa a sus miembros sobre publicaciones, exposiciones, conferencias y reuniones de mujeres en cada uno de los países miembros. A propósito de este club, Savoie señala: “Le club Lyceum, qui existe encore aujourd’hui et regroupe essentiellement des femmes qui s’occupent d’œuvres de bienfaisance en France et surtout en région, ne constitue certes pas en soi un haut lieu des lettres françaises parisiennes, même au moment de sa fondation à l’automne 1907. Ses membres, dont plusieurs ont sombré dans l’oubli, évoluent pour une bonne part dans un espace au confluent des mondanités, des actions caritatives et de la sphère culturelle. Certaines s’avèrent toutefois des personnalités publiques bien connues de leurs contemporaines et ont joué un rôle dans la reconnaissance des pratiques littéraires des femmes de leur époque, même si elles n’ont pas toujours été sous le feu de la rampe. Le croisement de la liste des membres du Lyceum avec celle du premier jury du prix Vie heureuse, qui ne prendra officiellement le nom de prix Femina qu’en 1919, est à cet effet révélateur” (2004a: 22).

⁹⁸ Las *dames patronnesses* era una asociación de mujeres burguesas francófonas católicas.

⁹⁹ Respecto a este tema, en un texto de *Nos travers*, Joséphine Marchand-Dandurand define el movimiento feminista en este sentido: “c’est un réveil de la responsabilité féminine [...]. Dans la patrie comme dans la famille la voix de la femme doit faire entendre les paroles apaisantes qui rappellent au devoir et à l’humanité [...]” (cit. en Gosselin 2005: 3).

cuestiones de salud¹⁰⁰. Sin embargo, todavía en ese año presentó su obra *Victimes de l'Idéal* en la sala del Senado de Ottawa. En 1908, se encargó también de la suscripción de las escuelas de Quebec para respaldar la solicitud de las Llanuras de Abraham como parque. En 1913 acompañó a su marido a Italia y a Francia. Durante la Primera Guerra mundial se involucró en actividades benéficas, como las de la Croix-Rouge y las del Fonds patriotique montréalais¹⁰¹. Joséphine Marchand-Dandurand, quien trabajó toda su vida para el bien común, murió el 2 de marzo de 1925 a consecuencia de una larga enfermedad que la mantuvo encerrada en su cuarto (Cloutier 1942: 19). En la Basílica Notre-Dame de Montreal se celebraron con gran pompa sus funerales, en los que participó, entre otras personalidades culturales y políticas, el primer ministro de Canadá Mackenzie King (Doucet 2003: 39).

3.2. Autorretrato de Marchand-Dandurand en *Journal intime 1879-1900*¹⁰²

Escrito entre los 17 y 38 años con varias interrupciones¹⁰³, el diario íntimo de Joséphine Marchand atraviesa distintas etapas de su vida. En él relata, por ejemplo, cómo sus primeras publicaciones en periódicos de Saint-Jean y de Montreal se realizaron gracias a la influencia de su padre. También cuenta lo que sucede durante su último año como interna en el colegio – lo que le da una pena inmensa puesto que no puede seguir haciendo estudios superiores por ser mujer–. El diario pasa además por sus primeros amores, su matrimonio con Raoul Dandurand, el nacimiento de su hija única, su aborto espontáneo y el fallecimiento de su padre. Después de este doloroso acontecimiento, la escritora pone fin de manera definitiva a su relato personal,

¹⁰⁰ En un artículo anónimo titulado “Canada’s Women Are Too Busy For Vote”, del año 1907 según Sophie Doucet, ya se trata del débil estado de salud de Marchand sin mencionar la enfermedad que padece desde hace más de diez años (2003: 38). En efecto, entre diciembre de 1895 y noviembre de 1897, Marchand interrumpe la escritura de su diario íntimo debido a su primer viaje a Europa (de cinco meses), durante el cual tiene que recibir un tratamiento de hidroterapia a cargo del doctor Ballet (Marchand 2000: 160). Según Edmond Robillard, el investigador a cargo de la edición del cuaderno personal de Marchand, esta habría sufrido, al igual que otros miembros de su familia, de insuficiencia renal, en su caso surgida tras un embarazo frustrado que la habría dejado aquejada de parálisis (261).

¹⁰¹ Fundado, entre otros, por Raoul Dandurand, este fondo de apoyo financiero a las familias de soldados mantuvo sus actividades caritativas de 1914 a 1923 (Morton 1999).

¹⁰² Como ya se mencionó, debemos a Edmond Robillard (1917-2007) la edición del diario íntimo de Marchand. Miembro de la Academia de letras de Quebec es autor de notables investigaciones sobre las familias Marchand y Dandurand, así como del fondo que se puede encontrar en los Archivos nacionales de Quebec (Marie-Madeleine Raoult, editora, en Marchand 2000: 7-8).

¹⁰³ Joséphine Marchand-Dandurand no escribió de manera asidua. Así, no apuntó nada en los años 1881, 1887, 1890-1894 y 1896.

que había sido emprendido para “descifrar el enigma que e[ra]”¹⁰⁴”, así como por la necesidad de tener un confidente íntimo para expresar sus preocupaciones y pensamientos –ligados al amor, la fe católica, el matrimonio, la maternidad, etc...–. Pero además, el diario es la prueba fehaciente del sentir y de la vocación literarios de esta mujer¹⁰⁵. En *Journal intime 1879-1900*, se asiste a los primeros pasos de Joséphine Marchand como escritora y a la curiosidad que ella despierta en una sociedad en la que una de las únicas autoras nacionales conocidas es Laure Conan, alias Félicité Angers¹⁰⁶. A través de la lectura de la obra autobiográfica se ve a una mujer muy exigente consigo misma que afirma no reflexionar demasiado sobre su porvenir y ser perezosa¹⁰⁷, un defecto bien femenino, según el patriarcado, y que se atribuye a sí misma varias veces, seguramente para atenuar lo ambiciosa y trabajadora que es, pues desarrolla numerosas actividades intelectuales y artísticas consideradas inadecuadas para su género: lecturas, creaciones literarias, crónicas, conferencias, publicaciones y representaciones de obras de teatro¹⁰⁸.

En las primeras páginas de su diario, Joséphine Marchand se proyecta en el futuro imaginándose soltera y contando a sus sobrinos la historia de su rechazo de un matrimonio con un buen partido, “un viejo soltero, hijo de Albión” (2000: 17). La escritora se interesa más por leer, estudiar y desarrollar sus talentos intelectuales y artísticos que por el matrimonio, quizás por proceder de una familia educada y amante de las artes. En estas páginas, subraya ella,

¹⁰⁴ “Peut-être qu’à force de m’analyser, je vais finir par me connaître et par déchiffrer l’énigme que je suis”, afirma Joséphine Marchand el 8 de octubre de 1882 (2000: 30). Espera así aprender a conocerse a través de un autoanálisis detallado en su diario íntimo.

¹⁰⁵ Joséphine Marchand escribirá: “Je prends ce soir une subite résolution: celle de tenir un journal, miroir de mes impressions. J’ai maintenant dix-sept ans [...]. Je deviens mélancolique et rêveuse, et ne me sens pas dans mon état normal. Le cœur a grand besoin d’aimer, mais il ne sait pas encore où se fixer. J’ai lu ce soir du Lamartine: les *Confidences* et *Grazielle*. Dans mon présent état d’esprit, cette lecture a eu chez moi l’effet du vent sur la flamme. Le sentiment dont je parle est celui que je ressens lorsque j’entends de la belle musique et ce que je ressens est peut-être ce qui anime les poètes: l’inspiration. Je voudrais alors traduire mes idées avec la plume, ou les confier à quelqu’un dans l’intimité; mais mon impuissance à rendre pleinement mes impressions, et l’absence du confident souhaité me paralysent. Voilà ce qui me décide à être mon propre confident, et à écrire mes pensées pour m’en amuser plus tard” (2000: 15).

¹⁰⁶ “C’est fort amusant d’entendre les gens autour de moi parler de mes talents littéraires. Il y a si peu de femmes qui écrivent au pays que ma signature a provoqué la curiosité des gens”, escribe Joséphine Marchand el 27 de julio de 1882 (2000: 22).

¹⁰⁷ Es un defecto que debe aprender a dominar Joséphine Marchand, según lo que declara ella en este pasaje: “L’avouerai-je, la paresse a mille chances de triompher sur l’ambition de donner au public mes essais littéraires. Je suis cependant résolue à dompter cette vilaine bête et à me mettre au travail” (17).

¹⁰⁸ Joséphine Marchand actuará ocasionalmente en las representaciones de sus obras de teatro. También lo hará su hija en *La Carte postale* y *Ce que pensent les fleurs* (173, 176).

[n]os jouissances sont celles de l'intelligence. Maman a une grande intelligence, beaucoup d'esprit, un excellent cœur et des sentiments nobles et relevés. Papa est très instruits, homme de lettres avec un esprit délicat et original. [...]" (39)

Así pues la autobiógrafa no piensa poder conocer un grado de felicidad mayor en pareja y afirma desilusionada: “Quant à ce bonheur extatique que la jeunesse, avec ses idées chimériques, prête à l'état conjugal... Point! – I do not believe in that!” (25). Racional, Joséphine Marchand no cree en cuentos de hadas ni recrea expectativas respecto a su futuro. Al contrario, prefiere vivir sin anticipar ni prever nada (48), más preocupada por cultivar su cerebro que su corazón (47). La autora presenta una viva resistencia frente a la vida conyugal, que considera como un desenlace fatal, calificativo que suele emplear a lo largo de su diario (52). Después de asistir a la boda de su amiga, decide aplazar su matrimonio (24). A su modo de ver, casarse es sinónimo de locura (33) y es poco inspirador. Marchand ve más encanto en la música y las bellezas de la naturaleza que en el matrimonio. Muestra su indignación frente a esta institución tradicional que considera como una cárcel que impide la libre expresión poética de la inspiración. A su modo de ver, casarse compromete el talento artístico, limitando el acceso al imaginario ficcional, algo que ella juzga inaceptable, puesto que encuentra mucho placer en la creación literaria (27). En efecto, varias veces afirma descuidar su diario íntimo por consagrarse a sus trabajos literarios, mostrándose muy orgullosa de poder publicar crónicas o relatos y de estrenar obras teatrales gracias a la influencia de su padre. A pesar de que dice tener una “ligera inclinación hacia la literatura” (17), minimizando así la importancia de esta actividad en su vida, entendemos que esta actividad ocupa un lugar predilecto en su existencia. Sus numerosos éxitos, sin emocionarla mucho¹⁰⁹, la animan a seguir escribiendo y responder a la demanda de periódicos. Ella misma se sorprende de su propia audacia (21), considerando que “no tiene grandes talentos para prosear sobre nada” (31) y que ha de mejorar su estilo, tal y como le sugiere su padre (22). No obstante, Joséphine Marchand es consciente de su facilidad para escribir y se deja seducir por el efecto que produce en ella tomar la pluma para indagar en sus pensamientos (36). Son momentos de gracia en los que la autora trata de concentrar sus facultades en un objetivo supremo, la búsqueda constante de un mundo mejor

¹⁰⁹ Joséphine Marchand señala: “Mes articles obtiennent quelque succès, paraît-il. M. Mercier prétend que le dernier, fait pour ma mère, est excellent. Ce succès dépasse mes espérances, mais cela ne me touche guère. Tant il est vrai qu'on n'est jamais heureux ici-bas. Oh! je ne suis pas malheureuse, au contraire!... je crois que j'ai tout ce que mon esprit paresseux daigne désirer; mais je suis rarement heureuse jusqu'à l'enthousiasme. Tout passe sans me toucher, en m'effleurant seulement [...]" (2000: 35).

(19) y, para ella, estos momentos privilegiados de reflexión y creación no se pueden vivir casada. Sin embargo, la escritura de su diario se corresponde con un período en el que se siente cambiar, convirtiéndose en una persona tranquila, reservada¹¹⁰, abstraída por los estudios; su carácter intelectual la hace ser apreciada por las personas instruidas, de ahí que lo fomente (21). Además, poco a poco, parece reconciliarse con la idea de su eventual matrimonio con Raoul Dandurand:

J'ai toujours eu des préventions très marquées contre le mariage, mais je commence à me demander si elles ne s'atténuent pas; ce qui est plus grave, la pensée d'un mariage avec lui ne semble pas m'effaroucher. Je ne dis pas qu'elle me sourit, mais elle m'effraie moins. (23)

Con Dandurand, a quien llama en principio “monsieur D.”, la joven comparte la pasión por la política y por los líderes republicanos franceses. También confiesa más adelante:

Ce sont les précieuses qualités de son cœur qui me gagnent et me subjuguent petit à petit. J'aime ses idées, ses goûts, ses aptitudes, ses manières, ou plutôt sa manière d'agir dans l'ordre ordinaire des choses. Il y a entre nous trop de sympathies qui se révèlent sans cesse, pour que nos âmes n'aient pas été faites l'une pour l'autre. Sans me l'avouer, sans même le ressentir vivement, je crois qu'il m'est cher. (35)

No obstante, Joséphine Marchand no idealiza su relación y aborda, en ocasiones, las diferencias que existen entre ellos. Por ejemplo, lamenta el hecho de que el “distinguido abogado” (45) no tenga independencia frente a ella (28) y, también, considera que su opinión sobre el destino de la mujer es una ofensa. Raoul Dandurand estimaba que el matrimonio es el horizonte último de la existencia de la mujer, mientras que para los hombres resulta accidental y accesorio, pues sus esperanzas y ambiciones son superiores. Para Joséphine Marchand, al contrario, la carrera pública es un complemento a la actividad de la mujer en el hogar (29), y el matrimonio es, de cierta manera, una trampa para mantener a la mujer en la pasividad. Además de este tipo de diferencias, Joséphine Marchand duda de su capacidad de poder amar a Dandurand, de consagrarse totalmente a él, por ser ella de naturaleza fría hasta el egoísmo (45), insensible (30, 31, 37), indiferente (36), sin nada en el alma (37). Admite que todavía no ha logrado transmitir a Raoul Dandurand su amor –que se le ha revelado después de una larga ausencia de este (40)– debido a su carácter independiente y a su espíritu orgulloso y revolucionario (50). Así, el diario nos deja ver a una Joséphine Marchand ambivalente frente al matrimonio; su retrato es el de una iluminada:

¹¹⁰ Respecto a su reserva con los demás, Joséphine Marchand afirma: “la réserve de timidité ou de discrétion dont j'use, paraît parfois de la froideur; en outre j'ai raison de croire qu'on me juge distante et froide au premier abord – quoique je n'ai jamais l'intention d'être telle, au contraire” (2000: 86).

Crescendo, diminuendo, cre..cen... Alternatives de chaleur et de froideur dans mes sentiments. Les deux termes sont exagérés. Au lieu de *chaleur*, inclination momentanée. À la place de froideur, je dois dire, *indifférence*. Je suis désolée de la mauvaise conformation de mon cœur. (31)

Confundida por sus sentimientos, la escritora espera descubrir quién es analizándose. Indecisa frente a su porvenir, observa a las parejas de su medio y sabe que antes de comprometerse de manera irrevocable debe reflexionar seriamente (29). Necesitada de reflexión y sintiendo su fe vacilante, Joséphine Marchand emprende un retiro en el Sagrado Corazón de Jesús, con el objetivo de decidir sobre su vocación.

Su diario del retiro da muestras de su deseo de redescubrir su sólida fe cristiana, así como de huir de todo lo que pudiera alejarla de Dios e impedirle progresar en su difícil, pero necesaria conversión¹¹¹. De acuerdo con el discurso hegemónico, la autobiógrafa piensa que por ser mujer, es decir, por ser frágil, inconstante e inferior, debe tener como objetivo principal el de remitirse a Dios –y no a los hombres y a sus pensamientos impíos (63)–, pues este es el único que puede dar felicidad y paz a su alma¹¹². Después de su ejercicio de meditación y de su encuentro con su confesor, el padre Charaux, Joséphine Marchand vuelve sobre el tema del matrimonio, pensando obviamente en Raoul Dandurand, quien está cerca de los *Rouges*, una asociación progresista de tradición anticlerical y de espíritu liberal europeo, estrechamente ligada a la masonería.

Si j'épouse un homme qui n'est pas fervent chrétien, il faudra m'assurer d'avance, non seulement de sa neutralité quant à ma liberté et à mes convictions religieuses, mais aussi de sa promesse de ne m'en détourner par aucun moyen indirect. Il me faudra être certaine aussi qu'il pratiquera la religion catholique et qu'il fera tout en son pouvoir, et cela en tout honneur et consciencieusement, pour la faire régner en souveraine dans sa famille. Je vais le promettre solennellement au Sacré-Cœur de Jésus. Je devrai me résigner à n'importe quel sacrifice, si je ne suis pas moralement convaincue qu'il en sera ainsi. (63)

Sin embargo, el padre Charaux no piensa que Joséphine Marchand pueda convertir a su prometido. Para él, Raoul Dandurand representa una grave amenaza para su fe católica. Como confesor, le desaconseja el matrimonio y le pide, como el padre Turgeon, que extienda tres

¹¹¹ Joséphine Marchand sufre dificultades para meditar y explica en este sentido: “C’est chose assez facile pour les âmes avancées dans la vie mystique, mais mon cœur mondain, profane et dissipé y perd son latin complètement” (2000: 59).

¹¹² He aquí su razonamiento: “Les créatures, quelques parfaites qu’elles semblent, sont trop fragiles, trop inconstantes pour qu’on mette en elles seules les espérances et le bonheur de son âme immortelle. Elles peuvent être les accessoires qui conduisent à Dieu et qui aident à la perfection de la vie, mais le but principal, l’axe sur lequel s’appuient tous les mouvements et les aspirations de l’âme, doit être l’Être immuable, suprême et créateur qui, Lui, donne seul à l’âme le bonheur et la paix parfaite” (62).

días su retiro para poder tomar una decisión sabia: “Et que croyez-vous que deviendra votre foi en la société d’un impie? et celle de vos enfants? Les enfants sont, le plus souvent, sous l’influence du père que de la mère, surtout les garçons” (64). No obstante, este argumento no convence a Joséphine Marchand que piensa sin ninguna duda que, al contrario, la madre tiene influencia en la educación de los hijos. Lo más importante para ella es ser piadosa y creyente (64). Además, no siente especial predilección por Charaux, que no demuestra benevolencia ni estimula su tranquilidad de espíritu. Tras los tres días pasados en el convento de Sault-au-Récollet, Marchand no siente que se hayan producido cambios concluyentes en su alma y confiesa que todavía está lejos de haber alcanzado cierto desarrollo espiritual. Sin embargo, la escritora está totalmente determinada a poner su suerte en manos de Dios, convencida de que de esta manera nunca será decepcionada. Tiene la firme voluntad de llegar a ser una buena cristiana, incluso a costa de grandes sacrificios. Así, por ejemplo, el 21 de marzo de 1884 quedará en su memoria como uno de los días más angustiosos después de haber prometido al padre Charaux “no casarse con Raoul Dandurand sin estar moralmente convencida de que será un buen y verdadero católico” (67). Su futuro se encuentra sumido en la incertidumbre y piensa seriamente en olvidar toda posibilidad de matrimonio con Dandurand, quien está muy influido por su socio y amigo, el abogado Joseph Doutre, reconocido por su ateísmo radical¹¹³. Para Marchand, Raoul Dandurand no tiene una fe profunda, pese a que sea practicante, pues asiste a misa y comulga en Pascua. Por lo tanto, aun imaginando este destino con temor, Joséphine Marchand no excluirá la eventualidad de abrazar la vocación religiosa en la orden del Sagrado Corazón de Jesús, tal y como le sugiere el padre Charaux. Sin embargo, Dandurand será capaz de convencerla de que la influencia de Doutre sobre él es nula y de que él modificará su disposición religiosa con el fin de emprender una nueva vida con ella. Este episodio de la vida de Marchand recuerda el de Acosta a la hora de casarse. Cada una logró cambiar las inclinaciones religiosas de su futuro esposo, una muestra de su ascendiente sobre el ser amado.

¹¹³ Periodista, escritor, abogado y uno de los más notables dirigentes del partido Rouge, Joseph Doutre era el primo del padre de Raoul Dandurand. Este último conoció el medio liberal francocanadiense gracias a su tío, François Doutre, partidario del jefe de los patriotas Louis-Joseph Papineau.

El 4 de noviembre de 1885, día de su cumpleaños, Raoul Dandurand se hará un regalo: aun conociendo la aversión de Joséphine Marchand por el matrimonio, le pedirá la mano a su padre. La diarista se mostrará entusiasmada y optimista frente al porvenir:

Que je vais être heureuse avec un aussi parfait et aussi intelligent compagnon, qui saisira ce qui manque à mon esprit et qui travaillera à réparer ces lacunes, à m'améliorer, à m'instruire, à remplir ma vie et à me la rendre douce et délicieuse. Voilà la peinture que je me fais de mon bonheur futur. (102)

En este pasaje, al igual que Soledad Acosta, Marchand parece haber interiorizado el discurso de la inferioridad de la mujer, de ahí que se describa como un ser imperfecto respecto a su novio, que aparece idealizado. Las supuestas cualidades de su nuevo prometido la incitan a superarse a sí misma: “Mes dispositions actuelles sont de ne pas suivre le chemin battu par *tout le monde*” (117). Esta es su ambición. La que se dice de naturaleza excéntrica¹¹⁴, con poca confianza en sí misma, una contradicción en sí, muestra aquí su fuerza de carácter y su determinación para seguir un camino muy distinto al de la mayoría de las mujeres de su clase social. Sin embargo, el fracaso de matrimonios de personas conocidas (102-103) y el ver a los hombres representados como “verdugos sonrientes de las mujeres” (123) la incitan a considerar ridículo pensar en el matrimonio como un estado ideal y poético¹¹⁵. Quizás sea debido a su carácter independiente (97) que a la hora de casarse, Joséphine Marchand siente un “lack of enthusiasm” (129), una apatía del corazón (130). Sin embargo, está segura de que una vez casada amará a su esposo más que nunca. La boda se celebrará el 12 de enero de 1886 (133) y la luna de miel tendrá lugar en Nueva York (135).

Tras su matrimonio, Joséphine Marchand-Dandurand afirma estar feliz, estar viviendo el amor tal y como lo había imaginado, compartiendo horas de puro placer intelectual con el ser querido, cuya militancia en diversas luchas sociales ella admira: “Nous menons une vie très poétique et très gentille qui nous laisse parfaitement heureux et tranquilles” (140). No obstante, teme la llegada de hijos. Patricia Smart señala que la autora muestra aborrecimiento hacia los aspectos físicos del matrimonio, producto probablemente de la educación jansenista

¹¹⁴ Algunas veces Joséphine Marchand se describe como mujer de carácter excéntrico y, en particular, después de haber compartido con unas señoras de la mundanidad un viaje a Shawinigan. Supone ella que estas no la han apreciado por esta razón: “je suis une excentrique un peu sotté, je crois, et qui se tient trop sur la défensive peut-être” (2000: 91).

¹¹⁵ Joséphine Marchand desea suscitar aprecio en los hombres (99), pero pretende ser indiferente con los seductores. Sin embargo, admite que hubo una excepción: el doctor Guillaume, quien la admiraba y por quien se sintió atraída, a pesar de que, en su opinión, había una “disparidad de inteligencia” entre ambos (56).

de la época victoriana (2014: 235). Sin embargo, acepta esta prueba, que considera humillante, pero necesaria: “Se résigner, fermer les yeux, vivre autant que possible par l’intelligence au détriment de la matière, c’est la recette pour ne pas mourir de dégoût” (2000: 123). Para ella, los hijos representan un peligro para la felicidad de la pareja y al hablar de ellos utiliza adjetivos peyorativos: “pequeños déspotas sobrevenidos”, “pequeños arruina-todo”, “intrusos” o “pequeñas raleas”¹¹⁶. Con estos pequeños en el paisaje, desaparece, a su modo de ver, el romanticismo en la relación amorosa (141). Joséphine Marchand-Dandurand aprovecha entonces su vida de joven casada y sigue mandando artículos al periódico de su hermano Gabriel, *Le Ralliement*, una publicación francófona de los expatriados en Estados Unidos. Continúa también con la escritura secreta de su diario íntimo, a pesar de que la descuida al pasar el verano en la casa paterna debido a su embarazo, y termina por suspenderla durante un año y medio tras dar a luz a Gabrielle, también llamada Gaby o Bébelle. A pesar del amor que siente por su hija, Marchand-Dandurand confiesa que esta no era indispensable para su felicidad (145). Sin embargo, admite que su dicha conyugal se mantiene intacta a pesar del nacimiento de su hija: “Notre bonheur nous rend horriblement égoïstes. Le monde, les obligations sociales nous pèsent. Les visiteurs, sauf quelques rares privilégiés, sont des importuns” (146). Solo la cocinera, la nodriza Rose, Gabrielle y Raoul habitan la privilegiada burbuja de felicidad de Joséphine Marchand-Dandurand: “una felicidad modesta, pero completa” (159), según ella.

Poco después la escritora afirma haber vuelto al recuento cotidiano de su vida. Confiesa haberle dicho a su esposo que había quemado el diario para así no tener que mostrárselo¹¹⁷. La escritora piensa que el cuaderno íntimo la divertirá cuando tenga cuarenta años y pueda recordar los sentimientos vividos en su tumultuosa juventud, así como extraer lecciones útiles para la educación de sus hijos, a los que quiere transmitir esta práctica de escritura íntima¹¹⁸ (144). También es la ocasión para ella de confinar recuerdos o acontecimientos notables de su

¹¹⁶ Mi traducción de “petits despotes survenus” (Marchand-Dandurand 2000: 105), “petits gâte-tout” (141), “intrus” (142) y “petite[s] engeance[s]” (145).

¹¹⁷ La autobiografía confiesa: “J’ai fait un énorme mensonge à mon bon ami. Je lui ai dit que j’avais brûlé mon *Journal*. Sa curiosité et son intérêt m’inquiétaient. J’avais peur qu’il ne prît à cœur toutes les tergiversations et les maussaderies qu’il contient” (102). Y, más adelante, agrega respecto a este tema: “Je lui ai promis de ne pas détruire le premier volume de mon *Journal*, comme il croit que les autres l’ont été; à la condition qu’il n’insiste jamais pour le voir, qu’il attende que je lui montre de mon plein gré” (128).

¹¹⁸ En efecto, Joséphine Marchand-Dandurand afirma: “Je veux habituer tout de suite, Gaby, maintenant qu’elle sait un peu écrire, à faire son *Journal*” (153). Y piensa en su hija, escribiendo su diario íntimo (180).

vida, como la elección de su padre como Primer Ministro de Quebec o el nombramiento de su esposo como senador. Además, anota en su diario sus progresos en el mundo de las letras, tales como la publicación de sus artículos en *L'Électeur* y el éxito, en Quebec, de la representación de su obra de teatro *Quand on s'aime, on se marie*, que le valió la consagración literaria, consagración que se materializa al ser nombrada de manera unánime en los periódicos “mujer de letras”. Sin embargo, aun con esta afortunada coronación, Joséphine Marchand-Dandurand sigue menospreciándose, pretendiendo que no tiene las cualidades de una buena escritora:

Outre que mon instruction est plus qu'incomplète, je n'ai pas la clarté d'esprit, la puissance et l'étendue de conception pour un ouvrage de longue haleine. J'ai quelques penchants à la philosophie, une certaine facilité de style, peut-être une espèce d'originalité de penser et d'envisager les choses, qui me rend propre à la chronique. Je ne suis pas spirituelle et il me faut une bonne idée féconde en points de vue, apte aux développements pour rédiger quelque chose. Je fais justement publier mes *Contes de Noël* que j'ai réunis en volume. Raoul publie également et simultanément un traité de droit pénal avec Charles Lanctôt. Ainsi, nous voilà tous deux *auteurs*. Mon mari vient de me donner la grande encyclopédie Larousse. J'en suis enchantée. Dans la compagnie de cet illustre et savant monsieur j'espère m'instruire sur une foule de points, où je sens mon ignorance et la regrette. (152-153)

De nuevo, encontramos una escritura híbrida cuando la autobiografía describe inicialmente su ignorancia y su incapacidad como autora de talento, para luego hablar con orgullo de su nueva publicación y afirmar que ella y su marido son iguales, es decir, dos autores. Así, la escritora expresa su convicción de tener las mismas capacidades que él para escribir, aunque al final vuelva a expresar su sentimiento de inferioridad frente a los conocimientos de su ilustrado esposo quien, afortunadamente, la instruirá. Es este un discurso parecido al de Soledad Acosta, salvo que esta no había publicado todavía al escribir su diario íntimo.

Joséphine Marchand-Dandurand publica y se dedica intensamente durante cuatro años al periodismo, campo en el que se siente más segura, antes de fundar su revista *Le Coin du feu*, creada para elevar el nivel intelectual de las mujeres.

C'est bien cette émancipation intellectuelle que je tentais en fondant *Le Coin du feu*. La sphère que m'ouvrit le Conseil National des femmes [...] me donna l'occasion de faire valoir mes idées sur la nécessité de la culture intellectuelle et celle d'apprendre notre langue. (165)

Esta primera publicación femenina de Quebec debe ser interrumpida para que Marchand-Dandurand se consagre a la educación de su hija, quien requiere lecciones de francés y de

catecismo¹¹⁹. Con todo, su nueva ocupación no le impide continuar emitiendo su opinión sobre diversas realidades. En efecto, este período se corresponde con sus primeros pasos como oradora en las asambleas del Consejo Nacional de las mujeres (166-173), en las que conoce el éxito al tomar la palabra sobre diversos temas, como la utilidad de los círculos literarios, la cuestión de los criados, la misión del periodismo canadiense, la lengua francesa y la igualdad entre hombres y mujeres, entre otros. También en esta época, Joséphine Marchand-Dandurand pone en marcha su famosa obra de libros gratuitos (205, 211, 221-222), viaja con su marido a Washington para encontrarse con el presidente McKinley en la Casa Blanca (203-204), anticipa su participación en la Exposición Universal de París (160) y recibe el título de *Officier d'Académie* por su trabajo en la conservación del francés: un doble honor para ella puesto que es la primera mujer que obtiene esta mención. Ella misma apunta: “ma vie n'est pas trop banale pour une vie canadienne et mes journées sont bien remplies. Elles sont surtout heureuses” (201). En este sentido, la escritora ve satisfecha su ambición de desempeñar un papel importante en la sociedad (192) y de contribuir al progreso de su “pobre país” (213): “Nous sommes vraiment arrivés, Raoul et moi, à un joli degré de puissance, pour le bien public. Rien ne m'est refusé de ce que je demande, soit pour les journaux, soit au Gouvernement, soit aux hommes publics” (211).

En Marchand-Dandurand encontramos una mujer emprendedora y ambiciosa que ha sabido alcanzar cierta fama y poder político; una mujer que tiene la firme convicción de que la actividad y el trabajo son siempre medios de avance social (226). Joséphine Marchand-Dandurand habría podido ser delegada del Consejo de las mujeres de Canadá en el Congreso internacional de mujeres, en Inglaterra, donde habría pronunciado un discurso delante de todas las feministas del mundo, pero su delicada salud le impidió asistir. Por falta de tiempo, decide dejar la escritura de su diario con una última entrada que rinde homenaje a su padre, fallecido en el año de 1900. Este fue un modelo para ella por haber trabajado a lo largo de su vida por el pueblo, pero con total desinterés por el poder. Con esta última entrada del 1 de noviembre de 1900, Joséphine Marchand-Dandurand termina el relato del proceso de una mujer ilustrada, amante de las artes y de las letras, que puso el conocimiento en el centro de su vida y relegó el tema del amor. Para Marchand-Dandurand el desarrollo intelectual era necesario para adquirir

¹¹⁹ Una vez su hija ingresa en un internado (1898), Joséphine Marchand-Dandurand se siente liberada de su carga de educadora, “libre de [sus] movimientos” (2000: 205-206).

una cierta autonomía y poder participar en la construcción de un mejor mundo. La principal función del diario de Marchand-Dandurand es la de reflexionar sobre la condición del matrimonio y su impacto en la vida de la mujer (Smart, 2014: 229). Cuando la autora se convierte en esposa y madre, no cesará en su empeño de continuar siendo una mujer activa en la escena pública, comentando la actualidad del país en sus artículos y dando abiertamente sus opiniones sobre la sociedad que la rodea. Gracias a su padre, a su esposo y al Conseil National des Femmes, la escritora entrará en contacto con personas influyentes en la esfera política y cultural, lo que constituye un capital social importante que, a lo largo de su vida, le permitirá realizarse, siguiendo sus pasiones, convicciones e inspiraciones. Su diario íntimo, al igual que el de Juana Manuela Gorriti y el de Soledad Acosta, es la expresión de un yo interior romántico, idealista y ambivalente frente a su condición de mujer. Su interés está, entre otros, en la hibridez de su relato y en la cualidad performativa del lenguaje, aspectos en los que profundizaremos más adelante.

4. Tres escritoras frente a su tiempo

En este primer capítulo, hemos presentado el retrato y autorretrato de tres autoras que comparten un *habitus* semejante en ámbitos geográficos diversos. Nuestro objetivo ha sido el de sentar las bases para una mejor comprensión de la emergencia de sus textos, así como para aproximarnos a su visión del mundo y a su posicionamiento en la sociedad. La investigación biográfica ha permitido destacar experiencias comunes de las intelectuales, como la de pertenecer a la élite comprometida cultural y políticamente, lo cual les proporcionó una educación privilegiada, con acceso a la Ilustración europea (la cultura francesa, en particular), y les facilitó la apertura de nuevos horizontes gracias al aprendizaje de lenguas extranjeras y a los viajes. Este estimulante medio social les permitió también frecuentar salones literarios y conocer a personajes importantes que desempeñaron un papel determinante en su entrada en el debate público, contribuyendo indirectamente a su éxito, publicándolas o invitándolas a participar en distintos eventos, dándoles la posibilidad de expresarse sobre varios temas. En este sentido, podemos decir que las escritoras pertenecen a una clase privilegiada, pues cuentan, entre otras características propias de este grupo social, con el trabajo de criadas. Esta experiencia es evocada en los cuadernos personales de Gorriti (al hacer referencia a su infancia) y de Marchand, mientras que Acosta no hace mención de la presencia de domésticos

en su casa, aunque es muy probable que los haya tenido. Por lo tanto, comparten un *habitus* de clase similar, según la definición de clases de Bourdieu:

[...] ensembles d'agents occupant des positions semblables qui, placés dans des conditions semblables et soumis à des conditionnements semblables, ont toutes les chances d'avoir des dispositions et des intérêts semblables, donc de produire des pratiques et des prises de positions semblables. (1984: 4)

Ávidas lectoras, las bibliotecas paternas, especialmente en el caso de Juana Manuela Gorriti y de Joséphine Marchand, les permitieron el acceso directo a fuentes de conocimiento y facilitaron una formación, hasta cierto punto, autodidacta. Como patrón de clase, las escritoras pasaron de un padre a un marido con ascendencia social, un marido que amaban y que habían elegido. Su matrimonio no fue arreglado como el de muchas parejas de la época. Casadas con hombres de Estado, las tres mujeres asistieron directamente a los diversos acontecimientos políticos de su pueblo, militando a favor de las ideas liberales que compartían con sus respectivos maridos¹²⁰. Estos elementos hicieron que Joséphine Marchand-Dandurand, Soledad Acosta de Samper y Juana Manuela Gorriti, a pesar de ser madres y esposas, y de vivir ciertas penalidades¹²¹, alcanzaran una cierta independencia laboral y estuvieran en condiciones de participar de modo estratégico en el debate público. De esta manera, la escritura fue para ellas un espacio público de participación social en el que discutieron aspectos relacionados con la discriminación de género. Las tres autoras lograron constituirse una importante red social transnacional y hacerse una reconocida reputación, que las llevó a ser apreciadas y solicitadas para intervenir en la escena pública como literatas, periodistas o delegadas. Esta imagen pública constituye, sin duda, un capital simbólico considerable.

En su diario íntimo, las escritoras muestran su determinación por desafiar las reglas e intentar ocupar un espacio en una sociedad dominada por hombres que tradicionalmente ha excluido a la mujer de la vida pública. Conscientes de su valor y de su inteligencia, las escritoras expresan su indignación frente al rol pasivo que les atribuye el sistema patriarcal,

¹²⁰ Soledad Acosta de Samper y Juana Manuela Gorriti conocieron conflictos bélicos en los que combatieron sus esposos. Joséphine Marchand-Dandurand no vivió la guerra de cerca, pero siguió el conflicto de los mestizos en el oeste canadiense (1885) y la Primera Guerra mundial.

¹²¹ Pensamos, entre otros, en el asesinato del marido de Gorriti, en el encarcelamiento de José María Samper o en la muerte de los hijos de las autoras. Asimismo, Gorriti y Acosta de Samper tuvieron algunos problemas financieros, mientras que Marchand-Dandurand no parece haber sufrido tales dificultades en el transcurso de su vida. Sin embargo, no dejará de trabajar, de involucrarse en diversas causas sociales, hasta que se manifiesten graves problemas de salud. Gorriti, por su parte, se mantendrá activa a pesar de un frágil estado de salud.

que limita y cercena sus ambiciones, condenándolas a ser madres y esposas exclusivamente. Sin embargo, Soledad Acosta y Joséphine Marchand acaban cediendo a la presión social, aunque sin renunciar a su instrucción y a una cierta autonomía. Presentan así una visión ambivalente frente a la condición femenina y exhiben las contradicciones que surgen entre el arraigado deber social de la mujer (como madres y esposas) y su fuerte deseo de libertad de acción¹²². El sentimiento de esta contradicción va variando en el tiempo, y la reflexión escrita sobre este cambio, a través de los diarios, se convierte en una actividad significativa para las autoras. El diario íntimo se convierte en su único interlocutor posible en la discusión sobre sus ambiciones sociales. De carácter reservado, en apariencia frías e indiferentes, diferentes a las mujeres de su edad, Gorriti, Acosta y Marchand afirman haber encontrado en la escritura un espacio de introspección y auto-exploración.

El diario es también un espacio en el que se expresa el discurso oficial, internalizado a pesar de ser negativo para el sujeto femenino. En efecto, cabe considerar igualmente el cuaderno personal como el producto de una mediación social que lo organiza y lo moldea, desde un punto de vista sociológico (Hurtubise 1993: 161). Así, haciendo uso de una retórica performativa, las autoras se descalifican como intelectuales y escritoras en un ejercicio escritural que paradójicamente desmiente dicha afirmación, paradoja frecuente en las diaristas de la época que la filóloga española Arriaga interpreta como estrategia para obtener *captatio benevolentiae* del interlocutor y así dar a entender su posición de inferioridad y su deseo de emancipación. Esta fingida modestia “implica precisamente el reconocimiento de la superioridad del otro” (Ludmer 1985: 48). Escribirse devaluándose sería, de cierto modo, una manera de empezar a existir de verdad tanto para sí mismas como para los demás, partiendo de las condiciones de desigualdad que sufren como mujeres (2001: 119); una manera de “allan[ar] el camino para su legitimación como creadoras” (Agudelo Ochoa 2011).

Tal y como marca la tradición de sus países, las autoras mantienen viva una ferviente fe católica y se adentran en estudios teológicos y ejercicios espirituales con el fin de conocerse mejor y descubrir su verdadera vocación. Junto a sus respectivas parejas, estas mujeres van descubriendo su personalidad y haciéndose más seguras, al mismo tiempo que desarrollan sus

¹²² A través de su estudio de escritos íntimos latinoamericanos, Silvia Molly observa en los sujetos autobiográficos, hombres y mujeres, una tendencia a la vacilación (1996: 14-15). En cuanto a Béatrice Didier, esta afirma que la doble personalidad es un *topoï* recurrente en la escritura íntima (1976: 120).

capacidades intelectuales. Así, por ejemplo, Juana Manuela Gorriti, quien está al final de su vida cuando escribe *Lo íntimo*, hace el balance de su existencia en virtud de las empresas socioculturales que acometió de manera independiente. Acosta y Marchand, por su parte, participan en el desarrollo de sus países desde su posición de mujeres intelectuales. El anhelo de ellas es el de tener un impacto en la sociedad, como lo tuvieron sus padres. En este sentido, observamos que las autoras toman como modelo de comportamiento el paterno, frente al materno, que hubiera sido el modelo tradicional que seguiría la mayoría de las mujeres de la época. Así, en cada uno de los relatos autobiográficos se expresa la inscripción de las autoras en la estela paterna, al mismo tiempo que se rechaza el universo doméstico de la madre, es decir, el único lugar destinado a la mujer en la sociedad patriarcal (Arriaga 2001: 83). En efecto, las autoras buscan un campo de acción más amplio, desean generar transformaciones colectivas. No quieren quedar descartadas de la vida pública en virtud de su género, por lo que tienen que hacer uso de la creatividad para negociar su participación en una sociedad que, en principio, prefiere prescindir de su participación pública. Para ello, estas mujeres van a asumir identidades alternativas que quedan reflejadas en sus cuadernos íntimos, al afirmar que no son ellas mismas en presencia de los demás, que no muestran su verdadera cara si no es frente a la hoja en blanco. Sin embargo, su personalidad tampoco es revelada totalmente en sus diarios, pues ellas se presentan como un sujeto sin fronteras bien claras, un sujeto que se define a través de voces plurales, en las conexiones y encrucijadas de lo personal y lo colectivo, es decir, un sujeto que se describe de manera híbrida. Los diarios expresan la difícil tarea de construir una identidad que ha sido tradicionalmente negada o definida en negativo. La escritura íntima constituye un proceso de superación del “riesgo de aniquilación del sujeto decimonónico” (Mesa Gancedo 2010: 927), manifestando la ambición que las autoras tienen por salir de la alienación, lo cual es un rasgo romántico propio de la época (Kirkpatrick 1991: 37). El diario, como espacio de reflexión, representación y lucha, abre la puerta a expresar el deseo de liberación de las sofocantes convenciones sociales. Escribir sobre sí mismas les permite a las mujeres reconocer su cuerpo como territorio político, es decir, como territorio con una historia, una memoria, unos conocimientos: un cuerpo que puedan habitar realmente, “a partir de [su] decisión de re-pensar[se] y de construir una historia propia desde una postura reflexiva, crítica y constructiva” (Gómez Grijalva 2014: 264-265). Escribirse las hace dueñas de su propia realidad y, por lo tanto, gozan del gesto transformador adoptado, un gesto de

amor. Para parafrasear a Cixous, las autobiógrafas escriben, sueñan, gozan, son soñadas, gozan, escritas (1977: 61).

Inicialmente, Soledad Acosta y Joséphine Marchand escriben para ellas mismas, y solo posteriormente consideran la posibilidad de que otras personas estén interesadas en leer sus escritos. Juana Manuela Gorriti, por el contrario, emprende su relato autobiográfico con el fin de ser publicada y de que su experiencia quede inscrita en la memoria colectiva. La transmisión de saberes femeninos constituye, de cierto modo, la misión de las tres diaristas que demuestran, a través de la escritura de un yo interior en constante movimiento, su capacidad como mujeres para crear y pensar un mundo más justo. Como expresa Cixous, la escritura puede ser una práctica de la pasividad más grande, sin embargo, para las mujeres

[c]ette passivité-là est notre manière active – en vérité – de connaître les choses en nous laissant connaître par elles. Tu ne cherches pas à maîtriser. [...] Mais à transmettre : à faire aimer en faisant connaître. Toi, à ton tour tu veux affecter, tu veux réveiller les morts, tu veux rappeler aux gens qu'ils ont pleuré d'amour jadis, et tremblé de désirs et qu'ils étaient alors tout près de la vie qu'ils prétendent chercher depuis sans cesser de s'éloigner d'elle. (Cixous 1977: 61-62)

Transmitir para que otras mujeres se sientan vivir de verdad, cambiando el curso de su existencia: tal es el deseo de Gorriti, Acosta y Marchand al tomar la pluma. Este deseo es lo que nos revela la lectura de sus diarios íntimos, así como el análisis de su experiencia biográfica. Su *habitus* predispone a las autoras a defender ciertos ideales –de los que iremos dando cuenta en los capítulos siguientes– cuyos principios estructurantes emanan de las estructuras objetivas del mundo social (Bourdieu 1984: 6), es decir, del aparato dominante masculino principalmente. Las intelectuales entrarán en conflicto con el patriarcado y lucharán por cambiar el orden de las cosas. Como agentes sociales, tratarán de difundir su visión del mundo y de legitimarla, gracias a un *habitus* generador de estrategias (Bourdieu 1986: 119). A continuación, nos detendremos a explorar los discursos de las tres autoras estudiadas y analizar las estrategias que emplean para emitir sus ideas de manera encubierta. Examinaremos, asimismo, cómo las autoras intentan reequilibrar el sistema en función de la mujer, sin hacer demasiado ruido.

Capítulo 2. El discurso de las escritoras de literatura íntima

De acuerdo con las palabras de Béatrice Didier, quien sostiene que la soledad crea un espacio de silencio y de libertad en el que el yo se siente existir de verdad como sujeto social (1976: 89), podemos afirmar que la experiencia del retiro es constructiva para las autoras a las que dedicamos nuestro estudio. Escribirse desde la intimidad y soledad de su cuarto pone en marcha un proceso de construcción de la autonomía; da lugar a la reflexión, a la creación, al desarrollo de un pensamiento crítico y abierto que conecta con el otro, con lo fragmentario: un pensamiento que despierta la duda, un pensamiento en perpetua transformación, según el contexto. El suyo es el del siglo XIX que, a primera vista, parece oscuro y limitante para las mujeres, sometidas a normas precisas, instauradas por el patriarcado. Sin embargo, como indican Fraisse y Perrot, este período no solo se corresponde con una época de sometimiento del supuesto sexo débil, puesto que este siglo marca el despliegue del feminismo, el “hijo no querido de la Ilustración”, en expresión de Amelia Valcárcel, por haberse apropiado la idea de igualdad (2000: 116). En este momento de la historia en el que la modernidad cambia la perspectiva de la vida femenina, todo es posible:

[...] est rendue possible une position du sujet, individu à part entière et actrice politique, future citoyenne. Malgré l'extrême codification de la vie quotidienne féminine, le champ des possibles s'agrandit et l'aventure n'est pas loin. (Fraisse y Perrot 1991: 13-14)

Si la vida de las mujeres se está transformando en una época que coincide con la construcción de la memoria colectiva nacional y con el surgimiento de modelos morales de ciudadanía, son varias las interrogantes que surgen: ¿cómo viven ellas este proceso? ¿qué piensan de la transformación de la nación? ¿cuáles son sus preocupaciones y sus aspiraciones? ¿consienten en someterse a las normas impuestas? Las respuestas a estas preguntas son difíciles de encontrar en función de las fuentes existentes y se presenta el problema de identificar con claridad aquello que constituye una práctica de resistencia (Fraisse y Perrot 1991: 15). Sin embargo, los diarios íntimos exponen las reflexiones de las mujeres sobre su época: detrás de las figuras individuales de las autoras se manifiestan dimensiones colectivas relacionadas con la situación de la mujer y de la patria, puesto que, como alega Bajtín, “todo lo que es individual, personal se confunde indisolublemente con todo lo que es público y nacional” (1978: 285). Los cuadernos personales constituyen importantes lugares de contacto con la colectividad, representan espacios discursivos que van de lo privado a lo público y en ellos se

consideran de manera crítica las circunstancias sociales que modelan la identidad. Tal y como subraya la filóloga española Arriaga, estos escritos íntimos

nace[n] precisamente de un encuentro-enfrentamiento dialógico cuyo primer interlocutor es la cultura patriarcal, y se coloca[n], además, en un proceso de semiosis abierto, que rechaza la reificación de lo ya dicho y busca nuevas formas de decir. (2001: 10)

Las autobiógrafas consideradas en este estudio comparten una misma biología, una misma experiencia de invisibilidad, un *habitus* bastante semejante debido a la educación que recibieron al formar parte de una minoría de mujeres privilegiadas. Los conocimientos adquiridos permiten a estos sujetos presuntamente comprometidos (Foucault 2001: 389) cuestionar la validez de la cultura, de tal modo que su discurso no solo refleja las luchas, sino también los sistemas de dominación: “[c’est] ce pour quoi, ce par quoi on lutte, le pouvoir dont on cherche à s’emparer” (Foucault 1971b: 12). Por este deseo de obtener más poder contestan la norma social que “solo crea unidad a través de una estrategia de exclusión” (Butler 2003: 3); encarnan el “gender trouble”, ofreciendo una respuesta subversiva al orden establecido y no solamente en sus diarios íntimos, tal y como ya hemos constatado en el primer capítulo, sino a través de iniciativas personales y otras publicaciones.

Para abordar la interpretación de la vida decimonónica de las intelectuales incluidas en este estudio, nos centraremos a continuación en deslindar el discurso que las diaristas presentan sobre temas recurrentes y relacionados con el universo femenino, así como también en identificar las principales estrategias empleadas para expresar su visión del mundo. Estas estrategias son el producto del *habitus*, es decir, el producto del sentido práctico leído como sentido del juego: “un jeu social particulier, historiquement défini, qui s’acquiert dès l’enfance en participant aux activités sociales [...]” (Bourdieu 1987: 79). Este sentido del juego, a raíz de las estrategias, funciona por debajo de la conciencia y del discurso. El *habitus* se ajusta a las exigencias intrínsecas del juego; produce estrategias sin que estas sean necesariamente el producto de un objetivo consciente (21). Así, por “estrategias” entendemos todo lo que se refiere al *habitus*, pero también al cálculo, a la retórica... Tiene que ver con la continuidad intergeneracional, con la tradición, con la genealogía patriarcal. Es el término que emplearemos aun si su uso puede parecer problemático. En efecto, en *Choses dites* Bourdieu recuerda que la estrategia

[...] encourage le paralogisme fondamental, celui qui consiste à donner le modèle qui rend raison de la réalité pour constitutif de la réalité décrite, en oubliant le “tout se passe comme si”,

qui définit le statut propre du discours théorique. Plus précisément, il incline à une conception naïvement finaliste de la pratique (celle qui soutient l'usage ordinaire de notions comme intérêt, calcul rationnel, etc.). En fait, tout mon effort vise au contraire, avec la notion d'habitus par exemple, à rendre compte du fait que les conduites (économiques ou autres) prennent la forme de séquences objectivement orientées par référence à une fin, sans être nécessairement le produit, ni d'une stratégie consciente, ni d'une détermination mécanique. (1987: 217)

No obstante, a pesar de esta ambigüedad existente entre “estrategia consciente” y “estrategia inconsciente”, utilizaremos esta expresión como equivalente de “táctica”, “subterfugio”, “máscara” o “disfraz”, entre otras. La comparación de las autoras seleccionadas nos permitirá establecer un marco de referencias culturales y de ideas sociales comunes, así como una misma motivación e intención en su prosa personal, a pesar de que se inscriban en diferentes geografías y tiempos. El tipo de escritura elegido por las autoras dificulta la interpretación de sus palabras, cuyo significado es en ocasiones impreciso y ambiguo debido a varios factores que explicaremos a lo largo de nuestro análisis. Consideramos la escritura íntima de las autoras estudiadas como réplica a la historia oficial y a los discursos androcéntricos (Schmidt 2003: 115), como un modo performativo de transformar a su favor la subordinación asignada (177), de poner en tela de juicio la norma social y así ofrecer nuevas alternativas.

Antes de adentrarnos en el análisis del discurso de las autobiógrafas es necesario hacer énfasis en ciertos elementos del corpus que consideramos importante subrayar, así como establecer una idea general del tipo de escritura elegido por las autoras para expresar sus ideas en torno a la mujer y a la nación.

En primer lugar, en cuanto a *Lo íntimo* de Juana Manuela Gorriti, cabe mencionar que es un documento autobiográfico público, escrito con la idea de dejar un legado personal, de transmitir a las nuevas generaciones conocimientos útiles y así tener una resonancia en las mentalidades del presente y del futuro. *Lo íntimo* constituye la memoria de quien ha sido testigo privilegiado de un período de grandes transformaciones sociales y de efervescencia cultural. El cuaderno presenta la memoria de un agente histórico que atrae la atención de los lectores sobre su familia, su trabajo intelectual, sus relaciones con personalidades políticas y artísticas, sus observaciones sobre el movimiento literario hispanoamericano, la condición de la mujer, la política, la religión y el amor. De este modo, esta historia propia refleja también la vida política y cultural latinoamericana de esta época, una historia colectiva conservada gracias a la pluma infatigable de su autora y a la intervención de otras voces que comparten su visión del mundo. En efecto, a lo largo de *Lo íntimo*, notamos que Gorriti expresa sus

opiniones sobre varios temas a través de historias auténticas o ficticias, de personas o personajes, de reconstrucciones de diálogos verosímiles y de aforismos a través de los cuales la autora logra emitir sus mensajes sociales de manera indirecta. Así, de modo general, son palabras ajenas las que aclaran sus pensamientos, palabras aisladas que Gorriti hace resaltar y que hacen de su discurso un discurso a doble voz. Este discurso bivocal es destacable en la escritura femenina, pues entreteje las voces silenciadas con las hegemónicas y da lugar a un dialogismo dominado-dominante al servicio de la escritora, cuya voz se pierde en esta multitud de acentos. El polilingüismo observado en su producción escrita refracta el sentido inicial de sus palabras, dándoles otra orientación. Gracias a esta combinación de fuerzas opuestas, la polifonía existente dificulta la interpretación del mensaje que la diarista quiere comunicar. Además, el uso de un lenguaje performativo y de un tono humorístico contribuye a la ambigüedad del discurso. No obstante, mediante la escritura híbrida, Juana Manuela Gorriti consigue transmitir una historia, una experiencia, unos saberes y una concepción de la vida propia que otorga, sin ninguna duda, más espacio a la mujer en la sociedad.

Mientras que en *Lo íntimo* asistimos al testimonio de una persona al final de su vida, en *Diario íntimo* oímos la voz de una joven adulta en proceso de transición. Al empezar la escritura de su cuaderno personal, Soledad Acosta afirma que se siente cambiar día a día y se pregunta si habrá evolucionado cuando vaya a poner punto final a su relato autobiográfico (2004: 48). Su diario de juventud es una obra de aprendizaje y un diario de ideas en el cual desarrolla sus pensamientos y sentimientos, validándolos a través de filósofos, escritores y poetas: una estrategia que la narradora utiliza para construir su subjetividad, al igual que hace Juana Manuela Gorriti. Al igual que la diarista argentina, Acosta emite su percepción de la realidad a través de anécdotas, con un lenguaje performativo a veces irónico y con cierto patetismo sentimental. Esta última estrategia discursiva, además de atraer la simpatía del lector y de crear una cierta proximidad con este, puede cumplir una función didáctica al reacentuar algunas palabras transmitidas con más fuerza, de manera más marcada (Bajtín 1978: 171, 209).

Su escritura también es híbrida y deja oír distintas voces en español, inglés y francés, un fenómeno observado en las mujeres del siglo XIX. Esta variedad lingüística anunciaría el fracaso de una sola lengua para expresar cuestiones relacionadas con el género femenino, según Francine Masiello (2003b: 62). Sin embargo, Soledad Acosta recurre con mayor

frecuencia a extractos de sus lecturas y a la poesía, género muy presente en su narración, lo que constituye un rasgo romántico. Como recuerda Bajtín, esta incorporación de versos de otros en su prosa significa la expresión más directa de los pensamientos y sentimientos de los autores, pero de modo enmascarado (1978: 142). De esta manera, Soledad Acosta revela las preocupaciones que abordará a lo largo de su vida intelectual, es decir, el porvenir de la mujer y el de su nación: inquietudes compartidas por Joséphine Marchand-Dandurand. Para la autora quebequense, la mujer y la patria sufren, de modo general, de una grave carencia intelectual debido al predominio del poder religioso católico en la sociedad, preocupación que evoca durante los veintiún años de escritura de su diario íntimo y, en particular, al abordar el tema de la maternidad.

Journal intime 1879-1900 recorre etapas destacables de la vida de la mujer de vanguardia que fue Joséphine Marchand-Dandurand, además de inscribir en la memoria colectiva hechos políticos inéditos en torno al gobierno de su padre. Describe la autora tanto sus actividades intelectuales de orden público como las reflexiones que suscita su realidad, y las lecturas que la guían a lo largo de su recorrido personal. Esta dinámica en la escritura también se puede notar en Juana Manuela Gorriti y Soledad Acosta, aunque cabe destacar que esta última todavía no ha empezado su vida pública en el momento en que escribe su diario. *Journal intime 1879-1900* revela otro modelo de mujer, cuyo destino no se resume en el papel tradicional de ángel del hogar. Este diario es el de una mujer privilegiada por su estatuto social y su educación, quien ha logrado llegar a ser un personaje influyente en la colectividad, cuidándose de no olvidar su lugar de mujer según el patriarcado, es decir, como ser inferior: una inteligente maniobra que explica claramente en su relato personal, cuya escritura resulta más directa, con menos contención que la de Gorriti y Acosta. Esta espontaneidad podría ser interpretada como una estrategia de acercamiento, como *captatio benevolentiae*, para así poder compartir sus ideas de progreso social. No obstante, como mujer, Marchand-Dandurand también transmite su manera de pensar no convencional con recursos parecidos a los de Gorriti y Acosta, es decir, a través de experiencias personales, anécdotas, diálogos e historias de personas cercanas y de personajes o citas de otros autores. Utiliza, entonces, cierto hibridismo, así como también hace uso de cierto tono irónico. Así, disfrazando su voz, puede llegar a desarrollar de manera sutil su pensamiento femenino sobre varios temas y, entre estos,

el del lugar de la mujer en la sociedad. Sin embargo, como las demás, su discurso resulta ambiguo, sin univocidad.

La ambigüedad de las palabras de las diaristas se manifiesta a través del uso astuto de la ironía, que exige un cierto esfuerzo de interpretación, una toma de conciencia de todo lo que subyace al enunciado. Es esta una forma ambivalente de expresar una realidad bajo un tono burlón. Como explica Salwa, la ironía

[...] peut viser les stéréotypes du langage aussi bien que les stéréotypes cognitifs et idéologiques [...]. Le mécanisme qu'elle met en marche semble nier toute possibilité de surinterprétation, parce qu'il reste toujours ouvert à des manipulations intellectuelles et qu'il suggère qu'il n'y a pas de sens définitif. L'ironie crée alors une communauté – la “communion amicale” – des lecteurs initiés, de ceux qui comprennent l'enjeu et qui sont capables de répondre au défi de l'intention ironique, autrement dit qui sont à même de dialoguer, au sens bakhtinien du terme, ironiquement avec le texte [...]. (2004: 57)

De este modo, las autobiógrafas dan lugar a un diálogo abierto, pero no accesible a todos, ofreciendo distintas posibilidades de interpretación del discurso. Otra característica dominante de la escritura híbrida, la metáfora, también puede dar pie a una confusión semántica parecida a la producida por la ironía, pues indica una semejanza entre elementos normalmente opuestos.

La elección de tales recursos discursivos crea una escritura que se reviste de un carácter político. En efecto, como explica Fernandes, mediante este tipo de escritura híbrida, los autores logran expresar su visión del mundo de manera distanciada y menos encarnada (2007: 24), dando una impresión de mayor objetividad y más peso a sus palabras (Bajtín 1978: 139). Al mismo tiempo, la hibridez minimiza su grado de compromiso por este aparente desapego hacia los enunciados emitidos. Así, para las diaristas de este estudio, esta forma de escribir es ideal para entrar en el juego del poder disimuladamente y desafiar la norma social, puesto que al tomar la palabra, se comprometen.

Le sujet qui parle s'engage. Au moment même où il dit « je dis la vérité », il s'engage à faire ce qu'il dit, et à être sujet d'une conduite qui est une conduite obéissant point par point à la vérité qu'il formule. C'est en ceci qu'il ne peut pas y avoir d'enseignement de la vérité sans un exemplum. (Foucault 2001: 389)

A través de sus escritos íntimos, las autoras transmiten su verdad indirectamente, con pragmatismo y didactismo, recuperando el discurso dominante para su propio beneficio. Manipulan los conceptos hegemónicos desde el interior a través de este mecanismo performativo para reformular su concepción de la mujer y de la nación: “mimant-reproduisant

un langage qui n'est pas le sien, le langage masculin, elle[s] le caricature[nt], le déforme[nt]: elle[s] 'ment[ent]', elle[s] 'trompent', ce qui est toujours attribué aux femmes" (Irigaray 1977: 134). Su discurso es una forma de acción, una manera de interactuar con el mundo que las rodea (Maingueneau 2004: 32) así como un modo de influenciar a sus interlocutores (Sarfati 1997: 14), ya sean reales o imaginarios¹²⁴. En efecto, su discurso está *orientado*, en el sentido que le otorga Maingueneau:

Le discours est orienté. Non seulement parce qu'il est conçu en fonction d'une visée du locuteur, mais aussi parce qu'il se développe dans le temps. Le discours se construit en effet en fonction d'une fin, il est censé aller quelque part. Mais il peut dévier en cours de route (digressions...), revenir à sa direction initiale, changer de direction, etc. (2004: 33)

A continuación, intentaremos leer el discurso de las escritoras para analizar su poder de afirmación (Foucault 1971b: 71); trataremos de acercarnos a su sentido real, pero, como sostiene Bajtín, este solo se puede definir por las que hablan, por los acontecimientos que las hacen hablar (1978: 213). Teniendo en cuenta esto, daremos ejemplos más concretos de las principales características de la escritura de las diaristas. Nos detendremos sobre tres estrategias a las que recurren en particular: la anécdota, la hibridez/performatividad y la intertextualidad. Estas estrategias contribuyen a la construcción de una contramemoria, que nace como respuesta al poder simbólico.

1. El significado de nacer mujer a través de las anécdotas

La sociedad ha reservado tradicionalmente a la mujer el papel de ángel del hogar, que el letrado francés Ernest Legouvé describe con precisión en este pasaje:

Vivre pour un autre, se témoigner par un autre, disparaître dans une gloire ou une vertu dont on est le principe, montrer les bienfaits et cacher le bienfaiteur, apprendre pour qu'un autre sache, penser pour qu'un autre parle, chercher la lumière pour qu'un autre brille, il n'y a pas de plus belle destinée pour la femme. [...] Toute épouse, vraiment épouse, a pour carrière la carrière de son mari. (1849: 392)

Esto representa una vida de total abnegación, en la sombra; una vida en la que la mujer se olvida de sí misma para consagrarse a sus hijos y a su marido. Este destino es idealizado por Legouvé, autor de la *Histoire morale des femmes*, obra muy difundida en Europa y América. Este autor aparece mencionado en las revistas de Acosta de Samper y Marchand-Dandurand

¹²⁴ Para Maingueneau, "[t]oute énonciation, même produite sans la présence d'un destinataire, est en fait prise dans une interactivité constitutive, elle est en échange, explicite ou implicite avec d'autres locuteurs, virtuels ou réels" (2004: 32).

en razón de sus consideraciones sobre la maternidad y la necesidad de reformas educativas y legislativas. No obstante, como recuerda Käppeli, “[a]u contraire de la conception égalitaire, l’unité socio-politique fondamentale n’est pas ici l’individualité, mais la dualité masculin/féminin et la famille” (1991: 497). La división de los roles masculinos y femeninos queda bien clara y la literatura refleja la abundancia de discursos que se empeñan en definir a la mujer, educarla, guiarla en este sentido, desde la pastoral cristiana, pasando por los tratados relacionados con la higiene, la virtud, la educación... hasta las prescripciones de expertos en la materia: una literatura muy difundida en la prensa, que aspira a dirigir la conducta de la mujer, a normalizar sus comportamientos y reducirlos a la esfera privada (Rodríguez Magda 1999: 147).

Esta realidad es la de las autoras de este estudio, quienes evolucionan en una cultura heredera de las ideas de la Ilustración. Sin embargo, paradójicamente, en esta cultura el concepto de igualdad de derechos humanos no afecta a las mujeres. La supuesta naturaleza débil de estas, probada “científicamente” en su momento, las incapacita para tener los mismos derechos que los hombres y las limita a ocupar un rol en la casa. De este modo quedan protegidas del mundo exterior, que no están en condiciones de enfrentar por no estar dotadas de razón, conformemente a la opinión general. Ser mujer implica dependencia, subordinación, domesticidad, desigualdad frente al hombre, y la obligación de cumplir con las responsabilidades de esposa, así como de madre virtuosa y útil para el bien de la nación. En efecto, la utilidad social de la mujer se resume en su función civilizadora de madre republicana, cuidadora de la moral y de la fe católica. Como madre de futuros ciudadanos, la mujer debe velar por el mantenimiento del orden familiar necesario para el buen desarrollo del ámbito público y, por extensión, político, siguiendo el pensamiento rousseauiano (Molina Petit 1994: 128). Este sacrificio, además de ser una exigencia masculina, es el producto de la voluntad divina, según el discurso dominante. Así, la mujer no tiene otra opción que la de resignarse a su condición de madre y esposa abnegada, puesto que el modelo ideal preconizado en el mundo occidental decimonónico es el de ama de casa. Sin embargo, intelectuales como Gorriti, Acosta y Marchand ponen en tela de juicio la norma social, cuyas raíces son profundamente patriarcales. En términos de Gerda Lerner, quien se interesó por la historia de la creación del patriarcado, esta estructura social data de hace unos cuatro mil años. Para la historiadora,

[I]as mujeres han participado durante milenios en el proceso de su propia subordinación porque se las ha moldeado psicológicamente para que interioricen la idea de su propia inferioridad. La ignorancia de su misma historia de luchas y logros ha sido una de las principales formas de mantenerlas subordinadas. (1990: 60)

Esta ocultación de la historia femenina explicaría que las literatas del siglo XIX hayan empezado a reconstituir el pasado desde la antigüedad, incluyendo a la mujer. A título de ejemplo, y como veremos en el siguiente capítulo, los retratos o relatos de vida de mujeres célebres, agentes de la historia, estarán muy presentes en los periódicos de la época, especialmente en las publicaciones destinadas a lectoras. De este modo, frente a la aceptación generalizada, a través del tiempo de la desigualdad entre hombres y mujeres en la base de la estructura social, las autoras analizadas tienen un mismo reto: el de repensar la mujer y su papel en la colectividad con el fin de cambiar su suerte. Para ello, buscan para el género femenino una reconciliación entre la esfera privada y la esfera pública, defendiendo un discurso que se asemeja al feminismo liberal, como podremos constatarlo a continuación. Este discurso se manifiesta de manera encubierta a través de una práctica escritural muy común en los cuadernos personales: la anécdota, práctica que definimos como un breve relato de un hecho privado, curioso o secundario. Este relato breve puede poner de manifiesto a un personaje desconocido, una circunstancia histórica ignorada, ciertas costumbres de la época, un suceso de la vida cotidiana... La anécdota remite a su sentido etimológico, su significado de origen griego, es decir, a lo inédito, lo inaudito (Haroche-Bouzinac 2015: 13). Extraída tanto de la cultura popular como de la cultura erudita, la anécdota se ve constituida de procedimientos repetitivos, tales como los retratos, los relatos, los diálogos (Walch 2015: 183-184). De este modo, su escritura yuxtapone la sentencia moral, el retrato y la escena dialogada (181). La anécdota refleja las tensiones internas del autor y en ella se encuentran enseñanzas indirectas que se manifiestan a través de su forma breve, que logra cuestionar y concentrar el sentido (Chouleur 2015: 136). Por ser breve y salirse de lo corriente, esta pequeña historia se conserva en la memoria fácilmente. Tal y como subraya Walch,

[I]'anecdote est en quelque sorte mnémonique, c'est-à-dire qu'elle doit faire surgir dans l'esprit du lecteur des scènes vues ou des propos entendus, certains détails auxquels il n'avait pas fait attention, et qui, curieux et insolites, s'avèrent révélateurs. Elle sollicite sa mémoire pour faire apparaître des souvenirs qui doivent le faire adhérer aux conclusions qu'elle propose. (2015: 181)

De ahí el interés de las autobiógrafas por recurrir a la anécdota como forma amena de educación y ejemplo. Esta les sirve a menudo de pretexto para responder de modo indirecto al sistema hegemónico con el que entran en conflicto por haber nacido mujeres, hecho que representa una fatalidad.

1.1. La anécdota en Soledad Acosta

En su diario íntimo, más de una vez, Soledad Acosta manifestará su indignación ante la injusta fortuna reservada a su género sexual, mediante anécdotas como esta:

[...] fuimos a donde María G. pero no la vimos. Anoche a las dos de la mañana le nació una niña, lo que sienten mucho. Deseaban que fuera hombre, pero así sucede: siempre nos reciben a las pobres mujeres del mundo malísimamente. Y tienen razón, que es la suerte de las esclavas (2004: 271).

Este suceso da lugar a una breve y eficaz reflexión que explicita el imaginario social sin ambages. No sin quejarse de la realidad, Soledad Acosta comprende muy bien la decepción inmensa de la pareja, que ya sabe perfectamente con anticipación el futuro que espera a su hija. “El mundo es un engaño” (387), suele repetir la autobiógrafa para enfatizar la mala suerte de nacer mujer y para criticar su rol social, comparable al de esclava. Esta analogía transmite un duro mensaje que también podemos leer en otro pasaje de carácter emotivo. Para ella, las mujeres son condenadas a ser esclavas en el seno de la sociedad patriarcal, que se parecería a la famosa cárcel de Foucault (1975):

¡La sociedad, la sociedad! No poder vivir como uno quiere, no poder decir, ni siquiera sentir sus penas, sus alegrías... Nada, todo tenemos que encubrirlo, todo tenemos que esconderlo a los ojos del mundo y con falsa sonrisa seguir viviendo con todos nuestros sentimientos artificiales, ¡nada hay verdadero! ¡Y cuán pocas veces podemos decir lo que sentimos!... Dicen que las mujeres no son sinceras, que no hablan casi nunca lo que verdaderamente sienten. ¿Sin embargo qué otra cosa podemos hacer? Todo lo que hacemos, lo que decimos y aun lo que pensamos es causa de crítica para los demás. ¡Y decimos que hay en el mundo libertad! Adonde (sic) está la libertad si siempre nos hallamos esclavas de la sociedad, sin esperanza de poder huir de ella jamás. [...] Pobres mariposas somos, ¡volando con aparente alegría en la jaula de la cuál (sic) jamás podremos salir y que llaman sociedad! (Acosta 2004: 389-390)

Ante la triste constatación de que no puede hacer nada frente a su condición, Acosta señala claramente la responsabilidad social a través de un lenguaje emotivo y exaltado: “la sociedad”, término que repite varias veces, resulta para ella una jaula, metáfora relevante para ilustrar el encarcelamiento de la mujer castigada, sin libertad ninguna. En este pasaje, Acosta habla en nombre de todas las mujeres en primera persona del plural. Muestra, en primer lugar, con

frases negativas, el destino injusto de las mujeres. Las enumeraciones, que describen su realidad, hacen hincapié en todo lo que la sociedad impide a las mujeres, negando así su desarrollo. Sin embargo, la autora utiliza argumentos masculinos que explican la represión de las mujeres y su confinamiento en la esfera privada en virtud de su falsedad y su falta de sinceridad. Subraya esta opinión común, pero de manera distante, sin referirse a una fuente precisa al iniciar su frase con el verbo “dicen” (Bajtín 1978: 158). Mas, a pesar del carácter impersonal de esta afirmación, con la pregunta “¿[...] qué otra cosa podemos hacer?” (2004: 389), Acosta admite que la creencia popular sobre las mujeres es cierta, lo que desestabiliza el texto y lo que hace que se preste a confusión y viene a invalidar su emotivo discurso previo. Podemos ver entonces cómo este fragmento está constituido de un doble discurso. Por un lado, la autora critica la vida de apariencias¹²³, a pesar de ser ella misma en el plano social una persona sometida a las convenciones que le impone el aparato disciplinario (Foucault 1975: 138); pero por otro lado, afirma que no hay otra alternativa que la de aceptar su situación, siguiendo al pie de la letra lo que dice el discurso dominante. Acosta parece estar de acuerdo con los prejuicios sociales que afectan a la mujer, lo que implica una clara contradicción de su parte¹²⁴. No obstante, con este texto que repite la norma social, pensamos que la diarista logra emitir su pesimismo sobre este importante tema. A pesar de ciertas reflexiones ambiguas, la idea central del texto es la de la injusta esclavitud de la mujer, obligada a vivir encerrada en el hogar, su elemento *natural*, protegida de sí misma, del vicio y de la prostitución, puesto que en el mundo exterior perdería sus virtudes. Según el patriarcado, la naturaleza de la mujer, tentadora de los deseos masculinos, exige su confinamiento, su domesticidad, para que cumpla con el deber que Dios le impuso, y para que, refugiada en la casa, “su peligrosidad de pasión no trascienda” (Molina Petit 1994: 120). Solo en la privacidad del hogar familiar, la mujer se

¹²³ Por ejemplo, Soledad Acosta criticará duramente las ocupaciones superficiales a las que se dedican la mayoría de las chicas de su edad y de su clase social, tales como los bailes: “¿Qué cosas son los bailes? Los bailes no tienen más objeto que unir unas personas sin entendimiento, sin pensamiento, casi sin alma, para que se cojan de las manos y al son de una música también sin alma den unos brincos, ejecuten unas piruetas, para que los hombres fabriquen frases que no tienen sentido común, que no quieren decir nada, y para que las mujeres vestidas con lo mejor que tienen se rían, se crean lindas y traten de agradar a todos los monos en guantes amarillos que les hablan y se burlan después de ellas. ¡Esto es un baile y esto es lo que llaman diversión!...” (84). Sin embargo, ella misma debe someterse a esta tortura, obedeciendo a su madre, que le ordena ir al baile (87): boberías también ocuparán sus días (103). Y admitirá más tarde que es boba, gustándole los bailes por vanidad, “defecto despreciable” (93): “me gusta que me festejen y me admiren” (92). Además, cabe decir que conoció a José María Samper en un baile de Guaduas y que continuará asistiendo a estas celebraciones con él.

¹²⁴ Según las observaciones de Foucault en cuanto al sistema carcelario, este tipo de situación genera respuestas normalmente contradictorias (1975: 35).

puede consagrar totalmente a su marido, una prescripción social que no seguirá al pie de la letra Juana Manuela Gorriti.

1.2. La anécdota en Juana Manuela Gorriti

Lo íntimo está atravesado de anécdotas de amor noveladas que sirven a la escritora para ofrecer vivencias personales en situaciones precisas. Juana Manuela Gorriti no abordará sus amores con los padres de sus hijos, sino que, de modo general, presentará trágicas historias de amor, reales o ficcionales, como la de su hermana Mariana, cuyo “matrimonio vivió feliz con esa felicidad relativa que derrama en un consorcio la superioridad del uno y la debilidad del otro” (2012: 30). En esta cita no se nos escapa la crítica que Gorriti le hace a la institución matrimonial, estructurada sobre la desigualdad de la mujer. “Sin embargo, [sigue ella,] en el alma de Mariana había un culto: el amor maternal; idolatraba a su hijo y en él y por él vivía” (30). Así, parece que Mariana, hasta el momento de su repentina muerte, logró realizarse como madre de un hijo que será su único consuelo y el único elemento positivo nacido de una unión infeliz.

Gorriti también relata la historia de su hermano Rafael, muerto “víctima de la traición de su amigo y de su querida” (30). Según la narración de *Lo íntimo*, Rafael habría sido víctima de su primera mujer, “fea y vulgar”, pues estaba totalmente entregado “a su voluntad con la sumisión de un esclavo” (28), completamente enamorado de ella. Afirma Gorriti con énfasis, como llamado de atención, que “el amor [era] una adoración idólatra; eso lo perdió” (28). Indignada, Gorriti denuncia la situación de desigualdad que sufría Rafael en su pareja, una situación comparable a la que vive la mayoría de las mujeres bajo el yugo del patriarcado. Encontramos de nuevo una significativa analogía con la esclavitud. Por lo tanto, podríamos pensar que Gorriti muestra aquí, de modo indirecto, las condiciones injustas que deben aceptar las mujeres casadas, sometidas a la voluntad del esposo. Sin embargo, en este caso, su cuñada es la principal responsable de la desdicha de su hermano y Gorriti le dedicará claros insultos de carácter clasista (desde la perspectiva contemporánea), hablando de su inferioridad social y del deseo de que, finalmente, dejara a Rafael para volver con “gente de su clase y él volv[iera] a la esfera de donde había salido” (28). Lamentablemente, Rafael no solo sufrirá con su primera mujer, pues su segunda relación tendrá un carácter también doloroso, ya que su mujer será cómplice de su propia muerte en colaboración con uno de sus amigos, con quien la mujer

tendrá un hijo. Gorriti lamenta que para su hermano “[l]a amistad era [...] un culto” (30), lo que, junto a su generosa confianza, le causó perjuicios. Con este relato sobre su hermano, la autora parece advertir a sus lectores que no sigan el ejemplo de Rafael; además, Gorriti sugiere que las mujeres también pueden ser verdugos de los hombres, revelando así su espíritu de justicia y su objetividad respecto a las relaciones entre hombres y mujeres, es decir, sacando a luz un discurso feminista.

En otro de los microrrelatos que aparecen en su diario, la escritora cuenta un drama pasional que termina con un baño de sangre: después de haber descubierto la infidelidad de su marido con una prostituta, “la esposa ultrajada habíase transformado en verdugo” (69). El relato, titulado “Idilio y Tragedia” (112-119), trata sobre un matrimonio feliz asesinado por una mujer celosa. Así, Gorriti pone en escena a dos mujeres que están lejos de representar el modelo de virtud y de moral esperado por la sociedad. La sed de venganza que las anima las convierte en asesinas. Las historias presentadas contradicen, de este modo, las ideas preconcebidas sobre el sexo femenino que, al igual que el masculino, puede ser capaz de actos violentos.

La autobiografía evoca también historias de amor transgresor. Una de ellas le fue referida por su joven amigo el escritor boliviano F.G., “protagonista inconsciente” del relato, puesto que nació de la unión ilícita de dos miembros de familias “poderosas y separadas por un odio mortal” (70). Otra de las historias habla de una amiga suya, monja “sin vocación”, llamada Isabel Serrano¹²⁵, mujer de grandes dotes musicales que le contó directamente a Gorriti la historia de su amor. Juana Manuela Gorriti había conocido a esta mujer a través de su hermano, Mariano Serrano, quien fue prócer de la Independencia y Secretario del Gobierno en Salta durante la administración de José Ignacio Gorriti. El relato sobre Serrano se liga al del General Alvear¹²⁶, “Plenipotenciario argentino cerca del Libertador” (62), una historia que la diarista conocía bien.

¹²⁵ Cuenta Juana Manuela Gorriti que “Isabel Serrano era hija de un Oidor. A la edad de 16 años se enamoró de un joven de origen bajo. El Oidor, que destinaba su hija a un noble, hizo desterrar al pobre joven. El despecho hizo de Isabel una monja en el convento de Mónicas” (2012: 60).

¹²⁶ Al final de su relato, la autora de *Lo íntimo* da una breve biografía de Alvear, un personaje notable de la historia: “Alvear nació en Buenos Aires, estudió en España y regresó de alférez; tomó parte en el primer movimiento patriota, mandó el ejército que salió a los realistas en Montevideo, venció y destruyó a Artigas, presidió la primera Asamblea Constituyente, dictó la ley de libertad de los esclavos. Desempeñó importantes misiones en Inglaterra y Estados Unidos y murió en Montevideo en 1854. Su esposa fue una española bella y distinguida: Carmen Quintillana” (62).

Alvear fue amigo de mi padre y todo cuanto a aquel concierne lo he oído referir a éste en las pláticas del hogar, verdadero archivo de biografías. Así, envió hoy a Ricardo Palma un relato verdadero, aunque telegráfico, de cuanto a estos dos enamorados pueda importarle. (60)

Insiste Gorriti en estos detalles para probar al lector la veracidad de un relato que es difícil de creer: en 1826, en la recién fundada Bolivia, se organizó una ceremonia a la que asistieron el General Sucre, Bolívar y sus seguidores, entre estos, el General Alvear. Este último se enamoró durante una actuación de la divina voz de Isabel Serrano, a quien cortejó y sedujo. Con esta historia, Juana Manuela Gorriti rinde homenaje a “una mujer de talento que sabía manejar las flaquezas de aquel mundo enclaustrado” (61) y que “[h]abía hecho de ese amor de breves días el culto de su vida” (63). El relato podría interpretarse como el elogio de un personaje rebelde que supo sortear las prescripciones establecidas y una invitación a seguir su ejemplo.

Más adelante la escritora apunta sin comentar ni contextualizar, quizás por ser incontestable a su modo de ver, que “[e]l amor en la mujer trae consigo admiración; en el hombre, ceguedad. Es que en ella, ese sentimiento penetra el espíritu; en él, detiéndose en la materia” (82). En el mismo orden de ideas, destacamos esta relevante anécdota que nos cuenta la autobiografía casi al final de su vida:

El general Mansilla, con quien no tengo ni relación social porque es un hombre de brillante vida mundana, aunque de años, no gusta vivir sino entre jóvenes; y aunque perfectamente galantuomo con la escritora, no quiere ser amigo de la vieja. Hace poco me decía en una tarjeta: *Desgraciadamente, en los tiempos que corren la humanidad se ocupa más del cuerpo que del alma.* (123)

A través de las palabras de Mansilla la autora cuestiona la superficialidad de las relaciones que establecen los hombres con las mujeres, pues estos prefieren considerarlas objetos sexuales y no sujetos racionales.

De modo general, las historias relatadas en *Lo íntimo*, ficticias o verídicas, muestran relaciones amorosas desdichadas, retratos de mujeres poco ejemplares, así como una visión negativa del matrimonio. No obstante, ser madre puede ser objeto de consuelo para la mujer casada, como fue el caso de la hermana de Gorriti.

1.3. La anécdota en Joséphine Marchand-Dandurand

En *Journal intime*, como ya mencionamos, Joséphine Marchand pasa del rechazo del matrimonio a su aceptación, adaptándose a la norma social. Por lo tanto, el destino inevitable que la espera es el de la maternidad: la diarista lo subraya a través de las alusiones de su futuro

esposo en respuesta a su “optimismo, [su] ardiente fe en el porvenir” (2000: 104). Este, en una conversación que relata Marchand, le confiesa temer para ella “posibles sufrimientos”. Sin embargo, la autora afirma que, la materialidad de la maternidad no la asusta, a diferencia de lo que le sucede a su marido. Esta discusión con Dandurand le sirve de entrada para reflexionar sobre el tema. A su modo de ver, no hay nada poético ni extraordinario en la maternidad, que ella considera una fatalidad trivial y desilusionante, pues con ella la mujer pierde el lugar predilecto en el corazón del ser amado, tal y como expresa en este fragmento:

L'épouse cède un à un ses droits d'enfant gâtée, sa préséance, son empire aux petits despotes survenus. Le moyen d'être choyée, idolâtrée, quand il y a là tout un menu peuple à dorloter. Il faut prendre des airs de mère et devenir vieille et secondaire. (105)

La mujer no tiene otra opción que la de abandonar sus derechos en beneficio de sus hijos y vivir bajo su dictadura, una imagen que enfatiza el destino injusto de la mujer, cuyo cuerpo no le pertenece. Con palabras que parecen objetivas por su forma impersonal, Marchand-Dandurand muestra su indignación por no ser dueña de su propio cuerpo, utilizando un lenguaje hiperbólico e irónico. Así, ser madre significa conformarse con su rol tradicional, perder la juventud y llegar a ser accesoria, al servicio completo de los hijos. Sus nuevas responsabilidades utilitarias implican un duelo inmenso, el fin de la egoísta felicidad de la pareja y, por supuesto, la abnegación que la sociedad exige de la mujer. No obstante, Dios crea milagros, según la autobiógrafa, quien se retracta y exclama: “Oh la la la! [...] il est des moments encore où je crois que je serais bien triste, si le bon Dieu refusait pour toujours de me confier une demi-douzaine de ces gâte-tout précieux” (105). Esta sorprendente declaración, de carácter personal, viene a invalidar lo anterior con un mecanismo irónico, es decir, una argumentación contradictoria, una argumentación autófaga (Berrendonner 2001: 123). La autobiógrafa indica aquí que su destino de madre depende de la voluntad de la Providencia y esta le puede mandar hijos como sujetos de consuelo. Se conforma así la autora con la norma social. Este pasaje de carácter híbrido, que da lugar a un discurso ambiguo, revela la posición de vacilación del sujeto enunciador frente a su papel natural y primero que consiste en parir.

La cuestión de la maternidad llevará a Marchand-Dandurand a reflexionar en su cuaderno personal sobre la educación que daría a sus hijas. No medita sobre el asunto en el caso de que tuviera hijos, no hace mención de esta eventualidad. Así, vemos cierta preocupación particular

por la educación femenina. Si tuviera hijas, la diarista sostiene que trabajaría para orientarlas hacia las artes, una formación común para las hijas de familias burguesas, pero que ella transformaría a su manera:

J'occuperai[s] ainsi, de bonne heure, leur intelligence [...]. Je soustrairais à l'effervescence de leur jeune imagination, les romans et les aventures galantes. [...] Tout en leur enseignant la simplicité et l'affabilité dans leurs manières et leur caractère, je leur inculquerais l'indifférence à l'endroit des hommes, et une grande fierté dans leurs rapports avec eux. Qu'elles les apprécient froidement, à leur juste valeur, et qu'elles sachent qu'elles font une grande faveur à celui à qui elles se donneront. En effet, ce but, le mariage, est inévitable (et mon dessein ne serait pas de les en éloigner). Mais, je voudrais leur enseigner à vivre relativement heureuse sans lui. Une vie intelligente et occupée leur épargnerait l'inquiétude, l'angoisse de l'attente. En un mot, que leur existence ait un but élevé, comme celle des hommes: et que l'amour, ce papillon doré, ne se pose pas sur elles comme une fleur inutile sans parfum. (2000: 116)

En este pasaje de naturaleza híbrida, la autora defiende de nuevo un discurso contradictorio. Por un lado, firma la incontestable inteligencia de las mujeres, pero, por otro, sigue teniendo en mente prescripciones relacionadas con el tipo de lecturas que daría a sus hijas, como si la imaginación de estas fuera mayor que la de los niños y, por lo tanto, fueran menos inteligentes. Aplicar esta forma de censura sería una manera de considerarlas inferiores en el plano intelectual. Marchand-Dandurand subraya también que mantendría la tradición, preparándolas para su destino, e insiste, entre paréntesis, en el hecho de que no incitaría a sus hijas a quedarse solteras. Sin embargo, enseguida sostiene que les enseñaría a ser felices sin el hombre para que sean independientes, una afirmación que se presta a confusión. Además, en otro pasaje declara que les proporcionaría una educación “fuerte, un poco viril” (116). Así, siguiendo su manera de pensar, sus hijas desarrollarían sus facultades y adquirirían una cierta igualdad intelectual e independencia frente al hombre, estando en condiciones para actuar en sociedad según sus ambiciones y, así, ser felices. Este tipo de enseñanza sería, para ella, un contrapeso provechoso a la educación convencional de las jóvenes, condicionadas muy temprano a consagrarse, en el futuro, a sus funciones de madres y esposas, sin cultivar su inteligencia y nutrir sus talentos: situación indeseable que las mantiene en una posición inferior a la de sus maridos sin que se den cuenta de su mediocridad por falta de conocimientos esenciales (80). Con todo, la autora estima que, según su sistema, el celibato sería conveniente, pero matiza sus palabras frente a tal estimación: “[...] le célibat ne semble pas un pis-aller, mais plutôt un très acceptable statu quo, qui manque peut-être de piquant, mais non de sérénité et d'intérêt paisible” (117). Marchand-Dandurand pone de manifiesto

aquí su carácter liberal frente al conservadurismo que predominaba en la sociedad. No alentaría a sus hijas al celibato, aunque estaría de acuerdo con tal decisión por considerarla igualmente válida. Lo importante para ella radica en el desarrollo de la autonomía gracias a una instrucción que eleve la inteligencia y permita a las mujeres tener confianza para que puedan servir al bien común según sus aptitudes. Es tan primordial este aspecto que Marchand-Dandurand afirma consignar en su diario sus reflexiones acerca de la educación de sus hijas para una posible segunda esposa de su marido. Si muriera, su cuaderno íntimo quedaría como guía para la formación académica de las huérfanas (117).

Sin embargo, la vida le dará a la escritora una sola “pequeña ralea”¹²⁷, mientras que su madre, a la que rinde homenaje de cierto modo en su relato personal, tuvo once hijos. La madre de Marchand-Dandurand habría sido una mujer abnegada, ciegamente consagrada a sus hijos, una mujer que llevaba una verdadera carrera contra reloj y trataba de no perder un minuto en la realización del orden del día, que incluía música, instrucción, obras de fantasía y literatura (130). Sin embargo, su naturaleza nerviosa e hipocondríaca hacía sufrir a toda su familia, situación tabú que la diarista nos revela en el siguiente fragmento:

[...] Celle qui se proclama pendant quarante ans: la sacrifiée, a ruiné la joie de toute une génération d'enfants. Si longtemps que je me souviens, je n'eus jamais, dans mon enfance, une joie parfaite. (197)

Marchand-Dandurand padeció del carácter de su madre, pero al mismo tiempo, este contexto le permitió apreciar más la vida. Además, el hecho de tener una madre amargada por su destino de mujer, una madre que siempre se quejaba llamándose “la sacrificada” por no haber podido realizarse como le habría gustado, tuvo probablemente una influencia positiva en Marchand-Dandurand, pues esta situación la confrontó muy temprano con la injusta realidad femenina, limitada por obligaciones relacionadas con la estructura patriarcal. Al mismo tiempo, la autora pudo observar un tipo de relación poco usual entre sus padres. En efecto, relata que la sensibilidad extrema de su madre le evitó duras faenas de las que se encargaba su padre. Estas particulares circunstancias familiares le demostraron que los hombres pueden cumplir las mismas funciones que las mujeres y esta participación favorece el desarrollo de su pensamiento crítico hacia la condición femenina. Sin embargo, con el objetivo de compensar este retrato de su madre, Marchand-Dandurand señala que en momentos críticos, como en los

¹²⁷ Joséphine Marchand-Dandurand también tendrá un aborto espontáneo.

últimos días de su hija Élodie, su madre podía dar prueba de una fuerza sobrehumana, proporcionando buenas muestras de paciencia y de resignación, cualidades femeninas según el discurso dominante:

[...] elle s'oublia elle-même et fut une tout autre femme. Douce, infatigable, gaie pour réconforter sa malade. [...] En sorte que ses vertus, ses forces latentes, n'apparaissaient chez elle dans leur plénitude, qu'au milieu des malheurs et quand son instinct maternel lui montrait de plus faibles qu'elle à soutenir. (202-203)

Su madre poseía un vivo interés intelectual que le aportaba tranquilidad de espíritu (209-210). Con la historia de su madre la diarista valora la importancia de las ocupaciones intelectuales femeninas. Mujer entregada a su familia y muy despierta intelectualmente, pero que no pudo acceder a la esfera pública, su madre será sin duda una inspiración y, al mismo tiempo, un contramodelo para Joséphine Marchand-Dandurand, determinada a ser una buena madre capaz de ofrecer una educación de calidad a su hija Gabrielle.

En la entrada del 7 de agosto de 1889, la autobiógrafa nota en su hija de dos años y ocho meses sus rápidos progresos en cuanto al desarrollo de su lenguaje. Este feliz acontecimiento la lleva a sumirse en una reflexión sobre la educación. Marchand-Dandurand se pone a soñar con que Gaby reciba de un sabio sacerdote instrucción en su propia casa, en vez de hacerlo en un convento, cuyo currículum le parece “insignificante” y “su sistema estrecho” (150). Para ella, la educación es mediocre. En este sentido, explica que, lejos de Francia, la madre patria intelectual, los francocanadienses y, sobre todo, las mujeres, son terriblemente incultos (150-151). Marchand-Dandurand piensa que la instrucción privada y personal será más ventajosa que la formación en un internado, tanto a nivel académico como psicológico, aun para una inteligencia femenina. Por esta razón, desea que su hija aprenda desde muy temprano gramática, historia universal, clásicos como Homero, un poco de latín, inglés, italiano, alemán, dibujo, música y deporte (gimnasia, equitación, natación y tiro no serían descuidados, afirma ella, unas prácticas aceptadas en aquella época para la mujer¹²⁸). Sin embargo, nueve años más tarde, aun si, en su opinión, la enseñanza del francés y del inglés es de mala calidad en el convento, la autora decide separarse de su hija y enviarla al convento con el fin de prepararla espiritualmente para su primera comunión (203), así como para formar su carácter, disciplinarla y hacerle apreciar su casa mientras se encuentra lejos de esta y experimenta la

¹²⁸ Sobre el tema, se puede leer a Marshall y Detellier, entre otras autoras.

falta de comodidad (154, 203). Aunque la experiencia del internado resulta positiva, Marchand-Dandurand prefiere que Gabrielle siga su instrucción en mejores condiciones, es decir, en su casa, donde puede recibir una educación privilegiada respecto a la mayoría, que se expone a un sistema educativo débil¹²⁹. En efecto, la autobiografía relata que la mayoría de las madres no hace nada para evitar caer en la pueril frivolidad, afirmando que no crían a sus hijos. Explica la autora que estas mujeres prefieren liberarse de una tarea que les obligaría a ejercer su facultad de pensar y, para tal fin, ponen la educación de sus hijos en las manos de profesores de conventos y colegios. Desde una postura crítica hacia la norma burguesa en lo tocante a la educación, Marchand-Dandurand manifiesta que la decisión de no recurrir a los servicios educativos ofrecidos por las instituciones establecidas podría ser considerado como una forma de excentricidad (165). Además, la autora lamenta el hecho de que la religión tenga tanta ascendencia sobre la existencia de la mujer francocanadiense, pues no eleva el pensamiento ni representa un ideal. Así, según ella, en esta provincia católica la mujer tiene una vida aburrida, sin artes, cultura ni atmósfera intelectual y, por lo tanto, su rol sigue siendo pasivo. Aun las almas con más potencial, es decir, más abnegadas, activas, caritativas y con sed de actuar en la sociedad permanecen en la pasividad y llegan a ser religiosas responsables de deducción de fondos, del mantenimiento de sacristías, de altares, de la costura para los pobres, en resumen, de nada que favorezca la iniciativa personal. Por esta razón, Marchand-Dandurand dice haber fundado una revista consagrada a la emancipación intelectual femenina, una publicación creada precisamente para concienciar a las mujeres sobre la importancia de desempeñar un papel activo, más allá del hogar familiar, en la esfera pública (165)¹³⁰.

Su diario íntimo nos presenta un cuerpo que piensa, un cuerpo que sueña, un cuerpo que inventa, un cuerpo generador de vida, un cuerpo que no olvida el corsé social que la asfixia, un cuerpo que quiere transmitir a otros cuerpos la importancia de liberarse de sus cadenas para ser ellos mismos, para ser personas independientes. Por esta escritura del goce, Marchand-Dandurand siente que participa en la creación de una nueva historia para la mujer en

¹²⁹ Marchand-Dandurand describe aquí el programa que sigue su hija en la casa: “Avec M^{lle} Gallimard, qui est une très intelligente maîtresse, et mon aide comme répétitrice, elle fait de grands progrès. [...] Tout en écrivant la dictée, elle s’attache au sens des phrases et ne laisse pas passer un mot qu’elle ne comprenne à fond. Sous la direction de M^{lle} Cartier, encore un[e] professeur[e] de premier ordre, elle étudie sérieusement son piano. Elle aime le travail et se montre capable d’une application soutenue. Quelles conditions différentes de celles du pensionnat, pour l’éducation” (2000: 224).

¹³⁰ Negará el objetivo principal de su publicación en el prospecto de su revista como veremos más adelante.

particular. Cabe abrir el camino a transformaciones sociales y el primer paso para lograrlo es tomar la palabra, inventarse un lenguaje propio, tal como reivindica Luce Irigaray en *Ce sexe qui n'en est pas un*. Al sexo que no es uno todavía, siendo otro, el que corresponde a los criterios de la falocracia, Irigaray le dice lo siguiente:

Si nous n'inventons pas un langage, si nous ne trouvons pas son langage, notre corps aura trop peu de gestes pour accompagner notre histoire. Nous nous fatiguerons des mêmes, laissant notre désir en latence, en souffrance. Rendormies, insatisfaites. Et rendues aux mots des hommes. [...] Figées, alors que nous sommes faites pour le changement sans arrêt. Sans bonds ni chutes nécessaires. Et –sans répétition. Continue sans essoufflement. Ton corps n'est pas le même aujourd'hui qu'hier. Ton corps se souvient. (1977: 213)

Las escritoras analizadas, estos sexos que no son *unos* todavía, están sometidas a reglas masculinas, pero encuentran en la escritura una manera de liberar su cuerpo, de hacerlo suyo y de soñarle un mejor porvenir. En sus sueños e ideales radica su voluntad de cambiar su propia realidad y la de las demás. Nacer mujer representa, para ellas, una injusticia, una vida servil basada en relaciones de desigualdad entre hombres y mujeres, en matrimonios a menudo infelices, y en maternidades... pero esta injusticia se puede corregir sutilmente y la educación de las mujeres cumple un rol importante para ello.

De modo general, a través de las anécdotas que cuentan y que no les conciernen directamente (menos en el caso de Marchand), las diaristas ocupan una posición esencial, fuera del acontecimiento, como contempladoras desinteresadas. Sin embargo, entienden el sentido axiológico que implica tal acontecimiento, simpatizan con este y participan de cierto modo en este, puesto que, tal y como afirma Bajtín, “sans avoir, dans une certaine mesure, une attitude de participation axiologique, on ne peut que contempler un événement en tant qu'événement” (1978: 47). Al relatar estas historias tomadas de su universo personal y ficcional, las narradoras expresan de manera indirecta su relación con el sistema social que todavía desfavorece a la mujer. Aun si se percibe ambivalencia en el discurso de las diaristas, que utilizan un lenguaje performativo para emitir su manera de pensar, en términos generales transmiten que desean una mejora de la condición femenina. Su escritura, que repite la norma social, reivindica más poder para la mujer en la colectividad. Su vacilación demuestra el difícil proceso para llegar a ser mujeres *de verdad* en un mundo que siempre les ha impedido ser ellas mismas, poniéndoles impedimentos en el camino de la emancipación; su vacilación señala asimismo la complejidad de negociar mejores condiciones de vida en una sociedad

patriarcal que no les ofrece las mismas oportunidades que a los hombres. Además, el patriarcado está inscrito en su ADN. Educadas dentro del pensamiento patriarcal, este representa para ellas el desafío de desaprender lo que siempre ha sido ser mujer en la opinión masculina. Esta complicada realidad se manifiesta a través de su propio lenguaje. Tal y como explica Masiello, las mujeres

[...] can only enter the public arena in their capacity as double agents, always speaking in two tongues, always wearing a mask, one determined by the state's demands and another marked by a syntax of private desires [...]. Women carry this double syntax in language and codes of dress, and in staged public performances that often cover up conflicting feelings about self and nation. (Masiello 2003b: 62)

De este modo, leemos a mujeres que parecen sufrir, a primera vista, de una doble personalidad, en palabras de Béatrice Didier (1976: 120), por difundir un discurso incoherente, de ideas contradictorias: un doble discurso articulado sobre la hibridez y la performatividad de los escritos de las diaristas. Como sostiene la crítica Tiphaine Samoyault, el empleo de una forma híbrida en la escritura revela su lugar en el lenguaje (2001: 175). En el caso de Gorriti, Acosta y Marchand-Dandurand revela una apropiación del lenguaje. Su posición fronteriza, entre el espacio privado y el espacio público, las obliga a adoptar una escritura híbrida, una manera prudente de escribir para poder emitir sus ideas sin despertar sospechas. Consideramos este tipo de escritura como respuesta estratégica a la historia oficial y a los discursos androcéntricos (Schmidt 2003: 115), como modo performativo de transformar la subordinación asignada a su favor (177), de poner en tela de juicio la norma social y así ofrecer nuevas alternativas. En otras palabras, interpretamos la hibridez de los cuadernos íntimos como una treta, por parte de las autoras, de reformular el mundo a su manera.

2. La política a través de una escritura híbrida y performativa

El concepto de escritura híbrida lo articula Mijaíl Bajtín en *Esthétique et théorie du roman*, obra en la que el autor analiza cómo la hibridez se manifiesta en la novela como una forma de estructurar el pensamiento que también se puede observar en otros géneros literarios. Como ya indicamos en referencias previas, lo híbrido novelesco se puede definir como un sistema de fusión de dos enunciados claramente diferenciados por dos acentos, dos estilos. Para Bajtín la típica construcción híbrida se puede describir como

[...] un énoncé qui, d'après ses indices grammaticaux (syntaxiques) et compositionnels, appartient au seul locuteur, mais où se confondent, en réalité, deux énoncés, deux manières de

parler, deux styles, deux “langues”, deux perspectives sémantiques et sociologiques. Il faut le répéter: entre ces énoncés, ces styles, ces langages et ces perspectives, il n'existe, du point de vue de la composition ou de la syntaxe, aucune frontière formelle. Le partage des voix et des langages se fait dans les limites d'un seul ensemble syntaxique, souvent dans une seule proposition simple. Fréquemment aussi, un même discours appartient simultanément à deux langages, deux perspectives, qui s'entrecroisent dans cette structure hybride; il a, par conséquent, deux sens divergents et deux accents. (Bajtin 1978: 125-126)

Esta composición tiene como función la de aclarar un lenguaje mediante otro, la de modelar una imagen viva de otro lenguaje, de tal manera que ambos lenguajes se aclaren mutuamente (1978: 178-179). Tras el uso de estas construcciones híbridas está la intención de articular un mensaje de manera disfrazada, donde el humor y un lenguaje ajeno pueden ser dominantes (126). Esto crea discursos plurisignificativos que pueden resultar confusos debido a la mezcla de diferentes acentos. Asimismo, la hibridez da lugar a la eliminación de las fronteras entre el discurso del autor y el del prójimo (140). Por lo tanto, el enunciador queda difuminado: un fenómeno que ya apuntamos en la presentación de los diarios en el primer capítulo de este estudio. Así, el uso, consciente o no, de formas híbridas tiene que ver con retos identitarios: da a entender a los sujetos autobiográficos como identidades performativas que reproducen, a través de un proceso de mimesis, el discurso dominante, pero con un toque personal que marca la diferencia. Es esta la diferencia que las diaristas tratan de acentuar de manera indirecta, es decir, en la similitud, para así valorar su propia visión de las cosas. Tal y como señala Bajtin al tratar sobre la relación de un autor con el lenguaje normativo, las autobiógrafas pueden

[...] exagérer parodiquement, plus ou moins vigoureusement, tels ou tels traits du « langage courant », ou révéler brutalement son inadéquation à son objet. Parfois, au contraire, [elles] se solidarise[nt] presque avec lui, et quelquefois y [font] résonner directement [leur] « vérité », autrement dit, confonde[nt] totalement [leur] voix avec lui. (1978: 123)

En este sentido encontramos una conexión entre el concepto bajtiniano de hibridez y el concepto butleriano de performatividad. En efecto, vemos en ambas prácticas discursivas formas de travestismo del lenguaje social que comparten un mismo mecanismo de identificación y de desidentificación con las normas preestablecidas. Este doble mecanismo puede prestarse a confusión, pero presenta una parte de la identidad reprimida del sujeto femenino. Para Butler,

[t]he self becomes an incessant performer of renunciation, whereby the performance, as an action, contradicts the postulation of inaction that it is meant to signify. Paradoxically, performance becomes the *occasion* for a grand and endless action that effectively augments and individuates the self it seeks to deny. (Butler 1997: 49)

De este modo, el acto performativo crea la ilusión de un núcleo de género interno cuyos gestos o palabras producen efectos de una esencia o disposición femenina verdadera o permanente (Butler 1997: 144). Pero en realidad, por la repetición de lo culturalmente inteligible, se revela otro tipo de mensaje: “the possibility of a repetition [...] does not consolidate that dissociated unity, the subject, but [...] proliferates effects which undermine the force of normalization” (Butler: 1997: 93). La repetición, así como la similitud y la diferencia, originan de este modo la ambivalencia observada en Gorriti, Acosta y Marchand, y resulta esencial para “subvert[ir], desplaza[r] y lleva[r] más allá” (Hernández Piñero 2011: 172). Rodríguez Magda en *Foucault y la genealogía de los sexos* subraya que

[e]l proceso de liberación pasa por ser dueñas de los mecanismos de opresión que nos dominan, superando la alienación física, económica e ideológica, tomando conciencia de nuestra situación real, oponiendo nuestra verdad a esta manipulación ideológica. (1999: 165)

Estas palabras corresponden a las ideas de Cixous, Irigaray, Butler y Foucault. Esta actitud descrita permite aportar una nueva mirada, construida a partir de la lógica patriarcal, pero desviada de su sentido original, transmitida de modo distanciado. Por esta vía híbrida performativa, opuesta al monopolio de la verdad única (Sherry 1998: 234), las autoras logran articular su punto de vista sobre varios temas que las conciernen, tales como la política, campo de acción cerrado a las mujeres de modo general, en el siglo XIX. A través de los diarios íntimos las autoras presentan resistencia frente a la prohibición social (Butler 1997: 93).

2.1. Híbridez y performatividad en Soledad Acosta

Para Soledad Acosta la sociedad excluye a la mujer de la arena pública y la encierra en una cárcel simbólica, pero su visión de la suerte femenina no es siempre negativa. La historia aporta el conocimiento de vidas de mujeres que han sabido superar su condición femenina, llegando a ser verdaderas heroínas a pesar de pertenecer al sexo débil. En efecto, desde las primeras páginas de su diario, Soledad Acosta confía que, en su fuero interior, le gustaría ser como estos modelos notables:

¡Yo quisiera ser más bien Carlota Corday, la verdadera heroína que vendió su vida por hacer algún bien a la patria! Cambiaría con entusiasmo una larga vida de quietud y lo que llama el vulgo felicidad por vivir recordada como la Pola Salvarietta. Esto sí, esto llamo yo vivir. (Acosta de Samper 2004: 76-77)

La entrada del 9 de junio de 1854, año de grandes revoluciones¹³¹, muestra de nuevo su profundo deseo de ser actriz de la historia de la patria, apartándose de este modo de la norma. La autora declara que, en este período crítico para el futuro de la nación –que se corresponde con la guerra civil y la dictadura militar de José María Melo–, ha tenido un breve momento de exaltación, lo que le puede pasar algunas veces: “Esta tarde estuvimos en casa de las Orrantia. Allí se habló de que esta revolución jamás se acabaría y yo por chanza dije que me pondría a la cabeza de las mujeres y acabaría con todos los enemigos” (284). A petición de su madre, Soledad Acosta relata que escribe un exaltado llamado a la participación de “las valientes bogotanas” de todas las clases sociales en la revolución para salvar la patria y mostrar a los hombres que “el bello sexo tiene valor y energía” (587). Por primera vez en su relato, describe a su madre de manera positiva, pues, esta la estimula intelectualmente, y la alienta a escribir un texto de carácter político, una proclama¹³². Esta descripción de su madre, Carolina Kemble Rou, contrasta con el retrato general que Acosta hace de ella y revela que apoya las ideas de su hija, cree en su potencial, en su poder para convencer a sus compatriotas a unirse por la paz componiendo una proclama. Esta era una práctica común en las mujeres de países atravesados por revoluciones. Tradicionalmente excluidas de la esfera pública, tomaban conciencia de sus capacidades individuales para actuar en el conflicto y sus textos tímidos o radicales nacían por una misma voluntad: la de participar en la vida política de la nación aun sin ser ciudadanas, emitiendo su opinión sobre el desarrollo de los acontecimientos (Godineau 1991: 35).

Así, por su madre y también por desafío personal, Acosta redacta su propia proclama que termina con estas palabras: “El uniforme es a la Blummer (sic)” (2004: 588). Suponemos que la escritora se inspira en la estadounidense Amelia Jenks Bloomer (1818-1894), quien defendió los derechos de la mujer liderando, entre otros, un movimiento de reforma del vestido femenino, el cual inició una nueva moda para las mujeres, el pantalón corto llamado *bloomer*. Jenks Bloomer fundó, en 1849, el periódico feminista *The Lily. A Monthly Journal Devoted to Temperance and Literature* (588), que puede haber sido una influencia positiva

¹³¹ “Este año es de Revoluciones en todo el mundo. En Rusia. A Turquía parece que los franceses e ingleses han mandado más tropas. En España, Revolución. Ahora, en la América, Venezuela, Ecuador, el Perú, ¡adonde quiera guerra, guerra!” (2004: 293). En este contexto bélico vive Soledad Acosta, muy bien informada la situación mundial.

¹³² De contenido político, estas proclamas que podían ser de una sola autora o de varias personas, hablaban a veces en nombre del sexo femenino y alcanzaban eco social mediante su publicación en la prensa (Godineau 1991: 35).

para Acosta. He aquí un fragmento relevante de esta proclama de Acosta en la que se siente todo el placer que debió haber experimentado ella para escribirla:

¡Conciudadanas! ¡Levantad vuestras tímidas cabezas, fortaleced vuestros débiles brazos y marchemos a atacar a los vándalos que se han apoderado de esta Ciudad! ¡No temáis! ¡Que es más honroso morir por la patria que vivir esclavas de los hombres más inocuos! [...] ¡Yo ofrezco llevar a la Victoria a todas las que quieran marchar bajo mis órdenes!
¡Compañeras! ¡Corramos a las armas! ¡Demos una lección a los que se titulan la parte valiente del género humano, mostrando que si podemos ser sumisas también el bello sexo tiene valor y energía! (587)

Estas últimas palabras dan a entender de manera convincente que las mujeres también pueden ser insumisas y participar en el combate. La elección del apóstrofe, así como las frases imperativas, exclamativas e interrogativas que utiliza persuaden de la urgencia de actuar. Estos recursos dan más fuerza a un discurso atravesado por estereotipos, tales como las expresiones “tímidas cabezas” y “débiles brazos” utilizadas para referirse a las mujeres frente a “la parte valiente del género humano” para referirse a los hombres. Estos estereotipos funcionan como marcas de legitimación de la cultura patriarcal (Josiewicz 2010: 307) y el hecho de integrarlos en su propio discurso constituye un acto performativo. Tras la reiteración de estos clichés, Acosta modifica la percepción del género femenino. Si, tal como sugiere el discurso patriarcal, la mujer “[puede] ser sumis[a]”, también “tiene valor y energía” (2004: 587), exclama la diarista. Estas palabras dejan entender que, a pesar del carácter débil que se le atribuye, la mujer puede ir al frente y defender la patria al igual que el hombre. Con esta escena imaginada, Acosta expresa con viveza su determinación de querer acabar con la tiranía de los hombres, llevando a su pueblo hacia la “Victoria” (587) gracias a la unión de todas las bogotanas en la lucha armada. En efecto, en este pasaje formula claramente su deseo de llegar a ser ella misma agente de la historia, al igual que las heroínas que la inspiran. Siguiendo el pensamiento de Guilhaumou, Acosta escribe esta “escena de interpelación como condición de posibilidad de una acción propia de las mujeres frente al poder dominante”:

L’*agency* renvoie alors à une *puissance d’agir* qui [...] est [...] le fait d’une individuue qui se désigne comme sujet sur une scène d’interpellation marquant la forte présence d’un pouvoir dominant. À ce titre, rendre compte de soi, dans telle ou telle action féminine, part nécessairement d’une ontologie du soi, en constituant une économie de soi et une performance du soi qui permettent de négocier son autonomie – plus le sujet explicite le modèle qui le détermine, plus il se donne une puissance d’agir – sur la base d’une telle singularité précisée dans l’immanence même de sa parole. (Guilhaumou 2012)

Es precisamente lo que observamos en este texto que habría nacido de una sencilla burla, según la autora, pero también podríamos considerar esta anécdota como una treta de su parte para comunicar sus ideas inconformistas. Aun así, que sea una chanza o no, el texto ilustra su deseo de asistir a una transformación importante: la de la actuación de la mujer “sumisa” en la gran marcha del progreso de la nación, formando parte de su historia.

En su diario íntimo, Acosta menciona, como contribución femenina al conflicto, el bordado de banderas y cintas para los sombreros de los Constitucionales, una actividad tradicionalmente femenina de la que toma parte ella misma (2004: 394-398; 423). En este período de graves tensiones sociales, la autora admira la solidaridad de su pueblo y la de las mujeres en particular:

[...] es extraordinario el entusiasmo que hay entre todas las clases sociales de la sociedad, sobretudo (sic) las mujeres son los enemigos más implacables que tienen los bandidos y las que trabajan sin cesar para mandar todo lo que pueden al campo Constitucional. (2004: 416)

Para la autora, el significado de la vida reside en consagrar su existencia a una noble causa (77). La autobiógrafa sugiere que si hubiera sido hombre “cuán lejos [habría estado] de aquí” (323), pues habría participado en la guerra. Sin embargo, este momento de fuerte entusiasmo dura poco y Soledad Acosta vuelve rápido a su estado melancólico, recordando la figura del amado, del que no tiene noticias desde hace mucho tiempo y cuya vida se encuentra en peligro en el campo de batalla. Por ello, teme lo peor y lo manifiesta a través de la transcripción de un poema anónimo en inglés, anunciador de un porvenir oscuro. Estos versos, que son la expresión más directa de sus sentimientos (Bajtín 1978: 142), participan de la lógica masculina que niega ciertos derechos a las mujeres en virtud de su carácter inconstante, uno de los “defectos naturales que las incapacitaban para la ciudadanía” (Pratt 1994: 263)¹³³. No obstante, se podría considerar esta manifestación de inconstancia como una “táctica del débil” destinada a minimizar el acto de haber escrito una proclama que desafía la norma establecida, incitando al género femenino a tomar las armas. En *L'invention du quotidien*, Michel de Certeau define esta táctica como una estrategia del débil:

¹³³ He aquí el poema que pone el acento en el carácter inconstante de Soledad Acosta: “Tis hard to part, / When youthful hearts with treasured dreams are high / Of sunny days, and calmest nights serene, / A happy future! – but oh, harder far, / When dark anticipations veil the scene / With melancholy clouds and hard at land / Sits chill despair – that vulture of the soul – / Watching the latest gleam of hope expire / To pounce her concuss prey” (2004: 284-285).

[...] un calcul qui ne peut pas compter sur un propre, ni donc sur une frontière qui distingue l'autre comme une totalité visible. La tactique n'a pour lieu que celui de l'autre. Elle s'y insinue, fragmentairement, sans le saisir en entier, sans pouvoir le tenir à distance [...]. (1980: 86)

Podríamos suponer que Soledad Acosta habría sacado provecho de este momento de desánimo para afirmar que las mujeres, por su naturaleza inconstante, no pueden involucrarse de verdad en los asuntos políticos. Esta actitud calculada sería entonces de naturaleza performativa, pues el sujeto autobiográfico se muestra aquí conforme con el discurso dominante, poniéndose en su lugar de mujer, de ser inferior –tal y como la piensa el sistema androcéntrico– para así desbaratar el poder simbólico. Esta táctica del débil formaría parte de un discurso performativo, mediante el cual el sujeto puede reorganizar el campo del saber (Ludmer 1985: 48), transformarlo a su modo de ver, según su experiencia de la vida cotidiana, así como reorganizar sus relaciones interpersonales: un saber disfrazado, fundamentado en voces plurales que cuestionan la estructura social.

Soledad Acosta pondrá en tela de juicio el orden establecido, comentando la actualidad nacional. Cabe reescribir la historia, afirma ella, puesto que “[h]ay tantas exageraciones en el mundo que siempre hay que ponerle cuarentena a todo lo que dicen” (2004: 61). Desde las primeras páginas de su diario reflexionará sobre la política colombiana y, por extensión, sobre el patriotismo. Expresará su total incomprensión de su propio pueblo, al que califica de cobarde (38), y cuyas nociones sobre el valor considera viles por apoyar a un gobierno compuesto de engañadores e intrigantes ensalzados, supuestamente astutos (39). Soledad Acosta no confía en la política y durante la guerra civil, “el mejor partido [será] no creer nada” (259), según ella. A partir de sus propias observaciones y lecturas, dará su propia interpretación de los eventos dramáticos. Como subraya Mesa Gancedo, el cuaderno íntimo de Soledad Acosta se transformará en un verdadero diario de guerra, llegando a ser un “testimonio fundamental de un período convulso en la historia de la consolidación de la nación” (2010: 913). Este documento personal “proporciona[rá] información de primera mano acerca de unos de los sucesos capitales de la historia de Colombia: la revolución de 1854” (913). De este modo, Soledad Acosta se convertirá en cronista, una cronista llena de angustia en cuanto a su porvenir y al de su nación. En efecto, su prosa íntima revela su desesperación en cuanto a la situación. El 11 de mayo de 1854, la autora describe el horror que vive, impotente frente al triste espectáculo de la caótica Bogotá:

Sigue la guerra, o más bien los vándalos que se han apoderado de la ciudad cada día muestran más su tiranía. [...] Siguen los atentados de toda especie... Siguen las desgracias de mi pobre patria. Con dolor amargo veo [...] [a] los hombres honrados proscritos, porque tienen plata, encarcelados, familias llenas de angustia esperando a cada instante que caigan sus padres, maridos, hijos, bajo la cuchilla del asesino. Veo casas rodeadas por los que llaman *policía*, que es ahora el sinónimo de ladrones [...]. Veo todo esto con horror y pienso que así es como (sic) mi amada patria está insultada [...]. (2004: 241-242)

Por la repetición del verbo “ver”, conjugado en primera persona del singular, la escritora convence al lector de que es realmente testigo de este contexto de terror y desorden social. Y, desalentada –un desánimo expresado por la reiteración del verbo “seguir” en presente de indicativo–, no tiene más opción, como ardiente patriota, que la de escribir (272), dejar constancia de estos momentos trágicos de la nación para no caer en la pasividad total, sino sentirse parte activa de la historia: “[el] deber hacia la patria es después del de Dios el más sagrado” (407). Durante los ocho meses de dictadura Acosta escribe el relato de la Revolución, que luego leerá su amado con gran interés. En el teatro de la acción, narrar estos acontecimientos es una manera para la autobiógrafa de expresarse sobre la inconcebible situación que se está desarrollando, de criticar a los seres inhumanos que tomaron el poder y, entre otros, a José María Melo (216). Para ella, son corruptos ávidos de dinero¹³⁴ que están llevando la patria hacia su pérdida: “¡y estos hombres que arruinan este pobre país son hijos de la Nueva Granada y levantan su hoz exterminadora contra sus propios hermanos! Y se llaman liberales!” (357), exclama. Frente al absurdo de la guerra civil, Acosta manifiesta una vez más su desaliento en este pasaje:

¡Ah!, pobre Patria mía tan desgraciada, ¡siempre entre las manos de asesinos que te inmolan a su ambición! [...] ¡El aniversario de la Constitución fue que murieron aquellos jóvenes tratando de defenderla! Infelices, poco pensaban en ellos, ahora pocos meses, de la triste suerte que les tocaba. ¡El aniversario de la Constitución! Cuántos azares, cuánta sangre ha costado el tener leyes justas para regir el país. (262-263)

El día del aniversario de la Constitución habría debido ser celebrado por asegurar al pueblo colombiano sus derechos y libertades, pero paradójicamente varios jóvenes conciudadanos fueron ejecutados, lo que denuncia fuertemente Soledad Acosta. Más tarde, el 20 de julio de 1854, declara que se celebra el “[a]niversario de la Independencia en la más vergonzosa esclavitud” (325). Sueña con la liberación de su pueblo, como indica claramente la inserción

¹³⁴ En este pasaje, Soledad Acosta critica el poder del dinero en el ámbito político: “¿Por qué será que el oro, vil metal, ejerce tanto poder sobre las almas de los que más cantidad tienen y es magnetismo tal que envilece y hace los corazones de los hombres despreciables y cobardes?” (2004: 227).

en su diario de una estrofa elocuente del famoso poema “Guerra”, del poeta romántico José de Espronceda, español liberal reconocido por su compromiso político y sus ideas ilustradas: “Truene el cañón: el cántico de guerra / Pueblos libres con placer alzado. / Ved, ya descende a la oprimida tierra, / Los hierros a romper la libertad” (383). Sin embargo, la autora tiene poca esperanza, pues ve únicamente “[g]uerra, discordia, odios y sangre” (271) reinar en su tierra. “No puedo esperar, ni aun esperanza” (358), apunta Soledad Acosta, extrayendo este verso de la comedia *Marta la piadosa* del dramaturgo español Tirso de Molina. Desilusionada, explica que no quiere dejarse engañar más por la esperanza. El pensar en su patria no la hace feliz como antes del golpe de Estado¹³⁵, sino que la angustia y, ahora más que nunca, con su amado en el frente. Pero para ella el amor es más fuerte que todo, tal como canta el poeta romántico inglés Barry Cornwall en esta estrofa de “XLVII. – Song” que recopila la escritora: “I love him, I trust in him / He trusted me always / And so the time flies hopefully (sic) / Although he is far away” (370). Así, su amor por José María Samper es su único consuelo, así como la lectura de su álbum es el último recuerdo que posee de él, “[dándole] valor para no desesperar[s]e porque [l]e da fe en él” (379). Además, Soledad Acosta se muestra muy orgullosa de él puesto que está cumpliendo el deber de todo buen patriota (413): defiende el país y escribe acerca de la Revolución, escritos que reciben numerosos elogios (315). Servir a la nación es fundamental para Soledad Acosta como ya hemos señalado. No obstante su débil corazón vacila al saber a su amado combatiendo, en peligro de muerte (423). Acosta no tiene más palabras que los versos tomados de *Lalla Rookh, An Oriental Romance*¹³⁶, del poeta romántico irlandés Thomas Moore, en los cuales se reflejan sus pensamientos: “For oh! So widely do y (sic) love him / Thy Paradise itself were dim / And joyless, if not shared with him” (424). Sin poder compartir con el ser amado, no hay alegría posible, por lo que la autobiógrafa espera con impaciencia la suerte de su país, que es también su suerte (399). Cuando llega el día de la Victoria Acosta recurre a los versos de Josefa Acevedo de Gómez para expresar su alegría: “¡Ah!, ¡si las horas de dolor volaran / como vuelan las horas de contento!” (445) A partir de este momento, su esperanza en el porvenir y su fe en la democracia crecen. Por lo tanto, espera

¹³⁵ “Benditos, felices días en que mis horas se dividían entre el estudio y el pensamiento de mi patria” (2004: 165), escribía Soledad Acosta antes del conflicto armado.

¹³⁶ Ya había citado unos versos tomados de la misma novela para convencerse de que era mejor que su amado estuviera lejos de ella, extrañándolo mucho y angustiada preguntándose si lo amaba suficiente: “Better sit... / And think thee safe though far away / Than have thee near me in danger” (209).

que los miembros participantes en el congreso sepan utilizar bien su derecho a votar porque “¡[c]uánta responsabilidad en el voto de cada uno de los Representantes, y sin embargo cuán pocos conocen y hacen su deber!” (484): una exclamación de naturaleza híbrida que hace hincapié a la vez sobre la responsabilidad e irresponsabilidad de los votantes. Patriota hasta la médula, Soledad Acosta exige para su pueblo el mejor gobierno posible y es a través de un lenguaje emotivo que comunica este profundo anhelo. No obstante, solo los que detentan el poder de votar, y que Acosta reprueba aquí, están en condiciones de aportar cambios a este sistema republicano. Su comentario participa, de modo enmascarado, de una crítica de la estructura patriarcal, como bien observa Mesa Gancedo al considerar varias reflexiones de la autora acerca de la política, este campo de competencia masculina, según el discurso hegemónico (2010: 915).

En esta época de gran inestabilidad social, “la solución parece encontrarse en los libros, en el espejo ofrecido por los libros” (Samoyault 2001: 185), y las palabras líricas de otros románticos vienen a dar más fuerza a su discurso, expresando de manera más directa sus sentimientos, preocupaciones y sueños más profundos. De este modo, la lectura del diario íntimo de Soledad Acosta, muy marcado por la intertextualidad, expone, en resumidas cuentas, su gran interés y preocupación por la política, su espíritu crítico hacia esta y su fuerte patriotismo, especialmente en este arduo período de la historia de la República¹³⁷.

2.2. Híbridez y performatividad en Juana Manuela Gorriti

Lo íntimo relata la historia pasada y el momento presente de los conflictos bélicos de tres naciones de Hispanoamérica; la escritora emite opiniones sobre sus dudas, por ejemplo, en cuanto a la intervención norteamericana para alcanzar la paz en Perú. Estas grandes dudas la llevan a hablar de la “doble cara” de la Doctrina Monroe y de Estados Unidos, un gran país que admira y teme por su “egoísmo nacional superlativo. Todo por ellos, todo para ellos” (2012: 58). En esta guerra, Gorriti deplora la muerte inútil de héroes como Moore, Piérola, Irán y Prado, a quienes presenta como modelos para la patria¹³⁸; al hablar de ellos, aprovecha

¹³⁷ Por ejemplo, Soledad Acosta condenará un discurso de Murillo sobre la casa de Refugio que pronunció en la Legislatura Provincial: un “discurso muy espantoso contra las señoras de Bogotá” (2004: 60).

¹³⁸ Tratando de este famoso episodio de la Guerra del Pacífico, Juana Manuela Gorriti exclama: “¡Cuánta pena se abruma contemplando el Moro de Arica! Esa ara de sacrificio de tantos héroes... ¡y pensar en la inutilidad de esa preciosa sangre derramada! ¡Ambicioso Moore! Desatinado Prado! ¡Miserable Piérola! Y aún tú, ¡Irán! Llevad lo que merecéis de castigo en este mundo y en el otro” (2012: 58).

para rendir homenaje a las madres y esposas de estas vidas sacrificadas por sus convicciones sociales:

¡Ay, de la madre!

La esposa consolará su dolor con el orgullo de ser la viuda de un héroe...

El dolor de la madre es inconsolable.

La esposa llenará su corazón con un nuevo amor. El corazón de la madre es un abismo. (78)

Resaltando el estereotipo femenino de la mujer entregada y abnegada, a quien Gorriti considera como heroína de la historia, la escritora hace uso de la norma social, pero revalorizando el papel tradicional de la mujer. Mencionar explícitamente a estos actores de la historia, incluyendo de modo estratégico a las mujeres en sus vidas, es una manera de magnificarlos y de expresar gratitud por el papel que desempeñaron en la historia. El lenguaje utilizado es elogioso y hace uso constante de frases exclamativas. Por ejemplo, describe al Presidente de Bolivia de la época como “protector generoso que [le] prestara auxilio en una hora de angustia”: “¡Era él! Cuántas veces mi gratitud habíalo recordado y por una misteriosa intuición identificándole con su hazañosa existencia, desde el calabozo del cuartel de Sucre hasta el apoteosis de la Paz” (45). También le presta atención especial a Manuel Pardo, ya citado, modelo perfecto de “honor, deber, patriotismo” que califica de “hombre superior”, “genio”, “brillante luz”, “de encumbrada inteligencia” (52). No obstante, “jefe del civilismo”, Pardo fue tristemente asesinado por el partido político adversario y Gorriti explota su historia como pretexto para transmitir su visión de los partidos políticos:

Los partidos políticos me inspiraron siempre el más profundo desprecio, pues sé lo que son: un hediondo aglomeramiento de ambiciones individuales, que entrañan codicia, egoísmo y toda suerte de mezquindades. [...] Su muerte háme causado profunda pena y de hoy más, los partidos políticos que tales crímenes cometen, mayor y más honda indignación. (52)

Es seguramente por este carácter absurdo que percibe en el mundo político, que aconseja a su hijo “[huir] de discusiones políticas y de nacionalismo” (50). Es esta la lección que se puede extraer de esta anécdota que recuerda la memoria de este gran patriota; este breve relato que constituye para la escritora una herramienta pedagógica (Haroche-Bouzinac 2015: 17). Con el fin de comunicar a sus lectores la misma idea de absurdidad de la política, Gorriti les ofrece una historieta fantástica titulada “La estatua de Alsina”, que parece ser una leyenda popular si consideramos la presencia de la locución “diz que”. Esta fuente general, que no emana de ella misma, se encuentra en la entrada del 15 de junio de 1885 sin puesta en contexto ni

comentario de su parte. Tiene la función de transmitir su modo de pensar la política de modo indirecto (Bajtín 1978: 158):

Es fama que cuando los gobiernos argentinos incurren en grandes tonterías, allá en las altas de la noche de plenilunio, el tribuno se agita en su alto pedestal; su derecha mano se alza imitando la acción de la izquierda y ambos se balancean de arriba abajo en sarcástico ademán... Diz que de los labios de bronce de la estatua se exhala un sordo apóstrofe que los árboles de la Plaza Libertad, agitados por el viento, repiten acompañados de burlonas risotadas... (Gorriti 2012: 69)

Comentar la actualidad política es también una manera indirecta de subrayar un hecho que parece molestarla sobre la preocupante situación política en Perú: el hecho de que “las mujeres no se mezclan aquí para nada en la política” (74). Comparte esta observación con una amiga, quien le contesta: “Es necesario [...] verter una gota de miel en ese terrible acíbar; si nosotras azuzáramos a los nuestros, se devorarían.” A lo que Gorriti agrega, utilizando otro estereotipo femenino bajo un tono irónico: “Yo hallé en ello dulcísima razón. ¡Cuán bueno y adorable es el corazón de la mujer! Puedo hablar así, sin que se me tache de alabanciosa, pues, según Ricardo Palma, las viejas no somos mujeres” (74). Sin embargo, no deja de ser cierto que, en general, la mujer no se involucra en este momento histórico en el ámbito político, aun si en esta anécdota dialogada Juana Manuela Gorriti minimiza el alcance de sus palabras con un discurso performativo que reitera ideas esencialistas sobre la mujer. En efecto, la autora parece aprobar la teoría de su amiga, bajo el pretexto de que, según el patriarcado, la generosidad es un rasgo de la naturaleza femenina por excelencia. Afirma ella poder decir esto fuerte y claro debido a su vejez que, según su amigo el poeta Ricardo Palma, la haría pensar como si no fuera mujer. Gorriti reproduce aquí esta manera de pensar de modo estratégico para justificar su propio discurso, que juega con la ambigüedad. En efecto, por el carácter irónico de su comentario social, no queda claro si Gorriti está de acuerdo con su amiga o si se está burlando.

No obstante, que las mujeres no se involucren en política no nos parece una constatación inocente por parte de la autobiógrafa, que ya había mostrado, siete años antes, que la mujer podía reflexionar sobre política. A través de otra anécdota dialogada aparentemente fútil acerca de un retrato de Rosas (48), Juana Manuela Gorriti explica su posición de modo enmascarado, poniendo en escena a H.R., la hermana de Rosas, y su prima. Con este conciso relato que abre “Rosas”, haciendo énfasis en la figura política, se critica vivamente al responsable de la desdicha de la familia Gorriti. A través de esta conversación de salón entre mujeres de la alta sociedad –que puede parecer banal, poco significativa o convincente para la

mayoría, de parte de seres que supuestamente no pueden pensar–, se revelan, con un espíritu de franca camaradería, verdades sobre el gobierno rosista compartidas por la propia hermana del dictador. El tono humorístico empleado permite atenuar la gravedad de las palabras de la prima de la autobiógrafa, que habría preferido un gobierno patriarcal al tiránico de Rosas, una afirmación que tiene cierto impacto y que, como el resto de sus comentarios, le merecen un abanicazo. Aun si la narradora hace hincapié dos veces en el carácter bromista de las intervenciones, la reconstitución de este intercambio persuade de la barbaridad del gobierno Rosas y evidencia el hecho de que las mujeres también pueden discutir de política y, por lo tanto, podrían participar más en este campo. Las palabras medio suyas, medio extranjeras logran convencer de estas realidades (Bajtín 1978: 164).

Así notamos que voces múltiples atraviesan la escritura íntima de Juana Manuela Gorriti quien, en varias ocasiones, transpone discusiones escuchadas, adaptándolas a su intención comunicativa (Sarfati 1997: 61). Estos enunciados del prójimo se utilizan como objetos de una transmisión interesada (Bajtín 1978: 157). De este modo, a través de la reconstitución de diálogos cargados de transmisiones e interpretaciones de palabras de los otros (Bajtín 1978: 158), se ve una perfecta demostración, de modo indirecto, de las capacidades femeninas al respecto, manifestando su opinión de que las mujeres no deberían quedar despojadas de sus derechos políticos. Joséphine Marchand-Dandurand también lo expresa así, de manera enmascarada, en *Journal intime*. Su escritura corresponde a “l’écriture-femme” que Slama describe de la manera siguiente:

Écriture de la mutation et de la promesse: celles d’une société autre où les femmes ne prendront pas le pouvoir mais où elles restitueront à l’humanité enfermée dans le ‘même’, sa moitié occultée, humiliée, castrée, la richesse de son ‘altérité’, ce ‘féminin’ que chacune et chacun pourront enfin reconnaître en soi. (1981: 59)

Con esta escritura que admite al otro como parte de su “devenir-femme” (Cixous 2010: 114), las autoras abren los caminos de la emancipación con el objetivo de ocupar un lugar significativo en la sociedad, participando a su manera en su avance.

2.3. Híbridez y performatividad en Joséphine Marchand-Dandurand

Debido al medio social en que nace y crece, Marchand-Dandurand es una apasionada de la política y, a lo largo de su relato personal, comentará acontecimientos nacionales e

internacionales, como también lo hicieron Acosta y Gorriti¹⁴¹. Por ejemplo, lamentará la autora el regreso a la barbarie en el oeste de Canadá con la muerte de dos padres oblatos, a quienes se les arrancó el cuero cabelludo (2000: 103). Denunciará al pueblo canadiense indirectamente como responsable de la ejecución, en 1885, del pacífico líder de los mestizos, Padre de la Confederación y escritor, Louis Riel, condenado a muerte por el gobierno conservador de John Alexander MacDonald:

Riel a été pendu aujourd’hui. Le peuple canadien, fanatiquement entêté dans sa dévotion au gouvernement *tory*, anglais et orangiste, vient de recevoir la preuve qu’on le méprise et qu’on le compte pour moins qu’un chien. Riel a été sacrifié de gaieté de cœur par sir John A. MacDonald. (122)

Indignada, la autora no entiende que su pueblo siga apoyando a un gobierno que lo menosprecia, y critica la incompetencia y cobardía de los representantes políticos de Quebec, que no se dignaron a oponerse a esta decisión del primer ministro orangista de Canadá. Al igual que hace a menudo Acosta, Marchand-Dandurand lamenta la ignorancia de los suyos, aunque en otro contexto sociohistórico y cultural.

Como mujer que participa en la arena pública, tanto en sus crónicas como en sus conferencias, Joséphine Marchand-Dandurand expresará su opinión sobre diversos temas políticos en nombre del progreso social de la patria. Sin embargo, precisará que, para ella, su primera patria es la familia, hablando entonces de su unión con un político:

L’on peut être ami de sa patrie et travailler dans la mesure de ses forces au bien de ses compatriotes, sans compromettre sa sécurité et sa félicité domestique. La première patrie, c’est sa famille: la plus intime et la plus chère. Je n’ignore pas que la politique a pu aider à ses premiers succès et établir même sa réputation, mais elle n’a fait que lui réclamer en retour ses sacrifices et ses peines. (93)

Frente al mundo hostil que representa la política, la escritora reclamará una mayor presencia del ser amado en casa, tal y como cuenta brevemente en su cuaderno personal. En una escena dialogada, Marchand-Dandurand se representa como una mujer de carácter al pedirle a Honoré Mercier, dirigente político, a través de su mujer, que vaya a combatir para que su marido pase más tiempo con ella. Es esta una forma indirecta de transmitir su deseo más profundo, poniéndose en una posición de inferioridad frente al hombre político. La mediación de la mujer de Mercier indica una cierta confianza en la influencia femenina sobre los hombres. Esta anécdota permite a Marchand-Dandurand comentar que más vale, para ella, una vida

¹⁴¹ Joséphine Marchand-Dandurand mostrará, por ejemplo, preocupación frente a la situación de grandes tensiones en las Filipinas, donde tuvo lugar la masacre de españoles (2000: 216).

apacible que una brillante fama. Con todo, la autora tiene ambiciones políticas para su marido y, desea que tenga una carrera exitosa. Como vemos, la política ocupará un lugar importante a lo largo de la escritura de su diario íntimo y, gracias a su elocuencia, logrará obtener favores de parte de algunos hombres de Estado¹³⁹. Al contrario de la mayoría de las mujeres de su época, conocerá una existencia mundana¹⁴⁰ y no solo gracias a su padre y a su marido, sino también gracias a Lady Aberdeen¹⁴¹, cuya llegada al soñoliento Canadá creó una verdadera revolución, según la autobiógrafa, asustando a los más conservadores con sus ideas innovadoras: “[...] le clergé et les gens d’autrefois disent: ‘Une catastrophe!’ Elle apporte des idées de rénovation dans l’œuvre de bienfaisance et d’initiative dans la réforme sociale et même familiale” (165). A través del retrato elogioso que hace de Lady Aberdeen, la autora afirma que debe su entrada a la vida pública a esta filántropa escocesa, de carácter hecho y derecho, dedicada a obras humanitarias¹⁴². El Consejo Nacional de las Mujeres de Canadá, del que Lady Aberdeen fue fundadora y primera presidenta, le abrió a la autora las puertas para que expusiera públicamente sus ideas sobre la necesidad que tiene la mujer de una cultura intelectual y del conocimiento de su lengua materna. En efecto, Marchand-Dandurand hace su debut como oradora en el Consejo con un vibrante alegato en inglés contra los empleados domésticos, a quienes percibe como una verdadera plaga social, defendiendo así a la burguesía. A su modo de ver, una reforma debe imponerse, pues no cree que los domésticos sean víctimas de malas condiciones de trabajo. Marchand-Dandurand recuerda la experiencia personal de su madre, quien instruía a sus sirvientes, mientras que estos se quejaban a sus

¹³⁹ Por ejemplo, Joséphine Marchand-Dandurand evoca una conversación que tuvo con el teniente gobernador de Canadá con la presencia de Sir Wilfrid Laurier: “‘Quelle forme voulez-vous donner à cette levée d’impôts en faveur des artistes? Celle des concerts? des bazars?’ – ‘Oh non, répondis-je, il est tellement plus simple de taxer les messieurs du Gouvernement!’ – ‘On voit bien qu’elle en a déjà un sous la main!’ répliqua le lieutenant-gouverneur. La même chose se passa quand je fus l’hôte des Aberdeen, à Ottawa” (2000: 192-193).

¹⁴⁰ En las páginas siguientes trata de su vida social: 81-90, 92, 96, 100, 105, 111-114, 178-179, 192-193, 198-200, 203, 216-222.

¹⁴¹ Con mucha emoción Joséphine Marchand-Dandurand contará el evento organizado para la despedida de Lady Aberdeen, un banquete con invitados de ambos sexos, una experiencia fuera de lo común, según un francés que estaba invitado en la fiesta (223).

¹⁴² Como veremos más adelante, también rendirá homenaje a Lady Aberdeen en su revista *Le Coin du feu*. He aquí cómo sigue tratando de esta notable mujer: “Tout ce qu’elle a trouvé ici d’énergies, de talents, de dévouements, de bonnes volontés, elle l’a enrôlé, mobilisé, exploité, tenu en haleine depuis le premier moment de son arrivée. Plusieurs fois, elle a couvert l’immense étendue du pays, d’un océan à l’autre, étudiant les besoins, les maux du peuple et fondant partout l’institution, la société capable de satisfaire les uns et de remédier aux autres. Dans les provinces anglaises, elle a trouvé un terrain tout préparé; d’abord, par cet esprit congénère d’apostolat qu’elle y rencontrait, et dans les multiples sociétés féminines déjà existantes, qu’elle a syndiquées et confédérées sous le nom de Conseil national des femmes du Canada” (2000: 165).

padres de que eran perseguidos con libros, y porque solo comían aves de corral y nunca sopa de garbanzos (169). También recuerda en este particular alegato cuántas veces se fueron los domésticos en el momento en el que más se los necesitaba. En este curioso discurso, que carece de matices al respecto, la autora se refiere únicamente a su propia relación con los sirvientes. Sin embargo, esta intervención pareció obtener el favor del público, lo que le valió un fuerte aplauso del auditorio, al parecer convencido por sus argumentos. Gracias a la notable Lady Aberdeen, que la había invitado a emitir su opinión sobre esta cuestión, Marchand-Dandurand conoció un gran éxito y quiso continuar su camino en esta dirección.

En su diario íntimo, la escritora valora así el admirable trabajo de varias mujeres, tales como la brillante y juiciosa señora Thibaudeau. Presenta a esta última como reina de la moda por su gran belleza, pero más allá de este hecho anodino y superficial, describe a esta mujer, casada con un senador, como excelente organizadora de obras caritativas, fundadora –junto a hombres, especifica ella– y presidenta del hospital Notre-Dame, institución que tuvo problemas con el clero por su carácter laico. Con este ejemplo, Marchand-Dandurand muestra que una mujer comprometida con la sociedad no tiene por qué perder su feminidad: contrariamente a lo que piensa la mayoría, puede ser a la vez femenina –cumpliendo con lo que le pide la sociedad patriarcal– y tener actividad en la colectividad. La diarista utiliza así, de manera performativa, el estereotipo de la superficialidad femenina con el fin de legitimar un discurso que defiende el potencial de las mujeres para actuar en la arena pública. Este estereotipo le sirve así “como máscara para esconder la ruptura” que representan sus palabras (Josiewicz 2010: 310). Estas cambian el sentido común del signo mujer, agregándole nuevos elementos. En efecto, de modo general, Marchand-Dandurand indica cómo muchas mujeres laicas de la élite unen sus esfuerzos y dejan huella, participando activamente en el avance de la nación, huella que sigue ella misma con sus numerosas actividades intelectuales, factor que en su opinión mide el progreso social (2000: 166). Así, con este discurso performativo, la diarista muestra que la mujer no es un ser superficial y pasivo, desprovisto de las cualidades necesarias para desempeñar un papel importante en la colectividad.

Como ya indicamos anteriormente, el futuro de la patria ocupa los pensamientos de Joséphine Marchand-Dandurand, así como el tema de la educación. La autobiógrafa considera a la población francófona conservadora y, por lo tanto, poco propensa a las obras de carácter

intelectual. De ahí su labor con *Le Coin du feu* y con su Obra de libros gratuitos¹⁴³ por la que recibirá una ayuda gubernamental para el transporte de libros y revistas procedentes de Francia (211). Además, en la primera sesión francesa del Consejo Nacional de las Mujeres, Marchand-Dandurand, apoyada por su colega R. Thibaudeau, propondrá una resolución que, en su opinión, fue bien acogida, gracias a las precauciones que tomó. En efecto, en este pasaje, sin ampliar más el tema, revelará haber puesto en práctica maniobras juiciosas para poder comunicar su idea al público, es decir, haber actuado de modo performativo, desempeñando su papel de mujer del patriarcado: “J’avais bien pris garde de parler avec simplicité, et de traiter mon sujet modestement et d’un point de vue féminin” (173). Finalmente, apoyará a su padre primer ministro en su proyecto de reforma del viejo y arcaico sistema de educación (174) por la elaboración de una nueva ley:

Un ministre de l’Instruction publique partagera le pouvoir que l’épiscopat a exercé d’une manière absolue jusqu’à présent, avec l’infériorité de notre province à l’égard de toutes les autres, comme résultat. (181)

Este proyecto preocupa al clero, y en particular a monseñor Bruchési, arzobispo de Montreal, que teme la laicización de las instituciones educativas. Para impedir la aprobación de esta ley, el arzobispo acusará frente al Papa a Félix-Gabriel Marchand de ser enemigo de la religión; posteriormente, y en nombre de León XIII, el religioso le pide a Marchand que abandone su proyecto de ley¹⁴⁴. No obstante, el primer ministro no se dejará presionar por esta estrategia de Bruchési quien, antes de irse, también había convencido a un número de ultramontanos de que no votaran a favor del establecimiento de la ley en la Cámara (182). Así, los esfuerzos del padre de la autora serán vanos y su proyecto de ley de Educación resultará un fracaso a causa de este complot organizado por el arzobispo, que deja entrever el poder de la Iglesia en Quebec, una realidad que denuncia Joséphine Marchand-Dandurand más de una vez. Esta denuncia, por ejemplo, la hace de modo indirecto, a través de la voz de su colega Thibaudeau

¹⁴³ Joséphine Marchand-Dandurand da cuenta de sus dificultades para administrar esta gran empresa que exige esfuerzos constantes e inteligentes: “La besogne, je le crains, est au-dessus de mes facultés; et la responsabilité de la conduite d’une pareille machine, que j’ai eu l’imprudence de mettre en branle, est troublante. Cependant, je ne me laisse pas trop troubler. J’ai foi qu’en travaillant ferme et avec le dévouement de mes associés (qui, je l’espère ne se lassera pas) ainsi qu’avec le puissant concours que je reçois du ministre des Travaux publics et des amis considérables que j’ai en France, les choses iront bien. Ce qui me manque, c’est quelqu’un qui partagerait avec moi le travail intellectuel, l’organisation. Je crois que je ne suis pas un mauvais instrument, mais je n’ai pas la bosse de la direction. Heureusement que Raoul l’a et qu’il m’aide quelquefois de ses lumières” (2000: 222-223).

¹⁴⁴ Más tarde, Félix-Gabriel Marchand recibirá una misiva de parte del Papa, que declaraba que monseñor Bruchési no tenía razón de actuar así (Marchand-Dandurand 2000: 189).

a través de una situación precisa que se dio con su Obra de libros gratuitos. Marchand-Dandurand declara que esta obra no solo tiene por mandato el envío de libros y revistas a través del país, sino también el apoyar de cierta manera a los profesores. Se da el caso específico de una maestra de un pueblo del norte de la provincia que se encuentra embarazada y que resulta ser la hermana de la señora Thibaudeau:

La pauvre enfant a été séduite par un voyou qui pénètre la nuit dans l'école où elle habitait seule, loin de toute habitation. Elle sera mère, elle « achètera » selon son expression populaire, au mois de janvier. [...] Elle parle sans trop de colère de son agresseur, et blâme plutôt le curé qui aurait refusé de la protéger. Celle qui la précéda, dans son école, eut le même sort. Ces enfants demeurent seules, dans une maison isolée. Le curé lui-même, paraît-il, s'oppose à ce qu'elles pensionnent chez les gens de la paroisse, à cause de la jalousie que cela occasionne chez les autres écoliers. [...] (221-222)

Joséphine Marchand-Dandurand señala aquí un importante problema social a través de esta anécdota que suscita la reflexión: el embarazo no deseado de jóvenes profesoras violadas por falta de protección de la Iglesia, una situación absurda y dramática que no demuestra valores cristianos por parte de los curas. Mediante esta historia de una amiga cercana, la diarista aborda un tema tabú de la colectividad, la violación, y al mismo tiempo denuncia la inacción de la Iglesia, que no proporciona seguras condiciones de trabajo a estas maestras. Evocar esta anécdota le permite denunciar la inadmisible situación que sufren estas mujeres trabajadoras.

Ser ferviente católica no impide a la diarista criticar los abusos del clero:

Il est assez naturel qu'aux yeux de la hiérarchie religieuse, la multiplicité et la richesse des couvents soient le critérium de la foi chez le peuple, puisque ce sont ses dons constants qui les ont dotés des millions qu'ils possèdent. Je ne suspecte pas le désintéressement des chefs spirituels qui désirent voir continuer un état de choses qui, pour eux, est la marque de l'attachement des Canadiens à leur religion. Seulement, avec une foule de gens qui l'avouent et avec un nombre non moins grand qui le pense sans le dire, je trouve que cette indifférence de notre population, qu'on taxe jusqu'à la pressurer, a engendré de grands abus. L'argent employé par les fabriques et les communautés à acheter des propriétés, des biens immobiliers et productifs, à bâtir des presbytères-châteaux et des cathédrales dans les petites paroisses de campagne, serait certainement plus profitable, si on l'appliquait aux écoles et au soulagement immédiat des misères du peuple. (164)

La hibridez de sus palabras le permite emitir aquí su crítica suavemente. Bajo el tono de la ironía, Marchand-Dandurand afirma primero que no duda del altruismo de los religiosos que trabajan a favor de una gran empresa, la del mantenimiento de la fe católica en la población, acción que se interpreta como natural. Sin embargo, luego parece defender la opinión popular que denuncia los abusos generados por la recaudación de impuestos espirituales, invertidos en bienes materiales en vez de ser destinados a satisfacer las verdaderas necesidades del pueblo.

Este comentario contradice lo expuesto anteriormente en cuanto a la generosidad de las comunidades religiosas. No tiene ningún sentido que la Iglesia gaste inútilmente en lujosas propiedades en vez de invertir el dinero en la comunidad. Esta última, bajo el influjo de la Iglesia, sufre gravemente de anemia a nivel intelectual, no evoluciona (165). Por ello, cabe actuar seriamente para cambiar la situación, lo que intenta su padre como primer ministro mediante su política liberal, democrática y audaz, según su hija. Joséphine Marchand-Dandurand piensa que quizás Félix-Gabriel Marchand, por su desinterés absoluto, su profunda diplomacia, sus principios honestos y elevados, haya sido el mejor hombre de Estado de su pobre provincia, arruinada desde la Confederación por los que la gobernaron (174): “Des hommes à la fois aussi intelligents aussi bons et aussi droits que notre cher père, sont évidemment bien rares dans la politique” (190), deplora ella. Así, a través de varias alusiones al combate político de su padre, la diarista presenta, de modo indirecto, a Félix-Gabriel Marchand como modelo a seguir.

Los relatos íntimos estudiados cuentan todos con construcciones híbridas, interpretadas como prácticas estratégicas que ponen de manifiesto un doble discurso. En estas estructuras dos voces dialogan entre sí y resultan ser la consecuencia de un choque de naturaleza ideológica entre la concepción del mundo de las diaristas y la del poder simbólico (Arriaga 2001: 92). El carácter performativo de estas formas discursivas permite aportar un discurso transformado, repitiendo la norma social con un toque personal, de tal manera que la relación dialógica presentada participe de una dinámica de renovación a favor de las ideas sociales de las autobiógrafas (Herd 2009: 28). Estas logran mostrar la posibilidad que tienen las mujeres de desempeñar un papel importante en el campo político, aun sin poder ejercer sus derechos como ciudadanas debido a la creencia de que carecen de facultades racionales. Las autoras enfatizan el hecho de que las funciones de madres, esposas y amas de casa sirven también a la nación, y que estas tienen capacidades intelectuales ya que pueden pensar, crear y actuar.

3. La intertextualidad y sus múltiples expresiones

Como hemos visto, las autoras de nuestro estudio reflexionan repetidamente sobre el futuro de sus países, sin embargo, no se reducen a pensarlo, sino que toman medidas para trabajar a favor de su mejora. Son intelectuales que rompen los estereotipos y prejuicios de género, y comparten sus conocimientos para así participar en el avance intelectual de la nación

(Said 1996: 10). Son personas dotadas de razón y se describen en esta vía como mujeres comprometidas. El objetivo principal de sus actividades intelectuales consiste en hacer progresar la libertad y el saber de los suyos (33). Nutridas de lecturas que desempeñan un papel fundamental en su vida, toman acción en el espacio público. Esto, en primer lugar, con el fin de reconocerse en estos autores, encontrar respuestas a sus interrogaciones, tener más confianza en sí mismas para afirmar su identidad, y, en segundo lugar, para pensar el mundo que las rodea y su misión en este, para confirmar sus certidumbres. De este modo, los libros ocupan un lugar privilegiado en su existencia. Acosta Peñaloza señala que

[I]os libros se consolidan [...], al igual que para varios de sus contemporáneos, como objetos de presencia incuestionable para las prácticas habituales en las que la comunidad letrada fundía su cotidianidad con sus acciones políticas, religiosas, económicas y educativas. A la vez son un elemento central para la organización de su representación autobiográfica de la vida, en la manera como ella[s] se reconstruye[n] en la escritura y selecciona[n] aquello que debe ser narrado. (2016: 25-26)

Escribir, apoyándose en su biblioteca personal, es una manera de utilizar las palabras ajenas como si formaran parte de su propio discurso, borrando al mismo tiempo las fronteras entre ficción, arte y realidad (Samoyault 2001: 184). Además, el acto de citar y comentar a autores variados constituye un modo de mantener viva la memoria literaria y, al mismo tiempo, de “autorizarse e inscribirse en una tradición” (Alzate 2015b: 60). Finalmente, con el uso frecuente de la intertextualidad, común a todas las autoras románticas, la escritura íntima de Gorriti, Acosta y Marchand se entrelaza con voces plurales de autoridad en la vida pública. La intertextualidad sería así, para las diaristas, una manera de adherir a lo público de modo encubierto, según Aristizábal Peraza (2005).

Julia Kristeva, adaptando el pensamiento de Mijaíl Bajtín a su propia teoría, relaciona la intertextualidad con las nociones de “dialogismo” y de “polifonía”, dos conceptos desarrollados por el teórico ruso. Para introducir su teoría, Bajtín identifica a Dostoyevski como el creador de la novela polifónica, cuyo principio es el diálogo (1978: 14). Bajtín considera el dialogismo como elemento esencial de la novela. El término se refiere a la construcción de un texto a partir de otros textos que establecen un diálogo entre sí. En otras palabras, el dialogismo es la relación necesaria que se opera entre el discurso del narrador y el de los personajes. Esta interacción fundamental, íntimamente ligada a la polifonía, permite leer diferentes voces socioideológicas de la época (223). Según Bajtín, dentro de un plurilingüismo, es decir, de una pluralidad de lenguajes, cada uno de estos lenguajes encuentra

su verdadero papel y significado histórico en diálogo con otros (224). Asimismo, esta conjunción dialógica entre varios lenguajes y perspectivas permite que se cumpla la intención del autor (135). Un texto polifónico se ve constituido de fragmentos de voces múltiples, de discursos heterogéneos, insertados en la estructura textual de modo directo o no. De esta polifonía resalta una verdad plural (20).

Para Kristeva el uso del dialogismo y de la polifonía en el texto configura una escritura doble: “comme subjectivité et comme communicativité, ou, pour mieux dire, comme intertextualité” (Kristeva 1969: 88). Inscribiéndose en esta línea bajtiniana de diálogo entre los textos, la teórica pone en tela de juicio el sujeto de la escritura, pues este se identifica con la figura del lector, si bien la lectura y la escritura se funden y confunden para dar lugar a una reescritura. Para Kristeva,

[...] dans l'univers discursif du livre, le destinataire est inclus uniquement en tant que discours lui-même. Il fusionne donc avec cet autre discours (cet autre livre) par rapport auquel l'écrivain écrit son propre texte; de sorte que l'axe horizontal (sujet-destinataire) coïncide pour dévoiler un fait majeur: le mot (le texte) est un croisement de mots (de textes) où on lit au moins un autre mot (texte). Chez Bakhtine d'ailleurs, ces deux axes, qu'il appelle respectivement dialogue et ambivalence, ne sont pas clairement distingués. Mais ce manque de rigueur est plutôt une découverte que Bakhtine est le premier à introduire dans la théorie littéraire: tout texte se construit comme mosaïque de citations, tout texte est absorption et transformation d'un autre texte. À la place de la notion d'intersubjectivité s'installe celle d'intertextualité, et le langage poétique se lit au moins, comme double. (Kristeva 1969: 84-85)

Mientras que Julia Kristeva emplea la metáfora del mosaico para evocar la multiplicidad de voces que componen un texto, el semiólogo Roland Barthes elige la del tejido, que remite a la etimología de la palabra y pone énfasis en el arte de tejer.

Texte veut dire *Tissu*; mais alors que jusqu'ici on a toujours pris ce tissu pour un produit, un voile tout fait, derrière lequel se tient, plus ou moins caché, le sens (la vérité), nous accentuons maintenant, dans le tissu, l'idée générative que le texte se fait, se travaille à travers un entrelacs perpétuel. (1973: 100-101)

En este sentido, contemplamos la intertextualidad como otra estrategia recurrente de las autoras para transmitir una mirada renovada sobre los temas que las preocupan, tales como el legado cultural que quieren dejar a la colectividad como mujeres con compromiso social. Esta práctica discursiva se manifiesta a través de referencias a lecturas, a través de diversas citas – incluso fragmentos de cartas, aforismos y refranes populares–, así como de “la inserción de diálogos, vista como una forma de insertar la voz del otro” (Karam 2006: 192). Estas

referencias permiten a las diaristas expresar, desde los márgenes, su concepción del mundo exterior, así como su universo interior. Son textos estrechamente ligados a lo que viven o piensan las autobiógrafas. Se percibe la continuidad entre estos y los escritos personales; una filiación entre los personajes o autores citados y las escritoras. De este modo leemos la intertextualidad en el corpus analizado.

3.1. La intertextualidad en Juana Manuela Gorriti

En su obra autobiográfica Juana Manuela Gorriti pone en escena todos los aspectos que ocupan su despierta vida de intelectual: la lectura, la enseñanza, la escritura y la animación de sus famosas veladas literarias limeñas, su orgullo y el “único punto luminoso de [su] sombría existencia”, según ella. Su idea detrás de la organización de las veladas literarias es “reunir a la gente de letras que anda asaz desunida y querellada por causa, quizá, de egoísmo o vanidad” (72). Es esta la misión que se propone Juana Manuela Gorriti, y crea así para este fin ocasiones de encuentros enriquecedores que son fuente de creatividad artística. Tanto en su clase como en su salón literario, la autora valora a las escritoras y trata de despertar los talentos literarios femeninos. En *Lo íntimo* mencionará a varias mujeres que tienen potencial literario¹⁴⁵ y recordará varios momentos de sus veladas literarias por la satisfacción que la celebración de estas le han proporcionado. Destaca en el diario un pasaje humorístico que tuvo lugar en una de las veladas literarias celebradas por Gorriti cuando el poeta Villarán viene “edificando [...] con la sabiduría de la estrofa que acaba de oír a un cantor callejero: *La mujer que a los treinta / No tiene novio, / Ya puede echarle llave / A su escritorio*” (2012: 49). Josefina O., una invitada de la velada, reacciona contra este refrán popular, que ella parece haber entendido de manera demasiado literal, por lo cual es considerada “grande inocentona” por Gorriti. Josefina responde a Villarán con una frase que alimenta la lectura sexual de la copla y facilita la chanza de Villarán:

-Al contrario [...], es precisamente en ese tiempo y en ese caso que yo abriría de par en par la puerta de mi escritorio y empuñaría la pluma y la haría trabajar sin descanso.

¹⁴⁵ Por ejemplo, Gorriti menciona a las autoras Carbonera, Buendía (2012: 39), Mercedes Belzú de Dorado (40), Juana Rosa Amézaga y María de la Luz (43), seudónimo de la escritora peruana Teresa G. De Faning. También subraya el talento de la poeta Adela Castell (75) con la que intercambia correspondencia y que comparte una misma pasión: la educación. Con mucha alegría Gorriti se enterará, a través de la lectura del periódico *Sud-América*, de su nuevo nombramiento como Directora de la Escuela de Aplicación del Internato Nacional de Montevideo, noticia que le hará escribir: “Envidio a Adela su existencia en ese mundo de inocencia, de entusiasmo y de amor que se encierra entre los muros de un colegio” (77).

Villarán [exclamó], haciendo un ademán de *dominus vobiscum*:

-Oh, riquísima idea, ¡me ha inspirado un catorceno!

Y sentado al lado de Josefina, escribió el más bello y original de los sonetos que encierra el libro de este título. (49)

A través de este fragmento y utilizando la cándida voz de Josefina, Gorriti, si bien con ironía y humor, pone sobre el papel que la mujer está en plenas facultades físicas y psíquicas a los treinta años, a pesar de ser considerada socialmente mayor para el matrimonio. Al mismo tiempo, reproducir la reacción de Josefina frente a este refrán encierra una cierta intención de la narradora (Arriaga 2001: 99): la de evidenciar su opinión sobre las capacidades femeninas para las letras. Lo interpretamos como una forma de incitar a las mujeres a escribir. La vía intertextual, que toma la diarista, representaría una estrategia para desafiar sutilmente la lógica dominante que no favorece el acceso de las mujeres al campo literario.

A pesar de sus esfuerzos para impulsar la escritura femenina en Lima, la autobiógrafa lamenta, desde Buenos Aires, el hecho de que talentosas autoras se abstengan de escribir, y les dirige palabras duras:

¿Por qué tan perezosas las literatas de Lima? Aquí recibimos todos los diarios y hace mucho tiempo que sobre firma femenina no leo [nada]. [...] Las creería muertas, si no supiera que sólo el repiqueteo de mis ruegos puede sacudir su incurable pereza. Mercedes estará entregada a las modas, al lujo, a la coquetería. Manuelita, al remiendo de los calzones de sus hijos; al zurcido de las calcetas de su esposo. En cuanto a la correcta Rosa Mercedes Riglos, ya sé que el despotismo idiota de algunos gánápiros la tendrá desalentada, pues que le hacen un delito de sus gustos. (2012: 46-47)

En este pasaje Gorriti describe todos los obstáculos a los que deben enfrentarse las mujeres de esta época para lograr escribir: primero, se refiere a la famosa pereza, esta flojedad que se les atribuye; luego critica fuertemente la presencia de una vida mundana frívola, de una vida de ángel del hogar, de una vida que sigue la norma burguesa para la mujer. Gorriti confía en el impacto que sus palabras pueden tener sobre sus amigas escritoras. También apunta a otro problema para la mujer escritora: la dificultad de tener visibilidad, de ser publicada en periódicos. Argumenta este punto basándose en la mala experiencia de dos autoras con el diario *El indiscreto*. Después de haber indicado con objetividad los puntos positivos de esta publicación, la autobiógrafa denuncia la situación de sus compañeras de manera sorprendente en este fragmento:

Pero, esos salvajes de la pampa ruda, ¿por qué no invitaron a las literatas? Mercedes Carbonera y la señora Lazo se me quejan de haber sido excluidas y esto, no solo ha sido malo, sino pésimo y de una descortesía lamentable... (72-73)

Este discurso iracundo contrasta con el entusiasmo inicial de la autora, que subraya aquí la injusticia que sufren no solo sus colegas, sino las literatas en general. El pasaje transmite la voz de una mujer con experiencia que está dando testimonio de la situación. Sus palabras, cargadas de emoción, impactan e invitan a reflexionar sobre esta cuestión: por un lado los directores del periódico publican una tradición de Ricardo Palma sobre la mujer limeña, y, por otro, paradójicamente, rehúsan la colaboración de escritoras. En espera de un cambio de la situación de las mujeres escritoras y para atraer la simpatía de sus lectores, Gorriti elige de modo estratégico un discurso emotivo de carácter didáctico, aparentemente objetivo (Bajtín 1978: 209). Gorriti defiende repetidamente la difícil posición de las literatas en la sociedad. Por ejemplo, en una carta a Eduarda Mansilla, después del fracaso del estreno de su obra *Los Carpani*, comenta : “le escribí una afectuosa carta, haciéndola ver en esa disposición hostil de la sala una influencia de la envidia de las medianías contra los grandes talentos” (Gorriti 2012: 68). Identifica aquí un problema más con el que se debe negociar, los celos, opinión que parece compartir Eduarda Mansilla, quien contesta con cariño a Juana Manuela Gorriti:

Alguien ha dicho: “Cuando una mujer es muy inteligente, vale más que cualquier hombre, sea él quien fuera”, ¡cuán aplicable es a Ud, tal expresión! Usted lo reúne todo y yo soy muy feliz, si he conseguido inspirarle la simpatía de que me habla. (68)

En esta respuesta, la dramaturga hace resaltar el buen juicio de su corresponsal, describiéndola como superior al hombre por su inteligencia, según la máxima citada que da autoridad a su observación. Aun si el fragmento de la carta de Mansilla no representa necesariamente una garantía de autenticidad, “[da] testimonio del valor del yo, sin que éste tenga que exponerse directamente a través de la primera persona, a través del indicativo, a través del discurso directo” (Arriaga Flórez 2003: 142). Así, en *Lo íntimo*, a través de la publicación de las palabras de Mansilla, que se siente halagada y valorada como autora en la carta de su compatriota, Gorriti confirma a sus lectores de manera estratégica el valor de una mujer inteligente y el carácter hostil del mundo cultural, “un mundo de lucha y de prueba” (2012: 91) como lo define ella más adelante¹⁴⁶. La autobiógrafa recurre a la intertextualidad con este fin.

¹⁴⁶ En otro contexto, el del nombramiento de Ricardo Palma como director de la Biblioteca Nacional – nombramiento que Gorriti atribuye a su mujer Cristina– la autora habla de nuevo del carácter hostil de este mundo: “Una gran felicitación a Palma y a mi Cristina por el nuevo retoño de la ilustre Palmera que protege con su sombra bienhechora la Biblioteca Nacional. Bienvenido (sic) Cristina a este mundo de lucha y de prueba.

En *Lo íntimo*, Juana Manuela Gorriti se autorrepresenta no solo como madre de la poeta Mercedes Belzú de Dorado, sino como madre simbólica de otros talentos literarios. A una joven escritora, Mercedes Cabello, le sugiere escribir de manera más dulce.

He escrito a Mercedes Cabello que siga mandando sus correspondencias a los periódicos europeos. Aconséjola no herir susceptibilidades, lisonjear, mentir en ese sentido; derramar miel por todas partes: ni una sola gota de miel, que se torna para quien la vierte, veneno mortal. (89)

Leemos aquí a una mujer que reconoce el talento literario de una escritora principiante, alentándola a publicar, y que se cree en la obligación de guiarla para protegerla de sí misma. Con frecuencia Gorriti dará su opinión sobre obras en ciernes¹⁴⁷ o novelas recién publicadas, como *Blanca Sol* y *Las Consecuencias* de Mercedes Cabello. En este sentido, pocos meses después de haberle hecho partícipe de sus consejos, la autobiógrafa comenta la novela de Cabello, *Blanca Sol*, muy decepcionada, utilizando una imagen sugestiva para hacerse comprender:

No me canso de predicarle que el mal no debe pintarse con lodo sino con nieblas. El lodo hiede y ofende tanto al que lo maneja como a quien lo percibe. Además se crea enemigos, si incómodos para un hombre, mortales para una mujer. (90)

Para Gorriti, “[e]l honor de una escritora es doble: el honor de su conducta y el honor de su pluma” (90). Más tarde repetirá el mismo discurso para la siguiente novela de Cabello, *Las Consecuencias*, insistiendo en el hecho de que “[u]n hombre puede decir cuánto le dicte la justicia: el chubasco que le devuelvan caerá a sus pies sin herirlo. No así una mujer, a quien se puede herir de muerte con una palabra... aunque sea ésta una mentira” (106). Según Gorriti, estas novelas son “la exposición del mal sin que produzca ningún bien social” (90), y son además una amenaza para la reputación de la propia autora, cuya escritura sería peor que la de Émile Zola¹⁴⁸. En estos fragmentos, la defensora de una literatura útil se muestra de acuerdo con el discurso dominante que dice que la mujer debe ser guardiana de la fe y de la moral. El hecho de repetir esta visión de la literatura tiene una función didáctica: se supone que la autobiógrafa quiere trazar el camino que se debe seguir para cada lector interesado en ser

Derrame Dios sobre él todos sus dones y ya que Cervantes y Víctor Hugo son tan diablos, sea él, el dulcísimo Lamartine, delicia de su madre y encanto de la generación futura” (2012: 91).

¹⁴⁷ Pensamos por ejemplo en *Días amargos* de su amigo Santiago Vaca Guzmán, “un estudio psicológico profundo y de alta enseñanza” (120) que Juana Manuela Gorriti comenta brevemente.

¹⁴⁸ Para Juana Manuela Gorriti, que considera el naturalismo como “doctrina ya proscrita”, “Zola ha sido derrotado en toda la línea, así en el libro como en el teatro. El pobre, para hacer ver que es capaz del otro género, se fue a la otra alforja del ideal; y la reproducción de su Ensueño comprobó su fárrago de extravagancias” (2012: 131).

escritor y marca aquí una distinción clara entre la escritura femenina y la masculina. Sin embargo, paradójicamente, ella misma pinta el mal en sus relatos y, a través de sus comentarios sobre la escritura de Cabello, nos damos cuenta de que esta última no hace caso de los consejos de Gorriti, que la trata maternalmente. ¿Sería esta una manera sutil de mostrar sus convicciones como autora? No obstante, si a Cabello no le interesan las advertencias de Gorriti, a los jóvenes fundadores del diario *El Derecho de la Mujer*, estas advertencias parecen interesarles, pues, la visitan para pedirle su opinión sobre su nueva publicación periodística. Gorriti les advierte:

Hijos míos, no edificuéis sin cimientos. Decid a las mujeres: Ilustraos cual lo hacen los hombres; estudiad, adquirid los conocimientos necesarios para usar de nuestros derechos, que nadie os contesta; y que cuando los queráis tomar, estén en vuestra mano. Pero desterrad de vuestra vida las fruslerías a que la consagráis; aprended y heos entonces, sin el permiso de nadie, en la posesión y el goce de vuestros derechos ¡Derechos! –concluí riendo con aquellos jóvenes, que eran ya mis amigos-. ¿Creen ustedes, hijos míos, que la mujer tiene para mandar el mundo necesidad de que se los declaren? ¡Bah! Todos saben bien que desde el fondo de su alcoba, lactando a su hijo y arreglando el banquete para el esposo, ordena la confección de las leyes y la caída de los imperios. (63)

Para la periodista, alcanzar el mismo nivel de los hombres es un imperativo para las mujeres, quienes no deben esperar una declaración espontánea de sus derechos por parte de los políticos. Al contrario, ahora mismo tienen que actuar en función de sus sentimientos e intereses, tomando su lugar en la sociedad sin tener en cuenta lo que esta piense. Como buena madre, se dirige a sus “hijos” con una actitud cómplice, un lenguaje persuasivo y un tono sarcástico, revelándoles una verdad: las mujeres ya detentan el poder, solo deben aprender a explotarlo, llegando a ser iguales a los hombres.

Gorriti escribe con el porvenir en mente. Siente que ha llegado la hora de “dejar a los jóvenes el campo de acción” (121), aunque orientándolos. En cierta medida, *Lo íntimo* puede constituir una guía para cualquier persona interesada en el mundo de las letras y, particularmente, para las mujeres, pues reivindica su igualdad ante el hombre. En efecto, además de estar constituida por varias lecciones extraídas de su experiencia de mujer intelectual, la obra íntima de Gorriti revela elementos claves sobre su visión de la literatura¹⁴⁹.

¹⁴⁹ Entre otras referencias interesantes, notamos a autores italianos como Dante y su *Divina Comedia* y escritores contemporáneos como De Amicis (Gorriti 2012: 78) y D’Astri (85); aparecen otras referencias a escritores españoles de la época como el andaluz Casimiro Prieto (radicado en Argentina, fundador del *Almanaque Sudamericano*, también conocido bajo el título de *Almanaque de Prieto*) y el catalán Apeles Mestres (96).

Si la escritura, este “oasis delicioso” (2012: 39), constituye el centro de la vida de la autobiógrafa, también dedicada a la enseñanza, la lectura de libros y diarios es una actividad complementaria de primer orden¹⁵⁰. Sus lecturas permiten enriquecer, entre otros, su reflexión acerca de la escritura¹⁵¹. Por ejemplo, a través de su lectura del *Almanaque Sudamericano*, Gorriti nos informa de la importancia de escritos literarios que logren “neutrali[zar] los dolores del cuerpo y alegr[ar] el espíritu [...]” (96), de una literatura curadora de los males humanos. Además, refiriéndose a dos obras de su amigo Pedro J. Vela¹⁵², afirma admirativa que estas “[r]epresentan dos paisajes de contrastes (sic) encantador, y palpitando ambos la vida y la verdad” (80). Recopilando estos ejemplos de buena literatura en su diario íntimo, insiste sobre el gran valor de estos textos que aparecen como horizontes de espera. Asimismo, la autora menciona *María*, de Jorge Isaacs, una obra que la ha marcado por recordarle a su patria.

[...] su bella novela, en las producciones del vate neogranadino palpita y vive toda la grande América de Colón. Allí están nuestras gigantescas montañas, nuestros valles pintorescos, nuestras vírgenes selvas, nuestros caudalosos ríos, nuestras llanuras inconmensurables. (47)

Juana Manuela Gorriti se apasiona, expresando el patriotismo americano que le inspiran los paisajes de *María*. Amante de la naturaleza¹⁵³, ve a través de las descripciones de la famosa novela una manera de cantar la Patria Grande: América. Además, Gorriti saluda el patriotismo de otros dos autores colombianos talentosos: Carlos Benedetti y Adolfo Valdez¹⁵⁴. Leemos a

¹⁵⁰ El 15 de mayo de 1883, por ejemplo, Juana Manuela Gorriti comenta los periódicos que está leyendo, criticando dos en particular: “Pasé la mayor parte del día leyendo los diarios. Recibo ‘La Nación’ y ‘La Prensa’, ‘El Diario’ y ‘El Nacional’ y obsequiados, ‘El Album del Hogar’ y ‘El Eco de la Juventud’, publicaciones semanales, sosísima la primera; la segunda hisopo de inmundicias con que enlodan impunemente a todas las clases sociales, desde las eminencias de la *high life* hasta los modestos círculos del trabajo” (64). También lamentará, nostálgica, la desaparición del diario limeño *El Oasis*, el 1 de diciembre de 1885: “Era uno de los pocos ecos que me llegaban de esa amada Lima que quizá no veré más” (73).

¹⁵¹ La autobiógrafa nos indica, por ejemplo, que está siguiendo el consejo del literato italiano De Amicis, escribiendo dos libros de manera simultánea (*Perfiles Contemporáneos* y *Salta*), “descansando del uno en el otro” (78).

¹⁵² “Una noche de tormenta” y “Puesta del Sol Otoñal” (81).

¹⁵³ Habiendo crecido en el campo, Gorriti muestra su sensibilidad hacia la naturaleza en varias ocasiones: “Aquí nos hallamos amenazados de un cataclismo. El excesivo calor y la revuelta del fondo del mar, conocida por el color impuro del agua y la mortandad de los peces, dicen que son signos casi seguros de un terremoto espantoso. Estos grandes trastornos de la naturaleza. Que a otros causan tanto miedo, a mí me inspiran sólo la curiosidad de la expectativa. El peligro existe en torno nuestro a cada hora de la vida bajo todas las formas y en todos los objetos que nos rodean. ¿A qué pensar en él?” (2012: 40-41).

¹⁵⁴ De la obra del primero, Juana Manuela Gorriti afirmará: “*La Historia de Colombia* por Carlos Benedetti es un estudio de largo aliento que eleva muy alto la inteligencia y el patriotismo de su autor y un florón más en la corona científica y literaria de aquella tierra clásica del talento, del heroísmo y de la gloria” (86). Y en cuanto al segundo autor, comenta su vida tras la lectura de *Ensayos Líricos* (64-66), y termina diciendo del poeta: “Ese

través de sus comentarios la importancia que la literata parece otorgar al elemento patriótico en la literatura que, a su modo de ver, debe representar a América, la Patria Grande.

Sus lecturas y sus gustos nos dejan ver el ideal literario y el pensamiento de la autora en torno a temas como la amistad y la religión. Por ejemplo, sintiéndose en soledad, la escritora romántica recurre repetidamente a aforismos de escritores con los que se identifica, describiendo de modo indirecto su estado de ánimo. Apela a estas voces literarias de autoridad, consideradas como el perfecto reflejo de sus pensamientos más íntimos:

¡Hoy!... recién llegada a mi patria, estoy sola, en esta inmensa ciudad, donde dicen que tengo amigos... ¡Amigos!, ¡ah!, ¡ah!, ¡ah! Goethe tiene una horripilante frase que cabe muy bien aquí: *Extiendo el brazo para tocar a mi vecino y me estremezco al sentir que es de madera...* (34)

O, más adelante, dirigiéndose a su hijo ausente, el único confidente en el que tiene confianza y con el que mantiene una estrecha relación, exclama:

¡Ay! Tres veces, ¡ay! la cruel máxima de La Rochefoucauld es de una verdad aterrante: cada día la encuentro más filosófica. Por dicha su segunda parte... *y a vuestros enemigos como si un día debieran de tornarse vuestros amigos*, es consolante y dulcísima, muy mucho me agrada y, como sabes, hago uso de ella cuantas veces se presenta la ocasión. (53)

De este modo, Juana Manuela Gorriti se aferra a estas palabras despiadadas, de una verdad incontestable, para así encontrar paradójicamente consuelo y aliento, confiando en la vida a pesar de sus numerosas decepciones. Porque “¿[q]uién conocerá más a fondo que [ella] las nulidades y las perversidades de las gentes?” (50), declara la autobiógrafa unos meses antes, permitiéndose dar a su hijo –y a sus lectores– ciertos consejos. Le prescribe: “Procura amigos en todas partes y evita todo aquello que pueda darte enemigos. Ya sabes mi máxima; debemos emplear la vida en hacernos amar” (50), lo que repite más de una vez¹⁵⁵, y sigue su discurso sobre el tema, refiriéndose a la Biblia¹⁵⁶, “la norma de la humanidad” (99) a su modo de ver.

joven era Adolfo Valdez; combatió como bueno en sus filas sin que lo sedujeran promesas, ni lo arredraran amenazas. ¡Ah!, como a bueno también, el mundo lo abrevó de amarguras, pero él, estoico, sublime, bebió en silencio el cáliz de las decepciones. Sus días fueron breves; cruzó la vida como una melodía y se desvaneció como un ensueño” (66).

¹⁵⁵ Por ejemplo, definiendo el amor, la autora afirmará: “El amor es el artífice de toda perfección: amémonos, pues, empleemos en amarnos y hacernos amar esta corta jornada de nuestra vida inmortal a través de la eternidad” (Gorriti 2012: 121).

¹⁵⁶ Gorriti aconseja a su hijo que “[...] es preciso tomar [a las gentes] como son, no abrirles nuestra alma, porque, como dice el Sagrado Libro, no debemos echar margaritas a los puercos; pero recordemos que aquellos que habitan este planeta son barro: el barro de Adán, que la sangre del Gólgota lava todavía; compadezcámosles sonriéndoles y no añadamos hiel a su hedor. Sobre todo presérvate de la ociosidad que algunas personas se complacen en inculcar respecto de los otros, en los corazones que con sus astucias han logrado subordinar. No las

En efecto, con el fin de explicar su punto de vista a su hijo –y con la esperanza de que este último lo adopte, por supuesto–, la sexagenaria, que ya cuenta con una larga experiencia en este campo, se apoya sobre las enseñanzas del libro de referencia por excelencia, para ponerlo en guardia de las amistades interesadas. Por lo tanto, le recomienda ser el amigo de todos con cuidado, es decir, siempre manteniendo la distancia. Mas, como se puede leer más adelante, en realidad Gorriti no figura como modelo, pues alcanza amistades profundas con seres queridos, como Ángel Justiniano Carranza¹⁵⁷, Ricardo Palma, Clorinda Matto o Mercedes Cabello.

Del mismo modo, Gorriti aconseja a Julio conservar su religión, esta “herenci[a] de la cuna” (51), sin que entre en debates sobre la cuestión: para ella, “[l]a discusión religiosa semeja al comentario de dos ciegos de nacimiento sobre las cualidades de la luz”, una analogía que habla por sí misma. Por lo tanto, cabe entregarse a Dios, según Juana Manuela Gorriti. Esta termina su serie de recomendaciones, invitando a Julio a recordar a su madre y a repetir con ella la oración que compuso, una manera de compartir con su hijo su fuerte lazo con Dios. Sin embargo, es a la Virgen María a quien la escritora profesa un culto¹⁵⁸: “la Purísima Concepción, patrona de [su] familia desde [sus] remotos abuelos” (109). Y como lo vimos al abordar el relato de la naranja prohibida en el primer capítulo, la autora se opone al poder de la Iglesia¹⁵⁹. Condena, asimismo, en *Lo íntimo*, la creencia popular en los espíritus, mencionando a intelectuales y escritores famosos que defienden el espiritismo:

Los emigrados peruanos Paz Soldán, Chacaltana y otros regresan a Lima. El primero de estos va muy triste por el estado de su hijo. ¡Maldito espiritismo! Aquí esta en boga este disparate y hombres de alto mérito como el autor de *Martín Fierro* y otros, están encaprichados en él y son sus apóstoles y propagandistas. Dios les preserve al juicio. (74)

No obstante, quince años antes, Juana Manuela Gorriti tenía otro discurso al respecto, tratando de las creencias de su hija poeta:

escuches, ni te hagas eco de sus rencores y enemistades. Déjuelos a ellos, que gustan alimentarse de veneno y tú sé siempre el amigo de todos, sin empeñar con nadie, sin embargo, los tesoros del alma” (50).

¹⁵⁷ Con Carranza, por ejemplo, Gorriti afirma que su relación es “otro cantar”: “Somos amigos eternos; hemos de querernos siempre, al través de la distancia, del tiempo, del espacio y de los acontecimientos” (72).

¹⁵⁸ Juana Manuela cuenta su peregrinación al Santuario de Nuestra Señora de Luján donde tendrá una visión de la Virgen que será finalmente un sueño (109-111).

¹⁵⁹ En cuanto a la religiosidad de Gorriti, Efrón recuerda que era distinta “del ritualismo que había rechazado en su madre o de la adhesión a la autoridad de la Iglesia, que no sentía. Juana Manuela participaba en el culto a María, difundido entre las mujeres de su tiempo y que ella ha descrito muy bien en muchas de sus páginas. Se veneraba a la Virgen, invocada como protectora de la pureza y del alma femenina, pero no de la virginidad ni de la obediencia social o familiar” (1998: 67).

Es muy notable que mi hija Mercedes, un espíritu fuerte, haya comenzado a creer en los misteriosos del espiritismo que como la religión, muchos farsantes han descreditado, pero cuyo fondo es de una verdad innegable. (33)

La autobiografía lo prueba a través de una historia vivida que parece auténtica, un episodio en el que se encontró en peligro de muerte, un 15 de mayo, y del que fue salvada milagrosamente por el aviso del espíritu benévolo de su madre con la que hizo finalmente la paz: “aquella santa que vela a los suyos desde el Cielo, la misión de Caridad que le ha sido confiada será su verdadera bienaventuranza” (33).

Lo íntimo está atravesado por la muerte: muerte de familiares, de amigos¹⁶⁰, de combatientes¹⁶¹ y de héroes de la Independencia. Su propia muerte rodea desde el principio la escritura del diario íntimo cuando Gorriti describe a una mujer cansada de la vida, que regularmente da un paseo por el cementerio, envidiando a los muertos¹⁶² (37) y cuando confiesa: “¡Qué dulce paz, qué consuelo encuentra mi alma al lado de esas tumbas que me llaman con la promesa de una próxima y eterna reunión!” (55). Su cansancio proviene de la soledad, de la enfermedad y de la vejez, pero respecto a esta, señala: “En el desierto de la vejez hay para la mujer un oasis: la libertad de expresar su entusiasmo, su admiración y su afecto, autorizada por el dulce patronato maternal de esa era ingrata de la vida” (89). Así, sintiéndose más libre por su edad venerable, explotará al máximo el arte de escribir en los últimos años de su existencia con la urgencia de comunicar sus pensamientos. Como ya lo mencionamos, Gorriti tendrá proyectos hasta el final de su vida, como la novela de “alto género social”, *Los dos Senderos*, que habría escrito con Clorinda Matto, a quien admira mucho, y Mercedes Cabello. En la penúltima entrada de su diario, viendo su muerte próxima, escribe con pesar: “Mercedes la habría comenzado, Clorinda la hubiera impreso la marcha; yo habría tomado todos sus hilos y reuniéndolos, habría dado fin con epílogo” (131). Sin embargo, da prueba de una gran serenidad, mostrándose feliz, confiada en conocer otra vida

¹⁶⁰ Juana Manuela Gorriti llora, por ejemplo, el fallecimiento de una actriz de sus famosas veladas, “la lectora incomparable” (2012: 75) Cristina Bustamante que “casi [la] llevó al sepulcro” (77); deplora la muerte repentina de su amiga escritora Josefina Pelliza (87); sufre con los amigos por la desaparición súbita de sus hijos (66, 93, 106, 108) y rinde homenaje a las madres y los padres que les sobreviven (Matilde Orbegose de Sandoval, Carmen Gazcón de Vela, Ricardo Palma y Cristina).

¹⁶¹ Recordará, por ejemplo, “uno de los [días] más trágicos de su vida” (43) que tuvo lugar en Bolivia, durante la guerra civil, cuando un joven combatiente desconocido murió en sus brazos (44).

¹⁶² “Cuando voy al cementerio y siento la quietud inmensa de aquel recinto, ¡qué envidia tengo a los muertos!” (37), cuenta la autobiografía.

después de la muerte¹⁶³. En un discurso que invoca la religión y la ciencia del astrónomo francés Flammarion, Juana Manuela Gorriti indica que cree en la posibilidad de vivir en otros mundos después de la muerte por el legado que ha dejado a los suyos durante su pasaje por la Tierra: “el cielo de la vida” (132) la está esperando, asegura ella en las últimas líneas de *Lo íntimo*.

3.2. La intertextualidad en Soledad Acosta

La religión ocupa un lugar predilecto en la existencia de Soledad Acosta; como vimos en el primer capítulo, el catolicismo es parte de su identidad y no por imposición, sino por elección personal suya, después de haber realizado importantes estudios sobre la cuestión¹⁶⁴, tal como se lo cuenta a su amado. Para que su novio entienda sus sentimientos más profundos, Soledad Acosta juzga importante, a la hora de casarse, revelarle su caminar espiritual. En primer lugar, relata su resistencia hacia la religión de su abuela materna con la que vivió diez meses, el protestantismo, para luego explicar la conclusión a la que llegó en Francia:

[...] *estudi[ando]* y *compar[ando]* los dos cultos, el Católico y el Protestante, [...] estoy hondamente convencida que el primero es el mejor para *mí*, porque yo creo que la religión de cada uno se encuentra en el fondo de su corazón y en lo que puede creer. Yo nunca veo en los sacerdotes a los hombres, solo veo en ellos el *instrumento* de Dios para servir su altar en nombre del pueblo y para recordarnos los preceptos de la palabra del Señor. (2004: 503)

Al difundir la idea de amor a Cristo, Soledad Acosta defiende la labor tanto de los clérigos como de las religiosas, sin criticarla, como sí lo hacen Gorriti y Marchand-Dandurand. Acosta se muestra más sensible y crítica frente a la situación de las monjas por pertenecer estas a su mismo género. En efecto, considera a estas mujeres como seres virtuosos notables, con mucho potencial, lo que deplora de cierto modo, pues piensa que podrían hacer cosas significativas fuera de su comunidad. Se puede notar incompreensión de su parte al observar, por ejemplo, a la hermana Felisa, una enfermera de veintiocho años con quien pasea por el convento y cuya vida le parece profundamente triste:

¹⁶³ He aquí sus palabras al respecto: “Vamos a buscar lo que hay en otros mundos. Según nuestro perfeccionamiento, habremos de habitar en mundos superiores o inferiores. Yo he procurado hacerme muy buena, sobre todo en mis últimos años, y aunque *algunas veces se me destiñe*, Dios en su misericordia hará la vista gorda a estos pecadillos y me dirá: pasa, mujer, pasa. Y ha de permitir que vaya a morar en el resplandeciente Júpiter, o en Saturno, que diz está sufriendo, según Flammarion, no sé qué terribles incendios” (Gorriti 2012: 131).

¹⁶⁴ Soledad Acosta no admite una fe ciega en Dios. Para ella, cabe ponerla en tela de juicio, reflexionar sobre el tema. De ahí la importancia de filosofar.

Viviendo, ver el lugar a donde ha de morir, contemplar la celda a donde vive y expirará, y meditar sobre su misma tumba.... ¡Sin remedio! Joven todavía, con talento, con una angelical bondad siempre, con un tinte de melancolía. Pobre monja, sin conocer el mundo estás allí. (220)

Sin embargo, revisa su percepción de la vida del convento, confesando que, paradójicamente, la existencia de tales instituciones confesionales es necesaria. Se da cuenta de que, así como algunas hermanas pueden vivir dichosas pero enclaustradas, la monja enfermera aporta mucho a sus compañeras, experiencia gratificante que la autobiógrafa celebra:

Pasa las noches enteras cerca del lecho de la moribunda y no la abandona hasta que la ve curada o la acompaña hasta su última morada..... Esto sí es virtud... [...] Es el consuelo de las afligidas, de las enfermas, y [...] busca diversiones para que todas estén contentas. (221)

Acosta también encuentra en fragmentos del poema “La Sœur Grise” del poeta francés Alexandre Guiraud¹⁶⁵ las palabras justas para describir la vida, los pensamientos y sentimientos de la mujer virtuosa que es la monja Felisa:

[...] Et moi qui console et soutiens / J'ai besoin d'être (sic) consolé (sic). / Ignorante du monde avant de le quitter / Je ne le lais (sic) point, et peut-être /¹⁶⁶ J'aurais dû le connaître / Avant de le quitter / Pour ne jamais le regretter. (220)

Según Soledad Acosta, el personaje de la “Sœur Grise” parece reflejar “la suerte de [su] pobre monja” (220) cuando esta afirma que no se puede imaginar lo que podría hacer en este mundo si no fuera monja enfermera: el enfermo indispuerto la está esperando (221)¹⁶⁷, necesita su atención. Ser monja es una vocación, una opción entre otras, en la que la autobiógrafa pensará tristemente, desesperada, en plena guerra civil, refugiada en un convento. Es como si quisiera convencerse de la posibilidad de llegar a ser monja un día, recopilando unos pasajes claves de este poema de Guiraud. La intertextualidad tendría aquí un valor persuasivo. Muy preocupada por el porvenir, exclamará: “¡Será que estas impresiones son melancólico presentimiento de que mi vida acabará tal vez en un convento!” (244). En este pasaje, Soledad Acosta sigue asociando la vida del convento con un lamentable destino que teme que también llegue a ser el suyo. Aunque el monasterio sea un lugar reconfortante, a su modo de ver la existencia que llevan las religiosas le parece triste. Pero ya no piensa, como antes de estar junto a las monjas, que las personas que decidían entrar en la comunidad lo hacían por el deseo de morir,

¹⁶⁵ Recuerda estos versos sin mencionar el autor ni el título del poema.

¹⁶⁶ Lo que censura aquí es “(Un mourant me l’a dit)”, un moribundo me lo dijo (Guiraud 1825: 119).

¹⁶⁷ “Mais la cloche plaintive frappe mon oreille, / À son lit de douleur le malade m’attend” (Acosta de Samper 2004: 221).

“[s]eparadas del mundo y sin goces, sin más placer que el orar [...]” (219). Al entrar en la vida de convento, Soledad Acosta se dio cuenta de su error.

En *Diario íntimo*, leemos entonces a una persona profundamente católica que no tiene la ambición de pronunciar los votos monásticos, una mujer abierta a otras religiones y doctrinas, curiosa de estudiarlas. Así, por ejemplo, califica el panteísmo¹⁶⁸ como una doctrina fría y horrible que le parece incomprensible¹⁶⁹. Tampoco aprueba el contenido de la novela evangélica *Sir Roland Ashton*, de la autora inglesa Catherine Long, una lectura que al principio parece disfrutar. La emociona tanto que recopila, en su cuaderno personal, unos versos que encuentra “dulces” y “tiernos” y que hacen asomar lágrimas en sus ojos (404-405). Pero después de reescribir este pasaje, cambia enseguida de opinión, calificando esta publicación de fanática, viendo en esta una ofensa a su propia confesión religiosa: “[n]o puedo tener simpatías por los sentimientos de este libro. Me recuerda esto escenas de una parte de mi vida que no es memoria para mí de placer, más sí de tristeza... De esto no quiero escribir...” (406), comenta ella, haciendo obviamente referencia a su pasado en Nueva Escocia con su abuela protestante. Solo mediante una voz ajena puede aludir a este doloroso período de su infancia durante el cual su abuela materna quería convertirla al protestantismo. Sin embargo, Soledad Acosta conservó sus ideas, convencida de que sus creencias se correspondían con la mejor religión para ella misma, pensándolo bien tras sus numerosas lecturas sobre el tema. No obstante, cabe decir que la confesión de su abuela tendrá influencia en ella por compartir ciertas características protestantes destacadas en su cuaderno personal, tales como

[...] el estudio concienzudo de las Sagradas Escrituras, la poca o nula presencia de la figura de confesor, la introspección y el privilegio del imperativo moral cotidiano en oposición a la sobredimensionalización de ritos como las misas. (Licón Villalpando 2014: 37)

¹⁶⁸ Soledad Acosta define el panteísmo de la manera siguiente: “El panteísmo es creer que estando Dios en todas partes y aun siendo un ser perfecto, y no habiendo más que Dios en el universo, cada parte del mundo es una parte de Dios, así que el amar a Dios es amarse a sí mismo y amar a todo el universo en general. Que nuestra alma y espíritu al morir, es decir cuando la materia se acaba, vuelve al espíritu perfecto a derramarse en toda la naturaleza otra vez” (2004: 248).

¹⁶⁹ He aquí sus palabras: “Qué idea tan horrible existir sin esperanza. Todo lo que hacemos no es con libertad, no. Es que estamos haciendo parte del universo que nos empuja y nos da impulso para obrar según debe ser. En fin, Dios no es el ser Supremo a quien rogamos, a quien le pedimos socorro, ¡porque no lo hay! Nosotros somos parte de él, Dios. En la teoría de Spinoza Dios es el sinónimo de la naturaleza. Esta doctrina vilipendiada y odiada, había dormido desde el siglo XVII. Ahora pocos años ha vuelto a revivir en Alemania, a donde tomó nacimiento, y allí ha hecho grandes progresos en la imaginación de poetas como Goethe y otros” (248).

A lo largo de su escritura diaria, Soledad Acosta se pone en escena, viviendo entre los libros. Comenta o reflexiona acerca de sus numerosas y variadas lecturas¹⁷⁰, selecciones propias que le abren diferentes problemáticas del mundo como, por ejemplo, la inmoralidad de la esclavitud. Acosta ve incompatible esta práctica con el cristianismo; *La cabaña de Tío Tom* (*Uncle Tom's Cabin*) de la autora abolicionista estadounidense Harriet Beecher Stowe la concientiza de lo “horrible de la esclavitud” (2004: 16). Explorando otras realidades, la autobiógrafa se da cuenta de que algunas situaciones literarias, tales como las escenas descritas de manera poética en *Henrietta Temple: A Love Story*, de Benjamin D’Israeli, escenas que suponemos de gran pasión amorosa, no serían aceptadas en su pueblo. Según ella, esta lectura, aunque no es mala, no sería conveniente para “muchachas de imaginación viva [...] sin experiencia” (62), que desconocen la verdadera naturaleza de los hombres –el protagonista Fernando Armin es excepcional, no representa a la mayoría de su género sexual, en opinión de la diarista–. Soledad Acosta subestima el juicio de las jóvenes colombianas, pensando que se podrían identificar con la heroína e imaginar que deben actuar como esta en la vida: una reflexión que parece seguir el razonamiento tradicional sobre la inferioridad de la mujer, una reflexión semejante a la de Marchand-Dandurand cuando esta imagina la educación que daría a sus hijas. Según el modo de ver de Acosta, es imposible concebir este tipo de lectura. Sin embargo, en Inglaterra sí es viable: “Es solamente en Inglaterra, el país clásico de la libertad de las mujeres, que se ven tales cosas” (62), declara ella, evadiendo entrar en detalles. Estas palabras dan lugar a una cierta ambigüedad; da pie a confusión el hecho de afirmar que la lectura de Benjamin D’Israeli no causa un problema en Inglaterra cuando acaba de decir que este tipo de lectura no podría convenir a las jóvenes. No obstante, su idea principal queda clara: las lectoras colombianas no están preparadas para leer este tipo de literatura, pues se dejarían engañar por su fértil imaginación y por no haber aprendido a pensar con fijeza.

Acosta reflexiona sobre las carencias de la juventud en materia de educación tras su lectura de *L’art de raisonner* del filósofo francés Condillac, una obra agradable y necesaria (71). Del mismo modo, la lectura de las *Memorias* de Chateaubriand le hace volver sobre el

¹⁷⁰ De hecho, sería bueno contar con un estudio profundizado sobre todos los libros y autores citados, entre otros, Byron, Moore, Goethe, Schiller, Heine, Lamartine, Chateaubriand, Madame de Staël, Josefa Acevedo, Agripina Samper y José María Samper, obviamente.

tema, que se convierte en una preocupación importante en su vida. Al enterarse de la infancia que tuvo el escritor francés, concluye que la educación que recibió en casa hizo de él el “defensor del Cristianismo” (296), título que se le habría dado por ser “uno de los primeros ‘conciliacionistas’, uno de aquellos que intentaron conciliar el mundo moderno y el cristianismo o dar espacio a la fe en el mundo moderno [...]” (Plata 2016: 394). Para Acosta, Chateaubriand llegó a ser un pensador liberal de la religión cristiana porque “[l]os niños que tienen padres severos se acostumbran a pensar y esto madura el carácter muy temprano. Su casa no era para él un lugar de sosiego y de amor” (2004: 296-297). Frente a esto estaría la educación de Lamartine, su poeta preferido, “defensor de la Libertad” (296) cuya “felicidad estaba en su casa, y su madre con su poesía y amor fundó aquella dulzura en el estilo de este gran poeta, cuyos sentimientos son tan deliciosos como los de una mujer” (296). El amor materno habría sido entonces determinante en el desarrollo del artista, que habría desarrollado una sensibilidad superior, según Soledad Acosta, cuyo discurso aquí es esencialista por atribuir a la mujer los mejores sentimientos. De la misma manera solo podrá conceder a una mujer la escritura del poema “Reflexiones” de Agripina Samper, explicando:

Tiene aquel fuego del alma, aquellas tiernas imágenes de imaginación femenil. O será tal vez que ese mismo sauce me trae a mis recuerdos pasados, ¡recuerdos de mi vida que fue tranquila como el balancear del árbol por el ligero viento! (194)

Soledad Acosta encuentra en la literatura la evocación de los recuerdos de su vida pasada y la expresión de sentimientos que no logra manifestar. Así lo expresa tras su lectura de *Corinne ou l'Italie* de Germaine de Staël al exclamar:

¡Corina! ¡Cómo explicar mis sentimientos!, tan tormentosos. Qué entusiasmo corre por mis venas al leer este libro. [...] Algunas veces creo que esto es todo imaginación y que sobre la tierra no puede haber tanta felicidad. Pero cuando veo mis sentimientos, mis emociones más secretas explicadas por la pluma de Mme. De Staël, vuelve a revivir mi entusiasmo. (116-117)

Las palabras de Madame de Staël la reaniman, le dan más esperanza frente al amor y confianza en el porvenir y no es la única obra que le produce una sensación parecida. Recopila, por ejemplo, en su diario un fragmento de *El arte de conocer la verdad* de Jacques-Lucien Balmès: “porque [le] parece que estos sentimientos [le] deben animar y porque [le] venían muy bien ahora que sentía [su] alma vacilar” (47). Así, sus lecturas constituyen una fuente de motivación y de inspiración para seguir avanzando a pesar de las dificultades encontradas en el camino. Asimismo, de modo general, recurrir a la intertextualidad le sirve

como punto de partida para reflexionar sobre sí misma, sobre su porvenir, así como sobre el de las mujeres y el de la nación, abordando al mismo tiempo problemáticas que tocan al conjunto de la sociedad.

3.3. La intertextualidad en Joséphine Marchand-Dandurand

Como para Gorriti y Acosta, la lectura figura entre las ocupaciones preferidas de Joséphine Marchand-Dandurand. Esto se puede apreciar desde las primeras páginas de su relato autobiográfico, en el que encontramos a la joven escritora afectada por la misma fiebre intelectual que su madre, devorando las obras y revistas de la biblioteca paterna¹⁷¹. Joséphine Marchand confiesa haber iniciado la escritura a raíz de la lectura de *Confidences et Grazielle* de Lamartine, una obra autoficcional sobre los primeros amores del poeta que tiene el efecto del viento sobre la llama, revela ella. La autora explica que su corazón necesita amar, pero que todavía no puede decidirse (2000: 15). *Confidences et Grazielle* la inspira, la lleva a emprender su diario en el que suele analizarse y comentar sus lecturas. Por ejemplo, durante el retiro que hace para recibir consejos y decidir su orientación, lee *La Femme forte*, una sugerencia de la señora Turgeon¹⁷²: “Si vous êtes fiancée, me dit-elle, et que ce soit bien décidé que vous devez rester dans le monde, ce livre pourra vous être utile” (62). Esta lectura le será más útil, a su modo de ver, que *La Vie de la révérende mère Barrat*, fundadora de la comunidad del Sagrado Corazón, donde se encuentra para hallar respuestas a sus dudas espirituales (62). Para reanimar su fe, emprende ávida la lectura de *L’Esprit consolateur* del padre Marshal, identificándose inicialmente con el autor, quien, como ella, conoció las mismas vacilaciones, las mismas angustias del alma que desea creer, amar y salvarse de este siglo impío y librepensador (74). Este autor le hizo conocer y amar a Dios y constituye una revelación para la autora. Le enseñó a no dudar del advenimiento de Cristo y la autobiógrafa subraya deber al padre Marshal su salvación a pesar de haberse expuesto al peligro, transgrediendo la prohibición de leerlo.

[Le père Marshal] explique une foule de choses obscures, agrandit et élève Dieu à nos yeux. [...] Son livre a donc un admirable effet, mais l’auteur n’est pas tout à fait orthodoxe. Il ne peut, aux yeux de l’humanité, réhabiliter pour ainsi dire le Créateur qu’on lui a montré trop sévère, sans nier la réprobation éternelle et l’infaillibilité du pape. Il va même jusqu’à manquer

¹⁷¹ Como ya lo mencionamos en el primer capítulo, sus padres hicieron de ella una lectora ávida y notable promotora de lectura en todo el país.

¹⁷² Las religiosas del Sagrado Corazón se llamaban “señoras”. Señora Rachel Turgeon era la prima de Herzélie Turgeon, madre de Joséphine Marchand (2000: 248).

de respect ou du moins de vénération pour le Saint-Siège. À cause de cela, le confesseur de maman lui a dit qu'il était mieux pour elle de ne pas le lire. Elle me le défend par conséquent. (74-75)

A pesar de todo, Marchand empieza su lectura de Marshal con mucho entusiasmo. Sin embargo, al final del libro, el encanto no es el mismo que al principio. Admite que contiene ideas que le parecen justas, pero, al mismo tiempo, percibe contradicciones en el discurso de la Iglesia, propósitos que, para ella, son falsos o erróneos.

Apasionada por las letras, le encanta estudiar y dar sus impresiones sobre la literatura leída y la lectura del francés Octave Feuillet va a enriquecer, por ejemplo, su reflexión acerca del amor. Para ella, las novelas de este autor, como *Julia de Frécœur*, son perniciosas, pues tratan el tema del adulterio sin criticarlo, lo que vuelve a la reflexión de Gorriti, quien condena las obras que dibujan el mal “sin que produzca ningún bien social” (2012: 90). Marchand-Dandurand no entiende que Feuillet haga de su héroe principal un ser ideal capaz de vivir un amor criminal sin vergüenza. Percibe que el autor culpa a las mujeres de la infidelidad de los hombres. Este discurso lo evidencia el tono irónico de Marchand-Dandurand, quien disfraza su defensa de las mujeres casadas, repitiendo lo que a ella le parece absurdo:

À en croire M. Feuillet, il faudrait être la plus belle, la plus originale, la plus raffinée des créatures pour garder son mari, et le mettre à l'abri des surprises que d'autres *perfections* leur réserveraient après le mariage. Cette unique femme qui serait, sans conteste, irréprochable et supérieure à toutes les autres, aurait, seule, droit à un mari fidèle. Oh la! la! que c'est fou, et que ces romanciers sont bêtes! Qu'ils rapetissent l'humanité. (2000: 121)

Pero la autobiografía se reconciliará con el autor, leyendo *Le journal d'une femme*, obra que califica de elevada y delicada (126), recordando una frase de Feuillet, que plantea que el día más feliz en el matrimonio es la víspera de este (127). Unos días antes de casarse, comentará que esta afirmación es cierta, tratando de convencerse de que está bien dejar de lado sus repugnancias hacia el matrimonio, que antes consideraba como un crimen.

« La belle journée la plus heureuse dans le mariage, c'est la veille du mariage. » C'est vrai. L'on est heureux, sans dégoût, sans ombres, sans inquiétudes. Le cœur nage dans un bien-être extatique, mais pur. (127)

Con relación a este mismo tema, Marchand-Dandurand citará a La Rochefoucauld: “Il y a des mariages heureux: ceux qu'amène l'affection. Il n'y a pas de délicieux, sans passion” (55). En este momento preciso, la autobiografía se identifica con las palabras de La Rochefoucauld, dándose cuenta de que su amor hacia Raoul Dandurand es más profundo que nunca. Marchand siente que existen entre ellos verdaderas simpatías del alma que prometen una atracción más

sensible en el futuro: comparten los mismos gustos, ideas y maneras de concebir el mundo (56).

La autora, ahora segura de sí misma en cuanto a su destino, afirma que una vez casada iría a contracorriente de las demás, que su dinero no lo gastaría en modas costosas, sino en cultura:

[...] je consacrerai la somme que représentent ces exigences à l'achat de beaux livres, de quelque précieuse revue, à de charmants voyages, au théâtre: tout cela lu, relu, fait, entendu, en la compagnie de mon excellent mari! (117)

Sin embargo, reconoce que, como dice Virgilio, el aguijón pérfido del ejemplo puede empujar a hacer lo contrario a pesar de uno, pero está determinada a resistir la tentación (117-118): una afirmación que da lugar a una cierta ambigüedad de su parte, otorgando autoridad a las palabras del poeta. Da a entender que la superficialidad, estereotipo femenino, es parte de la naturaleza de la mujer. No obstante, notamos la voluntad de Marchand-Dandurand de permanecer al margen, de distinguirse de las demás burguesas. Hacer referencia al poeta podría ser entonces una estrategia de su parte para atenuar su principal objetivo una vez casada: “ne pas suivre le chemin battu par *tout le monde*” (117). Sería así una manera performativa de expresar sus aspiraciones con cautela.

Una vez casada, la autora apunta que la lectura es el pasatiempo favorito de la pareja. Describe sus lecturas del domingo, hechas después de la misa: dos capítulos de *L'imitation de Jésus-Christ*, cuya lectura la lleva a decir que no es una buena cristiana puesto que no ha comulgado desde su matrimonio y que tiene que hacerlo, ya que la cuaresma está por llegar (139). Luego leen *Les Mystères de Paris*, una poderosa obra de la imaginación, como la de *Monte-Cristo* (pero sin tener los mismos personajes fantasiosos y quiméricos) o la de las novelas de hace cincuenta años, un género que le parece distinto al de su tiempo, caracterizado por el realismo (140).

La lectura da lugar a la reflexión, a la diversión y al aprendizaje de nuevas realidades y Marchand-Dandurand aprovecha la de *Causeries du lundi* de Sainte-Beuve. En esta obra aprende mucho sobre personalidades famosas que poco conoce, tales como Vauvenargues, Saint-Simon, Florian, Madame de Genlis, Madame de Caylus... y respecto a Rabelais, tiene una gran sorpresa. Tenía prejuicios, pensando que solo era un viejo libertino sin moral. Gracias a Sainte-Beuve, descubre en Rabelais a un filósofo. Este, con su obra *Gargantua*, describe un admirable sistema de educación del que se podría inspirar para la formación de su

propia hija (152). Para resumir, su lectura de Sainte-Beuve la invita a leer *Gargantua* para encontrar a través del materialismo unos buenos principios de higiene moral y física que le podrían ser provechosos. Según ella, la lectura es una manera fabulosa de aprender y acostumbra a su hija a realizar este ejercicio intelectual. En una entrada de su diario escribe, por ejemplo, que su hija está leyendo la historia de Telémaco que, aun con pasajes oscuros, es de una filosofía sencilla y espiritual, y su trama cautiva. Para la autobiógrafa, la ciencia de la mitología es muy educativa y le proporciona un buen bagaje de conocimientos a Gabrielle (154-155)¹⁷³.

Como acabamos de ver, la intertextualidad desempeña un papel importante en los escritos íntimos de Gorriti, Acosta y Marchand-Dandurand. Gracias a este recurso discursivo, se crea un espacio de intersección en el que se pueden escuchar sus voces, así como sus conciencias estratégicas (Díaz-Diocaretz 1993: 101). Las lecturas de las diaristas les permiten agudizar su reflexión sobre varios temas, tales como la educación, la buena literatura, la religión, la esclavitud, las relaciones humanas, la muerte... Sus lecturas enriquecen su vida cotidiana, las guían en sus acciones y decisiones –pensamos, entre otros, en su vocación y misión–, validan lo que son, así como sus ideas sociales. Sus lecturas confirman sus certidumbres, apoyan sus argumentos para persuadir a otros de sus ideas, además de ser formas de sostén moral para seguir más adelante a pesar de los obstáculos encontrados en el camino. Sus lecturas les permiten mantenerse activas intelectualmente, pero también a nivel político, inspirándolas en proyectos personales y colectivos. Tanto su propia existencia como la de su patria se encuentran en diálogo con sus lecturas, que conectan a diferentes pensadores, escritores, experiencias, saberes y modos de pensar el mundo.

Las lecturas tienen este poder de reunir y unir a personas de diferentes medios e ideologías. Las tertulias de Gorriti constituyen un buen ejemplo, pues reúnen a pensadores, poetas, artistas y estudiantes en torno a una selección de textos literarios y ensayos. En el caso de Acosta y Marchand, las lecturas permiten establecer una relación más profunda con el ser amado. Para Marchand-Dandurand los libros son fundamentales para educar tanto al pueblo como a su propia hija Gabrielle. Estas lecturas crean puentes entre el pasado, el presente y el

¹⁷³ Joséphine Marchand-Dandurand compara a Gabrielle a las hijas de señora de Lamartine, cuyas *Mémoires* estuvo leyendo. A su modo de ver, eran perfecciones a todos los niveles, además de ser bellas, lo que no tiene su hija (2000: 151).

futuro, y entre lo privado y lo público, afirmando el carácter racional y político de las autoras, así como sus capacidades para actuar en ambas esferas.

4. Visión del mundo de las autoras estudiadas

Tal como describe Anne-Marie Käppeli en *Histoire des femmes en Occident*, las escenas del naciente feminismo que toma forma en el siglo XIX se construyen entre el olvido y la memoria, la identificación y la distancia, y llevan la marca de la rebeldía, del sometimiento y de la reforma. Estas características estructuran discursos y prácticas que se manifiestan de diferentes maneras (1991: 525). Hemos podido observar, a través de la prosa íntima de tres generaciones de escritoras de la América decimonónica, una práctica escritural que representa un verdadero laboratorio en el que las mujeres desarrollan su concepción de la vida. Para el lector, esta práctica constituye un acceso privilegiado al diálogo interior de subjetividades románticas que se encuentran en permanente construcción, con una mirada hacia el futuro, pero también hacia el pasado. En efecto, las tres escritoras sienten la necesidad de dejar huella en el pasado, pero su relación con este no se manifiesta de la misma manera. En el diario de Juana Manuela Gorriti, mayor de edad en el momento de su escritura, sentimos el pasado mucho más presente por la evocación de varios recuerdos de su infancia. Asimismo, la autobiógrafa insiste en escribir la historia de dos generaciones de Gorriti con la intención de rescatarla del olvido y de pintar su versión de los hechos acontecidos bajo la dictadura de Rosas. Hay en *Lo íntimo* una reivindicación de la memoria de los suyos. En cuanto a Soledad Acosta y Joséphine Marchand-Dandurand, cabe destacar que estas manifiestan, al igual que Juana Manuela Gorriti, su nostalgia frente a la época de su juventud, en la cual eran seres más libres, y muestran su deseo de consignar eventos sociopolíticos que están viviendo para que se conserven en la memoria. Su relato se ve más anclado en el presente, aunque el futuro, personal o nacional, siempre está presente en su mente. A Gorriti, a la hora de cerrar el gran libro de su vida, le preocupa el porvenir de los suyos y, por tal motivo, quiere dejarles herramientas que les ayuden.

La escritura íntima de las autoras estudiadas, precursoras de las letras e iniciativas femeninas de su patria, revela ser un contracanto a la cultura dominante masculina, inscribiendo otras formas de saber y de pensar de acuerdo con su experiencia como mujeres. Representa esta escritura “un nuevo devenir que le permite participar activamente en la

cultura, constituye el engendro de otras historias que modificarán, de manera significativa, los rasgos evolutivos del signo mujer [...]” (Guerra 2006: 178).

Como románticas, utilizan aforismos o fragmentos de obras para expresar sus sentimientos e ideas y se refieren a autores clásicos, como Platón, Goethe, Lamartine, La Rochefoucauld o Chateaubriand. La cita es el elemento más extendido en la mayoría de los diarios íntimos a nivel universal, según Béatrice Didier:

Elle est rarement isolée. Elle est le point de départ d’une véritable réflexion; et le véritable dialogue, dans le journal, se situe beaucoup plus à ce niveau-là: d’un écrivain à un autre, d’un livre à l’autre. (1976: 180)

En el caso de las escritoras estudiadas, la cita permite transmitir de modo indirecto su pensamiento y legitimarlo, puesto que a través de voces con autoridad llega a ser válido, incontestable de alguna manera. La cita forma parte de las tácticas que utilizan las autoras para poder emitir sus ideas sobre distintas problemáticas sociales de manera enmascarada: la anécdota, la escritura híbrida, la performatividad, la ironía... Estas estrategias “[...] abren una rendija en el monólogo del yo autobiográfico, que en vez de concentrarse sobre sí mismo, divaga y refleja pensamientos ajenos” (Arriaga 2001: 97). Por su posición limítrofe, fronteriza, las autobiógrafas no tienen otra opción, al tomar la palabra escrita, que la de apelar a tales recursos retóricos y ponerse en su lugar de mujeres, es decir, el de seres inferiores, una maniobra prudente de adaptación al sistema existente (Salomone 1996: 147). Desempeñando este papel, llegan a desafiarlo, como lo confirman Joséphine Marchand-Dandurand y Juana Manuela Gorriti. Solo desde el interior del orden establecido, empleando en su propio discurso ideas preconcebidas del patriarcado, pueden crearse un pequeño lugar en la arena pública, única vía posible de transformación colectiva. Así que, para resignificar la estructura social a su manera, las autoras tienen que adoptar una identidad alternativa. Por lo tanto, en su cuaderno personal, su actitud no es la misma que en el espacio público, en el que se ven obligadas a someterse a las prescripciones asignadas a su género. Aun si pretenden reflejar un retrato fiel de sí mismas, los textos presentan sujetos performativos, cuya voz se esconde detrás de otras voces, lo que da lugar a una cierta ambigüedad. Sin oponerse totalmente a los valores tradicionales femeninos, las autoras parecen ambivalentes en cuanto a su condición. Pero a pesar de este detalle importante, podemos decir que, frente a la discriminación estructural que viven, las tres resultan modelos inspiradores para otras mujeres: “Le sujet qui

parle s'engage [...]. C'est en ceci qu'il ne peut avoir d'enseignement de la vérité sans exemplum" (Foucault 2001: 389).

Mientras que Soledad Acosta está en la fase de la denuncia y no de la actuación, Juana Manuela Gorriti y Joséphine Marchand-Dandurand indican en su diario personal cómo esquivar la norma, llevar una vida pública e independiente, así como tener éxito como intelectuales y artistas. Describen el proceso de su llegada a una cierta autonomía a través de su prosa personal, que las lleva a formar a otras mujeres para que sean independientes por la instrucción y el trabajo.

Siendo también madres, ambas demuestran que es posible llegar a la conciliación de las esferas privada y pública a pesar de vivir en una sociedad que legitima sus limitaciones desde un punto de vista político, económico, cultural, moral y biológico. Representan modelos ideales del feminismo liberal, es decir, unas supermujeres (Molina Petit 1994: 180). Para hacer válido su discurso,

[...] una de las estrategias [...] para romper con la falsedad del arquetipo femenino como una entidad homogénea y unitaria es la fragmentación de la voz narrativa en múltiples voces que habitan distintos espacios sociales o temporales [...]. (Sáenz de Tejada 1998: 108)

Hemos notado en las tres autoras una escritura sumamente híbrida, atravesada por una cantidad impresionante de referencias intertextuales. Los autores que las diaristas están leyendo y que citan nos llevan de un tema a otro con digresiones, lo que deja abierto su discurso, aspecto que puede confundir al lector. De esta manera, no podemos tener una idea clara de su visión del mundo. Solo es posible destacar ciertas ideas generales que dominan en su discurso.

Para concluir este capítulo, podemos decir que las autobiógrafas comparten un universo cultural y religioso en una sociedad patriarcal que, no obstante, conoce un contexto político distinto. Así, Acosta y Gorriti desearán que su pueblo salga de los conflictos bélicos que padece, mientras que Marchand-Dandurand soñará con el fin de la teocracia que impide toda evolución de la patria y de la mujer. La mujer vive una vida monótona, sin artes, ni cultura, ni atmósfera intelectual. Su rol sigue siendo pasivo, sometida a una situación de desigualdad que es reprobada por las tres diaristas, quienes reclaman una mejor educación y más poder político para la mujer. Para ello, eligen estrategias semejantes para exponer, de modo enmascarado, su visión inconformista del mundo. Sus discursos son portadores de reformas en sus jóvenes

patrias que siguen manteniendo una estructura colonial aun modernizándose. A continuación, nos interesaremos por observar, en nuestro análisis, si existe continuidad o, por el contrario, ruptura entre las ideas de los escritos autobiográficos y las de las revistas. Nos concentraremos así en las publicaciones periódicas de las intelectuales y en sus tretas para comunicar su percepción del mundo de manera sutil.

Capítulo 3. El programa de emancipación de la mujer y de civilización de la patria en *La Alborada del Plata*, *La Mujer* y *Le Coin du feu*

En el siglo XIX, la novela, y la prensa en particular, desempeñan un papel importante a la hora de liberarse de la metrópoli y de pensar la nueva comunidad. Como indica Ángel Rama en *La ciudad letrada*, la gente de letras no solo se empeña en describir la nueva nación, sino en inventarla. Estar en condiciones de escribir y de publicar significa detentar un verdadero poder de acción sobre el mundo real (Alzate 2015b: 19), un poder que conocen Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand. Como ya subrayamos, estas quieren servir a su patria, ser útiles a los suyos, y la mejor manera para ellas de entrar en el debate público y tener voz como ciudadanas es a través de la prensa. Este medio constituye una plataforma ideal para comunicar su visión del mundo que varía según la posición de cada agente social y de su *habitus*, concebido como sistema de esquemas de producción de prácticas, así como también como sistema de formas de percepción y de apreciación de prácticas. En otras palabras, el *habitus* produce prácticas y representaciones, actúa como principio organizador de la acción, como generador de respuestas al poder simbólico (Bourdieu 1987: 24; 129; 156). De este modo, por el contexto en el que viven y su experiencia biográfica, Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand utilizan la prensa periódica para transmitir su percepción de la realidad y, al mismo tiempo, difundir voces plurales “que ejecutan cantos distintos pero armónicos”, en palabras del académico y periodista uruguayo Héctor Borrat (1989: 96).

[Como directoras] selecciona[n] esas voces entres sus redactores y colaboradores, determina[n] cuándo, cómo y en qué escenarios han de actuar, mantiene[n] a algunas, cambia[n] a otras a lo largo de la secuencia de temarios, haciendo con todas ellas su propio discurso polifónico. (Borrat 1989: 96).

De este modo, las fundadoras de revistas femeninas pueden ser consideradas como dramaturgas de la información gracias a esta escenificación discursiva que ponen en práctica y en la que la intertextualidad desempeña un papel central, como veremos más adelante. Este discurso polifónico, que hacen suyo, se entiende “como ‘acción discursiva dramaturgica’ [que] se refiere a una visión desde un conjunto de actores que sufren transformaciones en una espacio-temporalidad de lo que da cuenta tod[o] [texto narrativo]” (Karam 2006: 193). Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand conocen la potencia civilizadora de la prensa, medio al servicio de la nación, desarrollado por la burguesía de modo artesanal en un principio. Tal y como recuerda el teórico de la información Gonzalo Abril,

[d]esde finales de la Edad Media se ha ido produciendo el ascenso social de la clase burguesa. El desarrollo y expansión de los medios informativos es inseparable de ese proceso, y de las luchas por el poder económico y político que lleva consigo. El desarrollo de la prensa será inseparable de la implantación y la racionalización del capitalismo. (1997: 210)

La prensa nació de un sistema de correspondencias privadas y se desarrolló poco a poco para llegar a ser un mediador y un estimulante de los debates públicos (Habermas 1986: 189-191); nació para desempeñar un papel importante en los campos cultural, económico y político; y está estrechamente relacionada con la sociabilidad privada (Vaillant 2010: 3). En efecto, como componente del sistema comunicativo, este medio actúa como agente de socialización, informando, interpretando, orientando y entreteniendo, de manera que se difundan, entre otros, valores, pensamientos y modelos de comportamiento diferentes (Borrat 1989: 153). Este género híbrido, por la heterogeneidad de sus textos y de su contenido, puede definirse a la vez como conversación, coloquio, charla, cultura, civilización y literatura; y, más allá de su hibridez, constituye un perfecto espacio de enunciación, de creación y de negociación con la estructura social (Acosta Montoro 1973: 55-57).

En esta época en la que triunfa la filosofía del liberalismo, las intelectuales objeto de estudio se inscriben en la tradición de periodismo liberal que busca definir la sociedad como ser colectivo, despertar las conciencias para construir en la diversidad una voluntad común de actuar a favor del avance de la joven nación (Pelta 2004: 372). Se trata de un periodismo heredero de las ideas de las Luces, que pone la educación en el centro de sus preocupaciones: un periodismo didáctico que, como la literatura, esconde una intención política, un proyecto emancipatorio. Los periódicos liberales sirven de guía a la opinión pública (Habermas 1986: 190), así como de referencia para los lectores. Debido a su variado contenido, funcionan como biblioteca destinada a formar espíritus críticos, a instruir deleitando. Estos periódicos valoran la práctica de la lectura de una colectividad poco alfabetizada, favorecen la emergencia de una cultura propia, así como la creación de un mundo nuevo de acuerdo con los ideales defendidos. Institución por excelencia del espacio público en el que se debate el porvenir de la nueva república, la prensa constituye un recurso para cambiar las mentalidades, un estímulo intelectual que fomenta la acción social. Siguiendo el pensamiento utilitarista de John Stuart Mill, la prensa surge tras el establecimiento del derecho a pensar y actuar del individuo (Acosta Montoro 1973: II, 35); y la autonomía de pensamiento y acción que le otorga este derecho al individuo solo se puede adquirir en el seno de la esfera pública, pues la libertad y el

poder de acción radican en el ciudadano (Habermas 1986: 137), algo que saben perfectamente las autoras estudiadas aquí. La lucha por la independencia de las mujeres y de la patria será una de sus luchas.

En un período en el que el discurso positivista se obstina en probar la inferioridad de la mujer y legitimar su subordinación al hombre, las intelectuales intentarán demostrar a sus compatriotas la igualdad de sexos y la necesidad de la participación de la mujer, en tanto que ciudadana, en la esfera pública para forjar una nación más saludable. Para ellas, la civilización es posible en función de la autonomía de la mujer, concebida simbólicamente como madre de la República que iluminará a su pueblo por sus conocimientos, su trabajo y sus valores cristianos. Como constataremos a continuación, al tomar la palabra en periódicos, las escritoras no tendrán otra opción que la de “subvertir la política del lenguaje, socavar la autoridad falocéntrica, reestructurar el canon que entronizaba al hombre, para así codificar un mensaje diferente, uno que reflej[e] anónimamente su realidad” (Pastor 2002: 15). Desviarán, asimismo, las reglas a las que están constreñidas como mujeres, siguiendo el juego que la sociedad les impone: “[l]e jeu [qui] est le lieu d’une nécessité immanente, qui est en même temps une logique immanente” (Bourdieu 1987: 81). De este modo jugarán con la mimesis, en expresión de Irigaray, repetirán la lógica masculina de manera creativa, es decir, haciendo aparecer lo que debería quedar oculto: su propia representación de la realidad social (Irigaray 1977: 73-74). Tal y como sugiere Butler en su concepción de la agentividad, es imposible para las mujeres responder al poder fuera de este, pues el poder es parte constitutiva de su identidad. Así, solo desde la ley Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand podrán resignificar de modo encubierto el sentido común (Butler 1997: 93-94; Guilhaumou 2012). Con *La Alborada del Plata*, *La Mujer* y de *Le Coin du feu*, las directoras de estas revistas inventarán formas de resistencia a la democracia exclusiva (Nesci 2011: 51). En efecto, los periódicos que aquí analizamos representan ejemplos de la labor de unas escritoras determinadas a conseguir cambios sociales. Estas revistas defienden, cada una a su manera, un programa de emancipación intelectual de la mujer y de la patria.

1. Las revistas

1.1. *La Alborada del Plata. Literatura, Artes, Ciencias, Teatros y Modas.* (1877-1878/1880)

Cuando aparece el hebdomadario *La Alborada del Plata* en 1877, ya se habían publicado otros periódicos dirigidos por mujeres en Argentina: *La Aljaba* (1830-1831) de Petrona Rosende de Sierra, *La Camelia y la Educación* (1852) de Rosa Guerra, *Álbum de Señoritas* (1854) y *La Siempre-viva* (1864) de Juana Manso, unas revistas que, a pesar de su corta vida, dejarían huella, aunque sin llegar a aportar modificaciones radicales en la vida de las mujeres (Molina 1999: 23). En efecto, incluso en un período de esplendor económico, la situación en Argentina en los años 70 es la misma para las mujeres de todas las clases sociales. El hogar sigue siendo el único espacio de acción en la mayoría de los casos y ninguna argentina se involucra en el campo político de la época. Solo a través de la escritura las mujeres pueden lograr hacer escuchar su voz.

En este contexto sale el primer número de *La Alborada del Plata. Literatura, Artes, Ciencias, Teatro y Modas*, que recibe una buena acogida en Argentina, así como en la Banda Oriental del Uruguay. En efecto, según las investigaciones de Molina, frente a la materialización de esta iniciativa se puede leer mucho entusiasmo de parte de los comentaristas de periódicos como *La Nación*, *El Correo Español*, *The Buenos Aires Herald*; *Die Heimatti*, de Buenos Aires, *La Conciliación de Rosario*, *El Fígaro*, *La Floresta Uruguaya*... Sin embargo, algunas personas como el escritor, historiador y político argentino Mariano Pelliza señalan que esta empresa no avanzará sin dificultades (Molina 1999b: 21-22). Este intelectual argentino, en el primer número de la revista de Gorriti, escribe:

[q]uizás no es Buenos Aires el punto mejor para la concentración de las ideas y del pensamiento americano, por la dificultad que ofrece en su falta de contacto comercial, político y literario, con las distintas soberanías del continente: pero, como su objeto es precisamente abrir esas relaciones que no existen, reavivando la confraternidad del espíritu, ya que los intereses materiales nos desvían; el mérito de haberlo intentado comprometiendo su tiempo, sus fuerzas, y los escasos recursos que pudo dedicar á los goces tranquilos del hogar, será un título mas agregado á los muy estimables que la distinguen. (18/11/1877: I, 8)

De vuelta a la tierra natal, la *madama de Staël argentina*¹⁷⁷ enfrentará el desafío. Su revista pretenderá ser continuadora, en su composición, de la publicación limeña *La Alborada*:

¹⁷⁷ Así la llama José Francisco López en un artículo suyo publicado en *La Alborada del Plata* (13/01/1878: I, 71).

semanario de las familias. Literatura, artes, educación, teatro y modas (1874-1875)¹⁷⁸. Dirigida por Juana Manuela Gorriti y el poeta y filósofo ecuatoriano Numa Pompilio Llona, este periódico contaba con la colaboración de los principales escritores y poetas del momento, tanto de uno como de otro sexo, y publicaba textos surgidos en las tertulias literarias. Del río Rímac al del Plata, Gorriti seguiría difundiendo poemas, tradiciones, relatos y ensayos creados en el marco de estos enriquecedores encuentros culturales de Lima. También contaría con la participación de varios peruanos entre sus colaboradores. Gorriti desea que la revista tenga vocación internacional, borrando las fronteras y uniendo los talentos de las repúblicas americanas bajo una sola bandera: la de las letras (Auza 1988: 250).

La revista conoce dos épocas: la primera, desde el 18 de noviembre de 1877 hasta el 1º de mayo de 1878 (19 números); y la segunda, desde el 1º de enero de 1880 hasta el 9 de mayo de 1880 (18 números). Cuenta con un total de 37 números publicados en más o menos 11 meses. De modo general, cada número empieza por un “Sumario” y una nota de “La Dirección”, seguidos de textos muy variados –relatos, tradiciones, novelas por entrega, artículos costumbristas, relatos de viaje, ensayos científicos y políticos, relaciones históricas, noticias biográficas, estudios históricos y lingüísticos, artículos necrológicos–, y de las secciones “Colaboradores” (cartas de personalidades del mundo cultural y político), “Colaboración” (textos de escritores peruanos, bolivianos, chilenos o cubanos), así como “Mosaico”, de contenido más ligero. Esta última sección es firmada al principio por Emma, seudónimo de Juana Manuela Gorriti, y más tarde por Figarilla, el seudónimo de su sucesora en la dirección del periódico, la poeta urugaya Josefina Pelliza de Sagasta (1848-1888). “Mosaico” puede describirse como una mezcla de charadas, chismes, anécdotas, anuncios de eventos mundanos o de caridad, comentarios de libros, obras teatrales o novedades ligadas a la moda¹⁷⁹.

Como en la versión limeña, el periódico se ve representado por una lira, unas trompetas, una corona de laurel y unas flores. Interpretamos su título como la dulce celebración en música y poesía de un nuevo día lleno de esperanza, de un renacimiento. El término

¹⁷⁸ Se puede leer la revista digitalizada, pero incompleta, de la colección del Instituto Riva-Agüero visitando la página Internet de la PUCP. *La Alborada* no fue la primera publicación consagrada a lectoras en Lima. *La Bella Limeña, periódico semanal para las familias. Literatura. Historia. Modas. Costumbres.* (abril-junio de 1872) del poeta arequipeño Abel de la Encarnación Delgado habría abierto el camino a la fundación de otros periódicos parecidos, dirigidos por mujeres tales como Juana Manuela Gorriti, Carolina Freyre o Clorinda Matto de Turner.

¹⁷⁹ Para tener más detalles sobre los diferentes textos publicados, así como sobre Josefina Pelliza de Sagasta y la sección del “Mosaico”, se recomienda la lectura de Hebe Beatriz Molina (1999: 13-14; 8-9; 18-21).

“alborada” también evoca una llamada al combate, pues entre sus acepciones figuran la de ‘toque militar que anuncia el amanecer con el fin de despertar las conciencias dormidas e invitar a la acción’, o la de ‘acción bélica en la mañana’. El carácter polisémico de la palabra presenta una publicación cuyo propósito no solo consistirá en nutrir las lecturas de su público con bellos textos sin más, sino en llevarlo a reflexionar sobre ciertas problemáticas y a pasar a acciones concretas. Aunque ninguna palabra en el título hace referencia a la mujer, el subtítulo “Literatura, Artes, Ciencias, Teatro y Modas” indica un tema asociado principalmente al *bello sexo*, la moda, tema que, sin embargo, se tratará poco, como sucede también con todo lo relativo a las ciencias y a las artes. Podríamos pensar el subtítulo como una estrategia para llamar la atención y despertar la curiosidad por una revista esencialmente literaria. *La Alborada del Plata* es ante todo una revista que, según el letrado argentino Martín Coronado,

[...] viene á la prensa, no solamente á impulsar el progreso literario de la patria, sino también a agrupar fraternalmente todas las manifestaciones de la literatura sud-americana en torno de la bandera nunca abatida de una idea que entre nosotros cuenta con muchos y entusiastas sostenedores: la independencia absoluta de la Europa en los dominios de la inteligencia, la formación de una literatura propia, viril y grande como el espíritu y el destino de la América. (09/12/1877: I, 31)

Gorriti presenta su proyecto en el prospecto del primer número de *La Alborada del Plata*, considerando que su objetivo es llegar a ser “el núcleo donde se concentra el pensamiento de esa gallarda falange de pensadores, honra y prez de las letras en el Nuevo Mundo” (18/11/1877: I, 1). Para la escritora, participar en el desarrollo de una literatura propia, independiente del viejo continente, es un objetivo esencial pues reivindica la valoración de textos inéditos americanos. A su modo de ver, se debe instalar un “equilibrio literario entre el Viejo y el Nuevo Mundo”, como señalará en el artículo titulado “Americanismo” (23/12/1877: I, 42). Asimismo, Gorriti desea que *La Alborada del Plata* favorezca la adquisición de conocimientos sólidos, siendo un “[v]erdadero repertorio de ciencia, literatura y poesía de América” (1), distribuido en todas las capitales de habla española. La dirección desea la emancipación intelectual de la patria y de la Patria Grande. De entrada, Gorriti no hace ninguna mención a la cuestión de género; no da indicios de que el semanario se dirija a mujeres ni de que tenga un programa exclusivamente reservado a lectoras. Sin embargo, en el texto de Josefina Pelliza de Sagasta, que sigue a la introducción firmada por Gorriti, sí se aborda el tema de género al presentar a la directora de la nueva publicación:

[...] Nuestra querida compatriota, la distinguida escritora Juana Manuela Gorriti, es la directora de este interesante Semanario. Aquí como alla, será el ángel tutelar de la literatura nacional; ella con su inteligencia y perseverancia, estimula y comunica su fuerza al pensamiento estacionado en un círculo pequeño, donde se asfixia por carencia de acción.

“La Alborada del Plata” abre hoy una nueva era; [...] la obra de la regeneración intelectual de la mujer argentina [...].

Los resplandores de la nueva Alborada, como un sol esplendoroso, iluminarán la frente de la mujer argentina; y pronto, muy pronto veremos girar en torno al astro, más de un brillante satélite que hoy yace eclipsado y falto de órbita de gravitación. (18/11/1877: I, 1-2)

Con este texto no cabe duda de que la revista semanal se orienta hacia la autonomía intelectual femenina. Además, sus colaboradores no dejarán de repetirlo¹⁸⁰. Pero para no preocupar a los lectores recelosos, Gorriti establece un jurado censor compuesto por cuatro figuras literarias masculinas: Santiago Estrada, Santiago Guzmán, Mariano Pelliza y Eduardo Bustillos. Deja en las manos del *sexo fuerte* este “trabajo de civilizadora trascendencia”, afirmando que “desconf[ía] de [su] suficiencia en tan delicada materia” (23/12/1877: I, 41), haciendo uso así de un lenguaje performativo con el que la escritora cuestiona su capacidad, como directora de la revista, para elegir los artículos sometidos. Con tal estrategia, los más reticentes de entre su público aceptarían mejor el contenido de su periódico.

El 13 de enero de 1878, Gorriti anuncia que confía la dirección a su amiga escritora Josefina Pelliza de Sagasta, pues, por razones de salud, los médicos le aconsejan prolongar su estadía en las provincias del norte de Argentina, donde el clima es más favorable (13/01/1878: I, 65). No obstante continuará teniendo cierto control sobre la revista y publicando en esta. De este modo, Pelliza de Sagasta entra en función a partir del décimo número indicando que “no varia –su programa será el mismo– respetar[á] todas las formas en que fue iniciado” (20/01/1878: I, 73) y afirmando que intentará cumplir con su nueva misión trabajando a diario y añadiendo esta responsabilidad a sus tareas domésticas. La descripción que Pelliza de Sagasta hace de sí misma corresponde con el modelo de mujer que será difundido en *La Alborada del Plata*, una mujer activa en la esfera pública y en la privada. Pelliza de Sagasta llevará a cabo su doble tarea hasta el 1º de mayo de 1878. Por razones que ignoramos *La Alborada del Plata* deja de existir temporalmente¹⁸¹, pero renace el 1º de enero de 1880, bajo

¹⁸⁰ Pensamos, entre otros, en el antiguo presidente de Argentina y autor de la *Historia de San Martín* Bartolomé Mitre, quien saluda el nuevo hebdomadario que pide la “participación de toda la América culta” y “reivindi[ca] dignamente para la mujer americana la parte que le corresponde en la tarea intelectual” (18/11/1877 : I, 7).

¹⁸¹ Lo que sabemos es que el semanal *La Alborada del Plata* se convierte en quincenal a partir del 1º de marzo de 1878. Pelliza de Sagasta explica que “este cambio era un convenio hecho con [su] ilustrada antecesora”

la dirección de Juana Manuela Gorriti y de la escritora uruguaya Lola Larrosa (1859-1895), quien ya había colaborado con la revista de la primera época.

Las reivindicaciones femeninas se harán más visibles en la segunda época del semanario, que “llevará por divisa: virtud, educación y regeneración social de la mujer” (01/01/1880: II, 1). Larrosa declarará:

[...] De la felicidad de la mujer, depende la de todo el género humano: nosotros [...] nos proponemos, á la vez que enlazar nuestra literatura nacional á la de las otras repúblicas sud-americanas, trabajar por el enaltecimiento social de la mujer, en nuestra humilde esfera intelectual, siendo ayudados en esta tarea, ardua y difícil, pero noble y grandiosa, por los que favorecerán nuestras columnas con el poderoso aliento de sus inteligencias. (01/01/1880: II, 1)

Lola Larrosa asumirá la dirección completa desde el tercer número –Juana Manuela Gorriti había vuelto a Perú y, debido a la Guerra del Pacífico, no le era posible comunicarse con Buenos Aires– y hasta el último número de la revista, en el que será renombrada *La Alborada Literaria del Plata. Literatura, Artes*. (1º de febrero-9 de mayo de 1880). Con este número la publicación desaparece definitivamente sin previo aviso. Para Auza, esto se debería al conflicto entre porteños y provincianos, un conflicto que daría lugar a la capitalización de Buenos Aires y a un contexto poco propicio para este tipo de empresa intelectual. En efecto, “la política suplantaría a las letras y las armas a la razón, al menos en un corto interregno, y durante ese tiempo el periodismo literario debió guardar recoleto silencio” (Auza 1988: 268). Siguiendo esta idea de Auza, Molina indica que

[s]eguramente a los hombres comunes –que pagan las suscripciones– los absorben por completo los problemas políticos del país, al tiempo que no les interesa fomentar en sus esposas un espíritu liberador, pues –aunque este no fuera el propósito explícito de la revista– por el solo hecho de dedicarse a publicar un periódico, las directoras dan testimonio de una cierta independencia. Quizá también, la indiferencia de muchas mujeres respecto de su situación contribuye a la lenta muerte de *La Alborada del Plata* [Auza: 64]. (1999b: 24-25)

Asimismo, Molina plantea otra hipótesis para explicar la corta vida de la revista. Basándose en un testimonio de Jorge Argerich, piensa que el americanismo literario, movimiento que Gorriti quiere impulsar a través de Latinoamérica, no gozaría de una gran popularidad en Buenos Aires. Esta hipótesis daría razón a Mariano Pelliza, quien había prevenido a Gorriti de la dificultad de llevar a cabo tal empresa en una ciudad como Buenos Aires (25).

(17/02/1878: I, 105). Por falta de tiempo y otras ocupaciones, Pelliza de Sagasta no alcanzaba trabajar para un periódico hebdomadario. El 1º de enero de 1880, en *La Alborada del Plata* de la segunda época, nos enteramos de que la antigua directora estaba gravemente enferma (01/01/1880: II, 7).

Para nuestro estudio de *La Alborada del Plata* nos centraremos sobre los nueve primeros números de la primera época, dirigidos por Gorriti, y en otros textos de interés, relacionados con la mujer, de los números aparecidos bajo la dirección de Pelliza de Sagasta y Lola Larrosa, quienes mantienen vivo el ambicioso proyecto de su creadora¹⁷⁴.

1.2. *La Mujer. Lecturas para las familias. Revista quincenal redactada exclusivamente por señoras y señoritas bajo la dirección de Soledad Acosta de Samper (1878-1881)*

El año 1878, año de la fundación de *La Mujer*, marca una nueva etapa para la historiografía de la prensa femenina colombiana, que siempre había sido una empresa masculina¹⁷⁵. La revista bimensual de Soledad Acosta de Samper constituye la primera publicación del país editada y financiada por una mujer, además de contar únicamente con la contribución de colaboradoras (Encinales de Sanjinés 1997: 229). Esta revista tiene la misión de despertar en las mujeres el gusto por la lectura y la escritura, así como la de alentar los talentos literarios femeninos, publicando sus obras. Cuando funda esta revista, Soledad Acosta de Samper era ya bien conocida en el medio intelectual bogotano, contaba con casi veinte años de experiencia en el mundo periodístico y había pasado por importantes momentos personales. Estas experiencias dolorosas la habían obligado a dedicarse a actividades comerciales para poder sobrevivir y sostener a sus hijas durante el período de encarcelamiento de su marido (Rodríguez-Arenas 2005: 422). Según Ortega Ricaurte, Acosta de Samper había hecho caso omiso del escándalo que causaba su actividad profesional en la sociedad bogotana reacia a aceptar a una mujer en el sector mercantil (1994: 944-945). En respuesta a esta incomprensión del mundo frente a su situación y a esta negación de sus capacidades de operar en tal campo, Acosta de Samper quiso seguramente intervenir de manera más directa en el espacio público con la fundación de su propia revista. Recordamos que el *habitus* es el principio generador de respuestas más o menos adaptadas a las exigencias de un campo, es el producto de la historia individual, así como de experiencias formativas en la vida del sujeto (Bourdieu 1987: 129). Así, todo lo que Acosta de Samper experimentó, debido a acontecimientos personales, le inspiró la creación de la revista, que fundó de manera totalmente independiente, sin la

¹⁷⁴ Esta sigue bien presente en la mayoría de los números de la revista impregnada de su pensamiento.

¹⁷⁵ Licón Villalpando subraya que “la aparición de una revista como la de Acosta exige la reformulación de la categoría de prensa femenina. Las revistas para señoritas como *Biblioteca*, *El Iris* y *El Hogar*, tan populares en la época, eran publicaciones dirigidas y mayoritariamente redactadas por hombres, que consideraban a las mujeres como depositarias de lo bello y guardianas de la moral, razón por la cual estaban ‘dedicadas’ a ellas” (2016: 212).

intervención de una instancia masculina para apoyarla. Con *La Mujer*, la directora podría compartir su preocupación por las precarias condiciones de vida de la mujer, así como proponer soluciones para su mejora en los campos de la educación y el trabajo, este “bello ideal de la civilización cristiana” y la “verdadera libertad”, según ella (01/10/1879: III, 17).

Entre el 1º de septiembre de 1878 y el 15 de mayo de 1881, es decir, durante dos años y ocho meses, Soledad Acosta de Samper publicaría sesenta números, repartidos en cinco tomos con diferentes secciones: “Artículos varios” (tomos I a V), “Biografías” (tomos I a IV), “Ciencias” (tomos II-III), “Historia” (tomos I a V), “Moral” (tomos I-II), “Novelas históricas” (tomos I a V), “Novelas de costumbres” (tomos I, II, IV, V), “Cuadros de costumbres” (tomo II), “Cuentos” (tomo II), “Poesías” (tomos I a V), “Sección para niños” (tomo I), “Sección religiosa” (I, II, IV, V), “Revistas de Europa” (tomos I a V), “Variedades” (tomos I a IV), “Viajes” (tomos III-IV), “Diccionario” (tomos IV-V), “Consejos a la señoritas” (IV), “Higiene” (tomo V).

El lema de la revista, “Luz y fe dan fuerza”, indica el programa que preconizaría la directora a lo largo de estos años de publicación, es decir, la razón y la religión para la mujer en nombre de la civilización de la nación. Para ella, la religión resulta primordial para poner orden en el caos de la República de Colombia, siguiendo el proyecto de regeneración de la patria del político Rafael Núñez, un proyecto fundamentado en el restablecimiento de la poderosa alianza del Estado con la Iglesia (Alzate 2016b: 208). En efecto, a su modo de ver, las políticas liberales en lo tocante a la educación representan una amenaza para la nación, tal como lo expresa con mucha convicción en este pasaje de un artículo titulado “La instrucción pública en Cundinamarca”: “[I]a fe es la que lleva la luz para iluminarnos en el camino de la civilización; ¡apagadla y quedaremos en tinieblas!” (25/11/1878: I, 127). Este fragmento, que termina con una exclamación impactante, explica bien el lema de su revista. En esta época del Olimpo Radical (1863-1886), se pone de manifiesto el peligro de la laicización de las instituciones educativas, reformadas por dirigentes estatales que pertenecen a logias masónicas, tal como los próceres de la Independencia en el pasado. El lema elegido para el periódico femenino sugiere un fuerte contenido didáctico favorable a la religión, contenido imperativo, según Acosta de Samper, dentro de la idea del progreso de la nación. Esta manera de pensar recuerda la de Chateaubriand, cuya obra *Le Génie du Christianisme* tuvo una influencia notable en la historia de las ideas del siglo XIX, así como en la directora de *La*

Mujer, como ya vimos a través de la lectura de su diario íntimo. En este mismo texto sobre la educación pública, Acosta de Samper asegura que

[...] la voz de *La Mujer* [...] es la intérprete de los sentimientos de casi todas las mujeres de todos los matices políticos, las cuales piden, imploran, suplican que se haga un esfuerzo para reformar, aunque sea poco a poco, la instrucción pública en este Estado. (127)

De este modo, la revista destinada al enaltecimiento del *bello sexo* colombiano procura ser la vocera de “casi todas las mujeres” de opiniones políticas distintas. No obstante, desde la primera edición de *La Mujer*, en el “Prospecto”, Acosta de Samper niega defender los derechos de la mujer o su emancipación cuando declara que “la vida de arduos deberes íntimos y ocupaciones domésticas [...] es el fondo de la existencia de las mujeres de nuestra patria, en todas las jerarquías sociales [...]” (01/09/1878: I, 1), rescatando así, en un discurso performativo, la norma social. Según ella misma, la publicación se propone hablar de deberes al corazón y a la conciencia de la mujer, “consolarla en sus penas y sus amarguras, alentarla en el cumplimiento de sus obligaciones” (01/09/1878: I, 1), aspectos de la vida femenina que suponemos relacionados con los mandamientos del patriarcado. No obstante, a lo largo de nuestra lectura de la revista nos damos cuenta de lo contrario. En realidad, la directora del periódico aboga por la autonomía de las mujeres de todas las clases sociales gracias al trabajo, y expresa el deseo de que sus lectoras lleguen a ser personas completas, hechas y derechas, activas tanto en la esfera privada como en la esfera pública.

La lectura de *La Mujer* es recomendable para todas las familias, insiste Acosta de Samper desde las primeras páginas destinadas al *bello sexo* colombiano. La intelectual también quiere despertar la curiosidad masculina, afirmando no sin cierta ironía que “no está prohibida la lectura de nuestro periódico al sexo llamado fuerte” (2). Espera que todos lean su revista, cuyas fuentes son sobre todo masculinas y europeas. De hecho, es principalmente a través de la traducción e imitación de voces extranjeras¹⁷⁶ que Acosta de Samper desarrollará su visión del trabajo femenino en la que deconstruye la imagen de la mujer pasiva. La traducción, en este sentido, representa

[...] una actividad de escritura que permite comunicar aquello que el autor no podría decir en un texto autónomo. En cuanto actividad, [es] vehículo para introducir, mediante la voz del

¹⁷⁶ En aquella época era común leer traducciones de textos adaptados a la situación local y comentados como recuerda Licón Villalpando en su artículo titulado “La educación femenina como proyecto político. Los artículos morales en *La Mujer*” (2014: 35). Soledad Acosta de Samper siempre mencionará que los textos publicados son fragmentos “tomados, traducidos e imitados” de obras de autoridad (01/09/1878: I, 16).

escritor suplente, cambios sutiles que desvían el texto de su operación originaria de significado. La traducción ofrece además a una escritora la oportunidad de expresar indirectamente aquello que nunca podría decir como mujer. (Díaz-Diocaretz 1993: 103)

Con todo, este periódico obtiene la “completa aprobación” del arzobispo Vicente de Bogotá, quien escribe que “a la vez que fomenta la buena educación de la mujer, tiene por objeto conservar la fe y la moral católica en el hogar” (01/11/1879: III, 53). La publicación en *La Mujer* de esta carta de un representante de Dios¹⁷⁷ puede considerarse aquí como una estrategia de su parte para validar el contenido de su revista que valora las capacidades intelectuales de las mujeres. En efecto, esta carta constituye un instrumento de edificación moral y, al mismo tiempo, muestra que la revista no es un medio encerrado en sí mismo, sino que siempre existe un flujo de intercambios entre el espacio mediático y el mundo exterior (Vaillant 2010: 3). Asimismo, se entiende, gracias a la reproducción de esta carta, que Acosta de Samper comparte la posición del arzobispo respecto a la importancia del papel virtuoso de la mujer en la regeneración de la patria, es decir, como madre de la nación. Esta visión republicana de la maternidad, que participa de la valoración del rol cívico y político de la mujer a través de la idealización de sus deberes domésticos y maternos, así como también de una concepción esencialista de la identidad, se manifiesta en los textos de Acosta de Samper. Sin embargo, la periodista matiza su opinión sobre este tema, creando a partir de lo socialmente admitido un saber propio, como veremos más adelante.

Acosta de Samper decide poner fin a esta publicación, firmada en un 92% por ella misma (Rodríguez-Arenas 2006: 438), debido a la indiferencia por parte del clero y de las escritoras que no se mostraban interesadas por publicar. Uno de los objetivos de Acosta de Samper había sido el de reunir colaboraciones de mujeres en su empresa. La mayor parte de las colaboradoras fueron poetas colombianas e hispanoamericanas. Sin embargo, desde el principio, Soledad Acosta de Samper pareció tener dificultades con la participación femenina, razón por la cual difundió un mensaje desde la redacción dirigido “A nuestras colaboradoras”:

Suplicamos que no se nos envíen manuscritos anónimos, pues de lo contrario no podremos publicarlos. Necesitamos tener conciencia de que son escritos por mujer, para que aparezcan en las columnas de *La Mujer*. Si se desea, se guardará el secreto de los nombres pero en la redacción se necesita saberlos. (05/02/1879: I, 240)

¹⁷⁷ Carta publicada al principio del número 27 de *La Mujer*.

Este texto testimonia la situación conflictiva que vivían las escritoras siendo mujeres en esta época, la famosa ansiedad autorial (Russotto 2006). No obstante, esta difícil realidad no desanimará a Soledad Acosta de Samper a fundar otras cuatro revistas de carácter didáctico después de *La Mujer: La familia, lecturas para el hogar* (1884-1885); *El domingo de la familia cristiana* (1889-1890); *El Domingo* (1898-1899); y *Lecturas para el hogar* (1905-1906), títulos que evidencian el interés de Soledad Acosta de Samper por “fortalecer la familia como pequeño Estado-nación y promover valores patrióticos y católicos que garanti[cen] la preservación de las sanas costumbres [...]” (Vallejo Mejía 2016: 240).

1.3. *Le Coin du feu* (1893-1896)

A finales del siglo XIX, en Montreal se dan las circunstancias ideales para favorecer la entrada de las mujeres en la esfera pública. La industrialización y urbanización progresivas transforman la ciudad en un verdadero polo de actividades económicas, así como también de actividades intelectuales. El desarrollo conocido en aquel entonces propicia las condiciones ideales para el crecimiento del grupo de mujeres letradas francocanadienses, de tal modo que dos tercios de las escritoras se concentran en Montreal, según Chantal Savoie. De acuerdo con esta autora, muchas de estas mujeres son montrealenses y un número considerable se establece en la metrópoli entre 1893 y 1918 para llevar a cabo sus proyectos de creación literaria (2002: 243). Esta época también se corresponde con la aparición de las primeras asociaciones de mujeres del Canadá francés y el desarrollo de redes femeninas gracias al adelanto de los medios de comunicación. La mejora de los transportes públicos facilita los desplazamientos. Estos nuevos movimientos favorecen la participación de la mujer en la esfera pública y desempeñarán un papel notable en las prácticas literarias y en las obras de beneficencia.

En este contexto nace la primera revista femenina francocanadiense: el mensual *Le Coin du feu* de Joséphine Marchand-Dandurand, cuya creación, en 1893, coincide con la del Conseil national des femmes du Canada (CNFC)¹⁷⁸, en el seno del cual la directora será vicepresidenta (1894) y principal vocera ante las francocanadienses. De hecho, el mencionado periódico

¹⁷⁸ He aquí cómo se constituye el consejo, según Savoie: “La fédération, sous la présidence de Lady Aberdeen, s'organise d'abord en chapeautant des conseils municipaux locaux, dont celui de Montréal, le Montreal Local Council for Women (MLCW, fondé en 1893). Plus tard, des associations professionnelles se joindront au mouvement, parmi lesquelles le Canadian Women's Press Club (CWPC, fondé en 1904). On compte peu de Canadiennes françaises au CNFC, et toutes celles qui adhèrent à l'organisme le font par l'intermédiaire du MLCW” (2002: 241).

estará íntimamente ligado al CNFC, dirigido por Lady Aberdeen, pues difundirá todas sus actividades literarias y educativas, cubrirá sus principales eventos y publicará las conferencias organizadas por la federación.

Al contrario de lo que ocurría en el caso de Soledad Acosta de Samper, la revista de Marchand-Dandurand está principalmente financiada por su marido, así como por publicidad—ausente en *La Alborada del Plata* y en *La Mujer*—. Entre enero de 1893 y diciembre de 1896, Marchand-Dandurand publicará cuarenta y ocho números, cuyo contenido se resume en catorce puntos: 1) un resumen de la actualidad europea del mes de un corresponsal parisino; 2) un artículo de modas (colaboración parisina); 3) un tratado de higiene; 4) un artículo sobre la buena educación y el arte de mobiliario; 5) un tratado de arte culinario; 6) un estudio de costumbres; 7) un consejo de la Mère Grognon; 8) una selección útil de artículos del extranjero, de conferencias religiosas sobre la mujer; 9) unas correcciones del lenguaje corriente; 10) un folletín para la juventud; 11) una crónica de Mme Dandurand sobre cuestiones de la actualidad; 12) una página instructiva para los niños; 13) una crónica mundana con reseñas de libros y obras de teatro; 14) un rincón lúdico con enigmas, juegos, caricaturas... (01/1893: I, 7). En el texto que abre a manera de editorial cada número, la directora firma *Mme Dandurand*, conservando aquí el apellido de su esposo. Podemos interpretar esta elección como un modo de agradecer a Raoul Dandurand su generosa participación en su empresa femenina. Asimismo, esta elección puede ser interpretada como una estrategia para mostrar a sus lectores que queda íntimamente ligada a su marido a pesar de su puesto de directora de *Le Coin du feu*, es decir, que vive una cierta dependencia y sigue cumpliendo con sus funciones de esposa, según lo que la sociedad patriarcal espera de ella.

El texto que inaugura la nueva publicación en enero de 1893, “Le Pourquoi”, describe la génesis de su revista a través de una escena sacada del universo privado: un diálogo entre primos o, más bien, una pelea acerca de la pobre conversación de las mujeres. Ante esto, “el partido femenino” responde admitiendo “la falta de conocimientos y la carencia de cultura” (01/1893: I, 1) y las demás testigos y árbitras de este acalorado intercambio intervienen afirmando:

— Nous avons toujours été traitées en quantité négligeable, nous, [...]. Et pourtant de notre valeur dépend l'état social lui-même. Ce n'est pas moi qui invente cela; je crois que Joseph Prud'homme l'a déjà dit¹⁷⁹.

— Il est vrai que ce qui existe aux États-Unis, en France, en Angleterre, dans toute société cultivée en un mot, nous manque totalement, réparti une autre. Ce sont les livres faits pour la jeunesse, c'est une littérature appropriée aux besoins de la femme, c'est la réunion dans un journal ou une revue spéciale par exemple, des matières propres à l'instruire, à l'intéresser et à la guider dans les casualités de la vie mondaine comme dans sa tâche ardue de maîtresse de maison. (01/1893: I, 1)

Más adelante otra persona propone que esta iniciativa que vendría a satisfacer una necesidad femenina se cumpla. De este modo, a través de las voces discordantes de estos personajes y de la referencia a Joseph Prud'homme, que debería dar más peso a los argumentos expuestos, Joséphine Marchand-Dandurand retrata la realidad y las necesidades de las jóvenes de su época. Con este diálogo familiar, que evidencia un debate social, la fundadora de la revista presenta dos puntos de vista opuestos, es decir, un discurso bivocal (Bajtín 1978: 145). Sin embargo, la discusión parece terminar a favor del “partido femenino”, pues con este discurso vivo, Mme Dandurand, que había quedado difuminada detrás de sus personajes, indica que tomará la vía propuesta por las protagonistas de su pequeña historia. Tal y como explica Bajtín, “[d]ans le langage parlé ordinaire, le discours vivant est directement et brutalement tourné vers le discours-réponse futur: il provoque cette réponse, la presse et va à sa rencontre” (1978 : 103). De esta manera estratégica, Mme Dandurand utiliza este diálogo potencial para justificar la creación de *Le Coin du feu* que será “la compañera del pasatiempo” de las mujeres (01/1893: I, 2). Se trata, a primera vista, de una revista inofensiva, cuyo contenido servirá para guiar a la mujer en su vida de ángel del hogar y en sus ocupaciones mundanas, como menciona uno de sus personajes ficticios.

El texto “Ce que nous ne serons pas”, que sigue al porqué de la fundación de la primera revista femenina, fue publicado para tranquilizar a todos los que pudieran temer la venida de esta publicación con palabras contradictorias como estas:

[a]u risque de passer pour arriéré, *Le Coin du feu* se proclame satisfait de la part de liberté faite à la femme par les lois du pays et ne réclame rien de plus.

¹⁷⁹ Joseph Prud'homme es un personaje caricaturesco de Balzac, un representante típico de la burguesía parisina. Pensamos que es un lapsus, que en realidad la persona quería hacer referencia a Pierre-Joseph Proudhon. Podríamos suponer que es intencional de parte de la autora para mostrar los errores que pueden cometer las mujeres por falta de conocimientos.

Son but ne sera pas d'encourager les jeunes filles à devenir bachelières, *avocates* ou *doctresses*, mais il consistera au contraire à développer chez ses clientes les qualités essentiellement féminines.

Il fera tous ses efforts pour découvrir, afin de les leur livrer, les secrets d'embellir leur intérieur. Il initiera celles qui d'aventure pourraient l'ignorer, à l'art d'y régner par la grâce et par l'esprit. (01/1893: I, 2)

En este pasaje, la directora utiliza construcciones de carácter performativo, cuidándose de escribir lo que desearían escuchar los más miedosos, es decir, los más atrasados y conservadores de la población, aquellos que están satisfechos con la “parte de libertad” que conoce la mujer en Canadá, las personas que no reivindican más derechos para esta. Así describe Marchand-Dandurand su revista, en la que se empeñará en desarrollar “las cualidades esencialmente femeninas”, haciendo referencia, por ejemplo, al arte de embellecer su “interior”, leído este último como el lugar predestinado de la mujer, es decir, el hogar. Con este discurso esencialista trata de persuadir a los más escépticos de la importancia de esta nueva publicación, concebida para responder a las necesidades de la mujer. De entrada, pone el acento en este hecho: “[...] notre revue ne sera pas un organe revendicateur, protestataire ou agressif” (2). Sin embargo, más adelante, declara:

[u]n regain du prestige de la femme pourrait apporter dans nos moeurs une bienfaisante transformation. [...] C'est bien à la femme [...] qu'il appartient d'accomplir cette contre-révolution. [...]

Nous n'aurons [...] aucun scrupule à enseigner à nos charmantes abonnées, l'art de la tyrannie persuasive et de la coquetterie moralisatrice. (01/1893: I, 2)

Esta afirmación sin duda debe despertar la curiosidad en sus lectores, sobre todo porque no da más explicaciones. Joséphine Marchand-Dandurand termina prometiendo que nada será escrito en contra del *sexo fuerte*. Explica, además, en una declaración que nos parece estratégica, que la crítica sería en vano pues el grupo masculino no la leerá. ¿No sabe pertinentemente que sus palabras no harán más que acentuar el deseo de los hombres por descubrir el contenido de este periódico, cuyo título evoca el lugar natural y el papel tradicional de la mujer, confinada en el caluroso espacio doméstico de la casa? ¿No sería otra treta de su parte para conseguir una mayor aceptación de su publicación por parte del público? ¿Y no se dirige particularmente al género masculino con su texto titulado “À nos amis”? Este texto reitera la importancia, para la mujer, de tener por fin su propia revista y corrobora la misión que se ha planteado la dirección: “amuser la jeunesse, [...] l'instruire et [...] lui donner le goût de la bonne littérature” (01/1893: I, 7). Este artículo parece querer borrar la menor

duda sobre los peligros de tal periódico consagrado a las mujeres, anunciando sus inofensivas secciones. Estas secciones se inscriben en la norma y corresponden a las expectativas de la mayoría presentando textos sobre moral, higiene, modas y recetas, entre otras cosas. No obstante, esta presentación no convencerá a todos: en el número siguiente, en la sección mundana “Ici et là”, la dirección afirmará haber recibido un comentario negativo por parte de un “periodista novicio” y comentará que este periodista no había leído bien el programa de la revista (02/1893: I, 49). Este comentario negativo debía reflejar probablemente la opinión general de la élite conservadora, fría ante la idea de asistir a la emancipación femenina y al tanto de las manifestaciones de las sufragistas en Inglaterra y Estados Unidos (Doucet 2006). Desde esta parte de la población, que incluye el clero, la revista recibiría críticas y burlas, en particular del periodista ultramontano Jules-Paul Tardivel, fundador del periódico *La Vérité*. Según el testimonio de la periodista Robertine Barry, los ataques de este hombre de autoridad habrían afectado mucho a Joséphine Marchand-Dandurand (Doucet 2003: 31). Pero aun así, esta última proseguiría su misión educadora durante cuatro años: “mettre la jeunesse féminine au courant du mouvement littéraire, [...] tâcher de lui donner l’habitude des bonnes lectures, [...] traiter pour son profit des questions d’utilité pratique” (03/1895: III, 65). Para una lectora llamada Une Montréalaise, publicada en la sección “Correspondance”, “LE COIN DU FEU [constitue] l’organe de toutes les justes revendications féminines [...]” (07/1895: III, 235).

En diciembre de 1896, la directora pone el punto final a esta publicación, fundada únicamente para beneficio de la juventud, en nombre de su desarrollo intelectual (12/1896: IV, 341). Explica su falta de tiempo para consagrarse al periodismo y su convicción de que otras continuarán su obra:

Le Coin du feu, dans l’ère d’influence féminine qui se prépare, paraîtra un ancêtre, sinon un modèle. Par la brèche qu’il aura ouverte dans le mur des préjugés, ses héritiers passeront. Et ces derniers, mieux doués que leur prédécesseur, grâce au progrès de l’instruction, mieux pourvus de collaborateurs qui relèvent les camarades de leur quart, pourront continuer le projet ébauché par nous.

Car l’expérience est faite. Un organe féminin s’occupant des intérêts privés des familles –tant matériels qu’intellectuels et moraux– est opportun et désirable dans notre société. [...]

Le rôle majeur que joue notre sexe dans la vie nationale, les responsabilités à la fois graves et minutieuses de la dignité de mère et d’épouse, ne sauraient avoir trop d’aviseurs et de soutiens.

Une revue se donnant pour tâche de diriger, d’éclairer la femme dans l’accomplissement de ses devoirs sociaux et de répondre à ses besoins intellectuels en lui offrant un choix de lectures judicieux et satisfaisant, peut admirablement seconder l’œuvre civilisatrice de la religion.

(12/1896: IV, 342)

Tal era la empresa periódica de Joséphine Marchand-Dandurand: la de formar, guiar, ayudar a sus lectoras a conciliar su vida doméstica y su vida pública, apoyando así la misión civilizadora cristiana. La directora terminará el último número de *Le Coin du feu* con orgullo. A su modo de ver, gracias a esta primera revista femenina, habrá logrado destruir algunos prejuicios hacia las mujeres:

L'apparition, la durée d'une revue féminine et sa viabilité dans le moment même où elle disparaît, sont une réponse victorieuse aux calomnies sur l'incapacité, l'inconstance et la frivolité des femmes. Notre journal que soutient une clientèle féminine est rédigé uniquement par des femmes. Il a favorisé les débuts d'un jeune écrivain, qui fera peut-être un jour l'honneur de la littérature canadienne. (12/1896: IV, 342)

Así, tal como *La Alborada del Plata* y *La Mujer*, *Le Coin du feu* habrá contribuido a impulsar los talentos femeninos y a participar, a su manera, en esta gran empresa colectiva de creación de una literatura nacional, que se distinga de la de la Madre Patria, del Viejo Mundo.

1.4. Visión de conjunto de las tres publicaciones analizadas

Fundar una revista constituye uno de los mejores medios para hacer visible la producción escrita de la mujer y así abrir el camino hacia su emancipación. Representa un primer paso para emerger de la sombra y empezar a tomar parte en la vida pública. Le proporciona a la mujer una tribuna ideal para aprender a escribirse, a desarrollar una voz propia, a expresar su visión del mundo. Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand crean sus periódicos con el porvenir de la mujer y de la patria (Patria Grande en el caso de Gorriti) en la mente. Demuestran una misma preocupación por la instrucción de la mujer, tal como la mayoría de las publicaciones femeninas nacidas a partir de 1870. Estas figuras femeninas defienden una mejor educación para la mujer que podría beneficiar a la sociedad entera (Londoño 1995: 357).

Las revistas del estudio son de factura bastante distinta. A título de ejemplo, estamos frente a un hebdomadario-bimensual (Gorriti), uno bimensual (Acosta de Samper) y otro mensual (Marchand-Dandurand) de duración diferente: la revista de Gorriti tendrá una vida efímera y caótica, mientras que Acosta de Samper y Marchand-Dandurand publicarán de manera regular durante unos años y con menos colaboraciones (femeninas sobre todo) que Gorriti quien, por su parte, ofrecerá a sus lectores contribuciones de ambos sexos de manera equitativa. Sin embargo, a lo largo de este capítulo, intentaremos poner de relieve los temas que las unen, así

como las estrategias que emplean las directoras para emitir sus ideas de reforma social de modo enmascarado.

En esta breve introducción al corpus, hemos podido notar que Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand presentan su revista con cautela, probablemente para calmar a los lectores que podrían ver en su empresa periodística un peligro para la colectividad, debido a su carácter progresista a favor de la mujer. Para que *La Alborada del Plata* sea mejor aceptada, Gorriti, poniéndose en su lugar de mujer y afirmando no tener la competencia para hacer una buena elección de los artículos recibidos, establece un jurado censor compuesto únicamente de hombres. En cuanto a Acosta de Samper, esta publica la carta del arzobispo de Bogotá, quien aprueba el contenido de *La Mujer*. Marchand-Dandurand, por su parte, deja a sus lectores perplejos respecto a sus intenciones acerca de la fundación de esta primera revista femenina en Quebec, pues su programa no queda claro para un periodista novicio en particular. Cabe decir que la directora de *Le Coin du feu* utiliza varias construcciones híbridas que se prestan a confusión, y el tono irónico de unos comentarios suyos no permite entender exactamente su posición. Asimismo, podemos afirmar que todas emplean un discurso esencialista y un lenguaje performativo que repite lo socialmente aceptable. Por mimetismo con la norma masculina, llegan a transmitir un discurso parecido, pero a la vez distinto, manipulándolo de manera sutil.

Las tres revistas están dirigidas a las lectoras con el objetivo de guiarlas, entretenerlas con buena literatura, instruir las, favorecer en ellas prácticas de lectura y escritura. Las mencionadas publicaciones tienen obviamente una orientación femenina, por no decir feminista, considerando el feminismo como

[...] essentiellement un parcours de liberté. Lutte contre les différentes formes d'assujettissement, promotion de l'autonomie individuelle et collective des femmes, dénonciation des injustices, revendication de droits, le féminisme ne peut se contenter de faire inclure des femmes au sein des élites et constitue [...] un projet révolutionnaire. Rien de ce qui concerne le vivre ensemble des êtres humains ne lui est étranger. (Lamoureux 2016: 10)

Pensamos que las tres directoras comparten estas ideas a pesar de que Acosta de Samper y Marchand-Dandurand nieguen, en el primer número de sus periódicos, querer abogar por los derechos femeninos: una afirmación que estimamos calculada de su parte. A lo largo de sus años de publicaciones, considerarán a la mujer a su vez como un ser igual al hombre, capaz de cumplir las mismas realizaciones en todos los campos, así como de protagonizar un papel

fundamental en la vida colectiva. Estas revistas son vehículo de un discurso que proclama una forma de emancipación femenina. Por ser de mujeres, la mirada que ofrecen estos periódicos es sin duda propia de su género, como se verá a continuación.

2. Valoración del rol de la mujer en la sociedad a través de la Historia universal

En tant que sujet à l'histoire, la femme se passe toujours simultanément en plusieurs lieux. Elle dé-pense l'histoire unifiante, ordonnatrice, qui homogénéise et canalise les forces et ramène les contradictions dans la pratique d'un seul champ de bataille. En la femme se recourent l'histoire de toutes les femmes, son histoire personnelle, l'histoire nationale et internationale. En tant que combattante, c'est avec toutes les libérations que la femme fait corps. Elle doit voir loin, pas de coup par coup. Elle prévoit que sa libération [...] entraînera une mutation des relations humaines, de la pensée, de toutes les pratiques [...]. (Cixous 2010: 49-50)

Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand conciben sus publicaciones periódicas como espacio para la reinención del lugar de la mujer en la sociedad. La articulación de este espacio requiere de un importante trabajo intelectual que pasa por una nueva lectura del pasado, es decir, por una reconstrucción de la memoria colectiva que incluya a la mujer. Se trata de realizar una lectura desde su propia realidad con el fin de dar un valor actual a la historia, estableciendo conexiones entre el presente y el pasado, proveyendo perspectivas que contribuyan a la mejora de las condiciones femeninas y de la colectividad en general. De este modo, reescribir la historia con el énfasis puesto en la mujer les permite a las autoras presentar sutilmente sus ideas de reforma social. En efecto, tal y como subraya François Dosse a partir de Michel de Certeau,

[l]e travail sur le passé est à ce titre analogue au travail analytique comme opération présente qui s'applique aux équations personnelles et collectives. Négliger le passé revient à le laisser intact à notre insu et donc vivre sous sa tutelle, alors que l'opération historiographique rend possible de penser le futur du passé. (2003: 155)

En su anhelo de transformar las estructuras sociales y culturales, este trabajo de actualización de la historia de la mujer representa una fuente llena de potencial para las fundadoras de revistas femeninas. Estudiando con detenimiento el pasado de la mujer, estas últimas entran en la historia de su propio movimiento (Cixous 2010: 37), tomando conciencia de lo que son y de lo que sueñan para sí mismas, así como para las generaciones futuras. Tal y como sugiere el filósofo Mohammed Chaouki Zine, esta operación historiográfica consiste en “verse en el espejo del pasado”.

Non pas uniquement « voir » avec toutes les implications théoriques (« théorie » est déjà vision, *theoria*), mais aussi « se voir » dans un présent qui est le mouvement du sujet, c'est-à-dire sa pratique et sa façon de concevoir le passé [...]. (2010: 409)

Así, de esta lectura del pasado, construida en función del presente (Certeau 2002: 40), puede surgir un pensamiento que se manifieste de manera astuta, en forma de intelección que desafíe la norma social (Chaouki Zine 2010: 422). En otras palabras, este pensamiento nace de una manera de actuar, de un “arte de hacer”, en expresión de Certeau (1980: XLI), y de un “arte de hacer” táctico. El historiador y filósofo francés considera la reescritura de la historia como práctica social y, por lo tanto, estrategia para llegar a un fin particular (2002: 136).

En esta sección consideraremos cómo se concibe a la mujer a través del tiempo en las revistas estudiadas mediante la publicación de ensayos o series de carácter histórico. Leeremos estos textos como tácticas, utilizadas por Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand para enviar un mensaje enmascarado, pero claro a sus lectores: el de la importancia de reformar el sistema patriarcal a favor de la mujer, en nombre de la civilización cristiana. Se trata de una transformación social que solo se puede cumplir gracias a ciertos individuos influyentes, capaces de transmitir a los demás sus aspiraciones para la mujer, cuyo destino se ve íntimamente ligado al de la patria.

2.1. Series y ensayos históricos

Para introducir el tema de la historia en las revistas objeto de estudio, trataremos, en primer lugar, de una serie que resalta del conjunto de las publicaciones de *La Mujer*: “Estudios históricos sobre la mujer en la civilización”, que aparece al principio de cada uno de los sesenta números de su revista. En esta, Acosta de Samper relata de manera muy detallada y enciclopédica la vida de los pueblos antes y después de Cristo, haciendo hincapié en hechos relacionados con la mujer. Tratando el tema de la historia de la mujer como nunca se ha hecho en el pasado, y con una profunda seguridad en sí misma, Acosta de Samper, apasionada por la cuestión¹⁸⁰, quiere demostrar “cuán necesario es para las naciones que la mujer se manifieste y sea no solamente virtuosa y buena, sino digna, instruida, enérgica y respetable” (01/09/1878: I, 3). “[E]n manos de la mujer está la suerte de las naciones” (4) y el conocimiento de la historia

¹⁸⁰ Cabe suponer que muy joven Acosta de Samper se interesó en este tema por influencia de su padre historiador. De ahí el fuerte contenido histórico de *La Mujer*. La historia se hallará en series como “Literatas francesas desde el siglo XII hasta el fin del siglo XVIII” o el “Breve diccionario de mujeres célebres”, y en cuatro novelas suyas: *Cuadros y relaciones novelescas de la historia de América*, *La juventud de Andrés*, *La familia de tío Andrés* y *Un hidalgo conquistador*.

se revela fundamental para la formación femenina, según Acosta de Samper, quien afirmará más tarde que la prensa es “la grande educadora de este siglo” en “El periodismo en Hispano-América” (1893: 87). Para que sus lectores no tengan ninguna duda al respecto, la autora acude a las palabras del dramaturgo, poeta y moralista francés Ernest Legouv  ¹⁸¹ que traduce y comenta en este pasaje:

“El estudio de la historia, dice Legouvé, debe ponerse en primera línea en la educacion de la mujer.” Esta es la verdad; sin la ciencia histórica, es decir, sin el conocimiento de lo que hicieron las pasadas generaciones, la mujer no podrá jams ejercer una influencia provechosa y legítima sobre la sociedad que la rodea. Dios la ha dado una gran mision: la de inspirar y conservar en el corazon humano el sentimiento de la virtud y de la más delicada moral, sin lo cual las sociedades se corrompen y las naciones se pervierten y aniquilan. (01/09/1878: I, 2)

Entonces, el único remedio que la escritora encuentra para corregir los males de la colectividad es el de la instrucción moral femenina que se puede adquirir, a su modo de ver, gracias a la enseñanza de la historia de la mujer en la civilización, término que explica en una nota de pie de página.

La idea fundamental de la palabra *civilización* es la del progreso y el desarrollo: es decir, el perfeccionamiento de la vida civil, el desarrollo de la sociedad propiamente dicha, de las relaciones de los hombres entre sí. (Véase *Historia de la civilización en Europa*, por Guizot). (3)

De este modo, poniendo de manifiesto sus conocimientos sobre el tema, con referencias francesas como prueba de sus argumentos, Acosta de Samper abordar   a la mujer en todas sus facetas en nombre del avance intelectual de su género, así como del progreso social en general: “La vida es la lucha! ha dicho un gran escritor, y la vida de la mujer no consiste sino en secretas y calladas luchas desde que tiene uso de razon” (3). Muestra en este fragmento la importancia de tener en cuenta, en la formación de los pueblos, el papel civilizador esencial de la mujer que también se debe considerar como sujeto histórico. Deplora que en Colombia la historia se enseñe poco, tanto en los colegios femeninos como masculinos, lo que considera “cosa rara” porque esta enseñanza contribuye al fortalecimiento del patriotismo (4). Reafirmar   así, a través de estos postulados en su revista, el pasado universal con énfasis en la mujer para consolidar la nación.

¹⁸¹ Joséphine Marchand-Dandurand, por su parte, presentará a sus lectores la visión de la enseñanza de Ernest Legouvé (1807-1903) que resumía por un verso de Molière: “Je consens qu’une femme ait des clart  s de tout” (03/1896: 82). Legouvé sol  a dictar clases de composición a muchachas y para él las facultades de las mujeres val  an las de los hombres por ser diferentes. Por esta razón su educación necesitaba ser distinta.

Consciente de la dificultad de leer una materia que juzga árida y fastidiosa, Acosta de Samper alentará a sus lectores a detenerse sobre la serie publicada en su revista, escrita con rigor intelectual:

[...] cobrad paciencia, que á medida que entremos mejor en materia, introduciremos en la narración anécdotas verídicas é historietas interesantes, ilustrativas de las épocas que tratemos de pintar. Además, no se crea que pretendemos jactarnos de historiadores, sino de simples estudiantes en la materia, y promovedores de ella en cuanto esté á nuestro alcance. Ya que otras personas más competentes no se han tomado la pena de señalar el camino de esta ciencia á las mujeres de la patria colombiana, se nos perdonará tamaño atrevimiento, en obsequio de las buenas intenciones y sanos deseos que nos animan. Ciceron llamaba la historia *la maestra de la vida*; permitidnos recomendároslo como tal. (4)

Así, recurriendo a la figura de autoridad de Cicerón, la convincente Acosta de Samper invita a sus lectores a hacer de “la historia la maestra de [su] vida”. Desde el principio establece con ellos una relación de confianza: los acompañará a lo largo de su laboriosa lectura y establecerá un diálogo constante con ellos, compartiendo sus impresiones acerca de la historia contada. En efecto, nunca les proporcionará estudios históricos neutros. Al contrario, casi siempre terminará su relato con una moraleja o un comentario que lleva a la reflexión, como se puede notar en este fragmento en el que se indigna por las condiciones de vida de mujeres de Siria, Escitia, Lidia y Capadocia:

Qué clase de influencia podían tener las mujeres en aquellas sociedades corrompidas? Ninguna absolutamente, puesto que se las consideraba como á animales domésticos y nada más, y la HISTORIA rara vez habla de ellas, si no es para referir alguna anécdota que les humilla y degrada. (21/02/1879: I, 243)

Para contestar a la pregunta, Acosta de Samper realiza una analogía radical y concluye que las mujeres de aquellos tiempos no tenían ninguna influencia. En este pasaje, la directora de *La Mujer* critica la Historia, escrita con mayúsculas, que no parece, de modo general, considerar la valiosa contribución de la mujer a la historia de la humanidad, contribución digna de ser destacada. A través de su obra periodística, Acosta de Samper prueba a sus lectores lo contrario, con múltiples ejemplos que no dejan ninguna duda en cuanto a la notable influencia femenina en la historia cuando la mujer ha tenido las mismas posibilidades del hombre. Para todos los escépticos, la escritora logra transmitir su mensaje bien documentada, con una sólida argumentación basada en autoridades masculinas y católicas que comparten el mismo punto de vista que quedaría ilustrado en la declaración de San Jerónimo que reza: “[s]ería preciso [...] escribir muchos libros para referir todos los hechos grandiosos ejecutados por mujeres”

(15/06/1880: IV, 54). No obstante, Acosta de Samper no se empeña solamente en mostrar los actos relevantes de las mujeres, pues son humanas y por ello no son perfectas. Por ejemplo, respecto a la figura de Cleopatra, explica: “si nos hemos extendido tanto al hablar de esta mujer, es para probar que nada valen las prendas físicas é intelectuales si estas se manchan con crímenes y pasiones desordenados” (05/04/1879: II, 9).

Resumiendo la historia de mujeres de la Antigüedad, Acosta de Samper afirma que la virtud no existía en las sociedades presentadas:

Como se ha visto hasta ahora, entre las mujeres hebreas, persas, sirias, medas, trácias, escitas, asirias, lidias, capadócias, cartagineses y egipcias no hemos citado casi sino a mujeres esclavas, sometidas á la voluntad del amo, sin otro aliciente en la vida que el no desagradar á los hombres. Cuando la mujer no presenta ese tipo de humillacion y dulzura, la encontramos valiente, inspirada por alguna pasion, heroica ó sanguinaria, cruel y odiosa, pero nunca la verémos digna de su mision, ni virtuosa en el sentido que damos á esa palabra: la virtud, como la comprendemos hoy, era desconocida en la antigüedad. (20/04/1879: II, 29)

Además, la escritora confía a sus lectores que prefiere callar la historia de mujeres asiáticas y africanas por no querer “manchar las páginas de esta obra narrando sus crímenes” (30).

Para ella, la virtud llegará con el cristianismo, doctrina que revoluciona las condiciones femeninas. En la segunda parte de su estudio de la Edad Media, “cuna del Cristianismo” (15/11/1880: V, 5), Acosta de Samper se detiene en la vida de las mujeres que “casi siempre [...] fueron las que introdujeron la ley de Cristo en las naciones” (6). Basándose sobre todo en *Les femmes dans la société chrétienne* de Dantier y en los escritos de San Jerónimo, la autora cuenta la historia de las primeras cristianas, las patricias (15/02/1880: III, 173-175), así como la de mujeres heroicas y santas que defendieron la fe católica¹⁸² y participaron en el desarrollo de los pueblos a través del establecimiento de instituciones de caridad, de colegios y de monasterios, considerados como núcleos de futuras ciudades, como fuentes de civilización (15/04/1881: V, 221-224).

Así, con artículos que pretenden ser punto de partida de estudios más amplios para sus lectores (15/11/1880: V, 6), Acosta de Samper quiere mostrar la importancia de conocer la

¹⁸² Entre otras santas ampliamente citadas, tenemos a Santa Cecilia, Santa Elena, Santa Paula, Santa Eusteqia, Santa Marcela, Santa Melania, Santa Domitila... Acosta de Samper trata también de la historia de una extraordinaria mujer, Pulquería, a quien, compara con Isabel la Católica y Catalina de Rusia. Su “influencia en la marcha de la civilización fué inmensa, y como protectora del Catolicismo en contra de las herejías de su tiempo fué tan grande, que Papa San Leon la nombró legado apostólico para defender los intereses de la Iglesia en el imperio de Oriente” (01/09/1880: IV, 174-175). Afirma Acosta que “[s]egún los historiadores (no en solamente los eclesiásticos, sino hasta los más enemigos del catolicismo, como Gibon), Pulquería era la mujer de más talento de su época, así como la más estrictamente virtuosa” (173-174).

historia para no volver a repetir los errores del pasado, para no retroceder. Por ejemplo, hablando de Pompeyo y de sus numerosas mujeres, preguntará:

[...] esta especie de matrimonios ó contratos civiles se quieren volver á establecer en las sociedades cristianas; ¿y habrá mujeres que puedan aceptar un órden de cosas que las degrada y las convierta en *cosas* ó en animales que se pueden contratar y vender? (15/11/1879: III, 79)

Esta interrogación con valor persuasivo implica una sola respuesta en los lectores, quienes solo pueden contestar por la negativa. Esta pregunta no marca, en este contexto, una duda, sino una convicción (Fontanier 1977: 368). No hay que perder las conquistas femeninas nacidas del cristianismo, según Acosta de Samper. A través de esta serie de ensayos, la autora invita a la reflexión sobre la propia realidad de sus lectores, subrayando tanto los aspectos negativos como positivos de las mujeres durante la Antigüedad y la Edad Media¹⁸³.

Joséphine Marchand-Dandurand también compartirá esta preocupación por las malas costumbres, reproduciendo un texto sacado de la revista francesa *Féminisme chrétien*, difundida en Quebec (Cliche 1989: 101): “[un] vigoureux article [d’un] excellent confrère parisien”, según Marie Maugeret, directora del periódico. Con “Le Mariage” de Marie Duclos¹⁸⁴, Maugeret quiere calmar a los “espíritus alarmados” por las descripciones poco tranquilizadoras que los escritores hacen de la sociedad francesa, afirmando: “Il convient [...] de réhabiliter la femme que la littérature nationale a tant décrié depuis Balzac” (10/1896: 308). En este ensayo, el autor recuerda la historia de Francia, explicando que el culto a la mujer estaba presente antes de la llegada de Voltaire y Rousseau a la escena pública. Para él, en la época de los Druidas, en Galia, se respetaba a la mujer. Se veneraba, por ejemplo, a la sacerdotisa Velléda. Asimismo, la Edad Media honró a la mujer, a su modo de ver, exaltando la figura heroica de Juana de Arco:

Si nous sommes Français aujourd’hui, c’est à Jeanne que nous le devons. Elle seule, à l’heure où tout sombrait, ne désespéra pas du salut du pays. Qu’on le veuille ou non, la France lui doit [d’]être ce qu’elle est, et Jeanne, comme Velléda, est notre aïeule. (309)

¹⁸³ Por ejemplo, las Vestales, mujeres vírgenes, tuvieron mucha influencia sobre el Estado, luchando por la paz y la justicia (15/10/1878: III, 29-30), según Acosta de Samper. La autora relata la historia de educadoras patriotas como las espartanas (20/06/1879: II, 125-127) y la de científicas como Atenais y de filósofas como Aspasia, Cleobulina, Aretea, Sosipatra, Hypatia... Las madres, religiosas, santas, reinas están también muy presentes en sus “Estudios históricos sobre la mujer en la civilización”.

¹⁸⁴ La directora Marie Maugeret no da más información sobre el autor y no sabemos si el nombre de Marie Duclos pudiera ser un seudónimo. No encontramos su nombre en diccionarios de seudónimos, tales como el de Coston (1961). Maugeret habla de “un colega”, pero también podría ser una mujer. Marie es un nombre que se da tanto para los hombres como para las mujeres.

Este comentario, que aparece en *Le Coin du feu*, podría ser una manera indirecta para Marchand-Dandurand de hacer caer en la cuenta a sus lectores de que son francófonos gracias a una mujer, quien sacrificó su vida en nombre de la patria. Sin la participación de esta valiente mujer en el combate, Francia habría sido inglesa: una observación que nos parece pertinente dentro del contexto lingüístico de Canadá, donde los francocanadienses constituyen una minoría y corren el riesgo de ser asimilados. De este modo, Juana de Arco se presenta como la antepasada de todos los franceses, así como de todos los canadienses franceses. Asimismo, el retrato de esta heroína es una muestra más de la importancia de conocer su historia, de valorarse como mujer: el sexo olvidado de la historia oficial también puede desempeñar un papel clave en el destino de toda una nación.

Marie Duclos también subraya en su texto que la mujer era bien considerada en los tiempos antiguos de la Madre Patria:

[i]l fallut l'arrivée de Voltaire et de Rousseau pour parfaire l'œuvre de démoralisation. Une sorte de mot d'ordre franc-maçonnique convia, depuis, presque tous nos romanciers à dépoétiser le mariage au profit de l'amour, en sorte qu'à l'heure actuelle, les étrangers qui ne connaissent nos mœurs que par la littérature peuvent se figurer que les ménages français sont une véritable école de dépravation. (309)

Este artículo pretende probar que esta literatura no refleja un fiel retrato del pueblo francés y que, por valorar malas costumbres, representa la peor enemiga de la colectividad. Estas malas costumbres socavan el matrimonio y el núcleo familiar, base de la sociedad (310). Suponemos que Marchand-Dandurand busca concienciar a sus lectores sobre esta realidad, compartiendo las ideas del autor, así como de la revista francesa defensora de un *feminismo cristiano*. Esta expresión denota un feminismo que desea la mejora de las condiciones femeninas, respetando al mismo tiempo los valores cristianos; un feminismo defendido, en esta época, por un cierto número de hombres y mujeres católicos (Cliche 1989: 102)¹⁸⁵. Podríamos pensar que Marchand-Dandurand quería hacer avanzar la causa del feminismo cristiano entre sus lectores con la publicación de este texto, procedente supuestamente de una pluma masculina. Sin embargo, esta visión de la mujer nos parece un poco simplista en cuanto al supuesto respeto profesado a la mujer en la vieja Francia. Al contrario, la historia antigua ha enseñado que la

¹⁸⁵ En 1905, Monseñor Camille Roy, reconocido por sus críticas literarias, declarará que Montreal es la capital del feminismo en Canadá: "C'est là que se fixent le plus volontiers, et qu'aiguisent chaque semaine leur plume les femmes apôtres des droits de leur sexe, et c'est donc là surtout que rayonne leur influence, et que s'échappe tour à tour le fleuve ou le ruisseau de leur éloquence" (Roy 1905: 58).

mujer, de modo general, vivía en una “humillación profunda”, tal y como menciona Yvonne, alias Marie Lacoste Gérin-Lajoie (1867-1945), una colaboradora en *Le Coin du feu* (10/1894 : 300)¹⁸⁶. Entre julio de 1894 y enero de 1895, Yvonne publica una serie de seis artículos “De la Condition Privée de la Femme” y los presenta de la manera siguiente:

Ce travail sommaire sur la condition privée de la femme a pour objet l'étude d'usages, de moeurs et de lois qui ont fait à la femme une place déterminée dans la famille et dans la société. [...] La condition privée de la femme, soumise à la loi universelle de l'éternel mouvement, a subi depuis le commencement du monde et chez les peuples divers les phases les plus variées, les plus étranges, les plus contradictoires. (07/1894: 197-198)

De manera menos extensa que Soledad Acosta de Samper, Yvonne recorre la historia de la mujer a través del tiempo. Estudia más precisamente sus derechos a nivel jurídico y civil, refiriéndose algunas veces al francés Paul Gide (1832-1880), un reputado especialista de derecho antiguo¹⁸⁷, o a figuras de autoridad como los filósofos Jenofonte y Platón. Para ella, la mujer de los primeros tiempos goza de independencia y de una relación de igualdad con el hombre parecida a la de las sociedades huronas o iroquesas. Pero a medida que la vida patriarcal se organiza, la mujer pierde sus derechos para llegar a ser una máquina de procrear, tal como en la cultura hindú, donde vive en condiciones de total dependencia. La autora opina que en Grecia tampoco existía mayor libertad para la mujer, considerada como un ser inferior, una esclava encerrada, sin contactos con el exterior:

On élevait la femme de telle sorte qu'elle sût et comprît le moins possible ce qu'on lui enseignait dès son enfance: c'était à ne parler, n'entendre et ne voir que le moins possible (Xénophon); pour elle 'la vertu se réduisait à garder la maison, s'occuper du ménage, obéir à ses parents ou à son mari' (Platon). (09/1894: 261)

Según Yvonne, las mujeres que tenían más privilegios eran las cortesanas, las más instruidas. Estas podían participar en las conversaciones de los hombres, asistir a sus conferencias,

¹⁸⁶ Yvonne era el seudónimo de Marie Lacoste Gérin-Lajoie (Savoie 2004b: 71), reformadora social, como sus hermanas Justine y Thaïs. Su familia pertenecía a la élite francófona católica. Como educadora, Marie Lacoste Gérin-Lajoie escribió y pronunció conferencias a favor de la mejora de las condiciones femeninas y del derecho al voto. Entre sus principales obras cabe subrayar la fundación, en 1907, con Caroline Dessaulles-Béique, de la Fédération nationale Saint-Jean-Baptiste, una organización maternalista que representaba las asociaciones profesionales francófonas y católicas. Marie Lacoste Gérin-Lajoie es considerada como una de las primeras feministas quebequenses (Sicotte 2011).

¹⁸⁷ El título de la serie de artículos de Yvonne recuerda el de una obra de Gide: *Étude sur la condition privée de la femme dans le droit ancien et moderne et en particulier sur le sénatus-consulte velléien* (1867). Gide fue hombre de ley y profesor en la facultad de derecho de París; una persona muy solicitada en las sociedades de saber; un espíritu liberal, apasionado de la justicia. Asimismo, fue uno de los socios más influyentes de la Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur. Firmó diversas obras, así como artículos en el *Dictionnaire des antiquités* de Saglio y Daremberg (Esmein 1885: xviii; xix).

acompañarlos al teatro. En Roma, las mujeres estaban bajo la tutela paterna, aun estando casadas, pero a diferencia de las griegas, no eran apartadas del mundo exterior. Cada vez que explora una cultura, Yvonne hace la misma constatación en cuanto a la existencia femenina: la mayoría lleva una vida de sumisión en unas condiciones degradantes. No obstante, estas condiciones cambiarán con la llegada del cristianismo, que dignifica a la mujer, valora su papel de madre al igual que el del padre. Como Soledad Acosta de Samper, Yvonne observa una mejora de las condiciones femeninas. Sin embargo, las costumbres se transforman lentamente. En Quebec, el antiguo derecho francés todavía vigente mantiene a la mujer bajo el poder marital. De acuerdo con las palabras de Paul Gide, Yvonne estima que la mujer, después de 4 000 años de servidumbre, está intentando, no sin dificultad, reconquistar su dignidad, retomar el lugar que le corresponde dentro del orden universal (07/1894). El camino no es fácil y las leyes restrictivas hacia la mujer pueden llevarla a caer en la prostitución para poder adquirir una mayor independencia: un hecho que no pertenece a la modernidad, como subraya Juana Manuela Gorriti en *La Alborada del Plata*. En efecto, en el texto anónimo “Algo sobre la mujer”, que atribuimos a la dirección¹⁸⁸, esta resume el destino que esperaba a la mujer de las sociedades antiguas:

Tal fue abyecta y dura condicion entre los hebreos, entre los egipcios, los griegos y los indios con frases (sic) mas o menos diversas. O esclava en el hogar de su señor, siendo á menudo madre sin hijos, ó cortesana pública como Lais ó cortesana real como Cleopatra y Mesalina. (09/12/1877: I, 25)

Para la autora, las viles condiciones de la mujer dieron lugar a la decadencia de estas sociedades y, afortunadamente, apareció el cristianismo para cambiar la cara del mundo. El cristianismo y el “hombre de corazón mediamente culto” (25) entendieron la misión imprescindible de la mujer en la Tierra,

[...] su indispensable concurso y regeneradora influencia, la elevaron al puesto que le corresponde y desde entonces se trató de rehabilitarla con la educacion moral y la instruccion intelectual, para que llevara, á la grande labor de la humanidad, la parte de la obra que ella y solo ella debe trabajar, para que esta sea perfecta.

Por eso los pueblos mas fuertes no son mas fuertes no son los mas cultos y felices, sino aquellos en que la mujer por su instruccion y moralidad los enseña a ser mas justos y sobrios: en una palabra mas virtuosos. (25)

¹⁸⁸ Consideramos este texto de opinión, colocado al principio del número, como una forma de editorial que tradicionalmente no aparece firmada, prueba de que es de la pluma de la redacción y especialmente, de la dirección (Herman y Jufer 2000: 141).

De nuevo se repite aquí la importancia de la influencia moral de la mujer en la regeneración de la nación. Consideramos que este ensayo, cuyo título no es comprometedor (se trata de “algo sobre la mujer” sin más, una estrategia para mostrar que el contenido es inofensivo), no inicia el cuarto número de la revista por casualidad. Explicando la caída de los pueblos antiguos debido a la esclavitud femenina, da a entender la necesidad de seguir la vía que abrió el cristianismo a la mujer. Leemos en este texto una reivindicación enmascarada de progreso social a favor del género femenino, una reivindicación aclarada por la historia y la religión.

Bajo la dirección de Josefina Pelliza de Sagasta, la revista ofrece una serie de tres artículos que presentan “pruebas tomadas de la Historia, fuente inagotable de ellas, [que] serán irrefutables y concluyentes” (15/03/1878: I, 124), según el autor de “Igualense al hombre y la mujer”, Anibal J. Dufools¹⁸⁹. Este autor cita a mujeres de la Historia, esposas, madres y solteras, todas immortalizadas por su valentía y sus nobles acciones: la poeta Safo, la filósofa Aspasia, las pintoras también griegas Timareta y Lala (15/03/1878: I, 125), Juana de Arco, “Carlota Corday ó ‘El Angel del asesinato’ como la llamó Lamartine” (01/04/1878: I, 129)... Dufools concluirá declarando:

En las obras y acciones de las mujeres que tan ligeramente os hemos citado, podeis ver de lo que es capaz cuando siente y cuando sabe, y que por consiguiente, si ella fuese alentada por leyes que la protejieran, á la par del hombre en el trabajo de toda industria, los beneficios serían incalculables, no tanto para ellos (sic) como la mejora de la moral en todas las sociedades. (15/04/1878: I, 142)

A este llamado a la instauración de leyes favorables a la mujer para el beneficio de “todas las sociedades” sigue otro ensayo de Mercedes Cabello de Carbonera, “Influencia de la mujer en la civilización”: un texto que viene a apoyar las palabras de Anibal J. Dufools, insistiendo sobre la importancia de ilustrar a la mujer para combatir los males que amenazan la colectividad (15/04/1878: I, 143).

Así, es a través de voces de varios colaboradores, hombres y mujeres, que las directoras de *La Alborada del Plata* (Gorriti y Pelliza de Sagasta), *La Mujer* y *Le Coin du feu* difunden el papel primordial de la mujer en la regeneración de la nación. El rol de la intertextualidad resulta esencial en estos textos que enfatizan la historia de la opresión de la mujer y, en contrapartida, la historia del inicio de su liberación gracias al cristianismo: una emancipación

¹⁸⁹ No sabemos quién era Anibal J. Dufools. Tampoco encontramos su nombre en diccionarios de seudónimos, tales como el de Toribio Medina (1925).

que debe seguir progresando, según concluye esta pluralidad de voces, reunidas con el fin de modificar las mentalidades. Estas voces explotan también, de modo estratégico, estereotipos femeninos, de tal manera que podemos notar, en las revistas analizadas, “este [mismo] poder performativo de concitar una opinión, generar grupos de referencia y constituir [...] lo que se llama opinión pública” (Karam 2006 : 185).

2.2. Retratos de mujeres ejemplares

Además de apelar, en sus publicaciones, a la historia general de la mujer, las directoras recurren al elemento biográfico, ofreciendo a sus lectores retratos de modelos femeninos, una estrategia observada habitualmente en periódicos dirigidos por mujeres, tales como el de Gertrudis Gómez de Avellaneda y su *Álbum Cubano de lo Bueno y lo Bello*, una revista habanera de 1860 (Savoie 2006: 135; Londoño 1999: 366). Este recurso común imprime fuerza persuasiva al comparar realidades aparentemente distintas y encontrar similitudes (Berrio 1983: 26). El uso del ejemplo histórico proporciona varias posibilidades. Por un lado, tiene un valor prospectivo que ilustra el notable recorrido de mujeres del pasado e invita, al mismo tiempo, a seguir sus pasos. Por otro, constituye una respuesta a una doble negación, que Guilpain describe así en su análisis del carácter práctico de estas cortas biografías:

[...] cela n’a jamais été car les lois universelles de la nature ne le permettent pas; cela ne fut jamais légitimé et encore moins légalisé. Et parce que cela n’a pas existé cela ne pourra jamais exister et être reconnu. (2008: 363)

De este modo, estos textos vienen a refutar el discurso dominante masculino apoyándose en existencias femeninas. De valor conativo, aportan modelos de identificación a los lectores, sugieren modos de vida a adoptar para poder alcanzar pleno desarrollo. El lugar y sentido de los ejemplos en estos textos son idénticos al programa específico de la revista (Guilpain 2008: 355). En el caso de *La Alborada del Plata*, *La Mujer* y *Le Coin du feu*, esta estrategia se inscribe tanto en el acceso a la cultura, como al mundo laboral.

De modo general, las mujeres presentadas en estas publicaciones son tanto plebeyas como aristócratas que, desde la Antigüedad hasta el final del siglo XIX, contribuyeron al progreso de su patria así como al bienestar de su familia. Mujeres de convicciones, de carácter fuerte, son figuras ejemplares que muestran que su buena instrucción no las alejaba de Dios y tampoco les impedía cumplir el ejercicio de sus funciones domésticas como madres, esposas o religiosas. No son mujeres pasivas, sino activas, que pusieron su vida al servicio de la mejora moral,

social e intelectual de los demás y que se distinguieron en los campos de la cultura, de la educación y de las obras caritativas.

Con su “Galería de mujeres virtuosas y notables”, Soledad Acosta de Samper propone la historia de doce modelos femeninos de Francia, Italia y Estados Unidos¹⁹⁰; una serie repartida en cuatro tomos del periódico, que reproduce más tarde en *La mujer en la sociedad moderna*. Esta publicación de 1895 recoge una serie de estudios suyos sobre el tema con el mismo fin que la revista, el

[...] de presentar á la mujer hispanoamericana, cuya educación ha sido tan descuidada, excelsos ejemplos de mujeres activas, trabajadoras, que se han abierto por sí solas un camino hacia la fama unas, hacia la virtud otras, haciéndose notables en todas las profesiones, las artes, los oficios y las obras pías. (1895: VIII-IX)

Entre esas mujeres virtuosas que protagonizaron un papel fundamental en la vida colectiva, muchas dejaron un legado importante para la instrucción de la mujer, tal como la neoyorquina Elisa-Ana Bayley Seton, madre de familia protestante convertida al catolicismo – donde se halla la verdad, según la autora– quien estableció una escuela católica para niñas (05/08/1879: II, 205-210). La fundadora de la Sociedad del Corazón de Jesús, Sofía Barat, también aparece como personaje muy influyente en la construcción de la nación francesa, así como de otras naciones, puesto que su congregación se implantó en varios lugares de Europa y América¹⁹¹. Al narrar su historia Acosta de Samper se emociona:

Luz! luz! Es lo que pedimos los católicos para las mentes femeninas, educacion, instruccion, vida intelectual... No nos cansaremos de repetirlo: queremos á todo trance que la mujer tenga influencia en la sociedad, no por su belleza y sus encantos, sino por su verdadero mérito, y eso no lo tendrán si no se educan en escuelas cristianas... Así, pues, lo repetimos hasta la saciedad, queremos luz, luz para iluminar á la mujer. Necesitamos apóstoles de la fe, y los tendremos en todos los hogares si sabemos formarlos. Todas no podemos ser [...] Madres Barat, pero podemos trabajar en mayor ó menor escala en la grande obra de la regeneración social. (05/09/1879: II, 260)

De este modo, en nombre de los católicos (utilizando con énfasis la primera persona del plural), la intelectual reclama para la mujer colombiana una instrucción cristiana frente a la implantación de escuelas laicas. Para que “tenga influencia en la sociedad” y cumpla con su

¹⁹⁰ Entre otros relatos de vidas femeninas ejemplares, se encuentran los de Isabel de Francia, la marquesa de Lesclure, la esposa de Lafayette, la señora Montagú, María Cristina de Saboya, Rosa Ferrucci, Eugenia de Guérin, Sofía Swetchine, Hermana Rosalía y la marquesa de Barol.

¹⁹¹ “Los conventos se multiplicaron en Francia, en Suiza, en Italia. En 1818 se mandaron algunas religiosas á fundar una institución en la América del Norte, de las cuales hablaremos más extensamente en otra parte” (05/09/1879: II, 259).

rol de madre republicana, la religión es un factor esencial. Repite la intelectual aquí el lema de *La Mujer*: “Luz y fe dan fuerza”. Estos dos pilares del lema no se pueden separar en la formación de la mujer.

La cuestión de transmisión de saberes también se menciona en *La Alborada del Plata* y *Le Coin du feu* como vía para que las mujeres instruidas se multipliquen y sean parte del cambio civilizador. La transmisión de madre a hija (o abuela a nieta) se enfatiza particularmente. Por ejemplo, en un texto anónimo que suponemos de la pluma de Marchand-Dandurand, se retrata a una mujer que conoció un gran éxito literario en su país y contribuyó al renacimiento de la literatura rumana: Carmen Sylva¹⁹². Insiste Marchand-Dandurand sobre el hecho de que la hija del príncipe Guillermo Carlos de Neuwied recibió una educación notable, gracias a la dedicación de su instruida madre (01/1893: 4). De la presencia de esta madre ilustrada habría nacido su amor por las letras. Por su parte, la escritora George Sand (seudónimo de Aurore Dupin), presentada por Zoraida¹⁹³, una colaboradora de *La Alborada del Plata*, también debe mucho a una mujer: su abuela, “admiradora de Rousseau y Voltaire”, quien fue, hasta que la intelectual tuvo 17 años, “su maestra, su guía, su única compañera” (01/03/1878 : I, 117). Después de su muerte, su talento llegaría a ser reconocido a nivel internacional, se convertiría en

[...] el apóstol de la idea de la regeneración social, disertando como Chateaubriand, Victor Hugo, Lamennais, Lamartine, etc., de las viejas ideas para proclamar con voz poderosa las nuevas verdades. [...] Gigante de la literatura, sol sin ócaso, monumento de la revolución social del siglo XIX. (117)

Estas analogías expresan que, aun siendo mujer, es posible llegar a igualar al hombre, a participar en el debate de las ideas y contribuir al progreso colectivo. Este texto evidencia las capacidades intelectuales de la mujer ilustrada.

Marchand-Dandurand ofrece otro caso de mujer ejemplar a sus lectores, el de la filántropa Lady Aberdeen, representante de la reina de Inglaterra en Canadá. Esta última contribuyó como madre y mujer al sector cultural, creando un periódico dedicado a la infancia, *The Wee, Willie, Winkle*, escrito por ella y su hija de quince años, Lady Marjorie, iniciada muy temprano

¹⁹² Carmen Sylva es el seudónimo de la reina de Rumania Elisabeth-Otilie-Luisa de Neuwied. Esposa del príncipe Carlos de Hohenzollern, que iba a gobernar Rumania y hacer de aquel principado un reino después de la guerra ruso-turca de 1877. En 1893, año de la escritura de su retrato en *Le Coin du feu*, ya había publicado muchas obras variadas de poesía, prosa y teatro (01/1893: 4-5).

¹⁹³ El nombre de Zoraida no aparece en el diccionario de seudónimos consultado (Toribio Medina 1925).

en el mundo de las letras. Lady Aberdeen era de familia aristócrata y su posición social le facilitó realizar grandes obras filantrópicas, como la de poner en pie, en la pobre Irlanda, una industria lucrativa de encaje, participando en la organización del trabajo de las obreras para que ellas pudieran conciliar su trabajo con las labores de la casa. También fundó una sociedad llamada *The Onward and Forward*, destinada al avance moral e intelectual de la mujer. Para Joséphine Marchand-Dandurand, Lady Aberdeen es un ejemplo que se debe seguir. Sin embargo, respecto a su posición favorable al sufragio femenino, declara de manera prudente: “[...] nous redouterions d’entendre sur ce sujet les bonnes raisons dont cette femme distinguée doit étayer sa thèse. Elles n’auraient qu’à nous convertir...” (01/1893: 312). Los puntos suspensivos sugieren, en nuestra opinión, una conversión segura a la religión de las sufragistas.

El último retrato de mujer ejemplar que señalamos entre los numerosos textos biográficos existentes en estas revistas (sobre todo en *La Mujer* y *Le Coin du feu*¹⁹⁴) es el de Florencia Nightingale, descrita por Mercedes Cabello de Carbonera en dos ensayos publicados en *La Alborada del Plata* y dedicados a Julio F. Sandoval, el hijo de Juana Manuela Gorriti, tal vez por ver algunas semejanzas entre la escritora argentina y la filántropa inglesa. Cabello de Carbonera presenta a Nightingale como modelo de abnegación, de sacrificio –cualidades que espera el patriarcado de la mujer–, pero al mismo tiempo como ejemplo de heroísmo, pues fue con treinta y siete compañeras enfermeras a socorrer a los heridos de la batalla de Inkerman, durante la guerra de Crimea (10/02/1878: I, 102). Esta historia nos podría hacer recordar la de la escritora rumana Carmen Sylva, que también había prestado socorro a las víctimas de la batalla de Plewna durante la guerra ruso-turca (1877-1878). Asimismo, nos podría hacer recordar el pasado de Juana Manuela Gorriti durante el conflicto entre España y Perú (1864-

¹⁹⁴ He aquí los diferentes retratos femeninos que aparecen durante los cuatro años de publicación de la revista. En 1893: “Carmen Sylva” (4-5), “La mère d’Étienne Legrand” (5-6), “Les Canadiennes à l’étranger. Madame Duval-Thibault” (33), “Madame Roland” (104), “Miss Maud Gonnet” (242), “Madame de Staël” (277), “Lady Aberdeen” (311-312), carta de Séverine en “Ici et là” (81), retrato de Mme Potter Palmer en “Ici et là” (220-221). En 1894: “Un monument élevé à une mère” –Mary, la madre de George Washington– (207), “La mère de Lord Dufferin” (293), “Lettres d’Ambassadrices et Souvenirs de Grandes Dames” (310-317; 333-339). En 1895: retrato de la reina Margarita en “Ici et là” (52-54), “Le ‘Salon’ de Montréal” (97), “Lettres d’Ambassadrices et Souvenirs de Grandes Dames” (125), “Les Femmes Artistes” (234-235), “Deux lettres de Mme de Sévigny” (395-398). En 1896: “Mme Sarah Bernhardt” (12), “Mademoiselle Sincennes” (104), serie sobre “Catherine II et Grimm” (115, 132, 168, 217), “Miss Constance Gordon Cumming” (139, 186, 215), “Lettres de Mme de Sévigny” (150), “Éloge de Jeanne Mance” (188), “Une lettre inédite de Mme de Pompadour” (204), “Portrait d’Une Vaillante Russophile” (292), “Une Romancière Italienne” (299).

1866). En esta época, Gorriti se había convertido en enfermera, lo que le había valido una condecoración, tal como le sucedió a Miss Nightingale. Para Cabello de Carbonera, esta inglesa nacida en Italia representa una “heroína de la caridad” (103), que había puesto la filantropía en el centro de su vida: “Sólo así se explica aquella inquebrantable constancia, y aquella asombrosa actividad” (10/02/1878: I, 101); “[s]u inspiración jamás quedó en ideas, sus acciones realizaban grandes bienes” (10/02/1878: I, 103). La autora destruye aquí la concepción patriarcal de la mujer según la cual esta es definida como inconstancia y pasividad. En su ensayo, Cabello de Carbonera expresa toda su admiración por Nightingale y la defiende frente a las acusaciones de irreligiosidad que sufrió. Nightingale es protestante – señala Cabello en el ensayo– pero enseña que el cristianismo es fuente de progreso, mientras que las religiones de la antigüedad han probado lo contrario (03/02/1878: I, 101). Termina su artículo rindiendo un homenaje

[...] á aquellas mujeres admirables que con su abnegación y su filantropía, han neutralizado en parte los horrores y las desgracias resultado de ese gran crimen autorizado por las naciones que se llama guerra. (10/02/1878 : I, 103)

Las mujeres son agentes de la paz y personas instruidas, su aporte a la sociedad solo puede ser benéfico, siguiendo los valores cristianos. Es esto lo que nos enseñan las educadoras Elisa Ana Bayley Seton y Sofía Barat, las escritoras Carmen Sylva y Jorge Sand y las filántropas Lady Aberdeen y Florencia Nightingale, quienes dejaron un legado importante a las generaciones venideras.

2.3. Carácter didáctico de las publicaciones

En su introducción a *La mujer en la sociedad moderna*, Acosta de Samper afirma que

[...] es preciso enseñ[ar] el camino que otras han llevado, para que pueda escoger el que conviene a cada una. [...] es preciso presentar un conjunto razonado de biografías, de bocetos de mujeres ejemplares para despertar en el espíritu de las jóvenes la emulación y el deseo de imitar alguna ó algunas de ellas. (1895: VII)

Así, la función de esos textos biográficos es claramente didáctica: las autoras quieren emprender un diálogo con sus lectoras, darles cuenta de las realizaciones pasadas de mujeres ilustres activas en su comunidad, invitarlas a reflexionar sobre su condición femenina, a poner en tela de juicio el papel limitado que les impone el patriarcado, a repensar la misión de la mujer en la sociedad y, finalmente, invitarlas a seguir los pasos de esos modelos virtuosos que contradicen el discurso según el cual la mujer no puede ocupar posiciones importantes en la

escena pública ni ser considerada como ciudadana por sus debilidades naturales. La mujer descrita por las directoras y los colaboradores de las revistas analizadas no se reduce a “un útero productor, un corazón grande, y un cerebro pequeño” (Guerra 2006: 266). Las fuentes utilizadas legitiman su existencia ejemplar a través del tiempo. Cualquiera que sea su origen social, al recibir instrucción la mujer tiene la capacidad de participar de modo activo en la vida pública, de realizar obras para el bien común, manteniendo el ejercicio de sus deberes tradicionales. Como el hombre, la mujer es parte de la construcción de su patria, es parte de su historia.

En su elección de textos acerca del pasado universal de la mujer, las directoras de *La Alborada del Plata*, *La Mujer* y *Le Coin du feu* minan la idea del hombre como fundamento de la historia. Con numerosos ejemplos que proceden tanto de pluma masculina como femenina, los lectores de estas revistas disiparán la duda y reconocerán con certeza que existe una historia de la mujer. La transmisión de esta verdad tiene por objetivo cambiar las mentalidades, modificar la visión de sus lectores, proporcionarles aptitudes, capacidades, saberes diferentes de los saberes jerárquicos masculinos (Foucault 2001: 389): unos nuevos saberes, cuyo valor radica en su heterogeneidad (Schmidt 2003: 48).

Mediante sus periódicos, Gorriti (Pelliza de Sagasta), Acosta de Samper y Marchand-Dandurand corrigen así la historia androcéntrica, la transforman incluyendo a la mujer: inventan la otra historia (Cixous 2010: 109). Esta nueva historia les permite validar sus ideas de emancipación femenina de modo subrepticio, apoyándose en varias fuentes, sobre todo masculinas y cristianas, las cuales dan más peso a sus palabras. Como en la mayoría de los países europeos, entre todas las reivindicaciones feministas, la pedagógica predomina: la educación de la mujer es necesaria debido al rol que desempeña en la educación de sus hijos y en la civilización de la nación. Además, el acceso a la independencia económica empieza por la adquisición de conocimientos, así como por el reconocimiento de competencias profesionales (Käppeli 1991: 508).

3. La intertextualidad al servicio de la defensa de la educación y del trabajo femeninos

Para hacer público su programa de emancipación de la mujer y de civilización de la patria, *La Alborada del Plata*, *La Mujer* y *Le Coin du feu* se centran en voces ajenas, como ya hemos podido observar. Si, de modo general, la escritura periodística implica la conjunción de una

multiplicidad de voces, desde una perspectiva de género esta polifonía –expresada en discursos directos, indirectos o indirectos libres– representa la expectativa de un cambio de orden estructural. Esta heterogeneidad enunciativa y el diálogo de distintas voces que abrazan o no una misma causa indican una transformación posible. Así, las directoras de revistas femeninas se dejan atravesar por el Otro, nutriéndose de las palabras de los demás. Valoran estas, dándoles un espacio en sus publicaciones, haciendo conexiones de un autor a otro, de un texto a otro, de una época a otra. Elaborar el contenido de cada número constituye un trabajo de escritura importante. En palabras de Cixous, esta empresa significa

[...] travailler; être travaillé; (dans) l’entre, interroger (se laisser interroger), le procès du même *et de* l’autre sans lequel nul n’est vivant; défaire le travail de la mort, en voulant l’ensemble de l’un-avec-l’autre, dynamisé à l’infini par un incessant échange de l’un entre l’autre ne connaissant et se recommençant qu’à partir du plus lointain – de soi, de l’autre, de l’autre en moi. Parcours multiplicateur à milliers de transformations. (2010: 116)

En tal labor estas voces heterogéneas que dialogan actúan como principios organizadores del discurso (Sarfati 2007: 55). El procedimiento intertextual resulta, por lo tanto, central. Este aparece como forma de reactivar el sentido de los enunciados, de cuestionar el cuerpo textual colectivo, de deconstruir la norma, además de constituir una forma de desvío cultural, de subversión política (Voldeng 1982: 524; Peral 2013: 67). La intertextualidad abre así las fronteras de la información y aumenta las posibilidades de llegar a crear un mundo favorable al desarrollo de la mujer, así como de la nación, como puede observarse en el caso de Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand. A continuación, presentaremos la intertextualidad como mecanismo de persuasión elegido con el fin “de atraer la atención del lector, fijarla, retenerla y conducirla hacia la conclusión deseada” (Ayala 1985: 55-56), es decir, hacerle aceptar ciertos conceptos y así modificar su visión del mundo. Daremos cuenta de la importancia de este recurso entendido como estrategia para defender de modo indirecto ideas relacionadas con la autonomía femenina.

3.1. El imperativo de la independencia femenina

En el primer número de *La Mujer*, después de haber probado el carácter fundamental del conocimiento de la historia con el prólogo de su serie “Estudios históricos sobre la mujer en la civilización”, Acosta de Samper ofrece el primer texto de una serie de cinco artículos titulada “Lo que piensa una mujer de las mujeres”, traducción libre “de una obra muy apreciada en

Inglaterra, [...] *A Woman's Thoughts About Women*, escrita por una de las más afamadas escritoras modernas de aquel país tan fecundo en mujeres literatas y escritoras morales”, (01/09/1878: I, 16). Para esta última, según deja ver en una nota de pie de página, Dinah Maria Muloch (1826-1887) figura entre “las primeras escritoras inglesas que lucen por la perfecta moralidad de las tramas de sus novelas y la benéfica influencia que ejercen sobre la juventud de su patria” (01/09/1878: I, 16)²⁰³. Este primer texto, que se dirige a lectoras mayores de quince años, “[sienta] el principio de que la mujer debe *trabajar*” (01/09/1878: I, 19), verbo de acción que Acosta de Samper destaca en itálicas para mostrar el carácter indispensable del trabajo en el género femenino. Sin utilizar comillas para anunciar que está citando a la autora inglesa, la fundadora de *La Mujer* juega con la ambigüedad de tal manera que no sabemos quién está hablando, si es Muloch o es ella misma: una característica del discurso indirecto libre (Sarfati 2007: 63). Este tipo de discurso indica una reescritura del texto original en el que interviene la periodista sin que podamos saber con certidumbre si es ella la instancia enunciativa o Muloch. Interpretamos el uso de este procedimiento como manera sutil de hacer valer su pensamiento a través de la voz de Muloch, conservando, sin embargo, las ideas principales de la obra inglesa. En este caso, la intertextualidad puede ser considerada como estrategia de interferencia (Voldeng 1982: 525), impidiendo una nítida distinción de las emisoras.

El artículo encierra una máxima, marcada por comillas, que insiste en la importancia de que la mujer se independice: “Si queréis hacer bien una cosa, hacedla personalmente, sin ocurrir a otro” (01/09/1878: I, 17), prescripción que “toda mujer debería grabar en su memoria”, según la escritora. Y agrega:

Este axioma, que raro hombre no sabe apreciar, es letra muerta para la generalidad de las mujeres a quienes se las (sic) enseña desde la infancia que ellas no han nacido sino para depender de los demás y que tienen que apelar a la asistencia del sexo fuerte. (01/09/1878: I, 17)

Una educación adecuada puede lograr cambiar las mentalidades respecto a la pasividad del sexo supuestamente débil. Sin embargo, la mujer tiene una misión de primera importancia con

²⁰³ En otra nota de pie de página de este mismo artículo, Acosta de Samper expresa su deseo de que pronto Colombia tenga también escritoras y pensadoras reconocidas: “En Inglaterra, en Francia, en Alemania, en los Estados Unidos del Norte, y aun en Italia y en España, las mujeres tienen abierta una carrera que no es conocida entre nosotros: la de la literatura, y en ella se han distinguido en varios ramos, sobre el mismo pié que los hombres, muchas mujeres notables, que han hecho su fortuna con sus obras.” (01/09/1878: I, 20)

el fin de deshacer los prejuicios comúnmente dirigidos hacia ella: la de actuar de manera consecuente, mostrando sus capacidades laborales a los demás, con dignidad. Y, para convencerla de que no tema a la opinión pública que podría condenar su elección de trabajar, la autora le asegura que de modo general “Dios protege a los que trabajan. ‘Ayúdate que Dios te ayudará’, dice el proverbio y así es” (01/09/1878: I, 18). Y otro proverbio dice: “Trabajar es orar” (01/09/1878: I, 17). Utiliza aquí estos aforismos, estos elementos intertextuales de forma directa, como estrategia discursiva para probar lo incontestable de estas palabras (Bajtín 1978: 142).

Además de presentar este argumento de naturaleza religiosa, lo que tiene una considerable influencia, repite varias veces que “no hay ningún trabajo honrado que quite la consideración que se debe a la mujer virtuosa” (01/09/1878: I, 18), este ideal femenino patriarcal. Pero si la voz de una mujer no es suficiente para incitarla a conquistar su autonomía por el trabajo, dos voces masculinas francesas de peso, entre otras, pueden hacer inclinar la balanza: la del teólogo, político, periodista y prelado católico Dupanloup (1802-1878), así como la del economista y ensayista Leroy-Beaulieu (1843-1916); dos autores que, contrariamente a Muloch, Acosta de Samper cita, anunciando esta operación con unas comillas. El discurso directo de los fragmentos invocados da mayor credibilidad a su argumentación (Abril 1997: 243).

En la primera parte de la serie “La instrucción en la mujer de sociedad”, titulada “Del trabajo intelectual”, Acosta de Samper retoma fragmentos de la obra *Mujeres sabias y mujeres estudiosas* de Monseñor Dupanloup, Obispo de Orleans, recién fallecido, “intercalando algunas observaciones propias del asunto y desarrollando las ideas que más convienen en Colombia” (20/05/1879: II, 87). Indica bien, en este pasaje, su trabajo de reescritura, de adaptación al contexto colombiano, con el fin de mostrar su honestidad intelectual y así establecer una relación de confianza con sus lectoras. Dirigiéndose a mujeres que ya han recibido una educación escolar y que quieren seguir instruyéndose, la directora de *La Mujer* recomienda la lectura de esta autoridad religiosa, cuyo discurso se fundamenta en el Evangelio (20/05/1879: II, 88).

Asimismo, siguiendo a Monseñor Dupanloup, defiende la idea de que para ser una mujer ejemplar se debe seguir aprendiendo: “El trabajo intelectual dá alegría exterior y paz interior” (05/06/1879: II, 114). El Obispo de Orleans tiene la certidumbre de que la mujer posee

capacidades intelectuales y denuncia la imagen que circula en la mayoría de los libros acerca de ella: “propiedad del hombre, creada para él sólo, y *sin más fin que él*”, vanidosa, frívola, ser inferior, dependiente, “como si no tuviera alma inteligencia sin libertad moral, como si nada fuera para ella Dios, y como si no le hubiera dado necesidades a su alma, facultades y, en una palabra *derechos y deberes*” (20/05/1879: II, 88). Como se desprende del segmento anterior, la escritora recurre a las itálicas con el fin de resaltar los términos que considera claves en esta denuncia. Así, mientras había declarado que no hablaría de derechos de la mujer en su revista y tampoco de su emancipación (01/09/1878: I, 1), Acosta de Samper demuestra aquí todo lo contrario a través de la traducción del pensamiento del Obispo de Orleans. No trata solo de los deberes de la mujer, sino también de sus derechos, puesto que, como afirma Monseñor Dupanloup, es parte de la humanidad y, por lo tanto, necesita instrucción al igual que el hombre: “la naturaleza humana pide ser instruida y elevada en todas sus facultades” (20/05/1879: II, 88-89). Varias veces el obispo prescribe a la mujer que consagre algunas horas del día al estudio. Para él, la educación femenina no termina a los 18 años. No obstante, paradójicamente, esta emancipación intelectual se relacionaría con una mejor sumisión a las condiciones de la mujer, a sus deberes de ángel del hogar. A su modo de ver, estas horas le permiten estar más feliz, aceptar las faenas cotidianas, traer equilibrio y armonía al hogar, así como a la colectividad. El trabajo intelectual crea así las condiciones ideales para el cumplimiento de sus deberes de madre y esposa, así como de mujer de sociedad. En efecto, según sus observaciones,

[...] las mujeres más alegres, las más iguales de carácter, y aún las de mejor salud, son las mujeres inteligentes y laboriosas que han sabido encontrar, en una actividad bien ordenada, el secreto de no perder un instante, conciliando sus deberes con Dios, con su familia, con la sociedad y consigo mismas. (05/06/1879: III, 115)

Esto es capital para Acosta de Samper, que concluye la segunda parte de su serie “La instrucción en la mujer de sociedad” haciendo énfasis en la importancia de “segu[ir] las huellas del Ilustre Obispo de Orleans” con el objetivo de llegar a ser mujeres hechas y derechas, mujeres activas. Sin embargo, el trabajo intelectual no solo concierne a las mujeres de las clases altas, como tampoco el trabajo manual concierne únicamente a las mujeres de las clases pobres. Paul Leroy-Beaulieu demuestra brevemente lo anteriormente expuesto mediante una anécdota extraída de la vida de Carlomagno, quien obligaba a sus hijas a hilar y tejer la ropa de los miembros de la familia, hecho histórico este que también menciona la escritora

inglesa Dinah Maria Muloch al tratar de la mujer mundana¹⁹⁵. Según Muloch, el emperador les exigía a las hijas que hicieran este tipo de labores para que no estuvieran ociosas y para que supieran trabajar en caso de que llegaran a conocer la miseria (22/01/1879: I, 227). Leroy-Beaulieu y Muloch comparten esta anécdota con sus lectores con el fin de convencerlos de la importancia de un cambio de mentalidades. Recordamos que la anécdota tiene una función didáctica y mnemónica, tal como pudimos constatarlo a través de nuestra lectura de los diarios íntimos en los que está muy presente (Walch 2015: 181).

Al igual que Muloch y Dupanloup, Leroy-Beaulieu se opone al discurso dominante respecto a la incapacidad de la mujer para trabajar, basándose en el pasado de las naciones. Señala que la historia da muestras de que la mujer de diversas épocas y latitudes (griegas, egipcias y romanas), en la “organización natural de la familia” era esclava del hombre, pues realizaba las labores más exigentes físicamente tanto en los campos como en la casa. Mientras tanto, el varón se dedicaba a cazar y hacer la guerra (01/10/1879: III, 17).

Nadie en aquellos tiempos había dicho que la mujer no debería tener una industria, y que su única misión era la de agradar al hombre, como últimamente se había dicho. El trabajo manual, adecuado a sus fuerzas, y en el interior de su casa, siempre ha hecho honor a la mujer, y sólo los que pretenden degradar al sexo femenino para pervertirlo han podido avanzar la idea absurda de que la mujer no debe servir sino para adornar la casa de su esposo. (01/10/1879: III, 17)

Acosta de Samper traduce fragmentos de la obra de 1873 de Leroy-Beaulieu, que resume y comenta en tres artículos, titulados “La educación de las hijas del pueblo. El trabajo de las mujeres en el siglo XIX”, viendo en esta publicación “el estudio [que debe ser el] más interesante de este siglo” (01/10/1879: III, 17). En esta obra,

[e]l autor hace un estudio muy erudito y bastante extenso acerca de la condicion de la mujer trabajadora en Francia durante los siglos de la Edad Média. La degradacion, la pobreza y condicion miserable de la mujer en los campos era espantosa. Pero á medida que aquellos pueblos se civilizan, la condicion social mejora y la mujer participa del bienestar de la nacion entera. (01/10/1879: III, 17)

Presentando a Francia como país modelo respecto a las cuestiones de la instrucción y del trabajo de la mujer, Acosta de Samper desea que Colombia alcance el mismo grado de civilización. Comparte el punto de vista del autor según el cual “el estado moral y aun físico de un pueblo depende en gran parte de la organización del trabajo de las mujeres del pueblo”

¹⁹⁵ Al respecto, Acosta de Samper hace notar que en Colombia hay pocas mujeres mundanas. Describe a estas como mujeres superficiales, egoístas, hipócritas, vanidosas, que aman el lujo, que no son buenas madres y esposas...

(16). Por ello, las trabajadoras colombianas deberían beneficiarse de una buena educación que pudieran adquirir desde muy pequeñas en escuelas industriales dirigidas por religiosos y parecidas a las que se encuentran en Europa y América del Norte¹⁹⁶. Comparar la situación de Colombia con la de otros países aparentemente diferentes representa aquí una fuerza persuasiva por parte de la periodista (Berrio 1983: 26). Esta continúa afirmando que las personas más competentes para educar a las mujeres del pueblo y reservarles el porvenir más respetable son hombres de Iglesia, que siempre han valorado el trabajo manual femenino como bien lo muestra el estudio de Leroy-Beaulieu. Así, varias veces en esa serie de artículos, se dirige a las instancias gubernamentales, criticando su sistema de educación y, particularmente en este pasaje, en el que toma la palabra en primera persona del plural, “en nombre de la MUJER COLOMBIANA”. Interpretamos el recurso de las mayúsculas como una manera de enfatizar que la mujer colombiana puede expresarse sobre un tema tan importante como el de la educación y pedir a las autoridades una mejora del sistema educativo, que está en condiciones para intervenir en la vida pública y reivindicar cambios necesarios. Con un tono autoritario, les hace una pregunta a la que solo pueden contestar “sí” y continúa indicando claramente, de modo imperativo, las medidas a establecer urgentemente para honrar al pueblo colombiano.

Apelamos al buen sentido de nuestros Gobiernos, y pedimos, en nombre de la MUJER COLOMBIANA, que se medite seriamente en este asunto, y que se procure poner pronto remedio al erróneo sistema de educación de las clases pobres. [...] ¿Quereis honrar la memoria de los próceres? Dad una educación útil á sus descendientes. Abrid escuelas profesionales, no de artes de adorno, sino de utilidad; plantead talleres en donde puedan aprender los pobres un oficio, y habreis merecido más de la patria que con todos los discursos de ordenanza del VEINTE DE JULIO. (01/10/1879: III, 19)

Según Acosta de Samper, sería preciso que la mujer del pueblo y aun la de las clases altas recibieran una educación adecuada que les permita aprender un oficio y así disfrutar de la verdadera libertad. Quiere que la mujer colombiana sea libre, independiente, respetada y honrada gracias a un trabajo lucrativo y útil, así como a una sólida instrucción cristiana (01/10/1879: III, 17). El porvenir de la nación depende del porvenir de la mujer colombiana, porvenir que le parece poco prometedor a la intelectual, pues considera que “el remedio á esta situación está en gran parte en manos de los legisladores y gobernantes” (15/10/1879: III, 41).

¹⁹⁶ Todavía no existen comunidades religiosas que se involucren en la instrucción de la mujer trabajadora en Colombia.

Pero si el gobierno no opera en la dirección propuesta, Acosta de Samper llama a la colaboración de sus lectores para la fundación de una “sociedad promovedora de la ocupación industrial de la mujer” (15/10/1879: III, 43). Esta idea de una educación útil es fundamental para la directora de *La Mujer* que más de una vez, en nombre de todas las mujeres, llama a una reforma del sistema escolar para que dé más espacio a la religión. Se opone así a la laicización de las instituciones colombianas¹⁹⁷.

Un diálogo anónimo titulado “Una educación útil. Escena única”, publicado al principio del último tomo de *La Mujer*, sintetiza bien las ideas de Soledad Acosta de Samper acerca de la importancia de una educación adecuada y cristiana, así como la de un trabajo útil y digno en la independencia femenina. En una nota preliminar explicativa, leemos: “Como siempre nos piden diálogos que se puedan representar en las escuelas y colegios en tiempos de certámenes, que estén al alcance de niños pequeños, y que encierren alguna enseñanza, publicamos hoy el siguiente que puede tal vez servir” (15/11/1880: V, 8). Este diálogo pone en escena a dos hermanas de 12 y 14 años, Dolores y Mercedes, que discuten sobre su porvenir después de la muerte de su tío, “apoyo y consuelo” que “sostenía á [su] madre en su viudez” (15/11/1880: V, 8). Estas hermanas deciden que no quieren vivir de manera miserable y por ello desean abrir una escuela para niñas. Lo podrán realizar gracias a los buenos cuidados y a la educación que recibieron de su madre, su modelo:

[...] ántes que todo debemos ir á dar las gracias á nuestra maestra, quien nos ha dado una educación cristiana y al mismo tiempo útil, enseñándonos la religión, que nos consuela y da fe, y los conocimientos indispensables para ser buenas mujeres de nuestras casas. Además nos ha inspirado el amor al estudio y el deseo de cumplir con la misión para la cual nos ha enviado al mundo nuestro Padre celestial. (15/11/1880: V, 9)

De modo indirecto, a través de las voces de dos personajes ficticios, esta escena, que constituye otro recurso intertextual (Karam 2006: 192), enseña la importancia de recibir una buena instrucción para poder obtener un trabajo útil y desarrollarse plenamente como mujeres autónomas. También esta escena única rinde homenaje a la madre ideal, la madre republicana, que tiene una poderosa influencia en la sociedad y cuya labor virtuosa en la regeneración de la

¹⁹⁷ En “La instrucción pública en Cundinamarca”, por ejemplo, escribirá: “[...] apelamos al patriotismo de los Directores de la Instrucción Pública y a los padres de familia que tengan alguna influencia en las altas regiones gubernativas, para que escuchen la voz de *La Mujer*, asegurándoles que ella es la intérprete de los sentimientos de casi todas las mujeres de todos los matices políticos, las cuales piden, imploran, suplican que se haga un esfuerzo para reformar, aunque sea poco a poco, la instrucción pública en este Estado” (25/11/1878: I, 127). Acosta de Samper se muestra en contra de la visión laica y liberal de los políticos liberales de la época del Olimpo radical (1863-1886), que pertenecían a logias masónicas, como los próceres de la Independencia.

nación contribuye a la gran empresa de la civilización cristiana. Así, en su revista, Acosta de Samper, que concibe la prensa como “la grande educadora de este siglo” (1893: 87), presenta a la mujer como sujeto de cambio social en la cultura nacional. Muestra que la mujer colombiana puede aspirar a desempeñar otro papel en la colectividad, diferente al de madre y esposa, deseando que su destino trascienda lo doméstico. Según ella, su rol cívico no se confina a la casa; la esfera pública también es para ella.

Este es también el mensaje que, en nuestra opinión, sobresale en la revista *Le Coin du feu* de Joséphine Marchand-Dandurand. Del primer año de publicación sobresale un texto moralista de la serie “Travers sociaux”²⁰⁷ y un estudio sobre el trabajo en la mujer.

En “Travers sociaux. VI. Les désœuvrées”, la directora, bajo el seudónimo de Marie Vieuxtemps, condena la inactividad de sus compatriotas, sermoneándolas. Mientras que podríamos pensar que Marie Vieuxtemps es una persona conservadora –por su nombre– nos damos cuenta de que, al contrario, tiene ideas progresistas. Asimismo, podríamos asociar su nombre al de una anciana sabia que inspira confianza y respeto. Son estas características las que construyen su encanto, a nuestro modo de ver, y las que atraen la simpatía de los lectores. Bajo esta máscara entonces, Marchand-Dandurand se dirige a las ociosas para hacerlas reflexionar. Utilizando un lenguaje muy familiar les pregunta de entrada:

Voyons là, franchement, mes jeunes compatriotes : croyez-vous que c'est une vie que celle que vous menez? Vous qui subissez, inertes, indifférentes, l'écoulement des jours, savez-vous que ce n'est pas exister que de se lever à une heure quelconque de la matinée, ne se proposant aucun but, ne caressant nulle ambition [...]?

Ignorez-vous que cette vie dont vous faites si peu de cas est un trésor qui nous est confié à la condition de l'employer utilement, et que tout le crime de l'homme devant la justice de Dieu sera d'avoir –ou par négligence ou par malice– gaspillé ce trésor? Rien, vous dis-je, n'est inutile dans l'œuvre de Dieu. Il faut se mettre dans l'idée que chacun en particulier, nous sommes un instrument important dans le grand rouage, et que nous avons notre mission à remplir. Le moyen dont nous disposons pour accomplir notre tâche, le plus précieux outil que la Providence nous prête à cette fin, c'est le Temps. (10/1893: 265)

Así inicia el diálogo con sus lectoras, es decir, con interrogaciones que tienen como objetivo el de persuadirlas sin que puedan negar la realidad (Fontainier 1977: 368): no hay más tiempo que perder, tienen que pasar a la acción y cumplir con la misión que Dios les confió. Emplea aquí este argumento religioso para que no teman salir de la pasividad en la que las encasilló la sociedad patriarcal. Marie Vieuxtemps sigue criticando a la colectividad que no valora el

²⁰⁷ En 1924 los artículos de esta serie se encuentran reunidos bajo el título de *Nos travers* y el nombre de Madame Dandurand.

trabajo de la juventud, razón por la cual permanece en su indolencia e incultura. Para transmitir disimuladamente su preocupación, así como su manera de imaginar la educación femenina, comparte lo que aconsejaría a sus hijas, tal como había hecho en su diario íntimo, en 1885. Para ello, utiliza verbos en imperativo para insistir sobre la importancia de llegar a llevar una vida de modo independiente:

[...] ne perdez pas votre temps dans une chasse [au mari] décevante sinon stérile. Organisez tout de suite votre vie comme si vous n'attendiez que de vous seules votre indépendance et votre bonheur. Faites-vous des occupations sérieuses, adoptez quelqu'étude conforme à votre goût [...], peu importe pourvu que vous vous y intéressiez, voyagez si vous le pouvez, procurez-vous surtout des distractions intellectuelles. (10/1893: 266)

Y continúa afirmando que si, por unas circunstancias excepcionales, sus hijas no logran casarse, por lo menos, tendrían la satisfacción de no haber perdido su tiempo, pues estarían en condiciones para ganar la vida y así ser independientes. Como Soledad Acosta de Samper (a través de las palabras del obispo francés Dupanloup), Marie Vieuxtemps considera el trabajo como fuente de alegría y para demostrarlo cita a tres artistas masculinos franceses, quienes abundan en el mismo parecer: Zola, Delacroix y Diderot. Este recurso a la cita reviste un valor de persuasión que marca una filiación con la concepción del trabajo de hombres reconocidos. Termina su elogio al trabajo, mencionando otras ventajas a sus lectoras, tales como tener una vida menos amarga, participar en el enaltecimiento de la sociedad y todo esto, con la satisfacción de haber cumplido su deber. La repetición del verbo en imperativo “travaillez” a la cabeza de algunas frases reiteran esta importancia del trabajo en la mujer. Marie Vieuxtemps pone un punto final a este texto, lanzando una indirecta a los católicos más conservadores que condenan la labor femenina fuera del hogar:

Travaillez, et vous serez les meilleures. La bonté paternelle de Dieu a mis son empreinte jusque dans l'anathème qui condamne la créature à gagner son pain à la sueur de son front. Au fond de la coupe maudite se trouve la pure ivresse –incomparable pour qui l'a ressentie déjà du devoir accompli. (10/1893: 267)

Sobre estas palabras convincentes, Marchand-Dandurand, bajo el disfraz de Marie Vieuxtemps, deja a sus lectoras, invitándolas a desafiar el patriarcado para disfrutar del sentimiento de misión cumplida.

En 1893, la autora, quien alienta las colaboraciones femeninas, publica también, acerca del trabajo y de la educación, el primer estudio de Yvonne, que no será su último, como ya lo vimos anteriormente con su serie “De la Condition Privée de la Femme” (1894-1895). Para

presentar este estudio y al mismo tiempo invitar a las mujeres a seguir el ejemplo de Yvonne, evocando la ansiedad autorial femenina, Joséphine Marchand-Dandurand escribe:

Une dame de nos amies nous apporte, non sans quelque hésitation, une étude sur le Travail de la Femme. C'est la première fois, dit-elle qu'elle confie sa pensée sur papier. Continuez, madame, il n'y a que le premier pas qui coûte, et celui que vous venez de faire vous assure dans cette voie plus qu'un succès. (03/1893: 67)

A modo de introducción de su estudio “Le Travail chez la Femme”, compuesto de dos artículos, Yvonne trata del caso particular de Estados Unidos que cuenta, desde 1888, con dos asociaciones que reúnen todas las sociedades feministas filantrópicas del país: el Consejo nacional y el Consejo internacional de mujeres, que alcanzan cerca de 500 000 socias. Yvonne cuenta que durante la primavera se prepara un gran congreso universal de mujeres en Chicago¹⁹⁸, y, a propósito de este evento, cita un artículo del periódico *Le Canadien* del 23 de enero:

On croit qu'un pareil congrès pourra servir à présenter au monde l'histoire du progrès et de l'évolution morale des femmes; leur position dans le monde d'aujourd'hui, au point de vue des arts, des sciences et de l'industrie; leur influence dans les affaires de la politique, de la société et de la famille. (03/1893: 67)

A partir de palabras ajenas, basadas en lo que se piensa de modo general, Yvonne transmite de manera indirecta esta información a través de una fuente fiable, sin que parezca surgir de sí misma (Bajtín 1978: 158). Esta información le permite llegar a la constatación de que la vida de la mujer ha cambiado mucho, comparándola con la existencia de las abuelas. Y agrega que si unos son pesimistas frente a esta transformación, otros consideran este hecho como progreso. Para Yvonne, estos últimos comprendieron el real significado de la palabra “progreso”: “[...] ils savent [que le progrès] se traduit par une évolution continuelle, et que les

¹⁹⁸ La Exposición de Chicago fue la primera en tener un Edificio de la mujer (diseñado por la arquitecta Sophia T. Hayden y dirigido por mujeres). En este pabellón, se podían escuchar conferencias sobre el estatuto femenino y se exhibían obras de arte, así como libros femeninos, y se presentaban objetos relacionados con el universo de la mujer (Vallejo 2016). *Le Coin du feu* publicará al año siguiente, un fragmento de una obra escrita para la exposición de Chicago: *Manuel sur le travail de la femme* de la bruselense Madame Daïmeries, miembro de la Sociedad de Arqueología Internacional. En “La Dentelle”, después de haber relatado la historia de la industria, la autora presenta la fabricación de encajes como una buena opción de trabajo para los ángeles del hogar: “La place de la femme est au logis, tous les efforts doivent tendre à lui laisser cette place, et le travail qui lui permet d'apporter sa part de bien-être dans le ménage, tout en remplissant ses devoirs de mère de famille, doit être préféré à tout autre. Sous ce rapport, le travail de la dentelle offre tous les avantages: il peut être laissé et repris, [le matériel prend peu d'espace]; une seule lampe suffit si l'ouvrière se sert d'une bouteille ronde en verre blanc, remplie d'eau, formant lentille, concentrant la lumière sur son ouvrage. Chaque semaine, l'ouvrière de la ville peut rapporter son travail, et en recevoir le prix chez la 'factoresse' ou à la manufacture. À la campagne, la plupart des facteurs passent chez l'ouvrière pour donner et reprendre l'ouvrage [...]” (10/1894: 308).

malaises qui l'accompagnent parfois ne sont que passagers" (03/1893: 67), añade ella para tranquilizar a los escépticos. Continúa declarando que si la mujer tiene otras ambiciones ahora que reclama su lugar en la arena pública, este hecho social debe constituir un objeto de interés especial en los espíritus serios. Según ella, las grandes modificaciones que participan en el cambio de la suerte de una proporción importante de la humanidad no suelen pasar sin que haya una real necesidad en la sociedad. En su ensayo, Yvonne señala las causas determinantes de tal evolución de las mujeres, explicando que antes, por ejemplo, la mayoría de las cosas necesarias para la familia se concebía en la casa:

L'incertitude des routes, la difficulté des communications les confinaient, grâce à leur éternelle faiblesse, dans un petit coin de terre dont elles ne s'éloignaient que difficilement. Comme conséquence leurs horizons demeuraient bornés: la presse cette grande voix des peuples, ne faisait point arriver jusqu'à elles l'écho des pensées humaines, et l'intelligence assoupie avait la tranquillité d'une eau dormante. (03/1893: 67)

Así, Yvonne atribuye esta transformación de la existencia de la mujer a las mejores comunicaciones existentes, a la prensa en particular, a las locomotoras y los barcos de vapor que participan de esta revolución industrial. Esta revolución destruye la pequeña industria para dar lugar al nacimiento de fábricas y talleres que no dejarán de crecer y necesitarán una importante mano de obra. De esta manera se intensificará la actividad laboral femenina en nuevas esferas. No obstante, este fenómeno no alcanzará a todas las clases sociales, hace notar Yvonne, quien se pregunta por qué las mujeres de la élite no harían lo mismo, rompiendo los viejos prejuicios (12/1893 : 368). En su opinión la mujer tiene muchas oportunidades: "[...] leur intelligence puiserait une vigueur nouvelle, et se sentirait grandir en face de nouveaux horizons; et quand viendraient ces revers de fortune si communs de nos jours, elles seraient prêtes [...]" (12/1893: 368). De este modo podrían vivir honestamente de su trabajo remunerado. Según Yvonne, las mentalidades deben cambiar: las mujeres de la alta sociedad también pueden trabajar y es preciso que las jóvenes reciban una educación que las prepare para hacer frente a la gran lucha por la vida. Para ello, la costumbre de buenas prácticas laborales es fundamental (12/1893: 369). Dirigiéndose a lectoras que se obstinan en vivir de modo tradicional, a la *farniente* (12/1893: 368), Yvonne sigue enfatizando su visión del trabajo:

J'y aperçois le moyen efficace de rendre le travail sérieux. Qui ne connaît cet axiome "l'intérêt est la mesure des actions." Comment veut-on en effet que l'application au travail, demandant de l'énergie, soit soutenue avec ardeur, passe à l'état d'habitude, devienne générale à toute une

classe de la société, gagne les esprits faibles et nonchalants, si on ne fait pas espérer à ceux-ci un avantage immédiat, très palpable, dont l'obtention deviendrait bientôt une nécessité et se prescrirait par un devoir? (03/1893: 369)

Con este axioma –este elemento intertextual, admitido sin prueba– y esta pregunta retórica, cuyo efecto es de naturaleza argumentativa (Borrat 1989: 107), Yvonne concluye su ensayo, haciendo resaltar qué ganarían las mujeres ricas trabajando. En primer lugar, usa este axioma como verdad innegable, expresada de manera absoluta, sin distancia (Bajtín 1978: 142): el trabajo no debe ser tomado a la ligera, sino seriamente. Su interés radica en sus logros, en lo que aporta a largo plazo a la sociedad. Por lo tanto, las lectoras deben darse cuenta del alcance de las actividades cotidianas de las trabajadoras a nivel colectivo. Tienen que mirar más allá del simple hecho de recibir un salario por su labor. La pregunta que les hace la autora puede desestabilizarlas. Consideramos esta pregunta intencionada por parte de Yvonne y un recurso estratégico para exponer su punto de vista de manera convincente y reflexiva (Despierres 2001: 139). Lo importante consiste en que las mujeres desocupadas encuentren una pasión, una misión en la vida que les permita realizarse plenamente y que al mismo tiempo sea beneficiosa para los demás. Así pues, Marie Vieuxtemps y Marchand-Dandurand coinciden en la utilidad del trabajo, que proporciona satisfacción personal y contribuye al bien común. Sin embargo, acceder al mundo laboral tiene como requisito el recibir una educación adecuada.

3.2. El progreso social

En otra crónica sacada de su serie “Travers sociaux”, titulada “Faux dévouement”, Marie Vieuxtemps critica, con la franqueza que la caracteriza, la falsa dedicación de las madres hacia sus hijos. Afirma, en este sentido, que estas no les enseñan a trabajar con tan solo entrenarlos en ciertas tareas domésticas. Al contrario, les dejan crecer en la ociosidad. Para mostrar que esta manera de educar no conviene, utiliza ironía y humor:

Que fera cette femme raisonnable quand ses enfants grandiront? Vous croyez qu'elle enseignera à ses fils à avoir de l'ordre, afin qu'une fois mariés ils ne soient pas de ces hommes insupportables qu'on peut suivre à la trace dans une maison, tant ils dérangent tout sur son passage ? (01/1895: 4)

Responde a una pregunta con otra, ilustrando una consecuencia posible de lo que considera una mala educación. En cuanto a las niñas, Marie Vieuxtemps considera importante que aprendan a coser y a cocinar como las princesas inglesas. Como Yvonne, deplora que la gran mayoría de las familias adineradas, cuya fortuna no está asegurada, no proporcionen a sus

hijas una formación propicia para que se puedan defender en la vida. Si perdieran su riqueza, podrían sobrevivir gracias a un trabajo lucrativo que habrían conservado aun casadas. Del mismo modo, esta situación la vive un personaje de Juana Manuela Gorriti, que es presentado por la autora como modelo a los lectores del primer número de *La Alborada del Plata* (18/11/1877: I, 5-6). A través de la leyenda “Entre dos cataclismos”, la autora rinde homenaje a la mujer trabajadora quien, gracias a sus ahorros, logra salvar de la miseria a su marido, un zapatero arruinado por el alcoholismo. No obstante, la pareja no pertenece a una clase social elevada y la protagonista, Estefa, no es blanca, sino mulata. Así, además de enseñar que la mujer es laboriosa, la escritora cuestiona la indolencia asociada a la mulata, retratando a Estefa como una persona que trabaja sin descanso. Su constante labor cambiará el curso de su vida, pues, su esposo volverá a ser “el mas amable de los maridos, y Estefa la mas feliz de las mulatas” (18/11/1877: I, 6). Nos revela este relato, cuya protagonista expresa la concepción del mundo de la autora a través de sus actos y palabras, la importancia de tener, como mujer, un trabajo remunerado (Bajtín 1978: 155). Tal es la lección que se puede sacar de este relato parabólico, una forma de escritura tradicionalmente aceptada por las mujeres (Thérenty 2011: 15).

Más de una vez *La Alborada del Plata* invita a sus lectores a hacer del trabajo asiduo su “ley”, su “ideal”, para hacer retroceder la “ignorancia” y la “babarie”, tal como indican de manera directa los últimos versos de “A la industria. Himno” del poeta chileno Pedro Nolasco Préndez: “Pechos fuertes, espíritus nobles, / Al trabajo, al trabajo constante! / Ciencias, Artes, Industria, adelante! / Ignorancia, barbarie ¡hácia atrás!” (16/12/1877: I, 40). Por estas exclamaciones y esta repetición de la palabra “trabajo”, se nota la urgencia de unirse, sin distinción de sexos, y poner manos a la obra para levantar la sociedad. El trabajo y la educación aparecen como los principales remedios contra los males del mundo, constituyen principios que se deben aplicar para salvarlo, tal y como se puede leer en “División de la enseñanza y del trabajo”, un texto anónimo que atribuimos a la directora, publicado en el octavo número de la revista. En el exergo de este editorial, encontramos, en lengua original, un fragmento del *Traité d'Économie Politique* del periodista y economista Joseph Garnier (1813-1881). Esta cita directa no es objeto de la intervención de la periodista, es decir, de una modificación tras una traducción. De este modo, este recurso intertextual persuade a los

lectores de la transmisión pura del discurso de autoridad (Abril 1997: 244). En esta cita, el autor francés trata de los beneficios de la división del trabajo en todas las esferas sociales:

Ce n'est pas seulement dans les manufactures ou les ateliers que nous pouvons admirer les effets de la division du travail, dans l'agriculture, le commerce, l'administration, les arts, les lettres, les sciences, la politique. (06/01/1878 : I, 58)

Para Gorriti, ha sido un error limitar los conocimientos a una parte de la población y este error tuvo como consecuencia el retraso del avance social. Sin embargo, permanece optimista, confía en que la instrucción logrará alcanzar un grado de estabilidad deseable, gracias a la participación de todos en esta misma empresa. Como ya leímos en su diario íntimo, cabe obrar sin esperar acciones concretas de parte de las autoridades, pero no sin presionarlas. A su modo de ver, hay que hacer que la ciencia sea accesible a todos, garantizar este derecho fundamental de la instrucción, “y una vez conseguido este objeto, emplear los elementos sociales, cada uno dentro de su esfera de acción, en el progreso y desarrollo de la enseñanza en todos los ramos del saber humano” (06/01/1878 : I, 58). Extender los conocimientos (religión, ciencia, literatura y política) a todas las clases sociales representa un primer paso para llegar al adelanto de la nación con la colaboración de cada individuo. Y para Gorriti, la división del trabajo es esencial en este proceso; llega incluso a considerarla como un “principio salvador” (59):

[...] la división del trabajo trae consigo la idea de la asociación, y en especial cuando se trata de la ciencia que no se perfecciona sino por el concurso de muchas inteligencias unidas entre sí por medio del raciocinio. A este respecto dice Garnier: “dividir el trabajo es *asociarlo*; porque la división del trabajo convierte el trabajo individual en un trabajo colectivo entre todos los cooperantes del producto, y es una de las manifestaciones de la sociabilidad humana.” (06/01/1878 : I, 58)

Así, a partir de este famoso tratado de economía basado en el no intervencionismo¹⁹⁹, –que traduce en este pasaje, subrayando que son palabras de Garnier– Gorriti expone su manera de concebir el trabajo en la colectividad. Con cursivas, hace énfasis en esta idea de asociación de todas las fuerzas laborales. Aun si esta teoría solo se aplicó en parte, sostiene que sus efectos son conocidos y que es el camino que se debe tomar para llegar a hacer de la nación “un gran centro de civilización y cultura” (59). No obstante, cuando trata el tema de la instrucción para todas las capas de la sociedad, la directora nunca menciona específicamente a la mujer. Una

¹⁹⁹ Esta obra incluye las primeras nociones de economía política, social e industrial. Tuvo una cierta influencia en Francia hasta el principio del siglo XX. Según Theillier (2011), existen seis ediciones de los años 1859, 1864, 1867, 1873, 1879 y 1884.

vez escribirá la importancia de “dar á cada hombre una instrucción apropiada” (59). ¿Sería una estrategia de su parte para permanecer neutral? Lo que importa es que *La Alborada del Plata* aborda el tema y especialmente en un número dirigido por Josefina Pelliza de Sagasta. Esta última publica una lectura de una tertulia y la dirige a Juana Manuela Gorriti: “La muger. Su misión – deberes del presente. Composición leida por su autor en la 2ª velada literaria dada en Tucuman a la Sra. Juana M. Gorriti” del escritor chileno Manuel Gorostiaga. En su ensayo, este pretende defender a las señoras y señoritas a favor de su ilustración. Esta resulta esencial, según el escritor chileno, para la creación de un mundo mejor:

La educacion de la mujer en las sanas ideas de las sociedades modernas, la nutrición de su espíritu con lo que es su consecuencia, como base fecunda de la libertad, importa la salvación del porvenir, y ahí debemos contraer nuestros esfuerzos. Elevemos á ella para elevarnos nosotros, que ella se encargará a su vez de formar á nuestros hijos. (01/05/1878 : I, 147)

Hace aquí referencia a la madre republicana que se espera de cada mujer. Ilustrada, esta puede llegar a cambiar la cara de la patria –tal como afirma un escritor argentino, subraya Gorostiaga para señalar que no es el único en pensar así– y eso, particularmente por su amor, su sacrificio, su virtud y su corazón, estereotipos femeninos que el autor hace resaltar. Para Gorostiaga, “el corazón siempre domina [la] inteligencia de la mujer [que] es tan poderosa como la del hombre” (01/05/1878 : I, 146). Este escritor saluda a los Estados Unidos en sus esfuerzos para igualar a la mujer “ante la sociedad, dejándole libre su esfera de acción” (146). Espera que la República Argentina siga su ejemplo, ya que apenas ha entrado en el mundo de las ideas. Mas Gorostiaga confía en el futuro. Según él, la nación

[...] cuenta ya con una buena reserva de talentos superiores. Doña Juana Manso, doña Josefina Pelliza de Sagasta, son reputaciones americanas, y otras mas vendrán á formar á su lado si el aliento de los que saben pensar vá á animarlas en la tarea. (01/05/1878 : I, 147)

Y continúa el escritor haciendo una mención especial a una persona que representa el gran corazón de la mujer y su poder de realizar cambios sociales: Juana Manuela Gorriti, la fundadora de *La Alborada del Plata*, quien “ha recorrido la América sembrando halagüeñas esperanzas y dejando apacibles recuerdos. [...] el fruto de una alma herida por el dolor [...] que devuelve flores cuando se le dan abrojos!” (147). Se detendrá sobre la figura ejemplar de Gorriti y seguirá tratando de la influencia de las madres republicanas, como la de George

Washington, de la que habla también Marchand-Dandurand en *Le Coin du feu*²⁰⁰. El primer presidente de Estados Unidos veneraba a su madre, la consideraba responsable de su éxito. Así, con pruebas de sus argumentos, Gorostiaga demuestra el carácter esencial de la instrucción femenina en la mejora de la patria.

En el mismo número se puede leer otro ensayo que viene a dar más trascendencia al tema. Abunda, en la misma dirección que el de Gorostiaga, en el rol primordial de la mujer instruida en la regeneración de la nación. En un artículo de su serie “Influencia de la mujer en la civilización”, Mercedes Cabello de Carbonera discute sobre la reforma educativa para la mujer, una reforma que solo podría aportar progresos colectivos. La autora hace notar que esta idea, que al principio solo pertenecía a una minoría de intelectuales, “se ha convertido hoy, en una necesidad imperiosa, y de vital importancia para la sociedad” (01/05/1878 : I, 151). Este hecho universal se puede constatar a través de la lectura de la prensa, tal como Cabello de Carbonera indica en este pasaje:

En un periódico americano que tenemos á la vista leemos lo siguiente –“La educación del bello sexo ha llegado á hacerse desde cierta época, uno de los temas favoritos en la prensa pública de este país.” En otro lugar dice: –Mientras las mujeres de este lado del oceano, trabajan por procurar el completo desarrollo de sus facultades, las de Inglaterra consiguen que sus derechos sean por lo menos examinados, y hasta las de Rusia, se congratulan con la esperanza de un feliz éxito en sus esfuerzos de regeneración. (01/05/1878 : I, 151)

A esta importancia de educar a la mujer, Cabello de Carbonera agrega, con estos extractos de un periódico americano, la idea de revisar los derechos otorgados al género femenino. Sin embargo, no la desarrolla más, no comenta esta información, susceptible de despertar la curiosidad de sus lectores. En efecto, esta manifestación intertextual da muestra de la influencia de la prensa en el desarrollo del pensamiento de la sociedad; describe la aparición de un lugar común tras su repetición en distintas fuentes, que dialogan entre sí. Estas producen un tipo de verdad fundamentada en pruebas irrefutables.

Le lieu commun construit et révèle un *fond commun* de l'époque, un *sens commun*, une parité sans cesse actualisée entre l'individu et le collectif, une langue, expression et manifestation de l'opinion sans crête ni parole. La formation et l'émergence de lieux communs dans les journaux est productive. (Pelta 2004: 377)

²⁰⁰ En “Un Monument Eleve (sic) a (sic) Une Mere (sic)”, Mme Dandurand informa a sus lectores de que las mujeres de Estados Unidos decidieron unirse para levantar un monumento en homenaje a la madre del héroe de la Independencia (07/1894: 207-208).

De este modo podemos suponer que Cabello de Carbonera no siente la necesidad de ampliar más sobre el tema: la idea se abrirá camino por sí misma.

En este texto, defiende el rol indispensable de la mujer, descrita como “rehabilitadora de los errores del hombre” (01/05/1878: I, 150), como también señala Gorostiaga: de la virtud femenina depende la virtud colectiva (147). Por esta razón es preciso que la mujer reciba una instrucción sólida pues eleva la moral de la nación. Según Cabello de Carbonera, las mujeres deben ser parte de la civilización de la patria. Sin ellas, no hay salvación posible. Concluye su artículo con una reivindicación, la de incluir la enseñanza de la ciencia en la formación femenina. Pregunta ella:

Por qué se le niega á la mujer la capacidad para los estudios los más serios y profundos? No cuenta la ciencia en el número de sus obreros más esforzados, mujeres, que rompiendo los estrechos límites de su instrucción, y salvando la barrera de sus preocupaciones sociales, han sabido colocarse á la altura de los hombres mas eminentes? (01/05/1878 : I, 151)

Responde a una pregunta con otra, defendiendo la capacidad de la mujer para la ciencia y denunciando que esta no tenga acceso a formación científica.

En la segunda época de *La Alborada del Plata*, bajo la codirección de Gorriti y Larrosa, el artículo “Los primeros albores. La influencia del talento”, de E. del T., explica que el grado de civilización de una sociedad se puede evaluar en función del nivel de educación de la mujer. Para E. del T., “[l]a ilustración bien entendida es el dique para los vicios; la ignorancia es la nada, el caos, la fuente de todas las malas pasiones.” Y sigue preguntando: “¿Cuál de los dos caminos es preferible?” (08/01/1880 : II, 12). De esta manera expresa que no hay otra opción que la de la instrucción femenina para imprimir el progreso social. Bajo la dirección de Lola Larrosa, un texto anónimo titulado “Influencia de la mujer en la educación moral de la niñez” repetirá esta misma idea, considerando el influjo femenino en las diferentes esferas de la vida (01/02/1880: II, 26). Asimismo, en el penúltimo número de *La Alborada Literaria del Plata*, título que marca una ruptura con *La Alborada del Plata* de Gorriti, Larrosa publicará otro ensayo sobre el tema, “La educación” (02/05/1880: II, 129-131), de Fernando C. Pereda, quien abogará a favor de una instrucción común y laica.

Si *La Alborada del Plata* promueve, de modo general, la instrucción obligatoria –y especialmente en la mujer– y el trabajo para todos, apoyándose en estudios y modelos que demuestran su beneficio para la sociedad, no aborda específicamente el asunto de las profesiones femeninas, mientras que *La Mujer* y *Le Coin du feu* sí lo hacen. Las directoras de

la revista argentina se atienen a presentar algunos ejemplos de mujeres trabajadoras y se concentran en la función de madre. Asimismo, ponen en tela de juicio la vocación religiosa²⁰¹, un tema que no aborda Marchand-Dandurand ni Acosta de Samper²⁰².

En “Les Professions Feminines (sic)”, que abre el número de agosto de 1896, Mme Dandurand se empeña en demostrar a sus lectores que, sin perjuicio, se podría abandonar a las mujeres el monopolio de empleos masculinos (08/1896: 225). Para Marchand-Dandurand, sería una manera de admitirlas en campos concebidos para ellas –tales como la enseñanza, las artes, las profesiones de naturaleza intelectual (226)– y eso, en nombre de la igualdad de derechos. A modo de introducción, hace resaltar esta reivindicación declarando:

Si le mot de *droits égaux*, dont on abuse, a sa place quelque part, c’est bien ici. L’espèce de diminution ou de déchéance que fait subir à la femme, privée de son soutien naturel, le fait qu’elle subvient elle-même à ses besoins et à ceux des orphelins qui dépendent d’elles, est une injustice qui a fait son temps. Il convient à l’esprit libéral de notre siècle de mettre sur un même pied d’égalité les personnes de cœur –appartiennent-elles au sexe faible– qui rehaussent leur vie par la dignité au travail. (08/1896: 225)

La dignidad de un trabajo remunerado debería ser un derecho fundamental, incluso para el “sexo débil”, subraya Mme Dandurand, quien critica aquí lo absurdo de la ideología liberal que excluye a la mujer. La directora de *Le Coin du feu* quiere poner de moda el concepto de “droits égaux”, que destaca en itálicas al principio de su ensayo, al que imprime un tono combativo. A su modo de ver, se debería restablecer un equilibrio al respecto y sería preciso que las mujeres más necesitadas reciban el apoyo de familias adineradas. Con la idea de convencer a sus lectores de tales consideraciones, declara ella que, en realidad, no son de ella, sino de una religiosa. Esto la hace suponer que las directoras de conventos podrían compartir esta misma visión del trabajo de la mujer.

En este artículo, denuncia la escritora otra grave injusticia: el hecho de que las anglófonas tengan acceso a cursos universitarios gracias a la generosidad de un mecenas llamado Sir Donald Smith. Explica que la Universidad McGill está estableciendo un programa para mujeres, mientras que las francófonas de Montreal no se beneficiarán de las mismas

²⁰¹ Pelliza de Sagasta se pronuncia en contra en dos artículos titulados “¿Reclusa o hermana de caridad? ni lo uno, ni lo otro. Al Sr. A.J. Dufools” (17/02/1878: I, 108-109; 01/03/1878: I, 117-118). En estos, cuenta historias de horror que tuvieron lugar en colegios y hospitales a cargo de hermanas. Para ella, cabe abolir los conventos. A.J. Dufools, por su parte, piensa que es más útil para la sociedad una hermana de la caridad que una reclusa en “¿Reclusa o hermana de caridad?” (03/02/1878: I, 92-93).

²⁰² En cuanto a Acosta de Samper, esta ofrece a sus lectores algunos textos sobre comunidades religiosas en cada tomo de su revista.

posibilidades. No obstante, Mme Dandurand, expresándose en primera persona del plural, en nombre de todas, afirma esperar que la universidad francesa y católica responda a las nuevas expectativas de la sociedad, proporcionando a las francófonas las mismas ventajas de las que disfrutaban sus compatriotas anglófonas. Mas no juzgaría esencial que una formación en derecho o medicina forme parte del programa de estudios. Se podría aplazar, según ella, y agrega:

[...] qu'on y donne carrière au talent de la femme dans les vocations auxquelles ses facultés et ses aptitudes spéciales semblent la destiner, et l'on bénira ceux qui auront entrepris cette œuvre d'humanité délicate. (08/1896: 226)

Con esta visión esencialista, propia a la sociedad patriarcal, Mme Dandurand no se compromete en cuanto a las asignaturas que podrían seguir las francófonas de Montreal: una actitud de carácter performativo. Interpretamos esta mimesis del discurso normativo como una manera estratégica para calmar a la gente más temerosa de los avances femeninos. Así, con prudencia, la periodista logra desafiar la lógica dominante, describiendo las posibilidades que se podrían ofrecer a las futuras estudiantes, gracias a benefactores. Además, para concluir, Mme Dandurand vuelve sobre este miedo a la competencia que podría simbolizar la mujer para el hombre en el medio laboral. Según ella, no hay de qué preocuparse: la competencia con el sexo masculino solo puede traer la emulación de personas talentosas que lo merecen; y a fin de cuentas, es el conjunto de la población quien se beneficia.

El trabajo y la instrucción son derechos humanos, como afirma Acosta de Samper, “[l]a verdadera civilización consiste en aumentar el bienestar de todas las clases sociales [...]” (01/10/1879: III, 40). Como ya vimos, una educación útil es fundamental para la directora de *La Mujer*, quien aboga por la implantación urgente de escuelas profesionales. Subraya lo crítico de la situación de la mujer en Colombia al comentar su lectura de “La educación de las hijas del pueblo. El trabajo de las mujeres en el siglo XIX”, de Paul Leroy-Beaulieu. Resumiendo el contenido del estudio de Leroy-Beaulieu, Acosta de Samper muestra el camino que se debe seguir en materia de educación, mediante comparaciones, cuya fuerza persuasiva es significativa en este caso. Para despertar las conciencias, la periodista enfatiza la gravedad de la situación, declarando de modo hiperbólico que la moralidad de la mujer colombiana “es mil veces peor que en los países más civilizados de Europa, a pesar de la mayor pobreza que hay allá” (01/10/1879: III, 41): una situación que atribuye a su falta de instrucción. Asimismo, destaca el funcionamiento de ciertas escuelas europeas, entre estas las de Manchester, en

Inglaterra, donde los niños –empleados muy jóvenes en las fábricas– consagran la mitad del día al aprendizaje de un oficio y la otra mitad a su desarrollo intelectual. Bélgica, por su parte, sigue un modelo parecido, enseñando a la vez trabajos manuales e intelectuales. En cuanto a Francia, las escuelas son gratuitas y, según Leroy-Beaulieu, en la mayoría de las ciudades industrializadas se establecieron instituciones educativas nocturnas en las que las niñas aprenden costura y asisten a lecturas y conferencias formativas (40-41).

Acosta de Samper selecciona otros pasajes de la obra que conciernen a las competencias femeninas. La periodista hace resaltar la observación de Leroy-Beaulieu a propósito del talento de las mujeres para los negocios. Según él, con una buena formación, estas podrían ocupar posiciones subalternas en las administraciones públicas puesto que “[l]as mujeres, que carecen por lo general de espíritu de invención, son excelentes empleados, sumisos, ordenados” (41). Así, a través de este discurso reductor, que difunde prejuicios negativos hacia la mujer, la directora indica a sus lectores que el género femenino podría dedicarse a la gestión, pero manteniendo su lugar en el orden establecido, es decir, una función inferior a la del hombre. Sería una opción entre otras, después de haber recibido desde la infancia una educación igual a la de los hombres, según el economista francés. Leroy-Beaulieu continúa tratando el tema del éxito de las sociedades de cultura anglo, en que se forma a la mujer como trabajadora del sector industrial: “[m]erced a la influencia de estas sociedades se encuentran multitud de mujeres que son pintores, grabadores, litógrafos, &c.” (42). Y afirma que en Londres, la imprenta Victoria Press solo funciona bajo la responsabilidad de mujeres, quienes imprimen, entre otros periódicos, *Lady's Magazine* y *English Woman's Journal*. Añade que

[e]n los Estados Unidos, en Inglaterra, en Prusia, Sajonia, Wurtemberg, Baden, Suiza y Hungría, se prefieren mujeres para servir los telégrafos; en las compañías de ferrocarril, en los correos, en muchas casas de comercio de Francia, las mujeres ocupan en (sic) lugar prominente. (01/11/1879: III, 68)

Con estos ejemplos la autora del artículo ilustra a los lectores, persuadiéndolos de que la mujer puede aportar mucho a la sociedad si accede al mercado laboral, además de ganar, de esta manera, su independencia.

Las directoras de *La Alborada del Plata*, *La Mujer* y *Le Coin du feu* articulan los números de sus publicaciones a partir de un mosaico de préstamos textuales que tienen relaciones entre sí: constituyen un todo dialógico que aboga por la transformación colectiva (Díaz-Diocaretz 1993: 101). Esta práctica intertextual reviste una función persuasiva. Íntimamente ligada al

otro (Harkness y Wright 2011: 18), se elige con el fin de ilustrar y presentar convincentemente una concepción del mundo, así como para obtener resultados concretos, es decir, acciones sociales por parte de sus lectores, según sus intereses y orientaciones (Berrio 1983: 98). Esta práctica estratégica se manifiesta a través de traducciones, de citas directas o indirectas, de aforismos, de alusiones o respuestas a otros textos, fundamentados ellos mismos en textos ajenos: un tejido textual que permite despertar el interés por ciertos temas, establecer analogías, mostrar evidencias, transmitir ciertas ideologías, legitimar discursos... De este modo, a partir de otros textos –que proceden mayoritariamente de reputados autores franceses de tendencia liberal (economistas, periodistas, teólogos, filósofos, escritores, pintores)–, Gorriti, Acosta de Samper, Marchand-Dandurand y sus colaboradores diseminan información, la analizan, la comentan, haciendo conexiones entre la situación de su país y la de otras naciones. Apoyándose en una pluralidad de voces, proponen soluciones a problemáticas sociales, teniendo en cuenta el pasado con el futuro en mente (Borrat 1989: 99-100). La intertextualidad desempeña así un papel considerable en su empresa periódica.

4. La mujer como modelo

A través de estas publicaciones marcadas por la heterogeneidad enunciativa, las directoras de *La Alborada del Plata*, *La Mujer* y *Le Coin du feu* difunden la idea de que la existencia femenina no es incompatible con la vida pública. No obstante, el lugar de la mujer parece permanecer ante todo en la casa, criando a los futuros ciudadanos. Es esto lo que nos revela Acosta de Samper (o Dinah Maria Muloch, pues debido a la ausencia de comillas para indicar los pasajes traducidos, no queda claro a quien pertenece la idea expuesta) en este fragmento de la cuarta entrega de “Lo que piensa una mujer de las mujeres. VII. La mujer mundana”:

Aunque se escriban volúmenes sobre volúmenes acerca del progreso y la importancia femenina en la sociedad; aunque se pronuncien inacabables discursos en público y en privado para convertir los *derechos* de la mujer en algo muy parecido á *agravios*; á pesar de las biografías innumerables que corren el mundo encomiando a muchas mujeres notables que han sido heroínas en las cortes, en los campamentos y en la diplomacia; repetimos que á pesar de todo esto, nadie puede negar, y es la opinión universal, que el sitio más propio y más conveniente para una mujer es el HOGAR DOMÉSTICO. (22/01/1879: I, 205)

Con este párrafo de carácter híbrido, que viene a desacreditar el contenido de *La Mujer*, la autora logra confundir a los lectores, inclinándose ante “la opinión universal”, la idea admitida por el mundo entero durante milenios: el lugar primero de la mujer es el “hogar doméstico”,

escribe ella con mayúsculas para enfatizar la expresión. Después de esta enumeración de asuntos ya defendidos en la revista –precedidos de la conjunción “aunque” o la locución conjuntiva “a pesar de”–, la escritora apela a la resignación de las mujeres a su rol principal, el de madre y esposa. Asimismo, se expresa en primera persona del plural para dar más relevancia a sus palabras y destaca en caracteres itálicos las palabras “derechos” y “agravios”. Esto recuerda su negación de defender los derechos de la mujer, expresada en el prospecto de la revista, mientras que sabemos que Acosta de Samper los defiende en varios artículos a través de otras voces y de la suya.

No podemos olvidar que la idea de la familia como reino de la mujer será una idea sostenida por Marie Vieuxtemps en “Travers sociaux. XII. La femme dans la famille”, pero no sin criticar el celo, la abnegación excesiva que la mujer se impone, sometiéndose a la ley del patriarcado. La mujer debe llevar una vida digna en el hogar, según ella (02/1894: 36-38). En cuanto a Juana Manuela Gorriti, esta ofrece a sus lectores textos de autores que comparan el hogar, este espacio predestinado de la mujer, a un oasis, así como a la patria. En estos queda clara la valoración de la madre republicana y la exaltación de sus virtudes²⁰³. Esta figura aparece constantemente en las publicaciones periódicas de Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand. Nuestra tesis es que esta repetición supone una estrategia para insistir en la importancia de que la mujer cumpla con sus tareas domésticas, conforme a la tradición cristiana, sin renunciar a la reivindicación de su derecho a la educación y el trabajo.

Observamos que, de modo general, los autores citados –incluyendo a las directoras– justifican la educación y profesionalización de la mujer, teniendo en cuenta el papel primordial que desempeña en la colectividad como madres. Además, apelan a sus virtudes para estimular su misión social. Más allá de su rol de ama de casa, la mujer debe estudiar y trabajar, ser útil socialmente, adquirir una cierta independencia y así ser feliz con este sentimiento del deber cumplido. Actuar tanto en la esfera privada como en la esfera pública constituye la clave del éxito para llegar a ser una persona completa. Esta conciliación de ambas esferas es el camino que sugieren Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand en nombre de la civilización cristiana. Así, siguiendo su manera de pensar, su modelo femenino ideal sería el de supermujer

²⁰³ Nos referimos a “El hogar” de Lola Larrosa (16/12/1877: I, 33-34), “El oasis de la vida” de Florencio Escardó (23/12/1877: I, 44-45) y “Apólogo dedicado al maestro D.G.S.” de Carlos A. Farjado (30/12/1877: I, 50). No conocemos los dos últimos autores. Podrían ser seudónimos, pero no los encontramos en el diccionario de seudónimos de Toribio Medina (1925).

(de modo más marcado en *La Mujer* y *Le Coin du feu*), que promueven las feministas liberales. Estas siguen definiendo a la mujer en función de su lugar primero, el hogar, pero tratando de hacerlo compatible con un trabajo en el dominio público, un empleo obtenido gracias a una instrucción y a unas competencias apropiadas (Molina Petit 1994: 179-180).

Hacer un repaso de la historia universal, con retratos de mujeres célebres, permite demostrar las capacidades intelectuales y laborales de las mujeres de todas las capas sociales. Estos personajes indican indirectamente la vía que se debe tomar para poder involucrarse en la vida pública y así contribuir al progreso de la patria. Asimismo, recordar el pasado caótico de las sociedades antiguas, relacionado con la explotación de la mujer, prueba los beneficios que esta ganó con la llegada del cristianismo: unas condiciones de vida dignas que han de permanecer vigentes. Instruida y trabajadora, la mujer, designada madre republicana, puede cambiar la suerte de su pueblo, manteniendo la fe católica y favoreciendo el progreso social.

Muchos de los ensayos de *La Alborada del Plata*, *La Mujer* y *Le Coin du feu* defienden la inclusión de la mujer en el proyecto nacional. Las fundadoras de estas revistas femeninas quieren intervenir en el espacio público para influir en la opinión general, especialmente en lo tocante al papel de la mujer. Para ello, la historia y la intertextualidad constituyen herramientas importantes. Frente a la urgencia de mejorar las condiciones de vida de una sociedad que se está modernizando, el periódico se revela una tribuna ideal para exponer su programa de reestructuración colectiva y convencer a sus lectores de adoptarlo. Para ello deben desarrollar sus ideas estratégicamente, eligiendo con cuidado los contenidos esenciales que se van a comunicar, así como la manera de transmitirlos apropiadamente (Charaudeau 2011: 28). En primer lugar, establecen con sus lectores una relación de confianza, que inspira respeto, diálogo y apertura hacia el otro; una relación que alienta la participación de todos en la empresa editorial. Publican textos de diferentes autores, cartas de lectores o de personajes públicos y, en el caso de Gorriti, textos de personas que se contestan entre sí respecto a temas polémicos, tal como el que concierne a la utilidad de las reclusas y de las hermanas de la caridad.

Las directoras escriben o seleccionan artículos que se corresponden con sus expectativas, redactados con estrategias que invitan a la adhesión de los receptores. Proponen una redefinición del sistema social con argumentos sólidos que remiten a fuentes fidedignas, principalmente europeas y estadounidenses. Escriben con un lenguaje que apela a la emoción,

utilizando preguntas retóricas para captar la atención y la curiosidad o indignar e invitar a la acción. Finalmente, a través de la performatividad o del mimetismo, las autoras estudiadas logran difundir su discurso de carácter didáctico y moral, constituido por una “pluralidad de voces que ejecutan cantos distintos, pero armónicos” (Borrat 1989: 96). Utilizando el lenguaje normativo, elaborado desde la norma patriarcal, y modificándolo al mismo tiempo, Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand intentan persuadir a una mayoría social que aún se muestra recelosa de que la mujer tenga los mismos derechos y responsabilidades que el hombre. Para hacer oír su plan de emancipación de la mujer y de civilización de la nación se expresan mediante el lenguaje admitido socialmente, tal como sugiere Hélène Cixous en *Le Rire de la Méduse et autres ironies*:

Si la femme a toujours fonctionné “dans” le discours de l’homme, signifiant toujours renvoyé à l’adverse signifiant qui en annihile l’énergie spécifique, en rabat ou étouffe les sons si différents, il est temps qu’elle disloque ce “dans”, qu’elle l’explode, le retourne et s’en saisisse, qu’elle le fasse sien, le comprenant, le prenant dans sa bouche à elle, que de ses dents à elle elle lui morde la langue, qu’elle s’invente une langue pour lui rentrer dedans. (2010: 57 ; 132)

El uso de este lenguaje normativo es precisamente la estrategia de la que hacen uso las directoras de *La Alborada del Plata*, *La Mujer* y *Le Coin du feu*, en sus países respectivos, para defender los derechos femeninos, mejorar las condiciones de vida de su género y de su sociedad. Esta lengua que inventan, la misma que se ha encontrado en sus diarios íntimos, se construye a partir de la mimesis y de la ruptura con una pincelada de humor; produce textos conflictivos, a veces contradictorios, que aquí hemos calificado de “híbridos performativos” de acuerdo con las reflexiones de Bajtín, Samoyault y Herd sobre el tema. Se trata de una hibridez que se manifiesta a través de este doble mecanismo de in-formación y de de-formación (Samoyault 2001: 178) que hace de la ambivalencia una táctica para la subversión de la norma (Herd 2009: 24). Solo de esta manera, atravesando una multitud de expresiones y acentos ajenos, a veces armónicos y a veces no, el discurso de estas mujeres puede tomar forma, abrirse paso hacia su sentido y su manifestación (Bajtín 1978: 101).

Conclusión

Et de rêve en rêve tu te réveilles de plus en plus alertée, de plus en plus femme. Plus tu te laisses rêver, plus tu te laisses menacée, aimée plus tu écris, plus tu échappes à la censure, plus la femme s'affirme, se découvre et s'invente. Et il t'en arrive de plus en plus nombreuses, plus exposées, nues, fortes, nouvelles. [...]

Elles t'entraînent dans leurs jardins, elles t'invitent dans leurs forêts, elles te font parcourir leurs régions, elles inaugurent leurs continents. [...] Si tu les aimes, chaque femme s'ajoute à toi, et tu deviens plufemme. (Cixous 1977: 60)

A lo largo de nuestra tesis las palabras de la escritora feminista Hélène Cixous han venido a acentuar nuestras observaciones sobre el tipo de escritura que practicaron Juana Manuela Gorriti, Soledad Acosta de Samper y Joséphine Marchand-Dandurand. Sería esta una escritura del alumbramiento, nacida del amor y del gozo y dirigida a la conquista del lenguaje vedado. Esta práctica literaria opera en las escritoras como combustible para hacerse con el control de su existencia y poder vivir, pensar, soñar, crear y transformarse (Cixous 2010 : 140).

La investigación y escritura de este trabajo ha sido un proyecto que ha tenido trascendencia a nivel académico, el presente trabajo, y también a nivel personal pues el análisis de los textos de las autoras ha sido un proceso de aprendizaje. Sobresalen de estos textos las enseñanzas transmitidas por las autoras estudiadas y las estrategias que escogieron para dialogar con su principal interlocutor, el patriarcado, y sugerirle modificaciones significativas.

Partiendo del contexto universal de invisibilidad de la mujer, de su falta de homologación como sujeto en la colectividad decimonónica, seguimos la línea foucaultiana de la genealogía, agregándole la variable de género, con el fin de rescatar las huellas de una contramemoria manifiesta en los textos seleccionados y de revalorar las aportaciones de las autoras (Rodríguez Magda 1999: 64). Para entender su posición y su predisposición a defender ciertos ideales, nos detuvimos, en el primer capítulo, a contextualizar su universo social, así como a abordar su *habitus* a través de la presentación de sus biografías y del análisis de sus autorretratos en sus diarios íntimos respectivos; y todo ello desde una perspectiva comparatista. Cabe subrayar que, en la etapa de elaboración del proyecto de tesis no podíamos sospechar que las autoras compartirían tantos elementos comunes, aunque sí sabíamos que de entrada tenían ciertos puntos en común: habitar un mismo continente durante el siglo XIX,

pertenecer a jóvenes naciones de raíz latina y católica, y vivir en un sistema patriarcal heredado del sistema colonial. Educadas dentro del pensamiento patriarcal, el reto de conquistar derechos como mujeres fue la tarea principal de sus obras y de su vida. Como agentes sociales, Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand subrayaron la existencia de un conflicto de interés entre las mujeres y la estructura social. Su obra es un intento de difundir su visión del mundo y de legitimarla.

La investigación biográfica permitió destacar experiencias comunes en las tres intelectuales, tales como la de crecer en un medio familiar y social estimulante como fue el de una élite comprometida cultural y políticamente; la de recibir una educación privilegiada con acceso a la Ilustración europea (a la cultura francesa, en particular); la de tener una amplitud de miras sobre el mundo, gracias al conocimiento de lenguas extranjeras y a los viajes; la de moverse entre personas de importante capital social que contribuyeron a su emergencia en la escena y esfera de representación públicas. De este modo aun si, según la mentalidad patriarcal, la política no formaba parte de su campo de competencias, Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand, se prestaron al ejercicio, militando al lado de sus maridos, con los que compartían ideas de justicia social. Sin embargo, el mundo político no era una novedad para ellas, pues fueron iniciadas en la acción ciudadana desde muy pequeñas porque sus padres trabajaban en el seno de los gobiernos de sus respectivos entornos nacionales. Las autoras siguieron los pasos paternos con el objetivo de tener un impacto positivo en su sociedad. Todos estos elementos reunidos explican cómo, a pesar de ser madres y esposas, las autoras alcanzaron una cierta independencia laboral y estuvieron en condiciones de participar de modo estratégico en el debate público a través de la escritura.

En sus respectivos diarios íntimos, las escritoras se autorretratan como seres ambiciosos, conscientes de su valor y de su inteligencia, determinados a abrir un campo de acción más amplio para generar transformaciones colectivas. No quieren permanecer excluidas de la vida pública en virtud de su género, por lo que tienen que hacer uso de su creatividad para negociar su participación en un ámbito hasta entonces exclusivo. Dentro de sus estrategias destacan las de asumir identidades alternativas, revelando que no se sienten identificadas con su yo interno cuando están en presencia de los demás. Se definen como mujeres de apariencias, de acuerdo con las convenciones impuestas a su género por el aparato disciplinario masculino. Según indican en su cuaderno personal, mostrarían su verdadera cara únicamente frente a la hoja en

blanco. Sin embargo, tampoco se revelan totalmente a través de su escritura íntima. Este hecho no lo podemos atribuir a motivos religiosos, pues las diaristas no parecen tener escrúpulos en este sentido, aun siendo fervientes católicas. En ningún momento las sentimos presionadas u obligadas a seguir la moral cristiana. Así, leemos a mujeres que no dejan caer las máscaras en su totalidad, aunque sí desvelan ciertos aspectos de su personalidad. Las autobiógrafas se presentan como sujetos sin fronteras bien claras, como sujetos que se definen a través de voces plurales, en las conexiones y encrucijadas de lo personal y lo colectivo, es decir, de manera híbrida. En el caso de Gorriti, puede resultar comprensible puesto que emprende su relato íntimo con el fin de ser publicada y de que su experiencia quede inscrita en la memoria colectiva. Por su parte, Acosta y Marchand escriben para ellas mismas, sin embargo, posteriormente contemplan la posibilidad de que otras personas estén interesadas en leer sus escritos. Tal y como indica Zavala, la escritura íntima “[...] ofrece la ilusión de una identidad personal, subjetiva y privada, naturalmente que se ha empleado para crear la ilusión de sujeto centrado (el sujeto burgués)” (1993: 73). Pero en realidad, este sujeto se ve constituido por contradicciones, pues está en constante movimiento y no puede tener posibilidades ni posiciones fijas (72). A esta explicación, también se puede agregar, en el caso de las autoras estudiadas, la difícil tarea de construir una identidad que ha sido tradicionalmente negada o definida en negativo. No obstante, escribirse permite a las diaristas reconocer su cuerpo como territorio político, es decir, como territorio con una historia, con una memoria y unos conocimientos para transmitir, con una voz. Si, como expresan sus escritos íntimos, la misión de estas mujeres consiste en la transmisión de su visión del mundo, nuestro estudio considera en el segundo capítulo cómo lo hacen.

En el análisis presentado en el segundo capítulo hemos observado que las autobiógrafas muestran en sus textos una personalidad ambigua, una personalidad doble, en palabras de Didier (1976: 120), lo que no solo explicamos por el hecho de que se expresan a través de una pluralidad de voces, sino porque difunden un discurso incoherente, de ideas contradictorias, es decir, un doble discurso articulado sobre la hibridez y la performatividad de los escritos de las diaristas. Bajtín define la hibridez como un sistema de fusión de dos enunciados claramente diferenciados dentro de un mismo enunciado. Esta composición tiene como función la de aclarar un lenguaje mediante otro, de tal manera que ambos lenguajes se aclaren mutuamente

(1978: 178-179). Este uso, consciente o no, tiene que ver con retos identitarios: da a entender a las diaristas como identidades performativas que reproducen, a través de un proceso de mimesis, el discurso dominante, pero con un toque personal que marca la diferencia. Es esta la diferencia que tratan de enfatizar las autoras, y lo hacen de manera indirecta para así valorar su propia visión de las cosas. Su posición fronteriza, entre el espacio privado y el espacio público, las obliga a adoptar una escritura híbrida, una manera prudente de escribir para poder emitir sus ideas sin despertar sospechas. De este modo, emplear estas formas híbridas revela el lugar de Gorriti, Acosta y Marchand en el lenguaje (Samoyault 2001: 175) y descubre la apropiación del lenguaje que llevan a cabo. Consideramos este tipo de escritura como una respuesta estratégica a la historia oficial y a los discursos androcéntricos (Schmidt 2003: 115), como un modo performativo de transformar a su favor la subordinación asignada (177), de poner en tela de juicio la norma social y así ofrecer nuevas alternativas.

Leímos la hibridez bajtiniana y la performatividad butleriana como formas de travestismo del lenguaje social que comparten un mismo mecanismo de identificación y de desidentificación con las normas preestablecidas. Este doble mecanismo puede prestarse a confusión, pero resulta ser importante para hacer resaltar una parte de la identidad reprimida del sujeto femenino. En otras palabras, interpretamos estas prácticas discursivas como tretas utilizadas por las autoras para reformular el mundo a su manera. Asimismo, en este segundo capítulo sobre literatura íntima, identificamos otras estrategias utilizadas con el mismo fin: la anécdota, la ironía, así como un “mosaico de citas” en expresión de Kristeva (1969: 85). Los autores que las diaristas están leyendo y a quienes citan llevan a los lectores de un tema a otro con digresiones, lo que deja abierto el discurso de las autoras. La intertextualidad puede ser considerada como estrategia de interferencia (Voldeng 1982: 525) que impide que el lector tenga una idea clara de la visión del mundo del escritor. Así, solo fue posible destacar ciertas ideas generales que dominan el discurso de las escritoras. Entre los temas recurrentes en las tres autobiógrafas destacamos el amor y sus declinaciones (maternal, prohibido, criminal, pasional), las relaciones superficiales del ser humano, la educación, la política, la religión y el desarrollo de una literatura femenina y nacional. Con este análisis temático, concluimos que las autobiógrafas comparten un universo cultural y religioso en una sociedad patriarcal. Todas se indignan ante la injusta suerte reservada a su género y reivindican, si bien de manera encubierta, más poder político y una mejor educación.

Mientras que Acosta está en la fase de la denuncia y no de la actuación, Gorriti y Marchand-Dandurand indican en su diario personal cómo esquivar la norma y cómo adquirir cierta independencia como intelectuales y artistas. Siendo también madres, ambas demuestran que es posible llegar a la conciliación de actividades en las esferas privada y pública. Representan así modelos ideales del feminismo liberal, es decir, se presentan como unas supermujeres (Molina Petit 1994: 180). Esta misma idea la encontramos en sus revistas *La Alborada del Plata*, *La Mujer* y *Le Coin du feu*, publicaciones creadas con el fin de guiar a las lectoras, así como de entretenerlas con buena literatura, instruir las, favorecer en ellas prácticas de lectura y escritura. Cada uno de estos periódicos defiende un cierto feminismo, definido como recorrido hacia la libertad, como lucha contra toda forma de sujeción y de injusticia, como combate a favor de los derechos de la mujer, de su autonomía individual y colectiva y de su inclusión en la élite (Lamoureux 2016: 10). Encierran estas publicaciones un programa de emancipación de la mujer y de civilización de la patria.

En el capítulo 3, destinado a averiguar si existe una unidad discursiva entre los diarios íntimos y las revistas, nos concentramos en los mismos aspectos que en el segundo capítulo, es decir, en las tretas de las intelectuales para comunicar su percepción del mundo de manera sutil. Frente a la urgencia de mejorar las condiciones de vida de una sociedad que se está modernizando, Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand encuentran en la fundación de su revista una tribuna ideal para exponer su plan de reestructuración colectiva y convencer a sus lectores de que lo adopten en nombre de la civilización cristiana. Para ello desarrollan sus ideas estratégicamente, expresándose mediante un lenguaje conocido y admitido socialmente, así como mediante una sólida argumentación fundamentada en fuentes fidedignas.

En primer lugar, en este capítulo resaltamos la importancia de la historia como estrategia para validar las ideas de las directoras acerca de la mujer. De los ensayistas publicados en su revista, analizamos su lectura del pasado como reescritura de la historia en función del presente, como manera de desafío de la norma social (Certeau 2002: 40). Ante la aceptación generalizada, a través del tiempo, de la desigualdad entre hombres y mujeres en la base de la estructura social, constatamos que las directoras tienen un mismo reto. Difunden ensayos históricos que incluyen a la mujer con el fin de dar visibilidad a esta última, así como de repensar su papel en la colectividad y de cambiar su suerte. Vimos cómo la relectura de esta

disciplina permite a las directoras y los colaboradores de sus revistas demostrar las capacidades intelectuales y laborales de las mujeres de todas las capas sociales. Esto lo hacen en particular mediante retratos de personajes femeninos célebres –erigidos como modelos– que participaron en el progreso de la colectividad. Estas mismas figuras ejemplares las encontramos entre las lecturas de las diaristas. Pensamos en Carlota Corday, Sofia Barat y Lady Aberdeen, a título de ejemplo. Asimismo, las autobiógrafas cuentan la historia de mujeres de su entorno, algunas llamadas a desempeñar un papel importante en la vida pública y otras en su vida personal. Sin embargo, el relato más importante de cada diario íntimo lo constituye el de la historia personal de las escritoras, hecha de

[...] préoccupations quotidiennes, d’objets, de gestes, d’émotions, de sentiments, de petits riens, bref d’une vie où s’observent, tout autant que dans l’agitation événementielle, des lignes de force qui caractérisent une époque, [...] où c’est désormais l’existence de tout un chacun, les aspirations du commun, la volonté de tous qui devient essentielle. (Steinberg 2008: 11)

Así, la historia personal de Gorriti, Acosta y Marchand se ve íntimamente ligada a la historia colectiva. Al mismo tiempo que hablan de su situación personal, dan cuenta, de manera detallada, de acontecimientos nacionales que estiman de primera importancia. Como testigos de momentos históricos que quizás vivieron más intensamente debido a la adscripción política de sus familias, las escritoras desean dejar constancia de su interpretación de los sucesos, así como de su propia experiencia. De este modo, en la práctica autobiográfica se revela la “construcción de una construcción” y “la historia de una historia” (Smith 1998: 111). Contar su historia resulta una manera de salvarla del olvido, pero también sirve a las diaristas como pretexto para exponer su visión del mundo, así como para presentar sus reivindicaciones sociales. Es lo que pudimos observar, por ejemplo, a través del análisis de anécdotas, leídas como formas de *exemplum* y, por lo tanto, portadoras de valores (Haroche-Bouzinac 2015: 13; 16). Este mismo recurso también es utilizado en los ensayos históricos publicados en *La Alborada del Plata*, *La Mujer* y *Le Coin du feu*. Así, tanto en las revistas como en los diarios íntimos, recurrir al elemento histórico constituye una herramienta de primer orden para transmitir su concepción de las cosas y poner énfasis en el rol primordial de la mujer en la historia de la humanidad.

En segundo lugar, destacamos, en este tercer capítulo, otra estrategia muy común de los periodistas, la de la intertextualidad. Pero en el caso de las revistas de Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand, esta táctica toma otro sentido; desde una perspectiva de

género, se emplea con la expectativa de un cambio significativo del orden estructural. Apelando a una multiplicidad de voces que abrazan o no una misma causa, las posibilidades aumentan. Esta heterogeneidad enunciativa abre, en efecto, las fronteras de la información y posibilita esta transformación deseada, favorable al desarrollo de la mujer, así como de la nación. En las revistas estudiadas, la intertextualidad aparece como medio utilizado para persuadir de la importancia de la educación y del trabajo femeninos, pues conecta la situación de la mujer en diferentes países, como Francia, Inglaterra y Estados Unidos, entre otros. De este modo, como diaristas o como directoras de publicaciones femeninas las autoras se dejan atravesar por el *otro*, nutriéndose de sus palabras, traduciéndolas, analizándolas, comentándolas. Para expresar sus ideas o sentimientos, las románticas autobiógrafas recurren al elemento universalmente más extendido en la mayoría de los diarios íntimos: la cita. Este procedimiento aparece como forma de reactivar el sentido de los enunciados, de cuestionar y deconstruir la norma, además de constituir una forma de desvío cultural, de subversión política (Voldeng 1982). Las diaristas utilizan aforismos o fragmentos de obras de autores clásicos como Jenofonte y Platón, o románticos como Byron, Chateaubriand, Goethe, Lamartine o La Rochefoucauld. Estos nombres aparecen también en los textos seleccionados de las revistas estudiadas, además de las referencias a académicos, economistas, periodistas, teólogos y pintores, todos mayoritariamente franceses. Esta constatación muestra la importancia de la aportación francesa en la formación de las conciencias femeninas de América. En cuanto a Gorriti y Acosta de Samper, la influencia de autores españoles en sus cuadernos personales y revistas nos pareció mucho menor que la francesa. Asimismo, de las tres escritoras que participan en el desarrollo de una literatura independiente del continente europeo, Juana Manuela Gorriti se presenta como la más americana, citando a varios autores sudamericanos y dándoles espacio en su revista, que defiende un americanismo literario. Las demás también se refieren a autores de su propio país, así como de Estados Unidos, pero en menor proporción que Gorriti. Así, a pesar de su empeño de trabajar en la autonomización de una literatura nacional o americana, Europa sigue siendo un influjo de primer orden en las intelectuales analizadas. Sin embargo, esta elección de citar a autores europeos podría representar una estrategia para tener más impacto en sus lectores y llevarlos a pensar la colectividad de otra manera, incluyendo a la mujer en la construcción de la nación.

Además del empleo de la historia y de la intertextualidad, notamos entre sus tácticas el uso de un lenguaje de la emoción, así como de preguntas retóricas, técnicas que favorecen el diálogo con su principal interlocutor, el patriarcado. Con estas maniobras, las autoras obtienen la atención del lector para que este se adhiera a su redefinición del sistema social. Mas la mejor manera de lograr sus objetivos es la de hablar el mismo lenguaje, modificándolo de modo encubierto. Ya sea en su diario íntimo o en su revista, Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand preconizan un lenguaje híbrido y performativo. Se inventan un lenguaje que pueda influenciar. A través del mimetismo emiten su discurso polifónico de carácter didáctico y moral.

Las dos prácticas escriturales analizadas en este estudio revelan el peso de la cultura patriarcal en la existencia de Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand: una cultura interiorizada, que forma parte de su *habitus*. Aunque en su cuaderno personal las diaristas afirman describir su verdadera identidad, comprobamos que permanecen marcadas por la huella de la contención, herencia sociocultural incorporada de la que no pueden desprenderse totalmente (Cixous 1977: 45). De este modo, tanto el yo autoral de los escritos íntimos como el yo proyectado en las publicaciones periódicas guarda las formas aprendidas en la infancia. Por lo tanto, en varias ocasiones encontramos en las escritoras un discurso que cultiva los estereotipos femeninos; un discurso contradictorio que defiende a la vez ideas progresistas e ideas esencialistas y conservadoras respecto a la misión de la mujer en la sociedad. Para Cantos Casenave y Espigado Tocino,

[c]on independencia de la celeridad o no con la que se produce la irrupción de la mujer en la vida pública durante el siglo XIX, parece claro que todos y cada uno de los caminos iniciados – desde los más conservadores hasta los más trasgresores— mantienen una difícil dialéctica entre el deseo de ser, la imagen proyectada y los estereotipos creados por la sociedad. Este hecho no sólo sirve para evidenciar los innumerables retos a los que la mujer se enfrenta, sino que explica el porqué de las respuestas tan heterogéneas que el discurso femenino encierra. (2014: 7)

Así, la escritura íntima y periódica de las intelectuales analizadas expresa su difícil inscripción en la colectividad, pues la cultura tiene herramientas sutiles de mantener los códigos que establecen la diferencia sexual. Sin embargo, las autoras transforman esta diferencia para ir más allá: desde la lógica masculina y con el apoyo de personas influyentes de su entorno logran emerger y exponer su voz en el espacio público. De esta manera pueden difundir su

discurso, portador de reformas sociales aun si se basa muchas veces en construcciones admitidas. En tanto que minoría en posición de negociación con el poder simbólico, Gorriti, Acosta de Samper y Marchand-Dandurand consiguen articular un pensamiento propio, inspirándose en individuos y culturas cuyas ideas se corresponden con su manera de concebir el mundo. No podemos evaluar hasta qué punto sus revistas influyeron en sus compatriotas, pero es incontestable que estas mujeres abrieron el camino a la emancipación femenina como otras que las precedieron. Para Rodríguez Pequeño, los periódicos femeninos de esta época tuvieron un impacto considerable en la sociedad, “[...] aportaron una progresiva conciencia feminista de carácter burgués, además de poner de manifiesto la solidaridad en las relaciones profesionales y personales entre las escritoras” (2014: 297). La diferencia sexual definió el proyecto feminista, basado en la desarticulación de esta misma noción.

Bibliografía

Corpus principal

Escritos íntimos

- Acosta de Samper, Soledad. [1853-1855/1875] 2004. *Diario íntimo y otros escritos de Soledad Acosta de Samper*. Bogotá: Instituto Distrital de Cultura y Turismo.
- Alzate, Carolina (editora). 2015. *Diario íntimo, Soledad Acosta & Diario, José María Samper*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo y Universidad de los Andes.
- Gorriti, Juana Manuela. [1874-1892] 1991. *Lo íntimo*. Salta: Fundación del Noroeste Coop.
- Gorriti, Juana Manuela. 1999. [1889/1874-1892] *La tierra natal; Lo íntimo*. Buenos Aires: Fondo Nacional de las Artes.
- Gorriti, Juana Manuela. 2012. [1874-1892] *Lo íntimo*. Buenos Aires: Buena Vista Editores.
- Marchand, Joséphine. [1879-1900] 2000. *Journal intime, 1879-1900*. Lachine: Éditions de la Pleine Lune.

Revistas

- Acosta de Samper, Soledad. 1878-1881. *La Mujer. Lecturas para las familias. Revista quincenal redactada exclusivamente por señoras y señoritas bajo la dirección de Soledad Acosta de Samper*. Tomos I-V. Bogotá: Imprenta de “El bien estar”.
- Acosta Peñalosa, Carmen Elisa y Carolina Alzate Cadavid y alt. (editoras). 2014. *La Mujer (1878-1881) de Soledad Acosta de Samper (periodismo, historia, literatura)*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo.
- Gorriti, Juana Manuela. 1877-1878. *La Alborada del Plata. Literatura, Artes, Ciencias, Teatros y Modas*. Buenos Aires: Imprenta Biedma.
- Marchand-Dandurand, Joséphine (dir.). 1893-1896. *Le Coin du feu*. Montreal: Imprimerie Desaulniers.

Corpus secundario

- [Anónimo]. 1894. “Exemple à suivre”. *Canada Français. Journal libéral du district d’Iberville*, no 6, 17 de agosto, [1].
- [Anónimo]. 1925. “Feu madame Dandurand”. *Le Canada*, vol. XXII, no 278, 3 de marzo, 4.
- Abril, Gonzalo. 1997. *Teoría general de la información. Datos, relatos y ritos*. Madrid: Ediciones Cátedra.
- Accardo, Alain. 2006. *Introduction à une sociologie critique. Lire Pierre Bourdieu*. Marseille: Agone.

- Acosta de Samper, Soledad. [1869] 2006. *Novelas y Cuadros de la Vida Sur-Americana*. Buenos Aires: Stockcero.
- Acosta de Samper, Soledad. [1870] 2013. *Laura, Constanca y Una Venganza. Tres novelas de Soledad Acosta de Samper*. Bogotá: Ediciones Uniandes – Instituto Caro y Cuervo.
- Acosta de Samper, Soledad. [1870] 2013. *Recuerdos de Santafé*. Bogotá: Instituto Distrital de las Artes – IDARTES.
- Acosta de Samper, Soledad. [1878] 2013. *Cien años de Soledad Acosta de Samper la mujer. Edición de facsimilares de La Mujer, “revista quincenal exclusivamente redactada por señoras y señoritas”, dirigida por la más importante escritora colombiana del siglo XIX*. Bogotá: Secretaría General – Alcaldía Mayor de Bogotá – Archivo de Bogotá.
- Acosta de Samper, Soledad. [1888] 2007. *Una holandesa en América*. Bogotá: Ediciones Uniandes.
- Acosta de Samper, Soledad. 1893. “El periodismo en Hispano-América”, en *Memorias presentadas en congresos internacionales que se reunieron en España durante las fiestas del IV centenario del descubrimiento de América, en 1892*. Chartres: Imprenta de Durand, 85-90.
- Acosta de Samper, Soledad. 1895. *La mujer en la sociedad moderna*. París: Casa Editorial Garnier Hermanos.
- Acosta Montoro, José. 1973. *Periodismo y literatura*. Tomos I y II. Madrid: Ediciones Guadarrama.
- Acosta Peñaloza, Carmen Elisa y Carolina Alzate Cadavid y alt. (editoras). 2014. “Presentación. El proyecto de la revista: una introducción a *La Mujer*”, *La Mujer (1878-1881) de Soledad Acosta de Samper (periodismo, historia, literatura)*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo, 7-27.
- Acosta Peñaloza, Carmen Elisa. 2016. “‘Allí tenía todo lo que necesitaba, lo que podía desear’. Soledad Acosta, joven lectora que escribe un diario”, en Carolina Alzate e Isabel Corpas de Posada (compiladoras), *Voces diversas. Nuevas lecturas de Soledad Acosta de Samper*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo y Universidad de los Andes, 25-39.
- Adler, Laure. 1979. *À l'aube du féminisme. Les premières femmes journalistes (1830-1850)*. París: Payot.
- Agudelo Ochoa, Ana María y Juan Pablo Calle Orozco. 2013. “Mujeres escritoras en la prensa literaria del siglo XIX”. *Agenda cultural. Alma Máter*. Medellín: Universidad de Antioquia.
<<https://aprendeonline.udea.edu.co/revistas/index.php/almamater/article/view/16231/14077>>. [01/02/2016]

- Agudelo Ochoa, Ana María. 2011. “La reflexión decimonónica sobre la escritura de mujeres en Colombia”. *CiberLetras. Revista de crítica literaria y de cultura*, vol. 25. <<http://www.lehman.cuny.edu/ciberletras/v25/agudeloochoa.html>>. [30/01/2016]
- Agudelo Ochoa, Ana María. 2012. *Nacimiento y formación de las narradoras colombianas en el siglo XIX (1840-1870)*. Tesis (Ph.D.). Barcelona-Medellín: Universidad de Barcelona.
- Aguirre Gaviria, Beatriz Eugenia. Enero-junio 2000. “Soledad Acosta de Samper y su *performance* narrativo de la nación”. *Estudios de Literatura Colombiana*, no 6, 18-34.
- Aguirre Gaviria, Beatriz Eugenia. Enero-junio 2004. “Soledad Acosta de Samper y su papel en la traducción en Colombia en el siglo XIX”. *Íkala, revista de lenguaje y cultura*, vol. 9, no 15, 233-267.
- Aguirre, Beatriz. 2016. “El imaginario de mujer en una traducción de Soledad Acosta de Samper”, en Carolina Alzate e Isabel Corpas de Posada (compiladoras), *Voces diversas. Nuevas lecturas de Soledad Acosta de Samper*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo y Universidad de los Andes, 225-238.
- Alcibíades, Mirla. 2006. *Periodismo y literatura en Concepción Acevedo de Tailhardat (1855-1953)*. Caracas: Editorial Torino.
- Altuna, Elena. 1999. “Alianzas imposibles: la tematización del mundo indígena en Juana Manuela Gorriti y las Veladas”, en Amelia Royo (compiladora), *Juanamanuela, mucho papel*. Salta: Ediciones del Robledal, 27-51.
- Alzate, Carolina y Monserrat Ordoñez (ed.). 2005. *Soledad Acosta de Samper. Escritura, género y nación en el siglo XIX*. Madrid – Frankfurt am Main: Iberoamericana – Vervuert.
- Alzate, Carolina. “El Diario íntimo de Soledad Acosta de Samper. Configuración de un sujeto autobiográfico femenino en la Bogotá de los 1850”. *La Ventana*, Portal informativo de la Casa de las Américas. 7 de abril de 2005. La Habana. <<http://laventana.casa.cult.cu/modules.php?name=News&file=article&sid=2483>>. [02/04/2011]
- Alzate, Carolina. 2004. “Introducción. Soledad Acosta de Samper”, en Soledad Acosta de Samper, *Diario íntimo y otros escritos de Soledad Acosta de Samper*. Bogotá: Instituto Distrital de Cultura y Turismo, XIII-XXXVIII.
- Alzate, Carolina. 2006a. “El diario epistolar de dos amantes del siglo XIX. Soledad Acosta y José María Samper / Poetic Diary of Two 19th Century Lovers. Soledad Acosta and José María Samper”. *Revista de Estudios Sociales*, no 24, 33-37.
- Alzate, Carolina. 2006b. “En los márgenes del radicalismo: Soledad Acosta de Samper y la escritura de la nación”, en Rubén Sierra Mejía (ed.), *El radicalismo colombiano en el siglo XIX*. Bogotá: Universidad Nacional de Colombia, 309-326.

- Alzate, Carolina. 2010. “Autobiografía y géneros autobiográficos. Soledad Acosta de Samper, entre el relato de viajes y la novela”, en Carmen Elisa Acosta y Carolina Alzate (compiladoras), *Relatos autobiográficos y otras formas del yo*. Bogotá: Siglo del Hombre Editores – Universidad de los Andes, 137-256.
- Alzate, Carolina (editora). 2015a. “Prólogo. Soledad Acosta y José María Samper. Dos diarios, una pareja de letrados”, en *Diario íntimo, Soledad Acosta & Diario, José María Samper*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo y Universidad de los Andes.
- Alzate, Carolina. 2015b. *Soledad Acosta de Samper y el discurso letrado de género, 1853-1881*. Madrid – Frankfurt am Main: Iberoamericana – Vervuert.
- Alzate, Carolina e Isabel Corpas de Posada (compiladoras). 2016a. *Voces diversas. Nuevas lecturas de Soledad Acosta de Samper*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo y Universidad de los Andes.
- Alzate, Carolina. 2016b. “De la novela psicológica a la novela de costumbres. El proyecto narrativo de Soledad Acosta de Samper a la luz de la revista *La Mujer*”, en Carolina Alzate e Isabel Corpas de Posada (compiladoras), *Voces diversas. Nuevas lecturas de Soledad Acosta de Samper*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo y Universidad de los Andes, 197-210.
- Amorós, Celia (editora). 2000. “Presentación (que intenta ser un esbozo del status questionis)”, en *Feminismo y filosofía*. Madrid: Editorial Síntesis, 9-112.
- Anderson, Benedict. [1983] 1996. *L’imaginaire national. Réflexions sur l’origine et l’essor du nationalisme*, traduit de l’anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat. Paris: Éditions La Découverte.
- Andrès, Bernard. 1994. “Statut de l’intime et du vrai dans une littérature en émergence: le cas des *Mémoires* de Pierre de Sales Laterrière (1743-1815)”. *Tangence*, no 45, 91-106.
- Angenot, Marc. 1988. “Pour une théorie du discours social: problématique d’une recherche en cours”. *Littérature*, no 70, 82-98.
- Angenot, Marc. 1989. “Fonction du discours social”, en 1889. *Un état du discours social*. Longueuil: Éditions du Préambule, 1087-1107.
- Angenot, Marc. 2002a. “Analyse du discours et sociocritique des textes”. *Interventions critiques. Volume I: Questions d’analyse du discours, de rhétorique et de théorie du discours social*. Montreal: Chaire James McGill de langue et littérature françaises de l’Université McGill, 5-20.
- Angenot, Marc. 2002b. “La théorie du discours social: réexamen et nouveaux développements”. *Interventions critiques. Volume I: Questions d’analyse du discours, de rhétorique et de théorie du discours social*. Montreal: Chaire James McGill de langue et littérature françaises de l’Université McGill, 45-60.

- Angenot, Marc. 2002c. "Hégémonie, dissidence et contre-discours. Réflexions sur les périphéries du discours social en 1889". *Interventions critiques. Volume I: Questions d'analyse du discours, de rhétorique et de théorie du discours social*. Montreal: Chaire James McGill de langue et littérature françaises de l'Université McGill, 249-265.
- Arambel-Guiñazú, María y Claire Emilie Martin. 2001. *Las mujeres toman la palabra. Escritura femenina del siglo XIX*. Tomo I. Madrid – Frankfurt am Main: Iberoamericana – Vervuert.
- Aristizábal Montes, Patricia. 2007. *Escritoras colombianas del siglo XIX: identidad y escritura*. Cali: Universidad del Valle Programa Editorial.
- Aristizábal Peraza, Juanita Cristina. "Tomo mi diario y escribo... Reflexiones sobre la escritura en el diario de Soledad Acosta". *La Ventana*, Portal informativo de la Casa de las Américas. 4 de abril de 2005. La Habana.
<<http://laventana.casa.cult.cu/modules.php?name=News&file=article&sid=2476>>.
[02/04/2011]
- Arnaud-Duc, Nicole. 1991. "Les contradictions du Droit", en Geneviève Fraisse y Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident*. Tome 4: Le XIX^e siècle. Paris: Plon, 87-111.
- Arriaga Flórez, Mercedes. 2003. "Aplicaciones e implicaciones de las ideas de M. Bajtín en el análisis de textos escritos por mujeres". *Philologia hispalensis*, vol. 17, no 2, 141-145.
- Arriaga, Mercedes. 2001. *Mi amor, mi juez. Alteridad autobiográfica femenina*. Barcelona: Anthropos.
- Ashcroft, Bill y Pal Aulwalia. 2001. *Edward Said*. London and New York: Routledge Critical Thinkers.
- Atorresi, Ana. 1996. *Los géneros periodísticos: antología*. Buenos Aires: Ediciones Colihue.
- Aubry, Luc. 1922. "Ceux qui nous font Honneur". *La Revue moderne*, tercer año, no 5, 12-13.
- Aullón de Haro, Pedro. 2008. "Los problemas fundamentales de la historiografía literaria moderna", en Leonardo Romero Tobar (ed.), *Literatura y nación. La emergencia de las literaturas nacionales*. Zaragoza: Prensas Universitarias de Zaragoza, 15-29.
- Aurenche, Marie-Laure. 2004. "Du *Magasin Pittoresque* (1833) à *L'Illustration* (1843): la naissance du nouvellisme illustré", en Marie-Ève Thérénty y Alain Vaillant (dir.), *Presse et Plumes*. Paris: Nouveau Monde Éditions, 169-184.
- Auza, Nestor Tomás. 1988. *Periodismo y feminismo en la Argentina 1830-1930*. Buenos Aires: Emecé Editores.
- Ayala, Francisco. 1985. *La retórica del periodismo y otras retóricas*. Madrid: Espasa-Calpe.

- Báez-Silva Arias, Ángela María. 2011. *Erigiendo una voz. El diario íntimo de Soledad Acosta (1833-1855)*. Tesis (M.A.). Bogotá: Universidad de los Andes.
- Bakhtine, Mikhaïl. 1978. *Esthétique et théorie du roman*. París: Éditions Gallimard.
- Ballesteros Rosas, Luisa. 1994. *La femme écrivain dans la société latino-américaine*. París: L'Harmattan.
- Baneth-Nouailhetas, Émilienne L. y Claire Joubert (ed.). 2006. *Comparer l'étranger: Enjeux du comparatisme en littérature*. Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- Barrancos, Dora. 2007. *Mujeres en la sociedad argentina. Una historia de cinco siglos*. Buenos Aires: Editorial Sudamericana.
- Barthes, Roland. 1973. *Le Plaisir du texte*. París: Seuil.
- Batticuore, Graciela. 1996. "Itinerarios culturales. Dos modelos de mujer intelectual en la Argentina del siglo XIX". *Revista de crítica literaria latinoamericana*, Año XXII, no 43-44, 163-180.
- Batticuore, Graciela. 1998. "Lectoras y literatas: en el espejo de la ficción", en Nora Domínguez y Carmen Perilli (compiladoras), *Fábulas del género. Sexo y escrituras en América Latina*. Rosario: Beatriz Viterbo Editora, 103-120.
- Batticuore, Graciela. 1999. *El taller de la escritora. Veladas literarias de Juana Manuela Gorriti: Lima-Buenos Aires (1876-1877)*. Rosario: Beatriz Viterbo Editora.
- Batticuore, Graciela. 2005. "Capítulo 5. Construcción y convalidación de la escritora romántica. Hacia la profesionalización. Juana Manuela Gorriti", en *La mujer romántica. Lectoras, autoras y escritoras en la Argentina: 1830-1870*. Buenos Aires: Edhasa, 275-332.
- Baudoin, Daphni. 1993. "Stratégies énonciatives dans le journal intime féminin au XIX^e siècle", en Manon Brunet y Serge Gagnon (dir.), *Discours et pratiques de l'intime*. Québec: Institut québécois de recherche sur la culture, 167-179.
- Bédard, Mylène. 2010. "Le journal dans la lettre: les représentations de soi par la presse (le cas de la correspondance de Julie Bruneau-Papineau)", en Guillaume Pinson (dir.). *La lettre et la presse. Poétique de l'intime et culture médiatique*. <<http://www.medias19.org/index.php?id=282>>. [25/01/2016]
- Bellavance, Marcel. 2004. *Le Québec au siècle des nationalités*. Essai d'histoire comparée. Montreal: VLB Éditeur.
- Bellerive-Bellavance, Marie Pier. 2011. *Journal intime (1878-1900) de Joséphine Marchand: lecture sociocritique d'une écriture féminine*. Thèse (M.A.). Québec: Université Laval.

- Bellucci, Mabel. 1994. "De la pluma a la imprenta", en Lea Fletcher (compiladora), *Mujeres y cultura en la Argentina del siglo XIX*. Buenos Aires: Feminaria Editora, 252-263.
- Berg, Mary. 1994. "Viajeras y exiliadas en la narrativa de Juana Manuela Gorriti", en Lea Fletcher (compiladora), *Mujeres y cultura en la Argentina del siglo XIX*. Buenos Aires: Feminaria Editora, 69-79.
- Berg, Mary. 1997. "Juana Manuela Gorriti: narradora de su época", en María Mercedes Jaramillo y Betty Osorio de Negret (ed.), *Las desobedientes. Mujeres de nuestra América*. Santafé de Bogotá: Panamérica Editorial, 131-146.
- Berg, Mary G. 2005. "La mujer en la sociedad moderna (1895): apogeo y síntesis de la misión moralizadora y educadora de Soledad Acosta de Samper", en Carolina Alzate y Monserrat Ordoñez (ed.), *Soledad Acosta de Samper. Escritura, género y nación en el siglo XIX*. Madrid – Frankfurt am Main: Iberoamericana – Vervuert, 333-345.
- Berrendonner, Alain. 2001-2. "Portrait de l'énonciateur en faux naïf". *SEMEN 15. Revue de sémio-linguistique des textes et des discours*, no 15, 113-125.
- Berrio, Jordi. 1983. *Teoría social de la persuasión*. Barcelona: Editorial Mitre.
- Bert, Jean-François. 2011. *Introduction à Michel Foucault*. París: La Découverte.
- Bhabha, Homi K. 1994. *The Location of Culture*. London and New York: Routledge.
- Bieder, Maryellen. 1998. "Emilia Pardo Bazán y la emergencia del discurso feminista", en Iris M. Zavala (coord.), *Breve historia feminista de la literatura española (en lengua catalana)*. Vol. V. La literatura escrita por mujer (Del s. XIX a la actualidad). Barcelona: Anthropos, 75-110.
- Bird, Stephanie (ed.). 2003. *Women Writers and National Identity: Bachman, Duden, Özdamar*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Bisson, Mélanie. 2008. "L'écriture: l'émergence du sujet féminin". *L'autre Parole*, no 119 – L'écriture au féminin. <<http://www.lautreparole.org/articles/326>>. [11/09/2016]
- Blanchet, Renée et Aubin, Georges. 2009. *Lettres de femmes au XIX^e siècle*. Quebec: Septentrion.
- Blandin, Claire y Hélène Eck. 2010. "Introduction. Devoirs et désirs: les ambivalences de la presse féminine". « *La vie des femmes* ». *La presse féminine aux XIX^e et XX^e siècles*. París: Éditions Panthéon-Assas, 7-17.
- Bonhomme, Marc. 2001-2. "De l'ambiguïté figurale". *SEMEN 15. Revue de sémio-linguistique des textes et des discours*, no 15, 11-24.
- Borrot, Héctor. 1989. *El periódico, actor político*. Barcelona: Editorial Gustavo Gili.
- Bouchard, Gérard y Yvan Lamonde. 1997. *La nation dans tous ses états. Le Québec en comparaison*. Montreal: L'Harmattan.

- Bourdieu, Pierre. “Pierre Bourdieu, L’habitus en sociologie entre objectivisme et subjectivisme”. Extrait de Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1980. Par Bernard Dantier, sociologue. 15 de julio de 2004, 3-8. <http://classiques.uqac.ca/collection_methodologie/bourdieu_pierre/habitus/bourdieu_habitus.pdf>. [18/12/2011]
- Bourdieu, Pierre. 1980. *Le sens commun. Le sens pratique*. Paris: Éditions de Minuit.
- Bourdieu, Pierre. 1984. “Espace social et genèse des ‘classes’”. *Actes de la recherche en sciences sociales. Le travail politique*, no 52, 3-14.
- Bourdieu, Pierre. 1986. *Questions de sociologie*. Paris: Éditions de Minuit.
- Bourdieu, Pierre. 1987. *Choses dites*. Paris: Éditions de Minuit.
- Bourdieu, Pierre. 1994. “L’illusion biographique”. *Actes RSS*, no 62-63, 69-72. <<http://www.hommemoderne.org/societe/socio/bourdieu/raisons/illusion.html>>. [18/12/2011]
- Bourdieu, Pierre. [1992] 2002. *Las reglas del arte. Génesis y estructura del campo literario*. Barcelona: Anagrama.
- Brenot, Anne-Marie (dir.). 2009. *Mémoires d’Amérique latine. Correspondances, journaux intimes et récits de vie (XVII-XX^{èmes} siècles)*. Madrid – Frankfurt am Main: Iberoamericana – Vervuert.
- Brunet, Manon et Serge Gagnon (dir.). 1993. *Discours et pratiques de l’intime*. Quebec: Institut québécois de recherche sur la culture.
- Brunet, Manon. 1993. “Le territoire de l’intime”, en Manon Brunet y Serge Gagnon (dir.), *Discours et pratiques de l’intime*. Quebec: Institut québécois de recherche sur la culture, 9-13.
- Bucuré, Miriam. 2012. “Militancia y compromiso literario de Juana Manuela Gorriti”. *Quaderns de Filologia. Estudis literaris*, vol. XVII, 13-25.
- Budor, Dominique et Walter Geerts (dir.). 2004. “Les enjeux d’un concept”. *Le texte hybride*. Paris: Presse Sorbonne Nouvelle, 7-25.
- Budor, Dominique. 2004. “L’écriture personnelle à l’assaut du roman historique”, en Budor, Dominique et Walter Geerts (dir.), *Le texte hybride*. Paris: Presse Sorbonne Nouvelle, 69-83.
- Butler, Judith y Elizabeth Beck-Gernsheim y al. 2003. *Women’s Social Transformation*. New York: Peter Lang.
- Butler, Judith. [1990] 1998. *Gender Trouble*. London-New York: Routledge.
- Butler, Judith. 1997. *The Psychic Life of Power: Theories in Subjection*. California: Stanford University Press.

- Caballé, Anna. 1998. "Memorias y autobiografías escritas por mujeres (siglos XIX y XX)", en Iris M. Zavala (coord.), *Breve historia feminista de la literatura española (en lengua catalana)*. Vol. V. La literatura escrita por mujer (Del s. XIX a la actualidad). Barcelona: Anthropos, 111-137.
- Cacua Prada, Antonio. 1968. *Historia del periodismo colombiano*. Bogotá: Ediciones Sua.
- Cajigas Rotundo, Juan Camilo. 2007. "Estética de re(ex)sistencia. Por la sendas de la decolonización de la subjetividad". *Nómadas*, no 26, 128-137.
- Campuzano, Luisa (ed.). 1997. *Mujeres latinoamericanas: Historia y cultura. Siglos XVI al XIX*. Tomo II. La Habana – Iztapalapa: Casa de las Américas – Universidad Autónoma Metropolitana – Iztapalapa.
- Cantos Casenave, Marieta y Gloria Espigado Tocino y alt. (editoras). 2014. "Rompiendo moldes". *Resistir o derribar los muros. Mujeres, discurso y poder en el siglo XIX*. Alicante: Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 7-21.
- Capdevielle, Julieta. 2011. "El concepto de habitus: 'Con Bourdieu y contra Bourdieu'". *Anduli. Revista Andaluza de Ciencias Sociales*, no 10, 31-45.
- Cares Molina, Karina. 2012. "Visión Rupturista del Proyecto Moderno en *Perigrinaciones de un Alma Triste* de Juana Manuela Gorriti", en Sara Beatriz Guardia (editora y compiladora), *Escritoras del siglo XIX en América Latina*. Lima: Centro de Estudios de la Mujer en la Historia de América Latina, CEMHAL, 289-298.
- Carpentier, André. 1989. "Le journal intime comme fiction". *Voix et Images*, vol. 15, no 1 (43), 121-124.
- Carrasco J., Valentina. "Crítica feminista, la valoración de lo que se quiso ignorar". *Revista Ballotage*. 1 de noviembre de 2011. <<http://ballotage.cl/2011/11/critica-feminista-la-valoracion-de-lo-que-se-quiso-ignorar/>>. [17/06/2013]
- Castro-Klarén, Sara. 2003. "Introduction: Feminism and Women's Narrative: Thinking Common Limits/Links", en Sara Castro-Klarén (ed.), *Narrativa Femenina en América. Prácticas y Perspectivas Teóricas*. Madrid – Frankfurt am Main: Iberoamericana – Vervuert, 9-38.
- Caycedo, Bernardo. 2005. "Semblanza de Doña Soledad Acosta de Samper", en Carolina Alzate y Monserrat Ordoñez (ed.), *Soledad Acosta de Samper. Escritura, género y nación en el siglo XIX*. Madrid – Frankfurt am Main: Iberoamericana – Vervuert, 139-158.
- Certeau, Michel de. 1980. *L'invention du quotidien. I. Arts de faire*. París: Union Générale d'Éditions.
- Certeau, Michel de. [1980] 2002. *L'écriture de l'histoire*. París: Gallimard.

- Chalupa, Federico. 1997. “Juana Manuela Gorriti y la problematización del discurso romántico-unitario”, en Luisa Campuzano (ed.), *Mujeres latinoamericanas: Historia y cultura. Siglos XVI al XIX*. Tomo II. La Habana – Iztapalapa: Casa de las Américas – Universidad Autónoma Metropolitana – Iztapalapa, 213-218.
- Chanady, Amaryll, George Handley y Patrick Imbert (ed.). 2006. *America's World and the Worlds Americas / Les mondes des Amériques et les Amériques du monde*. Ottawa: u Ottawa y Legas.
- Chanter, Tina. 1993. “Politics of Change: Tracking Essentialism with the Help of a Sex/Gender Map”, en Kelly Oliver (ed.), *Ethics, Politics and Difference in Julia Kristeva's Writing*. New York – London: Routledge, 179-195.
- Chaouki Zine, Mohammed. 2010. “La pensée et l'action dans la perspective sociologique de Michel de Certeau”. *Laval théologique et philosophique*, vol. 6, no 2, 407-423.
- Charaudeau, Patrick y Dominique Maingueneau. 2002. *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris: Éditions du Seuil.
- Charaudeau, Patrick. 2011. *Les médias et l'information: L'impossible transparence du discours. 2^e édition revue et augmentée*. Bruselas: de Boeck.
- Chartier, Roger. 1999. “Prólogo: La cultura de la tertulia”, en Graciela Batticuore, *El taller de la escritora. Veladas literarias de Juana Manuela Gorriti: Lima-Buenos Aires (1876-1877)*. Rosario: Beatriz Viterbo Editora, 13-18.
- Chillón, Albert. 1999. *Literatura y periodismo. Una tradición de relaciones promiscuas*. Bellaterra: Universitat Autònoma de Barcelona – Universitat Jaume I – Universitat de València.
- Chinchilla, Anastasio. 1846. *Anales históricos de la medicina en general, y biográfico-bibliográfico de la española en particular*. Tomo IV. Valencia: Imprenta de López y Compañía.
- Chouleur, Marie. 2015. “Anecdote et récit de soi. Un manuscrit d'auteur à l'étude”, en Camille Esmein-Sarrazin y Geneviève Haroche-Bouzinac y alt. (dir.), *L'anecdote entre littérature et histoire à l'époque moderne*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 127-136.
- Cixous, Hélène. 1977. “La venue à l'écriture”, en Hélène Cixous, Madeleine Gagnon y Annie Leclerc, *La venue à l'écriture*. Paris: Union Générale d'Éditions, 9-62.
- Cixous, Hélène. [1980] 2010. *Le Rire de la Méduse et autres ironies*. Paris: Éditions Galilée.
- Clément, Bruno y Marta Segarra (dir.). 2010. *rêver croire penser autour d'Hélène Cixous. Précédé du texte d'Hélène Cixous, « Volée d'humanité »*. Paris: Éditions CampagnePremière.

- Cliche, Marie-Aimée. 1989. "Droits égaux ou influence accrue? Nature et rôle de la femme d'après les féministes chrétiennes et les antiféministes au Québec 1896-1930". *Recherches féministes*, vol. 2, no 2, 101-119.
- Cloutier, Laurette. 1942. *Bio-bibliographie de Madame Raoul Dandurand (née Joséphine Marchand)* (thèse). Montreal: Université de Montréal.
- Cooper-Richet, Diana. 2004. "Presse en anglais et littérature, à Paris, dans la première moitié du XIX^e siècle", en Marie-Ève Thériault y Alain Vaillant (dir.), *Presse et Plumes*. Paris: Nouveau Monde Éditions, 153-164.
- Cornejo-Polar, Antonio. 1994. "La literatura hispanoamericana del siglo XIX: continuidad y ruptura (hipótesis a partir del caso andino)", en Beatriz González Stephan y Javier Lasarte y al. (compiladores), *Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina*. Caracas: Monte Avila Editores Latinoamericana, 11-23.
- Costisella, Joseph. 1968. *L'esprit révolutionnaire dans la littérature canadienne-française de 1837 à la fin du XIX^e siècle*. Montreal: Librairie Beauchemin Limitée.
- Coston, Henry. 1961. *Dictionnaire des pseudonymes*. Paris: Lectures françaises.
- Coudreuse, Anne y Françoise Simonet-Tenant (dir.). 2009. *Pour une histoire de l'intime et de ses variations*. Paris: L'Harmattan.
- Couillard, Marie y Patrick Imbert (ed.). 1995. *Les discours du Nouveau Monde au XIX^e siècle au Canada français et en Amérique latine / Los discursos del Nuevo Mundo en el siglo XIX en el Canadá francófono y en América latina*. New York, Ottawa, Toronto: Legas.
- Couillard, Marie et Patrick Imbert. 1996. "Canada, Argentine et Amérique latine au dix-neuvième siècle". *International Journal of Canadian Studies / Revue Internationale d'études canadiennes*, no 13, printemps, 71-93.
- Couillard, Marie et Patrick Imbert. 1999. "Les Déclarations de principes au dix-neuvième siècle au Canada français et leur portée dans les Amériques". *Quebec Studies*, no 28, printemps, 81-97.
- Crespo, Natalia. Julio 2011. "La pluma por la patria: *La tierra natal* de Juana Manuela Gorriti". *Alba de América. Revista Literaria*, vol. 30, no 57-58, 548-561.
- Cresta de Leguizamón, María Luisa. 1994. "Aportes de Juana Manuela Gorriti a la narrativa argentina", en Lea Fletcher (compiladora), *Mujeres y cultura en la Argentina del siglo XIX*. Buenos Aires: Feminaria Editora, 61-68.
- Crevier Goulet, Sarah-Anaïs. 2010. "Rêve en corps: autour des différences sexuelles chez Hélène Cixous", en Bruno Clément y Marta Segarra (dir.), *rêver croire penser autour d'Hélène Cixous. Précédé du texte d'Hélène Cixous, « Volée d'humanité »*. Paris: Éditions CampagnePremière, 311-327.

- Crinquand, Sylvie. 2015. "L'anecdote entre historiette et emblème ou comment réécrire la vie d'un poète", en Camille Esmein-Sarrazin y Geneviève Haroche-Bouzinac y alt. (dir.), *L'anecdote entre littérature et histoire à l'époque moderne*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 51-64.
- D'Oliveira, Nora. 2001. "4. La lactancia materna a lo largo de la historia". *La lactancia materna prolongada: elementos para la reflexión*. Montevideo: RED URUGUAYA DE APOYO A LA NUTRICIÓN Y DESARROLLO INFANTIL, 13-20.
- Dandurand, Madame [Joséphine]. 1924. *Nos travers*. Montreal: Librairie Beauchemin.
- Dandurand, Raoul. 2000. *Raoul Dandurand, le sénateur-diplomate. Mémoires (1861-1942)*. Quebec: Les Presses de l'Université Laval.
- De Arriba, María Laura. 1999. "República, erotismo y escritura. Una mujer, muchas mujeres", en Amelia Royo (compiladora), *Juanamanuela, mucho papel*. Argentina: Ediciones del Robledal, 69-89.
- Dejong, Jana Marie. 1995. "Mujeres en la literatura del siglo XIX", en Magdala Velásquez Toro (dir.), *Las mujeres en la historia de Colombia*. Tomo III: Mujeres y cultura. Santafé de Bogotá: Editorial Norma, 137-212.
- Despierres, Claire. 2001-2. "Le jeu des figures énonciatives dans *Les liaisons dangereuses* de Laclos. Interrogation et argumentation: la place du tiers". *SEMEN 15. Revue de sémio-linguistique des textes et des discours*, no 15, 127-140.
- Detellier, Élise. 2011. « *The Always Remain Girls* »: *La re/production des rapports de genre dans les sports féminins au Québec, 1919-1961*. Tesis (Ph.D.). Montreal: Université de Montréal.
- Dewerpe, Alain. 1996. "La 'stratégie' chez Pierre Bourdieu". *Enquête. Interpréter, Surinterpréter*, no 3, 1-14. <<http://enquete.revues.org/533>>. [28/11/2016]
- Díaz Quiñones, Arcadio. 1994. "1892: Los intelectuales y el discurso colonial", en Beatriz González Stephan y Javier Lasarte y al. (compiladores), *Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina*. Caracas: Monte Avila Editores Latinoamericana, 473-498.
- Díaz-Diocaretz, Myriam e Iris M. Zavala (coordinadoras). 1993. *Breve historia feminista de la literatura española (en lengua catalana)*. Vol. I. Teoría feminista: discursos y diferencia. Enfoques feministas de la literatura española. Barcelona: Anthropos.
- Díaz-Diocaretz, Myriam. 1993. "'La palabra no olvida de dónde vino'. Para una poética dialógica de la diferencia", en Myriam Díaz-Diocaretz e Iris M. Zavala (coordinadoras), *Breve historia feminista de la literatura española (en lengua catalana)*. Vol. I. Teoría feminista: discursos y diferencia. Enfoques feministas de la literatura española. Barcelona: Anthropos, 77-124.

- Diaz, Brigitte et José-Luis Diaz. 2009. “Le siècle de l’intime”, en Anne Coudreuse y Françoise Simonet-Tenant (ed.), *Pour une histoire de l’intime et de ses variations*. Paris: L’Harmattan, 117-146.
- Didier, Béatrice. 1976. *Le journal intime*. Vendôme: Presses Universitaires de France.
- Directo Bogotá. 2013. “La Bogotá de Soledad”. *Directo Bogotá*, no 42, 46-49.
- Dosse, François. 2003. “Michel de Certeau et l’écriture de l’histoire”. *Vingtième siècle. Revue d’histoire*, vol. 2, no 78, 145-156.
- Doucet, Sophie. 2003. *Joséphine Marchand-Dandurand ou le “Laurier féminin”. Une journaliste féministe, moderne, libérale et nationaliste (1861-1925)*. Thèse (M.A.). Montreal: Université de Montréal.
- Doucet, Sophie. “Madame aura son magazine”. *Gazette des femmes*. 1 de diciembre de 2006. <<http://www.gazettedesfemmes.ca/2587/madame-aura-son-magazine>>. [26/06/2013]
- Doyon, Nova (dir.). 2009. *1811. De Québec à Montréal, essor de la presse et affirmation d’une parole publique francophone*. Montreal: Petit Musée de l’impression en colaboración con el Centre d’histoire de Montréal.
- Duchet, Claude. 1971. “Pour une sociocritique ou variations sur un incipit”. *Littérature*, no 1, 5-14.
- Dumont-Johnson, Micheline. 1982. “Féministes de naguère et d’aujourd’hui: l’indispensable solidarité”. *Québec français*, no 47, 19-21.
- Dumont, Micheline. 2013. *Pas d’histoire, les femmes! Réflexions d’une historienne indignée*. Montreal: Éditions du remue-ménage.
- Durrieu, Marcela. 1999. “Una Genealogía Femenina de nuestro País. Antecedentes de la Participación Pública de las Mujeres. Juana Manuela Gorriti”. *Se dice de nosotras*. Buenos Aires: Catálogos Editora, 76-81.
- Efrón, Analía. 1998. *Juana Gorriti. Una biografía íntima*. Buenos Aires: Sudamericana.
- Encinales de Sanjinés, Paulina. 1997. “La obra de Soledad Acosta de Samper: ¿un proyecto cultural?”, en Luisa Campuzano (ed.), *Mujeres latinoamericanas: Historia y cultura. Siglos XVI al XIX*. Tomo II. La Habana – Iztapalapa: Casa de las Américas – Universidad Autónoma Metropolitana – Iztapalapa, 227-232.
- Encinales de Sanjinés, Paulina. 2005. “La obra de Soledad Acosta de Samper: un proyecto cultural”, en Carolina Alzate y Monserrat Ordoñez (ed.), *Soledad Acosta de Samper. Escritura, género y nación en el siglo XIX*. Madrid – Frankfurt am Main: Iberoamericana – Vervuert, 267-273.
- Esmein, A. 1885. “Paul Gide. 1832-1880”, en Paul Gide, *Étude sur la condition privée de la femme dans le droit ancien et moderne et en particulier sur le sénatus-consulte*

- velléien. Suivie du: *Caractère de la dot en droit romain et de La Condition de l'enfant naturel et de la concubine dans la législation romaine*. París: L. Larose et Forcel Libraires-Éditeurs, iii-xxiv.
- Espinosa Miñoso, Yuderskys y Diana Gómez Correal y alt. (editoras). 2014. *Tejiendo de otro modo: Feminismo, epistemología y apuestas descoloniales en Abya Yala*. Popayán: Editorial Universidad del Cauca.
- Estrada, Santiago. 2005. "Juana Manuela Gorriti", en Juana Manuela Gorriti, *La tierra natal*. Buenos Aires: Stockcero, vii-xii.
- Farhoud, Samira. 2008. *Interventions autobiographiques au Maghreb: l'écriture comme moment de transmission des voix de femmes*. Tesis (Ph.D.). Montreal: Université de Montréal.
- Fernandes, Martine. 2007. *Les écrivaines francophones en liberté. Farida Belghoul, Maryse Condé, Assia Djebar, Calixthe Beyala. Écriture de l'hybridité postcoloniale et métaphores cognitives*. París: L'Harmattan.
- Fernández, Pura y Marie-Linda Ortega (ed.). 2008. *La mujer de letras o letraherida. Discursos y representaciones sobre la mujer escritora en el siglo XIX*. Madrid: Consejo superior de investigaciones científicas.
- Fletcher, Lea (compiladora). 1994. *Mujeres y cultura en la Argentina del siglo XIX*. Buenos Aires: Feminaria Editora.
- Fletcher, Lea. Septiembre 2003. "Las poetas". *Cuadernos hispanoamericanos*, no 639 (Dossier Escritoras argentinas del siglo XIX), 23-29.
- Folger, Robert y Stephan Leopold (ed.). 2010. *Escribiendo la Independencia. Perspectivas postcoloniales sobre la literatura hispanoamericana del siglo XIX*. Madrid – Frankfurt am Main: Iberoamericana – Vervuert.
- Foucault, Michel. 1967. "Nietzsche, Freud, Marx". *Dits et écrits I*, no 46, 564-580.
- Foucault, Michel. 1971a. "Nietzsche, la généalogie, l'histoire", en *Hommage à Jean Hyppolite*. París: P.U.F., 145-172.
- Foucault, Michel. 1971b. *L'ordre du discours*. París: Éditions Gallimard.
- Foucault, Michel. 1975. *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. París: Éditions Gallimard.
- Foucault, Michel. 1982. "Le sujet et le pouvoir". *Dits et écrits IV*, no 306, 222-243.
- Foucault, Michel. 1984. *Histoire de la sexualité II. L'usage des plaisirs*. París: Éditions Gallimard.
- Foucault, Michel. [1988] 1996. *Tecnologías del yo*. Barcelona: Editorial Paidós Ibérica.

- Foucault, Michel. [1981-1982] 2001. *L'herméneutique du sujet. Cours au Collège de France. 1981-1982*. París: Seuil / Gallimard.
- Fraisse, Geneviève y Michelle Perrot (dir.). 1991. *Histoire des femmes en Occident*. Tome 4: Le XIX^e siècle. París: Plon.
- Fraisse, Geneviève y Michelle Perrot (dir.). 1991. “Ordres et libertés”. *Histoire des femmes en Occident*. Tome 4: Le XIX^e siècle. París: Plon, 13-18.
- Franco, Jean. 1994. *Las conspiradoras. La representación de la mujer en México. Versión actualizada*. México: El Colegio de México – Fondo de cultura económica.
- Gal, Susan. 1995. “Language, Gender, and Power: An Anthropological Review”, en Kira Hal y Mary Bucholtz (eds.), *Gender Articulated. Language and the Socially Constructed Self*. New York-London: Routledge, 169-182.
- Gálvez, Lucía. Septiembre 2003. “La segunda mitad del siglo”. *Cuadernos hispanoamericanos*, no 639 (Dossier Escritoras argentinas del siglo XIX), 7-12.
- García-Pinto, Magdalena. 2005. “Enfermedad y ruina en la novela sentimental hispanoamericana: Dolores de Soledad Acosta de Samper”, en Carolina Alzate y Monserrat Ordoñez (ed.), *Soledad Acosta de Samper. Escritura, género y nación en el siglo XIX*. Madrid – Frankfurt am Main: Iberoamericana – Vervuert, 301-313.
- Garzón Martínez, María Teresa. 2014. “Proyectos corporales. Errores subversivos: hacia una performatividad decolonial del silencio”, en Yuderskys Espinosa Miñoso y Diana Gómez Correal y alt. (editoras), *Tejiendo de otro modo: Feminismo, epistemología y apuestas descoloniales en Abya Yala*. Popayán: Editorial Universidad del Cauca, 223-236.
- Gay, Daniel. 1983. *Les élites québécoises et l'Amérique latine*. Montreal: Éditions Nouvelle optique.
- Geerts, Walter. 2004. “Les “livres parallèles” de Giorgio Manganelli”, en Dominique Budor y Walter Geerts (dir.), *Le texte hybride*. París: Presse Sorbonne Nouvelle, 85-95.
- Gehrmann, Susanne et Claudia Gronemann (eds.). 2006. *Les enJEux de l'autobiographique dans les littératures de langue française. Du genre à l'espace. L'autobiographie postcoloniale. L'hybridité*. París: L'Harmattan.
- Genette, Gérard. 1969. *Figures II*. París: Éditions du Seuil.
- Gerassi-Navarro, Nina. 2005a. “La mujer como ciudadana: desafíos de una coqueta en el siglo XIX”, en Carolina Alzate y Monserrat Ordoñez (ed.), *Soledad Acosta de Samper. Escritura, género y nación en el siglo XIX*. Madrid – Frankfurt am Main: Iberoamericana – Vervuert, 275-287.
- Gerassi-Navarro, Nina. 2005b. “Pirateando un lugar en la historia: crónica de mujeres en la historia de Cartagena”, en Carolina Alzate y Monserrat Ordoñez (ed.), *Soledad*

- Acosta de Samper. Escritura, género y nación en el siglo XIX.* Madrid – Frankfurt am Main: Iberoamericana – Vervuert, 347-360.
- Gil Medina, Cristina. 2016. “La mujer lectora en la ‘prensa femenina’ del siglo XIX. Estudio comparativo entre *Biblioteca de Señoritas* (1858-1859) y *La Mujer* (1878-1881)”. *Historia Y MEMORIA*, no 13, agosto, 151-183.
- Gilmore, Leigh. 1995. *Autobiographics. A Feminist Theory of Women’s Self-Representation.* New York: Cornell University Press.
- Girard, Alain. 1986. *Le journal intime.* París: Presses Universitaires de France.
- Girardey-Milz, Mathilde. 2010. *Langage de l’intime et voix de l’intérieur. Dialogue et polyphonie dans les œuvres de Virginia Woolf, Ingeborg Bachmann et Nathalie Sarraute.* Tesis (Ph.D.). Montpellier: Université Montpellier III – Paul Valéry.
- Girona Fibla, Nuria. 2008. “Ser de escritora, ser de escritura: memorias de Juana Manuela Gorriti”, en Pura Fernández y Marie-Linda Ortega (ed.), *La mujer de letras o letraherida. Discursos y representaciones sobre la mujer escritora en el siglo XIX.* Madrid: Consejo superior de investigaciones científicas, 309-324.
- Godin, Pierre. 2010. “Chapitre 4. Du journal d’opinion à l’information-opium”, en Éric Leroux (dir.), *1870. Du journal d’opinion à la presse de masse, la production industrielle de l’information.* Montreal: Petit Musée de l’impression en colaboración con el Centre d’histoire de Montréal, 117-132.
- Godineau, Dominique. 1991. “Filles de la liberté et citoyennes révolutionnaires”, en Geneviève Fraisse y Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident.* Tome 4: Le XIX^e siècle. París: Plon, 27-42.
- Gómez Correal, Diana Marcela. 2014. “Feminismo y modernidad/colonialidad: entre retos de mundos posibles y otras palabras”, en Yuderskys Espinosa Miñoso y Diana Gómez Correal y alt. (editoras), *Tejiendo de otro modo: Feminismo, epistemología y apuestas descoloniales en Abya Yala.* Popayán: Editorial Universidad del Cauca, 353-369.
- Gómez Grijalva, Dorotea A. 2014. “Mi cuerpo es un territorio político”, en Yuderskys Espinosa Miñoso y Diana Gómez Correal y alt. (editoras), *Tejiendo de otro modo: Feminismo, epistemología y apuestas descoloniales en Abya Yala.* Popayán: Editorial Universidad del Cauca, 263-276.
- Gonzales Ascorra, Marta Irene. 1997. *La evolución de la conciencia femenina a través de las novelas de Gertrudis Gómez de Avellaneda, Soledad Acosta de Samper y Mercedes Cabello de Carbonera.* New York: Peter Lang Publishing.
- González Stephan, Beatriz y Javier Lasarte y al. (compiladores). 1994. *Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina.* Caracas: Monte Avila Editores Latinoamericana.

- González Stephan, Beatriz. 1994. "Modernización y disciplinamiento. La formación del ciudadano: del espacio público y privado", en Beatriz González Stephan y Javier Lasarte y al. (compiladores), *Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina*. Caracas: Monte Avila Editores Latinoamericana, 431-455.
- González, María Victoria. 2010. "Autobiografía intelectual en Soledad Acosta de Samper", en Carmen Elisa Acosta y Carolina Alzate (compiladoras), *Relatos autobiográficos y otras formas del yo*. Bogotá: Siglo del Hombre Editores – Universidad de los Andes, 191-209.
- Gorriti, Juana Manuela. [1889] 2005. *La tierra natal*. Buenos Aires: Stockcero.
- Gorriti, Juana Manuela. 1892. *Veladas literarias de Lima 1876-1877*. Tomo Primero (Veladas I á X). Buenos Aires: Imprenta Europa.
- Gosselin, Line. 1995. *Les journalistes québécoises, 1880-1930*. Montreal: collection RCHTQ.
- Gosselin, Line. 2003. "MARCHAND, JOSÉPHINE (Dandurand)". *Dictionnaire biographique du Canada* (vol. 15). Quebec-Toronto: Université Laval/University of Toronto. <http://biographi.ca/fr/bio.php?id_nbr=8267>. [25/06/2013]
- Grenon, Jean-Yves. 2000. "Préface à la deuxième édition", en Raoul Dandurand, *Raoul Dandurand, le sénateur-diplomate. Mémoires (1861-1942)*. Quebec: Les Presses de l'Université Laval, VII-IX.
- Grosse, Ernst-Ulrich. 2000-2. "Évolution et typologie des genres journalistiques. Essai d'une vue d'ensemble". *SEMEN 13. Revue de sémio-linguistique des textes et des discours*, no 13, 15-36.
- Guardia, Sara Beatriz (editora y compiladora). 2012. *Escritoras del siglo XIX en América Latina*. Lima: Centro de Estudios de la Mujer en la Historia de América Latina, CEMHAL.
- Guellec, Laurence et Marc Angenot. 2009. *Dialogue entre Laurence Guellec et Marc Angenot: rhétorique, théorie du discours social, histoire des idées, dix-neuvième siècle*. Montreal: Chaire James McGill de langue et littérature françaises de l'Université McGill.
- Guerra, Lucía. 2006. *La mujer fragmentada: Historias de un signo. Conversación entre: Diamela Eltit / Raquel Olea / Carlos Pérez*. Santiago: Editorial Cuarto Propio.
- Guidotti, Marina Liliana. 2011. "Juana Manuela Gorriti, una periodista del siglo XIX". *Caracol*, no 2, 12-71.
- Guilhaumou, Jacques. 2012. "Autour du concept d'agentivité". *Revue Rives méditerranéennes*, no 41, 25-34.

- Guilpain, Geneviève. 2008. “Le statut de l'exemple historique chez Gabrielle Suchon”, en Sylvie Steinberg y Jean-Claude Arnould (editores), *Les femmes et l'écriture de l'histoire 1400-1800*. Mont-Saint-Aignan: Publications des universités de Rouen et du Havre, 355-366.
- Guiraud, Alexandre. 1825. “III. La Soeur Grise”, en Jean-Baptiste Gresset (compilador), *Répertoire de la littérature ancienne et moderne*. Tomo XV. París: Chez Castel De Courval Libraire-éditeur, 119-120.
- Habermas, Jürgen. [1962] 1986. *L'espace public. Archéologie de la Publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*. París: Payot.
- Harkness, Nigel y Jacinta Wright (eds.). 2011. “Introduction”. *George Sand: Intertextualité et Polyphonie I. Palimpsestes, Échanges, Réécritures*. Berna: Peter Lang, 1-19.
- Hébert, Pierre. 1988. *Le journal intime au Québec: structure, évolution, réception*. Montreal: Fides.
- Herd, Jamie. 2009. *Hybridité et identité, les enjeux d'Autoportrait vert de Marie Ndiaye*. Tesis (M.A.). Montreal: Université du Québec à Montréal.
- Herman, Thierry y Nicole Jufer. 2000-2. “L'éditorial ‘vitrine idéologique du journal’?”. *SEMEN 13. Revue de sémio-linguistique des textes et des discours*, no 13, 135-162.
- Hernández Piñero, Aránzazu. 2011. “Hélène Cixous: la escritura como deseo de alteridad”. *Lectora*, no 17, 167-180.
- Hierro, Manuel. 1999. “La comunicación callada de la literatura: reflexión teórica sobre el diario íntimo”. *Mediateka*, no 7, 103-127.
- Hincapié Betancourt, Luz Mercedes. 2002. *Immigrant, Exiled and Hybrid: Nineteenth-Century Latin American Women Travel Writers*. Tesis (M.A.). Wollongong: University of Wollongong.
- Hincapié, Luz. Mayo 2006. “Exile, Displacement and Hybridity in Juana Manuela Gorriti”. *Aesthetika*, vol. 2, no 2, 50-61.
- Hinds, Harold. 2005. “Vida y carrera literaria temprana de la escritora colombiana del siglo XIX Soledad Acosta de Samper”, en Carolina Alzate y Monserrat Ordoñez (ed.), *Soledad Acosta de Samper. Escritura, género y nación en el siglo XIX*. Madrid – Frankfurt am Main: Iberoamericana – Vervuert, 161-170.
- Hurtubise, Roch. 1993. “Les amoureux et l'intime: à propos du discours et du silence amoureux”, en Manon Brunet y Serge Gagnon (dir.), *Discours et pratiques de l'intime*. Quebec: Institut québécois de recherche sur la culture, 149-163.
- Iglesia, Cristina. 1994. “El autorretrato de la escritora. A propósito de *Lo íntimo* de Juana Manuela Gorriti”, en Lea Fletcher (compiladora), *Mujeres y cultura en la Argentina del siglo XIX*. Buenos Aires: Feminaria Editora, 13-19.

- Irigaray, Luce. 1974. "Ce sexe qui n'en est pas un". *Les Cahiers du GRIF*, no 5, 54-58.
- Irigaray, Luce. 1977. *Ce sexe qui n'en est pas un*. París: Les Éditions de Minuit.
- Ives, Kelly. 1996. *Cixous, Irigaray, Kristeva. The Jouissance of French Feminism*. Worcestershire: Crescent Moon Publishing.
- Jaimés, Héctor. 2001. *La reescritura de la historia en el ensayo hispanoamericano*. Madrid: Editorial Fundamentos.
- Janik, Dieter (ed.). 1998. *La literatura en la formación de los Estados hispanoamericanos (1800-1860)*. Madrid – Frankfurt am Main: Iberoamericana – Vervuert.
- Josiowicz, Alejandra. 2010. "El género de la intimidad: Katherine Mansfield y Clarice Lispector". *cadernos pagu*, no 34, 301-329.
- Joy Clark, Emily. 2011. *Adressing Women's Education in Lima in the Late Nineteenth Century: The Veladas Literarias and Beyond*. Tesis (M.A.). Chapel Hill: University of North Carolina.
- Kang, Mathilde. 1998. *La fortune littéraire du Journal d'Eugénie de Guérin au Québec: intertextualité et formes de l'intime (1850-1950)*. Tesis (Ph.D.). Trois-Rivière: Université du Québec.
- Käppeli, Anne-Marie. 1991. "Scènes féministes", en Geneviève Fraisse y Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident*. Tome 4: Le XIX^e siècle. París: Plon, 495-525.
- Karam, Tanius. 2006. "Intertextualidad y discurso informativo de prensa". *Versión*, no 18, 177-197.
- Kegan Gardiner, Judith. 1981. "On Female Identity and Writing by Women". *Critical Inquiry*, vol. 8, no 2, 347-361.
- Kirkpatrick, Susan. 1991. *Las Románticas. Escritoras y subjetividad en España, 1835-1850*. Madrid: Ediciones Cátedra.
- Klein, Eva. 2006. "Sobre las dificultades de definir como género", en Mária Russotto (ed.), *La ansiedad autorial. Formación de la autoría femenina en América Latina: los textos autobiográficos*. Caracas: Editorial Equinoccio – Universidad Simón Bolívar, 39-54.
- Knibiehler, Yvonne. 1991. "Corps et cœur", en Geneviève Fraisse y Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident*. Tome 4: Le XIX^e siècle. París: Plon, 351-387.
- Kristeva, Julia. 1969. *Sémiotikè. Recherches pour une sémanalyse*. París: Éditions du Seuil.
- Kristeva, Julia. 1970. *Le texte du roman. Approche sémiologique d'une structure discursive transformationnelle*. La Haya – París: Mouton & Co.

- Lagrange de, Jean-Paul. 1980. *Histoire de l'information au Québec*. Montreal: Les Éditions La Presse.
- Lamonde, Yvan. 1983. *Je me souviens. La littérature personnelle au Québec (1860-1980)*. Quebec: Institut québécois de recherche sur la culture.
- Lamonde, Yvan. 1998. "L'affaire Dreyfus et les conditions d'émergence de l'intellectuel vues des Amériques", dans Michel Trebitsch et Marie-Christine Granjon (dir.), *Pour une histoire comparée des intellectuels*. Bruselas: Éditions Complexe.
- Lamonde, Yvan. 2001. "Comptes rendus. MARCHAND, Joséphine, *Journal intime (1879-1900)* (Lachine, Éditions de la pleine lune, 2000), 274 p.". *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 54, no 3, 473-475.
- Lamoureux, Diane. 2016. *Les possibles du féminisme: agir sans « nous »*. Montreal: Éditions du remue-ménage.
- Landheer, Ronald. 2001-2. "La métaphore, une question de vie ou de mort?". *SEMEN 15. Revue de sémio-linguistique des textes et des discours*, no 15, 25-39.
- Lang Étienne, Anne. 1988. "Un des outils de l'apprentissage expérientiel: le journal intime". *Santé mentale au Québec*, vol. 13, no 2, 165-169.
- Leal Acosta, Marisol. 2010. "El relato autobiográfico como apertura a la interpretación", en Carmen Elisa Acosta y Carolina Alzate (compiladoras), *Relatos autobiográficos y otras formas del yo*. Bogotá: Siglo del Hombre Editores – Universidad de los Andes, 85-135.
- Lee, Nam-Seong. 2003. *Identité langagière du genre: Analyse du discours éditorial*. Paris: L'Harmattan.
- Legouvé, Ernest. 1849. *Histoire morale des femmes*. Paris: Gustave Sandré.
- Leopold, Stephan. 2010. "Introducción: ¿y cómo se escribe la Independencia?", en Robert Folger y Stephan Leopold (eds.), *Escribiendo la Independencia. Perspectivas postcoloniales sobre la literatura hispanoamericana del siglo XIX*. Madrid – Frankfurt am Main: Iberoamericana – Vervuert, 7-19.
- Lerner, Gerda. [1986] 1990. *La creación del patriarcado*. Barcelona: Editorial Crítica.
- Licón Villalpando, Azuvia. 2012. *Solaz y dulces lecciones: La mujer y el proyecto de construcción nacional de Soledad Acosta de Samper*. Bogotá: Tesis (M.A.) – Universidad de los Andes.
- Licón Villalpando, Azuvia. 2014. "La educación femenina como proyecto político. Los artículos morales en *La Mujer*", en Carmen Elisa Acosta Peñaloza y Carolina Alzate Cadavid y alt. (editoras), *La Mujer (1878-1881) de Soledad Acosta de Samper (periodismo, historia, literatura)*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo, 28-53.

- Licón Villalpando, Azuvia. 2016. “¿Crónica, reportaje y editorial?: estrategias periodísticas y narración en *La Mujer*, revista de Soledad Acosta de Samper”, en Carolina Alzate e Isabel Corpas de Posada (compiladoras), *Voces diversas. Nuevas lecturas de Soledad Acosta de Samper*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo y Universidad de los Andes, 211-223.
- Lojo, María Rosa. 1999. “Prólogo”, en Amelia Royo (compiladora), *Juanamanuela, mucho papel*. Argentina: Ediciones del Robledal, 11-14.
- Londoño, Patricia. 1995. “Publicaciones periodísticas dirigidas a la mujer en Colombia, 1858-1930”, en Magdala Velásquez Toro (dir.), *Las mujeres en la historia de Colombia*. Tomo III: Mujeres y cultura. Santafé de Bogotá: Editorial Norma, 355-381.
- López Rodríguez, Rosana. 2007. “Un feminismo extraño. Las contradicciones del feminismo académico argentino contemporáneo a través de dos escritoras del siglo XIX”. *Aposta. Revista de ciencias sociales*, no 35, 1-25.
- Loureiro, Ángel G. 2006. “Autobiografía: el rehén singular y la oreja invisible”, en Mágara Russotto (ed.), *La ansiedad autorial. Formación de la autoría femenina en América Latina: los textos autobiográficos*. Caracas: Editorial Equinoccio – Universidad Simón Bolívar, 19-38.
- Loureiro, Ángel G. 2010. “Autobiografía y crisis de la memoria”, en Carmen Elisa Acosta y Carolina Alzate (compiladoras), *Relatos autobiográficos y otras formas del yo*. Bogotá: Siglo del Hombre Editores – Universidad de los Andes, 23-45.
- Ludmer, Josefina. 1985. “Las tretas del débil”, en Patricia Elena González y Eliana Ortega, *La sartén por el mango*, Puerto Rico: Ediciones Huracán, 47-54.
- Luna Silva, Claudia. 2012. “Entre Espectros y Visiones: Memoria e Identidad en los Escritos de Juana Manuela Gorriti”, en Sara Beatriz Guardia (editora y compiladora), *Escritoras del siglo XIX en América Latina*. Lima: Centro de Estudios de la Mujer en la Historia de América Latina, CEMHAL, 165-173.
- Lüsebrink, Hans Jürgen. 1993. “Journal intime et autobiographie: sociogenèse et pratique littéraire”, en Manon Brunet y Serge Gagnon (dir.), *Discours et pratiques de l'intime*. Quebec: Institut québécois de recherche sur la culture, 181-195.
- Maingueneau, Dominique. 2004. *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*. París: Armand-Colin.
- Marshall, Tabitha. 2013. “Les femmes et le sport au Canada: une histoire”. *Encyclopédie canadienne*. <<http://www.encyclopediecanadienne.ca/fr/article/les-femmes-et-le-sport-au-canada-une-histoire/>>. [09/10/2016]
- Martin, Leona. 1997. “Las veladas literarias de Juana Manuela Gorriti: un momento dorado del feminismo hispanoamericano”, en Luisa Campuzano (ed.), *Mujeres latinoamericanas: Historia y cultura. Siglos XVI al XIX*. Tomo II. La Habana –

- Iztapalapa: Casa de las Américas – Universidad Autónoma Metropolitana – Iztapalapa, 219-226.
- Martin, Leona S. 2004. “Nation Building, International Travel, and the Construction of the Nineteenth-Century Pan Hispanic Women’s Network”. *Hispania*, 87.3, 439-446.
- Martínez Hoyos, Francisco. 2012. “La construcción de la leyenda nacional: Juana Manuela Gorriti”, en Francisco Martínez Hoyos (coordinador), *Heroínas incómodas. La mujer en la independencia de Hispanoamérica*. Madrid: Ediciones Rubeo, 262-288.
- Martínez, Agustín. 1994. “La Ilustración latinoamericana y la modernización de la sociedad”, en Beatriz González Stephan y Javier Lasarte y al. (compiladores), *Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina*. Caracas: Monte Avila Editores Latinoamericana, 499-517.
- Masiello, Francine (compiladora). 1994a. *La mujer y el espacio público. El periodismo en la Argentina del siglo XIX*. Buenos Aires: Feminaria Editoria.
- Masiello, Francine. 1994b. “Sexo y nación en la cultura del fin de siglo”, en Beatriz González Stephan y Javier Lasarte y al. (compiladores), *Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina*. Caracas: Monte Avila Editores Latinoamericana, 457-472.
- Masiello, Francine. 1997. *Entre civilización y barbarie. Mujeres, Nación y Cultura literaria en la Argentina moderna*. Rosario: Beatriz Viterbo Editora.
- Masiello, Francine (ed.). 2003a. *Dreams and Realities: Selected Fiction of Juana Manuela Gorriti*. New York: Oxford University Press.
- Masiello, Francine. 2003b. “Women as Double Agents in History”, en Sara Castro-Klarén (ed.), *Narrativa Femenina en América. Prácticas y Perspectivas Teóricas*. Madrid – Frankfurt am Main: Iberoamericana – Vervuert, 59-72.
- May, Georges. 1984. *L'autobiographie*. París: Presses Universitaires de France.
- Medeiros-Lichem, María Teresa. 2006. *La voz femenina en la narrativa latinoamericana: una relectura crítica*. Santiago de Chile: Editorial Cuarto Propio.
- Mesa Gancedo, Daniel. Verano 2008. “Lecturas cruzadas y escritura del diario: Soledad Acosta”. *Decimonónica*, vol. 5, no 2, 1-32.
- Mesa Gancedo, Daniel. Julio-Diciembre 2010. “La singularidad del diario de Soledad Acosta”. *Revista Iberoamericana*, Vol. LXXVI, no 232-233, 913-937.
- Meyer, Doris (ed.). 1995. *Reinterpreting the Spanish American Essay. Women Writers of the 19th and 20th Centuries*. Austin: University of Texas Press.
- Meyer, Doris (ed.). 1995. *Rereading the Spanish American Essay. Translation of 19th and 20th Century Women’s Essays*. Austin: University of Texas Press.

- Meyer Spacks, Patricia. 1998. "Female Rhetorics", en Sidonie Smith y Julie Watson (eds.), *Women, Autobiography, Theory. A Reader*. Madison: The University of Wisconsin Press, 232-238.
- Milagros, Palma. 2007. *Écriture de femmes d'Amérique latine en France*. París: Indigo & côté-femmes éditions.
- Miroux, Jean-Philippe. 1996. *L'autobiographie. Écriture de soi et sincérité*. París: Éditions Nathan.
- Mizraje, María Gabriela. 1994. "Juana Manuela Gorriti: cuentas pendientes", en Lea Fletcher (compiladora), *Mujeres y cultura en la Argentina del siglo XIX*. Buenos Aires: Feminaria Editora, 47-60.
- Mizraje, María Gabriela. Septiembre 2003. "Juana Manuela Gorriti". *Cuadernos hispanoamericanos*, no 639 (Dossier Escritoras argentinas del siglo XIX), 31-39.
- Moi, Toril. 2001. "Apropiarse de Bourdieu: la teoría feminista y la sociología de la cultura de Pierre Bourdieu. El feminismo como crítica". *Feminaria*, no 26-27, 1-20.
- Moirand, Sophie. 2000-2. "Du traitement différent de l'intertexte selon les genres convoqués dans les événements scientifiques à caractère politique". *SEMEN 13. Revue de sémiolinguistique des textes et des discours*, no 13, 97-117.
- Moirand, Sophie. 2007. *Les discours de la presse quotidienne: observer, analyser, comprendre*. París: PUF.
- Moiroux, Anne et Kirsten Wolfs. 2004. "Éléments de bibliographie raisonnée", en Dominique Budor y Walter Geerts (dir.), *Le texte hybride*. París: Presse Sorbonne Nouvelle, 111-153.
- Molina Petit, Cristina. 1994. *Dialéctica feminista de la Ilustración*. Barcelona: Anthropos; Madrid: Dirección General de la Mujer, Consejería de Educación de la Comunidad de Madrid.
- Molina Petit, Cristina. 2000. "Debate sobre el género", en Celia Amorós (ed.), *Feminismo y filosofía*. Madrid: Editorial Síntesis, 255-284.
- Molina, Hebe Beatriz. 1999a. *La narrativa dialógica de Juana Manuela Gorriti*. Mendoza: Ex-Libris.
- Molina, Hebe Beatriz. 1999b. "La Alborada del Plata. Literatura. Artes. Ciencias. Teatro y Modas". *Archivo Histórico de Revistas Argentinas*. Buenos Aires. [Artículo publicado por primera vez en el tomo III de la Historia de revistas argentinas (Buenos Aires: AAER, 1999. 5-45).]
<<http://www.ahira.com.ar/textos/estudios/Molina-LaAlboradadelPlata.pdf>>.
[02/09/2016]

- Molloy, Sylvia. 1996. *Acto de presencia. La escritura autobiográfica en Hispanoamérica*. México: El Colegio de México / Fondo de Cultura Económica.
- Montpetit, Caroline. “100 ans de féminisme envers et contre tous”. *Le Devoir*. 7 de marzo de 2009. <<http://www.ledevoir.com/societe/actualites-en-societe/237825/100-ans-de-feminisme-envers-et-contre-tous>>. [22/08/2016]
- Montreuil, Sophie. 2003a. “(Se) lire et (se) dire: Joséphine Marchand-Dandurand et la lecture (1879-1886)”, en Yvan Lamonde y Sophie Montreuil (dir.), *Lire au Québec au XIX^e siècle*. Montreal: Fides, 123-150.
- Montreuil, Sophie. 2003b. “L’Œuvre des livres gratuits dans l’histoire de la lecture publique au Québec (1898-1908)”. *Documentation et bibliothèques*, vol. 49, no 3, 129-135.
- Moraña, Mabel. 1994. “De *La ciudad letrada* al imaginario nacionalista: contribuciones de Ángel Rama a la reinención de América”, en Beatriz González Stephan y Javier Lasarte y al. (compiladores), *Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina*. Caracas: Monte Avila Editores Latinoamericana, 41-52.
- Morey, Miguel. 1996. “Introducción. La cuestión del método”, en Michel Foucault, *Tecnologías del yo*. Barcelona: Editorial Paidós Ibérica, 9-44.
- Morin, Claude. “L’intégration des Amériques avant 1948: une voie tortueuse”. *Integra97*. Département d’histoire de l’Université de Montréal. 16-17 de octubre de 1997. Montreal. <<http://www.hst.umontreal.ca/U/morin/pub/Integra97.htm>>. [14/05/2011]
- Morton, Desmond. 1999. “Entente cordiale? La section montréalaise du fonds patriotique canadien, 1914-1923 le bénévolat de guerre à Montréal”. *Revue d’histoire de l’Amérique française*, vol. 53, no 2, 207-246.
- Muñoz, Willy O. 1992. *El personaje femenino en la narrativa de escritoras hispanoamericanas*. Madrid: Editorial Pliego.
- Navallo, Tatiana. 2010. “Reversos de la memoria en la narrativa íntima de Juana Manuela”. *Tinkuy. Boletín de investigación y debate*, no 12, mayo, 217-231.
- Nesci, Catherine. 2011. “‘Une polémique vraiment fraternelle’? Communication et espace public chez George Sand”, en Marie-Ève Thérienty (dir.), *George Sand journaliste*. Saint-Étienne: Publications de l’Université de Saint-Étienne, 51-63.
- Nesci, Catherine. 2011. “Palimpsestes sandiens: citations, intertexte et dialogisme, de *La Revue indépendante* à *Horace*”, en Nigel Harkness y Jacinta Wright (eds.), *George Sand: Intertextualité et Polyphonie I. Palimpsestes, Échanges, Réécritures*. Berna: Peter Lang, 255-276.
- Offen, Karen. 1988. “Définir le féminisme: approche historique comparative”. *Bulletin d’information des études féminines*, no 20-21, 7-27.

- Ordóñez, Monserrat. 1995. “Cien años de escritura oculta: Soledad Acosta, Elisa Mújica y Marvel Moreno”, en Luz Mery Giraldo (ed.), *Fin de siglo: narrativa colombiana*. Santiago de Cali: Editorial Facultad de Humanidades – Centro Editorial Javeriano CEJA, 323-340.
- Ordoñez, Montserrat. 1997. “Soledad Acosta de Samper: ¿un intento fallido de la literatura nacional?”, en Luisa Campuzano (ed.), *Mujeres latinoamericanas: Historia y cultura. Siglos XVI al XIX*. Tomo II. La Habana – Iztapalapa: Casa de las Américas – Universidad Autónoma Metropolitana – Iztapalapa, 233-242.
- Ordoñez, Montserrat. 2004. “Prólogo. Género, escritura y siglo XIX en Colombia: relejendo a Soledad Acosta de Samper”, en Soledad Acosta de Samper, *Novelas y Cuadros de la Vida Sur-Americana*. Bogotá: Ediciones Uniandes – Editorial Pontificia Universidad Javeriana, 13-31.
- Ordoñez, Montserrat. 2006. “De Andina a Soledad Acosta de Samper: identidades del sujeto femenino en el siglo XIX”, en Mária Russotto (ed.), *La ansiedad autorial. Formación de la autoría femenina en América Latina: los textos autobiográficos*. Caracas: Editorial Equinoccio – Universidad Simón Bolívar, 163-201.
- Ordoñez, Montserrat. “Género, escritura y siglo XIX en Colombia: relejendo a Soledad Acosta de Samper”. *Pensar*. Instituto de Estudios Sociales y Culturales, Pontificia Universidad Javeriana. Bogotá. <<http://www.javeriana.edu.co/pensar/MO.html>>. [14/05/2011]
- Ortega Ricaurte, Carmen. Diciembre 1994. “Doña Soledad Acosta de Samper y sus aportes al periodismo colombiano”. *Revista Senderos: La prensa en el siglo XIX*, vol. VII, nos 29-30, 943-946.
- Ortega, Eliana. 1996. *Lo que se hereda no se hurta (ensayos de crítica literaria feminista)*. Santiago de Chile: Editorial Cuarto Propio.
- Ortiz Mesa, Luis Javier. 1995. “La sociedad colombiana en el siglo XIX”, en Magdala Velásquez Toro (dir.), *Las mujeres en la historia de Colombia*. Tomo II. Santafé de Bogotá: Editorial Norma, 169-203.
- Otero de Muñoz, Gustavo. 2005. “Soledad Acosta de Samper”, en Carolina Alzate y Monserrat Ordoñez (ed.), *Soledad Acosta de Samper. Escritura, género y nación en el siglo XIX*. Madrid – Frankfurt am Main: Iberoamericana – Vervuert, 127-138.
- Ouellet, Réal. 1983-1984. “La littérature intime au Québec par Françoise Van Roey-Roux”, *Lettres québécoises: la revue d'actualité*, no 32, 48-49.
- Palermo, Zulma. 1999. “Juana Manuela Gorriti: Escritura y legado patrimonial”, en Amelia Royo (compiladora), *Juanamanuela, mucho papel*. Argentina: Ediciones del Robledal, 111-149.

- Palmer, Michael. 2004. "Le récit de l'actualité: entre journalisme et littérature, les dépêches d'agence", en Marie-Ève Thérienty y Alain Vaillant (dir.), *Presse et Plumes*. París: Nouveau Monde Éditions, 195-203.
- Papillon, Joëlle. 2011. *Le désir et ses stratégies discursives dans les littératures française et québécoise au féminin, 1995-2005*. Tesis (Ph.D.). Toronto: Université de Toronto.
- Paveau, Anne-Marie. 2006. *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*. París: Presses Sorbonne Nouvelle.
- Paz, Gilda. 1991. "Juana Manuela Gorriti". *Galería de mujeres célebres*. Buenos Aires: Ediciones Corregidor, 20-23.
- Pelta, Corinne. 2004. "La presse libérale sous la Restauration: émergence d'une écriture collective", en Marie-Ève Thérienty y Alain Vaillant (dir.), *Presse et Plumes*. París: Nouveau Monde Éditions, 371-378.
- Peña-Marín, Cristina y Gonzalo Abril y alt. 2009. *Análisis del discurso. Hacia una semiótica de la interacción textual*. Madrid: Cátedra.
- Peral, Amelia. 2013. *Cuerpo de Reescritura. La intertextualidad en la escritura de Hélène Cixous*. Berna: Peter Lang.
- Perinat, Adolfo y María Isabel Marrades. 1980. *Mujer, prensa y sociedad en España 1800-1939*. Madrid: Centro de investigaciones sociológicas.
- Perrot, Michelle. 1991. "Sortir", en Geneviève Fraisse y Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident*. Tome 4: Le XIX^e siècle. París: Plon, 467-494.
- Perrot, Michelle. 1997. *Femmes publiques*. París: Les éditions Textuel.
- Picard, Hans Rudolf. 1981. "El diario como género entre lo íntimo y lo público". *Anuario de la Sociedad Española de Literatura General y Comparada*, vol. IV, 115-122.
- Plata, William Elvis. 2016. "Soledad Acosta de Samper: la modernidad en el catolicismo decimonónico", en Carolina Alzate e Isabel Corpas de Posada (compiladoras), *Voces diversas. Nuevas lecturas de Soledad Acosta de Samper*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo y Universidad de los Andes, 391-416.
- Prado Ballarín, María. 2005. "Imitación y subversión de género: parodia y resignificación de las representaciones normativas de la feminidad en Judith Butler y Linda Hutcheon". *Debate sobre las antropologías. Thémata*, no 35, 733-736.
- Pratt, Mary Louise. 1994. "Género y ciudadanía: Las mujeres en diálogo con la nación", en Beatriz González Stephan y Javier Lasarte y al. (compiladores), *Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina*. Caracas: Monte Avila Editores Latinoamericana, 261-275.

- Pratt, Mary Louise. 1995. ““Don’t Interrupt Me”. The Gender Essay as Conversation and Countercanon”, en Doris Meyer (ed.), *Reinterpreting the Spanish American Essay. Women Writers of the 19th and 20th Centuries*. Austin: University of Texas Press, 10-26.
- Pratt, Mary Louise. 2000. “Modernidades, otredades, entre-lugares”. *Desacatos*, no 3, 1-19. <<http://www.redalyc.org/articulo.oa?id=13900303>>. [10/04/2014]
- Primi, Alice. 2011. “Les ‘consœurs’ de George Sand: divers usages de la presse par des femmes politiquement engagées (1848-1870)”, en Marie-Ève Thérénty (dir.), *George Sand journaliste*. Saint-Étienne: Publications de l’Université de Saint-Étienne, 267-277.
- Rama, Ángel. [1984] 1998. *La ciudad letrada*. Montevideo: Arca.
- Ramírez, Liliana. “Huellas de Soledad”. *La Ventana*, Portal informativo de la Casa de las Américas. 11 de abril de 2005. La Habana. <<http://laventana.casa.cult.cu/modules.php?name=News&file=article&sid=2492>>. [02/04/2011]
- Ramón, Yolanda. 1985. *La mujer en la vida nacional y en la prensa*. Caracas: Editorial Arte.
- Ramos, Julio. 2003. “Límites de la autonomía: periodismo y literatura”, en *Desencuentros de la modernidad en América Latina. Literatura y política en el siglo XIX*. Santiago: Editorial Cuarto Propio / Ediciones Callejón, 113-147.
- Randall, Marilyn. 2006. “Quand le politique devient privé: rhétorique épistolaire de Julie Papineau”, en Annette Hayward (dir.), *La rhétorique au féminin*. Montreal: Éditions Nota Bene.
- Randall, Marilyn. 2008. “Un patrimoine sans femmes? Les archives de la femme fictive”, en Jacinthe Martel (ed.), *Archives littéraires et manuscrits d’écrivains. Politiques et usages du patrimoine*. Montreal: Éditions Nota Bene.
- Régnier, Philippe. 2004. “La création intellectuelle et littéraire au rythme du périodique”, en Marie-Ève Thérénty y Alain Vaillant (dir.), *Presse et Plumes*. Paris: Nouveau Monde Éditions, 217-221.
- Reid, Marc-Olivier. 2003. *Imaginar la nación ideal: utopía en La Navidad en las montañas de Ignacio Manuel Altamirano y Jean Rivard de Antoine Gérin-Lajoie*. Thèse (M.A.). Montreal: Université de Montréal.
- Ricœur, Paul. 1990. *Soi-même comme un autre*. Paris: Éditions du Seuil.
- Rideau, Gaël. 2015. “L’anecdote entre littérature et histoire: une introduction”, en Camille Esmein-Sarrazin y Geneviève Haroche-Bouzinac y alt. (dir.), *L’anecdote entre littérature et histoire à l’époque moderne*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 9-26.

- Robin, Régine. 1992. "Pour une socio-poétique de l'imaginaire social", en *La politique du texte. Enjeux sociocritiques*. Lille: Presses universitaires de Lille, 95-121.
- Rodríguez Magda, Rosa María. 1999. *Foucault y la genealogía de los sexos*. Barcelona: Anthropos; México: Universidad Autónoma Metropolitana - Iztapalapa.
- Rodríguez Moreno, Laissa Melina. 2000. *Persuadir al lector, una estrategia de Novelas y Cuadros de la Vida Suramericana. Soledad Acosta de Samper y su obra*. Monografía (Carrera de Estudios literarios). Santafé de Bogotá: Universidad Nacional de Colombia.
- Rodríguez Pequeño, Mercedes. 2014. "Espacios y discursos de sociabilidad como expresión ideológica y estatus social de la mujer. Salones, ateneos y prensa periódica", en Marieta Cantos Casenave y Gloria Espigado Tocino y alt. (editoras), *Resistir o derribar los muros. Mujeres, discurso y poder en el siglo XIX*. Alicante: Biblioteca Virtual Miguel de Cervantes, 287-300.
- Rodríguez-Arenas, Flor María. 2005. "La labor intelectual de Soledad Acosta de Samper en la revista *La Mujer* (1878-1881)", en Carolina Alzate y Monserrat Ordoñez (ed.), *Soledad Acosta de Samper. Escritura, género y nación en el siglo XIX*. Madrid – Frankfurt am Main: Iberoamericana – Vervuert, 421-448.
- Rodríguez-Arenas, Flor María (ed.). 2006. "Soledad Acosta de Samper: ideología y realismo", en Soledad Acosta de Samper, *Novelas y Cuadros de la Vida Sur-Americana*. Buenos Aires: Stockcero, vii-xxiii.
- Rodríguez, Juan Carlos. 2008. "Las literaturas nacionales o el ombligo de los espíritus", en Leonardo Romero Tobar (ed.), *Literatura y nación. La emergencia de las literaturas nacionales*. Zaragoza: Prensas Universitarias de Zaragoza, 63-106.
- Rodríguez, Simón. 1994. "Tradición y revolución", en Beatriz González Stephan y Javier Lasarte y al. (compiladores), *Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina*. Caracas: Monte Avila Editores Latinoamericana, 161-178.
- Rojo de la Rosa, Grínor. 2006. *Globalización e identidades nacionales y postnacionales... ¿de qué estamos hablando?* Santiago: LOM Ediciones.
- Romero Tobar, Leonardo (ed.). 2008. *Literatura y nación. La emergencia de las literaturas nacionales*. Zaragoza: Prensas Universitarias de Zaragoza.
- Roy, Camille. Febrero de 1905. "Causerie littéraire". *La Nouvelle-France*, vol. IV, no 2, 58.
- Roy, Fernande. 1993. *Histoire des idéologies au Québec aux XIX^e et XX^e siècles*. Montreal: Boréal.
- Roy, Julie et Chantal Savoie. 2010. "De la couventine à la débutante: signature féminine et mise en scène de soi dans la presse au XIX^e siècle", en Guillaume Pinson (dir.). *La lettre et la presse. Poétique de l'intime et culture médiatique*.

<<http://www.medias19.org/index.php?id=318>>. [25/01/2016]

- Royo, Amelia (compiladora). 1999. *Juanamanuela, mucho papel*. Argentina: Ediciones del Robledal.
- Royo, Amelia. 1999. "Escrituras de la historia del salón a la cocina". *Juanamanuela, mucho papel*. Argentina: Ediciones del Robledal, 151-240.
- Royo, Amelia. 1999. "Presentación", en *Juanamanuela, mucho papel*. Argentina: Ediciones del Robledal, 15-22.
- Ruelland, Jacques G. 2008. "Chapitre 2. Le Siècle des Lumières", en Jacques G. Ruelland (dir.), *1776. Naissance de l'imprimerie et de la liberté d'expression à Montréal*. Montreal: Petit Musée de l'impression en colaboración con el Centre d'histoire de Montréal, 13-28.
- Russotto, Márgara (ed.). 2006. *La ansiedad autorial. Formación de la autoría femenina en América Latina: los textos autobiográficos*. Caracas: Editorial Equinoccio – Universidad Simón Bolívar.
- Russotto, Márgara. 2010. "Vidas malditas, vidas ingenuas, vidas artísticas. Viaje formativo del texto", en Carmen Elisa Acosta y Carolina Alzate (compiladoras), *Relatos autobiográficos y otras formas del yo*. Bogotá: Siglo del Hombre Editores – Universidad de los Andes, 249-267.
- Saénz de Tejada, Cristina. 1998. *La (re)construcción de la identidad femenina en la narrativa autobiográfica latinoamericana, 1975-1985*. New York: Peter Lang Publishing.
- Said, Edward W. 1996. *Des intellectuels et du pouvoir*. París: Seuil.
- Saint-Yves, Gabrielle. "La guerre des genres". *Gazette des femmes*. 1 de diciembre de 2008. <<https://www.gazettedesfemmes.ca/2240/des-mots-pour-exister/>>. [19/06/2016]
- Saldaña, Alfredo. 2008. "Notas para una crítica del nacionalismo cultural", en Leonardo Romero Tobar (ed.), *Literatura y nación. La emergencia de las literaturas nacionales*. Zaragoza: Prensas Universitarias de Zaragoza, 107-130.
- Salomone, Alicia N. 1996. "Mujeres e ideas en América Latina: una relación problemática". *CUYO, Anuario de Filosofía Argentina y Americana*, no 13, 143-149.
- Salomone, Alicia N. 1996. "Mujeres e ideas en América Latina: una relación problemática". *CUYO, Anuario de Filosofía Argentina y Americana*, no 13, 143-149.
- Salwa, Piotr. 2004. "Umberto Eco: texte hybride, narration rhizomatique, ironie", en Dominique Budor y Walter Geerts (dir.), *Le texte hybride*. París: Presse Sorbonne Nouvelle, 53-68.
- Saminadayar-Perrin, Corinne. 2008. *Les discours du journal. Rhétorique et médias au XIX^e siècle (1836-1885)*. Saint-Étienne: Publications de l'Université de Saint-Étienne.

- Samoyault, Tiphaine. 2001. “L’hybride et l’hétérogène”, en Noëlle Batt, Dominique Chateau y alt., *L’art et l’hybridité*. Saint-Denis: Presse Universitaires de Vincennes, 175-186.
- Samper Trainer, Santiago. 1995. “Soledad Acosta de Samper”, en Magdala Velásquez Toro (dir.), *Las mujeres en la historia de Colombia*. Tomo I: Mujeres, historia y política. Santafé de Bogotá: Editorial Norma, 132-155.
- Sarfati, Georges-Élia. 2007. *Éléments d’analyse du discours*. París: Armand Colin.
- Sasso, Javier. 1994. “Romanticismo y política en América Latina: una reconsideración”, en Beatriz González Stephan y Javier Lasarte y al. (compiladores), *Esplendores y miserias del siglo XIX. Cultura y sociedad en América Latina*. Caracas: Monte Avila Editores Latinoamericana, 73-88.
- Savoie, Chantal. 2002. “Des salons aux annales: les réseaux et associations des femmes de lettres à Montréal au tournant du XX^e siècle”. *Voix et Images*, vol. 27, no 2, 238-253.
- Savoie, Chantal. 2004a. “L’Exposition Universelle de Paris (1900) et son influence sur les réseaux des femmes de lettres canadiennes”. *Études littéraires*, vol. 36, no 2, 17-30.
- Savoie, Chantal. 2004b. “Persister et signer: les signatures féminines et l’évolution de la reconnaissance sociale de l’écrivaine (1893-1929)”. *Voix et Images*, vol. 30, no 1, 67-79.
- Savoie, Chantal. 2006. “La page féminine des grands quotidiens montréalais comme lieu de sociabilité littéraire au tournant du XX^e siècle”. *Tangence*, no 80, 125-142.
- Schmidt, Aileen. 1997. “La construcción del sujeto en dos cronistas de viajes cubanas del siglo XIX”, en Luisa Campuzano (ed.), *Mujeres latinoamericanas: Historia y cultura. Siglos XVI al XIX*. Tomo II. La Habana – Iztapalapa: Casa de las Américas – Universidad Autónoma Metropolitana – Iztapalapa, 137-151.
- Schmidt, Aileen. 2003. *Mujeres excéntricas: La escritura autobiográfica en Puerto Rico y Cuba*. San Juan: Ediciones Callejón.
- Schulz, Patricia. 2001-2. “Le caractère relatif et ambigu du concept traditionnel de métaphore et la construction du sens lexical”. *SEMEN 15. Revue de sémio-linguistique des textes et des discours*, no 15, 59-70.
- Segato, Rita Laura. 2014. “Colonialidad y patriarcado moderno: expansión del frente estatal, modernización, y la vida de las mujeres”, en Yuderskys Espinosa Miñoso y Diana Gómez Correal y alt. (editoras), *Tejiendo de otro modo: Feminismo, epistemología y apuestas descoloniales en Abya Yala*. Popayán: Editorial Universidad del Cauca, 75-90.
- Serrano, Emilia, Baronesa de Wilson. 2005. “Soledad Acosta de Samper”, en Carolina Alzate y Monserrat Ordoñez (ed.), *Soledad Acosta de Samper. Escritura, género y nación en el siglo XIX*. Madrid – Frankfurt am Main: Iberoamericana – Vervuert, 117-118.

- Sherry, Simon. 1998. "Hybridités culturelles, hybridités textuelles", en François Laplantine y Joseph Lévy y alt. (editores), *Récit et connaissance*. Lyon: Presses universitaires de Lyon, 233-243.
- Sicotte, Anne-Marie. 2011. "LACOSTE, MARIE (Gérin-Lajoie)". *Dictionnaire biographique du Canada* (vol. 17). Quebec-Toronto: Université Laval/University of Toronto. <http://www.biographi.ca/fr/bio/lacoste_marie_17F.html>. [13/02/2017]
- Simonet-Tenant, Françoise (dir.). 2007. *Le propre de l'écriture de soi*. Paris: Téraèdre.
- Simonet-Tenant, Françoise. 2009. "À la recherche des prémices d'une culture de l'intime", en Anne Coudreuse y Françoise Simonet-Tenant (ed.), *Pour une histoire de l'intime et de ses variations*. Paris: L'Harmattan, 39-62.
- Skinner, Lee. 2005. "Historia, nación y género: el didactismo en las novelas históricas de Soledad Acosta de Samper", en Carolina Alzate y Monserrat Ordoñez (ed.), *Soledad Acosta de Samper. Escritura, género y nación en el siglo XIX*. Madrid – Frankfurt am Main: Iberoamericana – Vervuert, 471-481.
- Skinner, Lee. 2016. *Gender and the Rhetoric of Modernity in Spanish America, 1850-1910*. Gainesville: University Press of Florida.
- Slama, Béatrice. 1981. "De la 'littérature féminine' à 'l'écrire-femme: différence et institution". *Littérature*, no 44, 51-71.
- Smart, Patricia. 2014. "Chapitre 6. Deux rebelles de la fin du siècle: Henriette Dessaulles et Joséphine Marchand". *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan: se dire, se faire par l'écriture intime*. Montreal: Les Éditions du Boréal, 211-239.
- Smart, Patricia. 2014. *De Marie de l'Incarnation à Nelly Arcan: se dire, se faire par l'écriture intime*. Montreal: Les Éditions du Boréal.
- Smith, Sidonie. 1998. "Performativity, Autobiographical Practice, Resistance", en Sidonie Smith y Julie Watson (eds.), *Women, Autobiography, Theory. A Reader*. Madison: The University of Wisconsin Press, 108-115.
- Sosa de Newton, Lily. Septiembre 2003. "Las periodistas". *Cuadernos hispanoamericanos*, no 639 (Dossier Escritoras argentinas del siglo XIX), 13-21.
- Sosa, Francisco. 1890. "Juana Manuela Gorriti". *Escritores y poetas sud-americanos*. México: Oficina Tip. De la Secretaría de Fomento, 53-68.
- Stanton, Domna. 1987. "Autogynography: Is the Subject Different?", en Domna Stanton (ed.), *The Female Autograph*. Chicago: The University of Chicago Press, 3-20.
- Steinberg, Sylvie y Jean-Claude Arnould (editores). 2008. *Les femmes et l'écriture de l'histoire 1400-1800*. Mont-Saint-Aignan: Publications des universités de Rouen et du Havre.

- Stistrup Jensen, Merete. “La notion de nature dans les théories de l’écriture féminine”. *Clio, Femmes, Genre, Histoire*. 2007. <<https://clio.revues.org/218>> [10/09/2016]
- Strouss de Samper, Jacquín. 2013. “Soledad Acosta de Samper: una mujer cosmopolita y enciclopédica”. *De memoria. Revista del Archivo de Bogotá*, no 3, 23-25.
- Sung-Min, Hong. 1999. *Habitus, corps, domination. Sur certains présupposés philosophiques de la sociologie de Pierre Bourdieu*. París-Montreal: L'Harmattan.
- Terrón de Bellono, Herminia. 1999. “Cuento fantástico, tradición e historia en un relato incluido en *Lo íntimo*, de Juana Manuela Gorriti”, en Amelia Royo (compiladora). *Juanamanuela, mucho papel*. Argentina: Ediciones del Robledal, 285-296.
- Theillier, Damien. “Premières notions d’économie politique, J. Garnier (1864)”. Institut Coppet. 13 de febrero de 2011. París. <<http://www.institutcoppet.org/2011/02/13/premieres-notions-deconomie-politique-j-garnier-1864>>. [29/10/2016]
- Thérenty, Marie-Ève (dir.). 2011. “Introduction”. *George Sand journaliste*. Saint-Étienne: Publications de l’Université de Saint-Étienne, 7-20.
- Thérenty, Marie-Ève y Alain Vaillant (dir.). 2004. *Presse et Plumes*. París: Nouveau Monde Éditions.
- Thibeault, Diane. 1981. *Premières brèches dans l’idéologie des deux sphères: Joséphine Marchand-Dandurand et Robertine Barry, deux journalistes montréalaises de la fin du XIX^e siècle*. Thèse (M.A.). Ottawa: Université d’Ottawa.
- Toribio Medina, José. 1925. *Diccionario de anónimos y seudónimos hispanoamericanos*. Buenos Aires: Imprenta de la Universidad.
- Urraca, Beatriz. 1999. “Juana Manuela Gorriti and the Persistence of Memory”. *The Latin American Studies Association*, vol. 34, no 1, 151-173.
- Vaillant, Alain. 2010. “Le double jeu du journal, entre communication médiatique et correspondance privée”, en Guillaume Pinson (dir.). *La lettre et la presse. Poétique de l’intime et culture médiatique*. <<http://www.medias19.org/index.php?id=341>>. [25/01/2016]
- Valcárcel, Amelia. 2000. “Las filosofías políticas en presencia del feminismo”, en Celia Amorós (ed.), *Feminismo y filosofía*. Madrid: Editorial Síntesis, 115-133.
- Vallejo Mejía, Maryluz. 2016. “Soledad Acosta de Samper y el periodismo como cátedra de moral”, en Carolina Alzate e Isabel Corpas de Posada (compiladoras), *Voces diversas. Nuevas lecturas de Soledad Acosta de Samper*. Bogotá: Instituto Caro y Cuervo y Universidad de los Andes, 239-259.
- Vallejo, Catharina. “Los silencios del “Diario”: autobiografía, ficción y escritura”. *La Ventana*, Portal informativo de la Casa de las Américas. 21 de abril de 2005. La

- Habana.
<<http://laventana.casa.cult.cu/modules.php?name=News&file=article&sid=2509>>.
[02/04/2011]
- Vallejo, Catharina. 2007a. “Estudio introductorio”, en Soledad Acosta de Samper, *Una holandesa en América*. Bogotá: Ediciones Uniandes, 13-49.
- Vallejo, Catharina. 2007b. “La mujer y el modernismo: representación y teoría.”. *Casa de las Américas*, no 248, 41-53.
- Vallejo, Catharina. 2016. “La mujer y el trabajo: dos corresponsales cubanas en la Exposición de Chicago, 1893”. *La Ventana*, Portal informativo de la Casa de las Américas. 22 de febrero de 2016. La Habana.
<<http://laventana.casa.cult.cu/noticias/2016/02/22/la-mujer-y-el-trabajo-dos-corresponsales-cubanas-en-la-exposicion-de-chicago-1893/>>. [25/05/2017]
- Velásquez Toro, Magdala (dir.). 1995. *Las mujeres en la historia de Colombia*. Tomos I, II y III. Santafé de Bogotá: Editorial Norma.
- Venegas De Castro, Cristina. 2008. “Reflexiones sobre el sujeto femenino las carencias de los discursos decimonónicos en *Teresa la limeña* y *La monja*”, en Giselle von Der Walde y Francia Elena Goenaga Olivares (coordinadoras), *Convergencias 2007: estudiantes de literatura en conversación*. Bogotá: Universidad de Los Andes, Facultad de Artes y Humanidades, Departamento de Humanidades y Literatura, Ediciones Uniandes, 135-148.
- Vidales, Carlos. “Escritoras y periodistas colombianas del siglo XIX”.
<<http://hem.bredband.net/rivvid/carlos/mujeres.htm>>. [01/02/2016]
- Viollet, Catherine et Marie-Françoise Lemonnier-Delpy. 2007. “Genèse de l’écriture de soi”, en Françoise Simonet-Tenant (dir.), *Le propre de l’écriture de soi*. París: Téraèdre, 31-42.
- Voldeng, Evelyn. 1982. “L’intertextualité dans les écrits féminins d’inspiration féministe”. *Voix et Images*, vol. 7, no 3, 523-530.
- Walch, Agnès. 2015. “Instruire et inventer: l’anecdote au service de la raison dans l’œuvre de Catherine Lévesque”, en Camille Esmein-Sarrazin y Geneviève Haroche-Bouzinac y alt. (dir.), *L’anecdote entre littérature et histoire à l’époque moderne*. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 177-185.
- Wurst Giusti, Vera Lucía. 2015. *Lo velado de las veladas literarias de Juana Manuela Gorriti: la construcción del sujeto femenino en el siglo XIX*. Tesis (M.A.). Lima: Pontificia Universidad Católica del Perú.
- Zanetti, Susana. 2007. “En tono menor. Lectura y diario íntimo. El diario de Soledad Acosta de Samper”. *Remate de Males* 27.1, 73-84.
- Zanetti, Susana. 2012. “El diario íntimo de una adolescente colombiana”. *Zama* 4, 105-118.

- Zavala, Iris M. 1993. "Las formas y funciones de una teoría crítica feminista. Feminismo dialógico", en Myriam Díaz-Diocaretz e Iris M. Zavala (coordinadoras), *Breve historia feminista de la literatura española (en lengua catalana)*. Vol. I. Teoría feminista: discursos y diferencia. Enfoques feministas de la literatura española. Barcelona: Anthropos, 27-76.
- Zavala, Iris M. (coord.). 1998. *Breve historia feminista de la literatura española (en lengua catalana)*. Vol. V. La literatura escrita por mujer (Del s. XIX a la actualidad). Barcelona: Anthropos.
- Zucotti, Liliana. 1994. "Gorriti, Manso: de las Veladas a 'Las conferencias de maestra'", en Lea Fletcher (compiladora), *Mujeres y cultura en la Argentina del siglo XIX*. Buenos Aires: Feminaria Editora, 96-107.